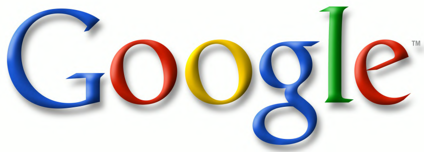
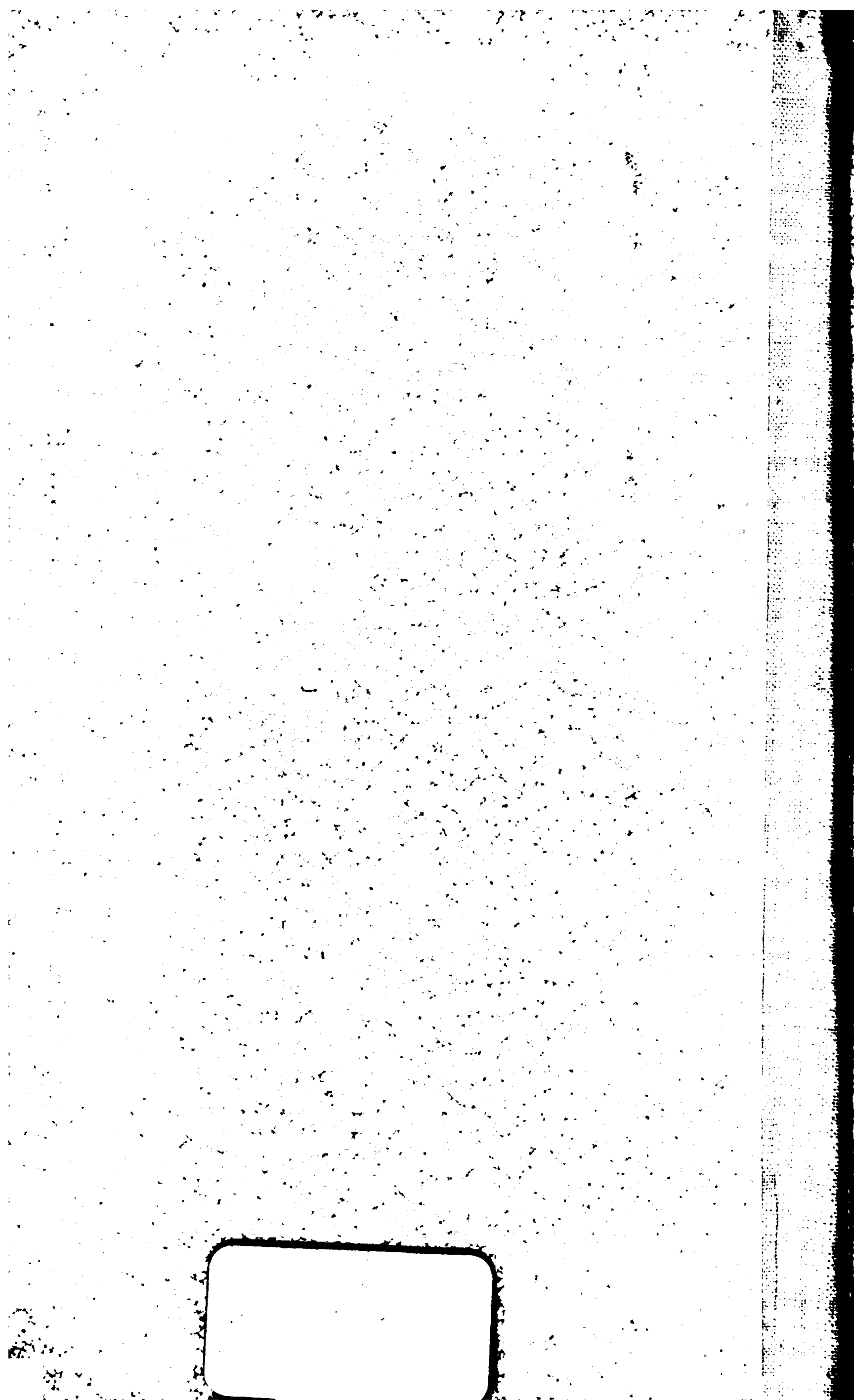
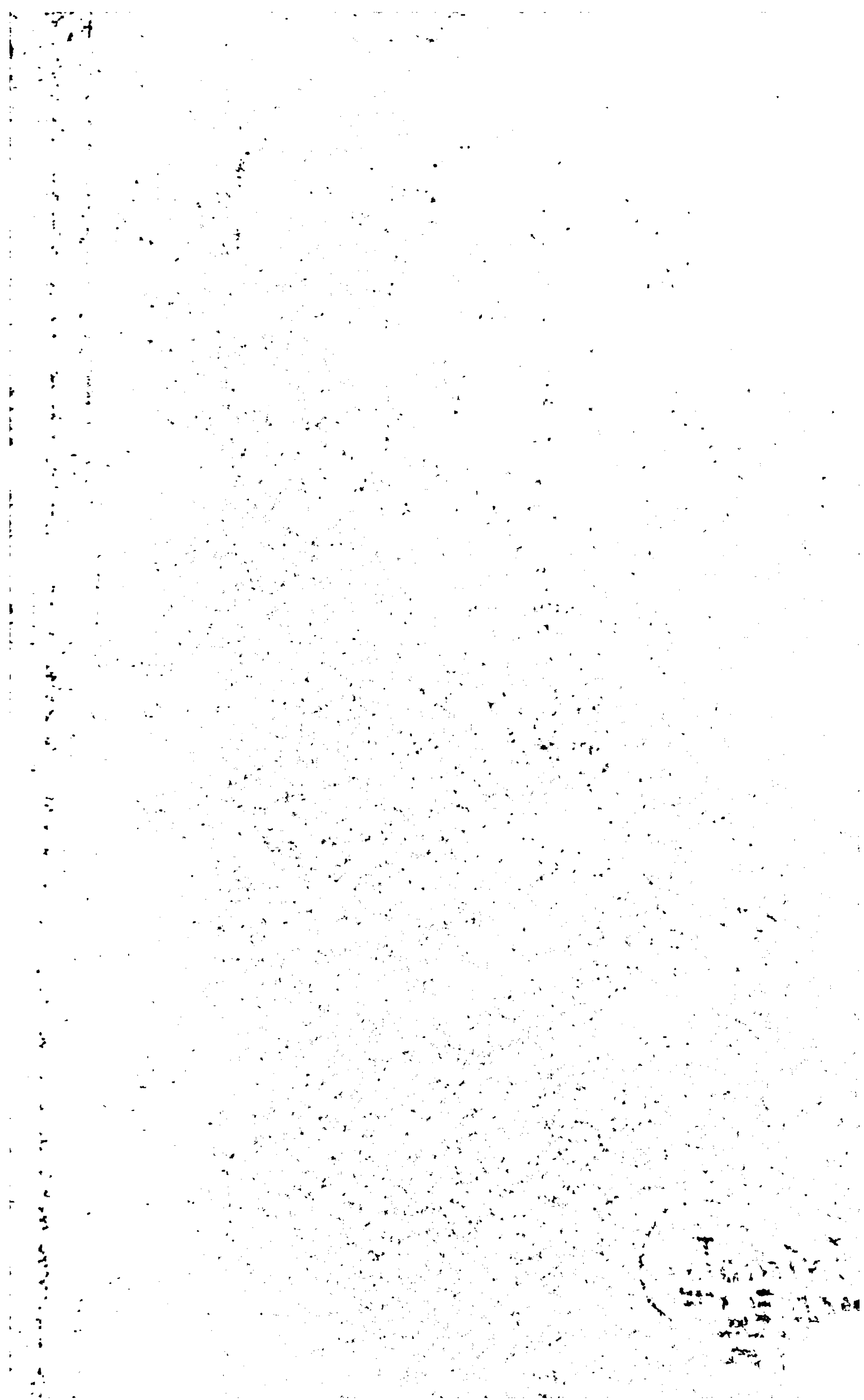
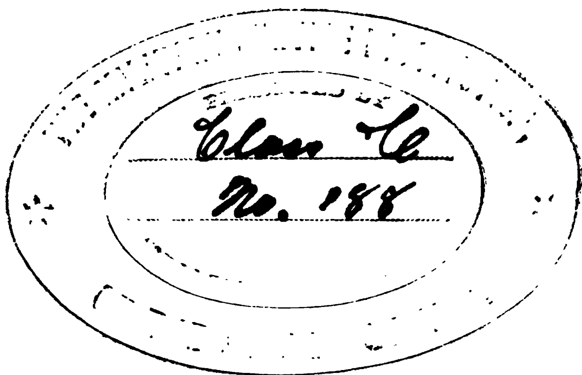







Class C
No. 188

LE GÉNÉRAL JOMINI

SA VIE ET SES ÉCRITS

[illegible]

[illegible]

W. Lyman
Capt. 5th Infy

LE GÉNÉRAL JOMINI

SA VIE ET SES ÉCRITS

Lausanne. — Imprimerie CORBAZ et ROUILLER fils.



Le Général Jomini.

LE

GÉNÉRAL JOMINI

SA VIE ET SES ÉCRITS

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE ET STRATÉGIQUE

PAR

FERDINAND LECOMTE

major à l'état-major fédéral suisse.



PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Quai des Augustins, 27.

1860

INTRODUCTION



Peu de sciences offrent l'attrait de celles qui ont le militaire pour objet spécial. Nulle autre n'a d'influence plus grande dans la société, puisque de leurs applications directes dépendent le sort des nations et la vie de nombreux individus. Aucune ne répond aussi complétement aux tendances et aux nécessités les plus diverses.

Les sciences militaires satisfont à la fois aux combinaisons abstraites du penseur et aux besoins ardents de l'homme d'aventures, à l'amour des spéculations métaphysiques et à celui des détails pratiques, au goût des études positives et aux aspirations de la plus haute poésie, aux froids calculs de la raison et aux entraînements de l'imagination. Elles rattachent, dans un but unique et

déterminé, toutes les variétés des connaissances, des efforts, des rêveries et même des faiblesses de l'esprit humain.

Leur vaste champ embrasse les sciences naturelles, physiques et mathématiques, dans la fortification, l'artillerie, la pyrotechnie, la topographie, le service sanitaire, etc.;

Les sciences morales, politiques, économiques et juridiques dans l'administration, dans les préliminaires et dans la conclusion de toute opération militaire, dans l'art enfin de conduire les hommes;

L'éloquence et les lettres, dans les rapports généraux, dans les récits historiques, dans les mémoires, les ordres du jour, les proclamations, les allocutions.

Quel chef-d'œuvre de littérature respirera la poésie d'une grande bataille, de l'incendie de Moscou, du cimetière d'Eylau, des ponts de Lobau, des escalades gigantesques de Souwaroff?

Quelles aventures et quels voyages que ces courses des Pyramides au Kremlin, du Tage au Niémen!

Quels applaudissements ou quels triomphes que ceux de Bonaparte entrant à Paris, après ses campagnes d'Italie; à Berlin, après Iéna; et ceux des alliés, foulant Paris à leur tour!

Quelle popularité comparable à celle d'un heureux capitaine, mettant à ses pieds les plus grandes réputations de tous genres!

Quels rêves que ceux du jeune soldat sachant, au départ, qu'il peut arriver au faîte des grandeurs et de la richesse!

Quelle jouissance que celle d'avoir la principale part

dans un acte qui a sauvé son pays d'un désastre ou d'une honte!

Quelle science que celle qui ouvre à ses adeptes de pareils horizons!

Aussi l'on comprend que les hommes, heureusement doués, qui s'adonnent à elle, s'y livrent corps et âme et fassent de sa culture, soit théorique, soit pratique, une seconde vie. On comprend de même qu'ils en aient quelquefois fait une autre patrie, quand les attraits de la science ne s'accordaient pas avec les besoins de leur pays.

On a vu cela dans tous les temps et sur toutes les portions de notre globe.

On a pu voir aussi que lorsque les facultés militaires et l'amour de la patrie ont réussi à joindre leur action, les plus grandes gloires ont souvent été le résultat de cette union.

L'esprit militaire et le développement scientifique de cet esprit se sont liés intimement à l'activité naturelle des sociétés modernes. Point de patrie réelle sans force organisée; point d'organisation durable sans sacrifices constants de la patrie à son développement. De là, deux éléments solidaires et nécessaires de l'existence nationale: l'esprit militaire et l'amour du pays, éléments se nourrissant l'un l'autre et pesant d'un poids irrésistible sur la vie des nations.

C'est sous cette influence que les grands Etats sont, de nos jours, obligés, malgré les aspirations ou les récriminations les plus pacifiques, de vouer tous leurs soins à la conservation de leur puissance matérielle; c'est aussi parce que ces soins assurent à un pays ce qu'il a de plus

précieux, c'est-à-dire son indépendance politique et sa liberté d'action, qu'on affecte les honneurs les plus distingués et les plus grandes récompenses à l'entretien de l'esprit et de la force militaires. Sacrifices de sang, de temps, d'argent, de ressources industrielles, d'avantages commerciaux, de libertés naturelles, rien ne coûte aux grands Etats pour maintenir ces deux éléments et pour les faire prospérer l'un par l'autre.

Mais parmi les divers pays de l'Europe il en est un, des plus petits et des plus modestes, dont l'organisation présente un caractère complétement opposé, où à la fois le militaire est tout et n'est rien; tout pour la nation, rien pour l'individu. C'est la Confédération helvétique.

Née et agrandie par les armes, avant la fondation des grandes puissances actuelles, ses voisines, placée au centre d'importants débouchés géographiques et de vastes nationalités souvent hostiles entr'elles, cette alliance de petites peuplades a dû compter, plus que beaucoup d'autres, sur une certaine force militaire pour le maintien de son indépendance et de la neutralité territoriale qui lui est dictée par ses intérêts autant que par les traités. Aussi elle a, de tout temps, surpassé les ressources ordinaires pour se créer des défenseurs. Tandis que d'autres Etats de même grandeur, et plus riches, n'entretiennent sur pied que 20 à 30,000 hommes, la Suisse a aujourd'hui une armée régulière de 104,000 hommes, dont une soixantaine de mille, au moins, sont des troupes très-présentables. Mais, comme nous l'avons dit, c'est en ne pensant qu'à elle, et en ne s'inquiétant point de l'individu, qu'elle est arrivée à ce chiffre relativement si considérable. Tout citoyen suisse est soldat. La patrie de-

mande à celui-ci son temps, son argent, son sang, son obéissance; elle ne lui donne rien, pas même son équipement[1].

Toutes les institutions ont en outre pour but d'attirer le jeune homme vers la patrie militaire, de lui inculquer l'amour des armes et des gloires nationales; puis, une fois né, cet amour se trouve condamné à des désirs sans satisfaction et sans issue.

A dix ans, on met le fusil entre les mains de l'écolier des villes et des bourgades; à 14 ans, on lui confie des canons; à 16 ans, on le place dans les dépôts de contingents où on l'exerce sept à huit fois l'an; à 20 ans, il entre dans une compagnie du centre ou de l'arme pour laquelle il a fait preuve d'aptitude; il passe ses écoles de recrue, avance en grade, reçoit des leçons de théorie, subit des examens, s'ouvre l'esprit aux sciences et aux études militaires, en effleure les jouissances théoriques et pratiques, puis revient prendre sa bêche d'agriculteur, son aune de marchand, sa plume de commis, rêvant aux occasions d'endosser de nouveau l'uniforme et lisant, dans ses loisirs, quelque histoire des dernières guerres.

Mais un éclair brille à l'horizon, le canon gronde audelà de nos frontières; les bruits de guerre font le sujet de toutes les conversations et remplissent les journaux. Plus d'un jeune milicien a jeté alors un regard attristé sur ses armes suspendues à la paroi, épousseté machinalement sa tenue, regardé la place des galons, de l'épau-

[1] Dans quelques cantons, les gouvernements fournissent maintenant, il est vrai, tout ou partie de l'habillement et de l'équipement. Dans le canton de Vaud, par exemple, l'Etat donne, depuis quelques années seulement, le fusil d'infanterie et le pistolet de cavalerie.

lette, de la croix, et pris en pitié son labeur de chaque jour. Puis le recruteur passait ou un ami écrivait, et bientôt une nouvelle recrue allait grossir le nombre de ceux qui cherchent au loin la gloire, l'activité, les illusions qu'ils ne trouvaient plus chez eux.

Ainsi sont nés, en partie, et se sont maintenus les nombreux enrôlements des Suisses à l'étranger. Aujourd'hui encore chaque nouvelle crise européenne est, dans les vallées helvétiques, le signal d'une recrudescence d'émigration. Les amis partis appellent les amis restés; les retraités du régiment y envoient leurs fils pour y faire mieux qu'eux encore, et, comme cet élan n'est que la satisfaction d'un besoin militaire engendré par l'amour de la patrie, cet amour reste au cœur du soldat émigré et lui suffit. On sert alors, de préférence, et sans acception d'opinions politiques, la nation qui offre le plus d'occasions d'aventures, le plus de chances d'avancement et d'un retour honorable au pays. Ces services et ces avantages étaient assurés et régularisés naguères par des capitulations, et il y en eut de conclues avec presque tous les Etats de l'Europe, déjà antérieurement à celle très-connue de 1481 avec Louis XI[1].

Il en existe encore aujourd'hui avec Naples dont les dernières doivent expirer en 1860. En outre, des troupes non capitulées sont au service de Rome, de France et de Hollande.

Les Suisses ont combattu ainsi dans toutes les guerres des temps modernes, parfois même les uns contre les au-

[1] Voir à cet égard des renseignements intéressants et peu connus, donnés par M. Gaullieur, dans la *Bibliothèque universelle* de mars 1858.

tres[1], et toujours avec cette solidité et cette fidélité sans exaltation, qui ne connaissaient d'autre base que celle de l'honneur du corps. Ils ne se laissèrent pas toujours tromper, comme devant Dijon par le rusé La Trémouille; ils résistèrent quelquefois, et regimbèrent souvent même aux mauvais traitements qu'on voulait leur faire subir. L'irritation des partis politiques, les séductions, les menaces les trouvèrent presque toujours indifférents; mais la consommation d'une injure à leur uniforme les exaspéra plus d'une fois et fut la cause de vraies mutineries de corps ou de nombreux duels particuliers.

Malgré cela, ou plutôt à cause de cela même, et parce que le devoir était la seule règle de leur conduite, les soldats suisses furent très-recherchés[2] et se virent souvent en position de rendre d'importants services. Dans

[1] Sans parler d'Ivry et de Berg-op-zom, on sait qu'à Naples en 1807, le général Reynier, de Lausanne, avait 4 bataillons suisses dans sa division. Les Anglais, contre lesquels il luttait, avaient dans leurs rangs le régiment suisse de Watteville. Lors de la reddition de Maestricht, en 1813, il y avait parmi les défenseurs de cette place deux bataillons suisses, dont le bataillon Rösselet. La division hollandaise qui les fit capituler était commandée par le général de Constant, originaire de Lausanne. En Espagne, en 1808 et dans les années suivantes, il y eut aussi des Suisses combattant dans les deux camps; à Baylen, entr'autres, deux Réding portaient les armes l'un contre l'autre.

[2] La Suisse finit par s'alarmer des enrôlements à l'étranger, leur attribuant divers inconvénients, naissance et recrutement du heimathlosat, violation indirecte de la neutralité, etc., et elle a non-seulement aboli les capitulations, mais proscrit les recrutements pour les services étrangers.

P.-S. Au moment où nous relisons les dernières épreuves des lignes qui précèdent, une nouvelle loi fédérale vient d'augmenter les rigueurs contre les Suisses prenant du service à l'étranger, et les régiments capitulés de Naples terminent leur carrière en suite d'une mutinerie provoquée par le changement de leur drapeau national.

presque toutes les grandes guerres des trois derniers siècles, on trouve des Suisses employés au point décisif et au moment d'une crise. Depuis Pavie et la retraite de Meaux, où ils escortèrent le souverain à qui ils avaient juré fidélité, jusqu'à la Bérésina où ils furent des premiers à frayer un passage à travers les Russes de Tschitschagoff; depuis le simple soldat qui, en 1792, se laissait calmement massacrer, par ordre, derrière les grilles des Tuileries, jusqu'à l'éminent tacticien dont les avis eurent une si heureuse influence sur le résultat de plusieurs grandes batailles de l'Empire, nous trouvons de ces hommes d'intelligence et de dévouement, qu'on a trop souvent qualifiés du nom de « vils mercenaires » et traités comme tels. Mercenaires, soit! mais d'eux a dépendu le salut de plus d'une couronne, et souvent, en fin de compte, ils n'ont été payés que d'ingratitude.

Nous ne parlons pas des services oubliés dans l'histoire ou comptés à d'autres; c'est là moindre des injustices qui leur aient été faites. Les voix les plus diverses semblent s'accorder toutes à croire que la reconnaissance de l'histoire n'est pas faite pour les « mercenaires, » [1] et que ceux-ci sont suffisamment récompensés dès qu'on ne leur a pas retenu leur solde.

Quelques-uns de ces soldats, ne voulant pas épouser les passions politiques du jour, ont été en butte à la fureur des populations déchaînées; d'autres, voulant rester

[1] Nous sommes heureux de constater une honorable exception à cette règle trop généralement suivie. Il a été publié récemment à Paris un ouvrage aussi remarquable, en général, par ses renseignements historiques, que par ses bons sentiments à l'égard des étrangers qui ont servi la France. C'est l'histoire des *Corps étrangers au service de France*, par M. Eugène Fieffé.

fidèles à leur premier serment, ont été abandonnés et congédiés par tel souverain au caractère mobile et faible; d'autres n'ont pu obtenir les pensions et les indemnités promises; d'autres, par un attachement inébranlable à leurs obligations, ont attiré des vengeances sur leur pays natal; d'autres ont dû combattre contre leurs compatriotes, éluder les décisions de leurs autorités nationales, pour ne pas fausser leur promesse ou se dégager de celle-ci pour ne pas enfreindre les lois de leur pays. D'autres, enfin, ayant plus à cœur les données de la science et l'accomplissement de leurs devoirs purement militaires, que les soins de leur intérêt personnel, n'ont pu descendre au niveau des moyens mesquins de réussite, et se sont créés, par un amour excessif de leur mission, des déboires sans nombre.

Mais cela se comprend et cela se rencontrera toujours, quand les acteurs solidaires des grands drames de la guerre ne seront pas tous animés des mêmes mobiles; quand l'amour de la patrie et la légitime ambition du soldat ne seront pas fondus, chez tous, en un seul et même sentiment. Car il est des circonstances où le premier de ces sentiments commande une chose, et où le second en conseille une autre. De là des conflits et des déceptions inévitables.

Plus d'un régiment suisse à l'étranger a éprouvé de terribles conséquences d'une semblable situation et en a subi de dures épreuves.

Il est aussi des individualités, plus soumises encore que des corps à l'action des circonstances, qui en ont cruellement souffert.

Parmi celles-ci, la plus remarquable, celle qui résume

le mieux les gloires militaires et les déceptions des Suisses sur de lointains théâtres, est bien le général Jomini, acteur dans treize campagnes, auteur d'ouvrages scientifiques immortels, aide ou conseiller des plus grands souverains dans les plus grands événements de ce siècle.

Quelle carrière représentera mieux les vicissitudes des régiments suisses capitulés, que celle de ce jeune chef de bataillon helvétique qui, obéissant à sa vocation seule, se place, à 23 ans, au premier rang des publicistes militaires, assiste comme volontaire au camp de Boulogne, participe à la prise d'Ulm et de toute l'armée autrichienne, rend des services signalés à la France dans maintes circonstances, à Iéna, à Eylau, à la Bérézina, à Bautzen, et en est récompensé par l'humiliation et l'injure versées sur lui à grands flots? qui, ne se dégoûtant pas pour cela de la culture d'un art si épineux, quoiqu'il eût bien pu se contenter de sa réputation d'écrivain, entre au service de Russie, se voit en guerre avec ses anciens frères d'armes, n'en remplit pas moins ses fonctions avec la même élévation de vues, retrouve les mêmes conflits, subit les avanies de nouveaux jaloux, les dédains même de compatriotes mal éclairés, et rend néanmoins service aux uns et aux autres, chaque fois qu'il en rencontre l'occasion?

Qui peindra d'une manière plus caractéristique les misères de nos compatriotes sous les drapeaux de divers monarques, que ce général qui, plusieurs fois, s'est trouvé à la source du sort de grandes nations, put fouler de ses pieds de grandes richesses, et qui resta toujours dans une médiocrité voisine du besoin?

Qui reflètera mieux les sentiments patriotiques de tout

soldat suisse à l'étranger que cet officier qui, dans l'éclat des cours, au milieu des triomphes des camps et préoccupé des plus vastes projets, eut constamment souci des intérêts de son pays natal et lui en donna de fréquentes preuves, comme à Leipsig, à Weimar et à Francfort?

Si sa patrie lui eût été moins chère, s'il lui eût préféré de vulgaires désirs d'avantages personnels; s'il eût pu s'en détacher à son gré, pour se créer un autre patriotisme et le fondre, dans un même sentiment, avec son activité militaire; s'il eût pu, en un mot, se faire Français ou Russe, comme on peut se faire soldat, que d'ennuis ne se serait-il pas épargnés!

Mais chaque fois que son génie stratégique aurait pu lui ouvrir quelque voie glorieuse, soit dans le conseil, soit sur le champ de bataille, la qualification d'étranger, de Suisse, qu'on lui jetait à la face comme un dédain et qu'il acceptait, lui, comme un honneur, venait nuire à l'autorité de ses avis et faire naufrager sa fortune.

Il n'á jamais été, il est vrai, mis à même de commander une armée; mais il a dirigé, comme chef d'état-major ou conseiller, de grandes opérations. Réduit au rôle de souffleur dans les terribles tragédies de l'Empire, les sifflets adressés aux fautes commises sont souvent retombés sur lui; les applaudissements ont toujours été pour d'autres. Quand ses actes en France devinrent si marquants que ses ennemis ne purent plus les dissimuler, alors on se servit du déshonneur pour le frapper. Il méritait les plus glorieuses récompenses pour ses services à la bataille de Bautzen; il reçut des arrêts injustes, aggravés par un ordre du jour injurieux.

Esprit bouillant et irascible, obéissant à une vocation

bien au-dessus de tous les petits mobiles qui tourbillonnaient à ses côtés, sentant en lui-même sa force et son mérite, il pouvait tout supporter, sauf le déshonneur militaire. C'est ce qui le poussa à la démarche, violente dans la forme, mais légitime dans le fond, par laquelle il quitta la France et des drapeaux sous lesquels, grâce à ses puissants antagonistes, il ne devait plus rencontrer désormais, pour prix de ses services, que les plus amères déceptions.

On pourra s'en convaincre en suivant le cours de cet écrit. Nous sommes certains que les lecteurs impartiaux qui le parcourront et qui se mettront un instant en lieu et place de Jomini, ne pourront lui refuser une honorable justification.

Nous croyons aussi que ces pages seront de quelque intérêt pour nos compatriotes et particulièrement pour nos frères d'armes.

Quoique des publications de tout genre aient souvent parlé de Jomini et de ses ouvrages, il n'en est aucune, à notre avis du moins, qui ait présenté le caractère de ce grand stratégiste sous son vrai jour. Des raisons analogues à celles qui ont pesé sur les orages de sa vie, ont aussi empêché ses biographes et ses contradicteurs de lui rendre pleine justice et de le comprendre. Il faut être militaire suisse, c'est-à-dire de cette classe de « vils mercenaires, » qui, au sein d'un Etat secondaire, neutre et désintéressé dans le grand jeu de la politique européenne, frémissent d'impatience chaque fois que l'étincelle de la guerre brille au loin, qui ont des parents et des amis, les uns au service de France, les autres à celui d'Angleterre, de Naples, de Hollande, etc.,

tous également dévoués à leur pays et à leur drapeau ; il faudrait avoir, comme tant d'officiers suisses, choisi presque au hasard son drapeau d'adoption ; avoir été soi-même dans cette position d'officier au titre étranger, intimement mêlé à des événements universels, ayant le monde entier et la gloire abstraite dans la tête, mais toujours sa petite patrie au cœur, il faut tout cela pour comprendre, comme ils doivent être compris, le caractère et les actes de Jomini.

Qu'est-ce donc que de mourir sous les armes, quand ce couronnement des devoirs militaires se confond avec le dévouement patriotique? Si l'on doit sa vie à son pays, en la perdant pour lui on ne lui fait pas de largesse. Et quand il s'y joint la perspective de satisfactions glorieuses, on peut tout affronter pour cela. Mais si la guerre apprend à mourir, elle n'apprend pas aussi bien à souffrir, à souffrir l'abaissement surtout, cet antipode de tout esprit vraiment militaire. L'officier au titre étranger, qui ne vit que par le sentiment de sa profession, qui ne meurt que par devoir, devra-t-il, pourra-t-il subir l'injure aussi par devoir? Non, quand celle-ci dépasse certaines limites, sans cesser moralement d'être soldat. Que nos contradicteurs, s'il s'en rencontre, se supposent un moment en service actif, dans un état-major étranger, et nous attendrons leur réponse.

On a souvent mal jugé la démarche par laquelle Jomini est entré au service de Russie. Les uns se sont déchaînés contre lui en le représentant comme un traître de mélodrame ; on ne peut qu'en lever les épaules de pitié. D'autres l'ont excusé par les mauvais traitements que Berthier

lui aurait fait éprouver ; d'autres, dans les mêmes louables intentions, ont fait valoir les services rendus par lui à la France, avant qu'il eût quitté l'armée française comme après son départ, ajoutant qu'il n'avait jamais oublié sa patrie d'adoption, qu'il s'est opposé à son invasion en 1813, et qu'il y est revenu plus tard ; d'autres ont avancé l'impartialité universellement reconnue avec laquelle il a écrit l'histoire militaire de la France et celle de Napoléon, alors que celui-ci était accablé par le malheur ; d'autres enfin, prenant pour devise : *ubi bene ibi patria,* ont tenté de présenter comme palliatif de la conduite de Jomini la bienveillance que lui avait témoignée l'empereur Alexandre, et les magnifiques perspectives qui s'ouvraient pour lui en Russie.

Il y a dans tout cela un peu de vrai et beaucoup de faux. Il y manque le point essentiel, c'est-à-dire que la patrie réelle de Jomini fut toujours son pays natal, la Suisse, chose qu'on n'a pas assez comprise en France, où l'on a l'habitude de s'incorporer, au moins de sentiment, tout ce qui sert ce grand Empire et parle français.

Quant à la patrie adoptive de Jomini, ce ne fut ni la France, ni la Russie, mais bién et seulement la science militaire et ses champs d'applications, science à la fois de méditation et d'action, qu'il ne pouvait pas cultiver en Suisse, et qui formait le seul objet de ses pensées.

Il a bien pu avoir, ici, une grande amitié pour ses frères d'armes ; là, de la reconnaissance pour la haute confiance qu'on lui témoignait ; mais c'est la science relevée, celle qui, à 23 ans, lui inspirait son Traité, qui l'anima partout et toujours de son feu le plus sacré. Ce feu ne se partageait pas et dominait, chez lui, toutes les consi-

dérations ordinaires de confraternité, de soumission hiérarchique, et même de sécurité personnelle.

S'il eût été moins passionné pour son art, moins convaincu de ses principes; si, semblable à bon nombre de ses collègues, il n'eût été amoureux que d'honneurs futiles et passagers; s'il eût pu se soustraire à cette impulsion intérieure qui ne lui permettait pas, comme il l'eût fallu pour sa fortune, d'être souple dans les cours, réservé dans les camps, imprévoyant des dangers, il serait sans doute aussi arrivé aux plus hauts commandements, comme tant d'autres officiers intelligents et courageux. Ou bien s'il eût pu commander à des nationaux, pour qui ces petits travers du génie eussent peut-être été autant de mérites et de titres à leur affection, il n'eût pas éprouvé les déceptions qui troublèrent sa carrière et il eût été en mesure, nous en sommes certains, d'accomplir lui-même de grandes choses. Il fut réduit à les inspirer à d'autres.

Jomini, comme écrivain et comme soldat, se présente à nous sous deux faces qui, quoiqu'intimement liées entr'elles, méritent cependant d'être examinées séparément. C'est ce que nous avons cherché à faire, en donnant spécialement sa biographie dans la première partie de notre travail, et en traitant de ses écrits dans la seconde. Quelques réflexions générales ont été ajoutées comme conclusion.

Nous prendrons la liberté de recommander cette étude à l'indulgence de nos lecteurs, et particulièrement de nos

camarades, car nous sentons vivement nous-même combien elle est en-dessous de son objet, tant sous le rapport de la forme que de la coordination. Pour nous excuser nous rappellerons que ce livre, entrepris en 1858, au moment d'une grave maladie du général, dut être, par suite de circonstances à nous personnelles, terminé à la hâte, à bâtons rompus, et au milieu de nombreux déplacements.



PREMIÈRE PARTIE



CARRIÈRE MILITAIRE DE JOMINI



JEUNESSE ET PREMIERS DÉBUTS DE JOMINI

Le général baron de Jomini est né à Payerne, petite ville du canton de Vaud, dans la vallée de la Broye, le 6 mars 1779[1]. Il y passa ses premières années sans jouir

[1] Voici le texte de son inscription de naissance au registre de l'état civil de Payerne :

« *Antoine-Henri Jomini*, fils de M. Benjamin Jomini, bourgeois de Payerne,
» secrétaire de ville, et de dame Jeanne Marcuard, du même lieu, son épouse,
» né le 6 mars, a été baptisé le 16 suivant ; il a eu pour parrain Monsieur
» Antoine-Henri Bonjour, d'Avenches, seigneur de Vallamand, pour mar-
» raines, Madame son épouse, née Henriette de Bonstetten, de Berne, et de-
» moiselle Catherine Stürler, fille du noble seigneur, gouverneur de Payerne. »

des ressources nécessaires à une instruction solide. Son père était syndic, c'est-à-dire premier magistrat de la ville[1].

La famille Jomini, originaire d'Italie, est établie depuis plusieurs siècles dans le canton de Vaud; elle compte encore de nombreux représentants à Payerne.

A l'âge de 8 ans, le jeune Jomini fut envoyé en pension à Orbe, où il avait des parents et où il resta deux ans. Dès ses plus jeunes années Jomini eut des goûts militaires prononcés. Il courait, dit-on, volontiers après les soldats qui passaient, et n'aimait jouer qu'avec des armes ou des objets militaires. On garde encore le souvenir à Payerne des troupes d'écoliers, ses camarades, qu'il y organisait, des revues qu'il en passait et des combats plus ou moins sérieux qui se livraient sous son commandement.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, on s'occupa de lui choisir une carrière. Un des amis de son père, qui joua plus tard un grand rôle dans la République helvétique, l'avocat Secretan, voulait en faire un avocat et l'emmener à Lausanne, car le jeune Jomini était déjà alors doué d'une facilité d'élocution remarquable. Mais il ne voulut pas être avocat, et annonça la ferme résolution d'être militaire.

On fit en conséquence des démarches pour le faire entrer à l'école militaire du Prince de Wurtemberg, à Montbéliard. Il y avait là un établissement où l'on envoyait de jeunes officiers wurtembergeois pour y apprendre le français et y recevoir des leçons militaires.

[1] C'est ce qui correspond aux fonctions de *maire* en France.

On payait 150 loûis pour trois ans. Mais, à cette époque, les Français menaçaient l'Evêché et l'école fut transférée à Stuttgardt; le jeune Jomini dut renoncer à y entrer. On fit d'autres démarches encore, pour le vouer à la carrière militaire et pour lui acheter une charge de cadet dans le régiment suisse de Watteville, au service de France. Mais encore ici, les circonstances firent avorter ses projets. La France était alors en pleine révolution; les régiments suisses furent licenciés. Voyant échouer ses espérances militaires, Jomini annonça à ses parents qu'il voulait être commerçant, surtout dans un port de mer. Une perspective de voyages et d'aventures lointaines lui souriait. Dans ce but, on l'envoya d'abord à Aarau, dans la Suisse allemande, pour y apprendre l'allemand et pour y recevoir une instruction commerciale.

Il y avait à Aarau deux pensionnats : un très-bon, et l'autre, plus que médiocre, tenu par un M. Haberstock. Ce fut dans ce dernier que, par une économie mal entendue, l'on plaça le jeune Jomini. Il s'aperçut bientôt que son maître ne pourrait pas lui apprendre grand chose. Celui-ci fut nommé *sautier* ou huissier de la ville, et son pensionnat en fut d'autant plus négligé. L'établissement s'étant augmenté de quelques élèves de la Savoie, M. Haberstock chargea Jomini de donner des leçons de géographie et de calculs de change à ces nouveaux venus. Mais au bout de quelques temps, ce métier l'ennuyant, il déclara à son singulier professeur qu'il ne voulait pas que son père payât plus longtemps pour des leçons que lui, Jomini, donnait au lieu de les recevoir. Il quitta le pensionnat et revint à Payerne. A

l'âge de seize ans, on l'envoya à Bâle pour faire un apprentissage de banque, dans la maison Preiswerk. Il devait payer une somme assez forte, environ 2000 fr. pour trois ans. Là, on lui fit copier force lettres, ce qui eut au moins l'avantage de le familiariser avec la langue allemande. Quand on dressa le bilan, compliqué de toutes les perturbations financières de l'époque, il y eut une erreur qu'on chercha longtemps et que Jomini, qui avait étudié lui-même à Payerne divers ouvrages de commerce, finit par trouver, en repointant toutes les pièces, avec l'aide d'un commis. Cela lui ayant donné quelque confiance en lui-même, il représenta à M. Preiswerk qu'il était singulier de lui faire payer un apprentissage de commerce, pour lui faire passer son temps à copier des lettres et à réparer les bévues de son teneur de livres, qu'il payait fort cher.

Dans ce même temps, c'est-à-dire en 1796, un commerçant de Nyon, M. Romey, lui proposa de l'emmener à Paris et de le placer dans une maison de banque. Il accepta avec empressement. Il entra dans la maison Mosselmann, avec un traitement de 3000 fr. Il avait alors 17 ans. Au bout d'un an, son traitement fut porté à 6000 fr. Mais quoiqu'il eût déjà toute la confiance de ses patrons et la signature de la maison pour maintes affaires importantes, Jomini voulait agir pour son compte. Il aimait les opérations de banque et de bourse, et s'associa, comme agent de change, avec un de ses compatriotes, originaire de la Vallée de Joux et nommé Rochat.

C'était au moment des glorieux succès de la République en Italie. Chacun suivait avec enthousiasme les débuts du grand capitaine, et lisait les récits des éton-

nantes victoires de Montenotte, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, etc. Il n'en fallait pas tant pour que notre jeune commerçant en désespoir de cause, revînt à ses goûts primitifs, et participât, plus sérieusement encore que beaucoup d'autres, à l'enivrement du jour. Il suivit en effet avec attention les bulletins de guerre, tint un petit journal des opérations militaires et ressentit bientôt l'impérieux besoin de pénétrer tous les secrets des triomphes qui remplissaient le monde. Excité en outre par la lecture des œuvres posthumes de Frédéric-le-Grand, il analysa, étudia, compara, et finit par arriver à un but satisfaisant, c'est-à-dire à se convaincre qu'il y avait dans l'art de la guerre des principes réels et plus ou moins faciles à formuler.

Sur ces entrefaites, en 1798, les Anglais avaient été repoussés dans leur tentative de débarquement à Ostende, et la nouvelle république helvétique avait été organisée. Un chef de bataillon suisse, Keller, avait acquis quelque renom à l'affaire d'Ostende, quoiqu'il n'y eût pas fait grand chose lui-même. Il fut appelé au poste de ministre de la guerre helvétique. Lorsqu'il passa à Paris, Jomini le vit et lui demanda de le prendre pour aide-de-camp. Keller accepta, et ils partirent ensemble pour la Suisse à la fin de 1798[1]. Ce fut le jeune agent de change qui s'empressa de fournir la voiture et l'argent du voyage, pour entrer dans la carrière militaire qui s'ouvrait enfin devant lui.

M. Keller, peu propre à remplir le poste important

[1] Jomini fut remplacé dans son association avec Rochat, par M. Perdonnet, de Vevey, qui fit dans la carrière commerciale une assez belle fortune.

qu'on lui destinait, trouva en arrivant les dispositions changées à son égard. Schérer avait vivement écrit en Suisse contre cette nomination, et après diverses tentatives infructueuses, on avait remplacé Keller par M. *Repond*, fribourgeois, ex-officier aux gardes suisses blessé au 10 août, homme d'esprit et d'imagination, mais visionnaire fort excentrique et plus poète que militaire.

Jomini, fort contrarié de l'échec de Keller, se présenta au nouveau ministre, lui raconta comment son prédécesseur l'avait amené en Suisse, et finit par lui offrir ses services. Repond ne lui donna d'abord qu'une réponse évasive, puis, se ravisant tout à coup, il lui demanda s'il avait une belle écriture. Jomini, qui avait jadis profité des leçons d'un bon calligraphe de Payerne, écrivit le nom du ministre en grands caractères, ornés de beaux paraphes. Repond en fut émerveillé et daigna donner au jeune postulant quelques espérances de réussite. Jomini remercia son futur chef de sa bienveillance, en lui disant toutefois qu'il pensait que ce n'était pas seulement pour sa belle écriture qu'on le prendrait, car il n'avait pas quitté à Paris une position brillante dans le commerce pour devenir calligraphe en Suisse. Enfin Jomini fut employé d'abord provisoirement, puis ensuite comme chef du secrétariat de la guerre, avec le grade de capitaine. Un an après, en 1799, on le promut au grade de chef de bataillon, afin de faciliter ses fonctions auprès des troupes.

Il travailla activement à l'organisation militaire de la République, d'abord sous Repond, puis sous Lanther, et fut l'âme de ce ministère naissant. Il eut, tout d'abord,

à s'occuper de la création d'une organisation du ministère de la guerre. On avait demandé des projets à divers officiers et entre autres, au colonel Busigny, ex-chef de la légion des Allobroges en France et qui était alors en retraite à la demi-solde. Celui-ci fit un projet grandiose, comme pour une armée de 300,000 hommes. Jomini s'éleva vivement contre de telles idées. Il montra, dans un mémoire, qu'un semblable projet n'était nullement applicable à la Suisse, qu'il n'était presque qu'une reproduction de l'almanach national de France et qu'il fallait quelque chose de plus simple et de plus économique. Le ministre n'eut pas de peine à partager cet avis, car on lui recommandait sévèrement l'économie.

Jomini fit, à son tour, un projet qui fut goûté et qui servit de base à celui qui fut adopté. Le projet de Busigny fut laissé de côté.

Jomini recommanda aussi l'institution d'un règlement de manœuvre et d'un uniforme commun à toute la Suisse. Il y avait alors presqu'autant de règlements et d'uniformes que de cantons, calqués d'après les services étrangers où chaque canton avait l'habitude d'envoyer ses ressortissants. Les Zuricois exerçaient à la hollandaise, les Bernois, à la française; d'autres, à la piémontaise, etc.

On adopta l'uniforme bleu et, d'après la recommandation de Jomini, on fit d'abord réimprimer et traduire en allemand l'ordonnance française; puis on institua une Commission militaire chargée de travailler à l'élaboration de règlements spéciaux pour la Suisse et de veiller aux intérêts militaires en général.

Jomini contribua aussi à l'établissement des inspec-

teurs généraux de milices dans les cantons et à l'organisation de leur service, à la création de l'école d'instruction de Berne, à la formation des carabiniers zuricois, et de ces légions helvétiques, qui rendirent de si grands services et firent des prodiges de valeur aux combats de Frauenfeld, de Dettingen, à la bataille de Zurich, au Saint-Bernard, au Simplon, au Grimsel. Des abus très graves s'étaient introduits dans la légion, organisée fort à la hâte; il fut délégué par le ministre de la guerre pour y remédier, et s'occupa avec zèle de cette importante mission, à Aarau, à Baden et à Zurich. Il y organisa des magasins, des hôpitaux, des arsenaux, réforma le service de l'administration, le contrôle de la comptabilité, fit destituer les commissaires inexpérimentés et adressa au ministre, sur toutes ces matières très diverses, un grand nombre de rapports et de projets de règlements, qui témoignent d'une activité prodigieuse et qui, à eux seuls, feraient la réputation de plus d'un officier suisse. Il n'avait alors que 20 ans[1].

Ces divers travaux, qu'il appelle lui-même dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, de petits détails

[1] Ces pièces sont soigneusement classées et conservées aux archives fédérales, à Berne, qui sont en tout, du reste, tenues avec le plus grand soin sous la direction de M. Meyer. Dans les registres de cette époque, ces rapports, adressés de l'armée par Jomini, forment à eux seuls presque tout le contenu d'un gros volume in-folio. Souvent il rédigea jusqu'à trois rapports le même jour. Bon nombre de ses correspondances renferment aussi des *post-scriptum* sur les opérations des armées en présence entre l'Aar et le Danube, dans lesquels il fait part des nouvelles qu'il apprend et de ses prévisions. Les annotations faites à ces pièces par le ministre Lanther, comme indications des réponses à lui adresser, montrent que Jomini avait la confiance entière du ministre.

de bureaucratie, n'absorbaient point cependant le jeune chef de bataillon au point de lui faire perdre de vue, comme à tant d'autres, la partie relevée de l'art de la guerre. Tout en les exécutant avec zèle, il suivait attentivement les opérations qui se passaient autour de lui et les débrouillait avec cette netteté d'esprit qui est le trait caractéristique des hommes de guerre. Son esprit investigateur le portait naturellement à les comparer avec les guerres du Grand-Frédéric, dont les récits venaient de paraître dans ses œuvres posthumes.

Lorsque Turreau fut battu au Simplon, après une affaire qui, pour beaucoup de gens, ne semblait qu'une escarmouche secondaire, vu son éloignement du théâtre principal des hostilités en Suisse, Jomini fut un des premiers à comprendre la portée grave de cet échec, pour les forces françaises et suisses, car il ouvrait aux Autrichiens un débouché sur les derrières de leurs adversaires. Il se hâta donc de proposer l'envoi de troupes dans le Valais, et, deux jours après sa demande, Masséna lui-même s'adressait d'une manière pressante au Directoire helvétique pour requérir l'envoi de quelques bataillons en Valais, où l'on fit marcher, outre 2 bataillons vaudois, 12 compagnies de grenadiers, c'est-à-dire des meilleures compagnies des bataillons cantonaux, pour assurer par là ses communications. On sait quels services ces troupes, commandées par Von der Weid, rendirent dans cette occasion.

Jomini donna encore une autre preuve de la clairvoyance et de la sûreté de son jugement, lors des préparatifs de la campagne qui suivit. Napoléon arrivait alors d'Egypte et se préparait à ses grandes victoires

de 1800. Il faisait mouvoir habilement des troupes vers le Rhin et vers le Rhône, comme pour aller en Allemagne ou en Piémont; mais il organisait à Dijon une armée de réserve. Où irait-il? C'est ce que personne ne sut jusqu'au dernier moment, sauf Dessoles cependant, à qui Napoléon, à propos de sa discussion stratégique avec Moreau, avait prédit, deux mois avant l'entrée en campagne, son arrivée, presqu'à jour fixe, vers Marengo.

A Berne, dans les conversations entre officiers, les uns opinaient pour l'Allemagne, les autres pour l'Italie, comme but de cette expédition. Dans un souper d'officiers, qu'on dit même avoir été quelque peu galant, Jomini causant sur ce sujet, se prononça pour l'Italie, et comme son antagoniste, M. Tassin, aide-de-camp du général Montchoisi, soutenait l'hypothèse contraire, Jomini engagea un pari contre lui. Il fit même plus, et, s'appuyant sur la réunion des réserves à Dijon, il paria que l'entrée en Italie se ferait par le Valais, et que, dans peu de temps, les troupes de Bonaparte traverseraient la Suisse pour tomber, non sur le front, mais sur les derrières de la ligne d'opérations de Mélas, en débordant sa droite.

Ce souper avait lieu au mois de décembre; cinq mois après, Bonaparte franchissait le St-Bernard et arrivait à Marengo, sur les derrières de Mélas, comme il l'avait prédit à Dessolles à Paris, et comme l'avait deviné Jomini.

Cela seul suffirait à démontrer que Jomini était né avec la bosse stratégique.

Mais Jomini avait aussi, dans ses rapports avec des hommes ordinaires, les travers inhérents à ses éminentes

qualités. Vif, chaleureux, susceptible, il eut divers conflits à l'occasion de ses fonctions, et donna même, en avril 1799, sa démission; le ministre Lanther en fit autant dans un moment d'humeur; mais ces démissions furent ajournées. Quelque temps après, il reçut une admonestation du Directoire pour avoir malmené la gracieuse municipalité de Berne, qui s'était refusée à loger les équipages d'un bataillon du Léman[1].

[1] Dans cette affaire, Jomini n'avait fait qu'épouser un peu vivement la cause du ministre de la guerre, car la municipalité de Berne s'était refusée à exécuter ses ordres, même réitérés. Néanmoins le Directoire, tout en témoignant son mécontentement à la municipalité de Berne, chargea le ministre d'inviter son secrétaire à montrer dorénavant « *mehr Achtung und Bescheidenheit* » envers les autorités constituées. (Lettre du Directoire, du 5 juin 1799.)

PARIS ET CAMP DE BOULOGNE

—

Après la paix de Lunéville, en 1801, Jomini dut, par suite des commotions de ces temps de troubles, quitter sa charge au ministère helvétique. Il se rendit de nouveau à Paris, espérant y trouver un emploi militaire ou au moins l'occasion de développer ses facultés et de suivre les événements. En attendant il reprit la carrière commerciale, comme intéressé dans la maison Delpont, grand fabricant d'équipements militaires. Sa position sociale y était très convenable; il noua quelques relations avec des hommes marquants et eut aussi, à cette époque, l'occasion de fréquenter ses compatriotes délégués à Paris pour l'acte de médiation. Il reçut quelquefois chez son associé les députés vaudois, Muret et Secretan, et s'intéressait vivement à leurs travaux. Mais poussé par ses goûts militaires il cherchait à entrer dans un service actif, et quitta, en 1803, la maison Delpont pour se vouer exclusivement à l'étude de l'art de la guerre.

Il se présenta chez Murat pour lui demander du service, mais cet officier, alors gouverneur de Paris, ne lui donna pas d'espérance.

Il eut un moment l'espoir de devenir aide-de-camp du général Von der Weidt, passé au service de France; il y serait entré même avec le grade de capitaine, les généraux de brigade ne pouvant pas avoir des chefs de bataillon pour aides-de-camp. Mais il fut desservi dans ses démarches par la concurrence d'un beau-frère du général Von der Weidt, nommé Chodron, français et capitaine au 25me léger. Celui-ci montra à cette occasion peu de bienveillance à l'endroit de Jomini : il clabauda vivement sur son compte et surtout sur ses prétentions à écrire un ouvrage de grande tactique. Nous dirons plus loin avec quelle noblesse Jomini s'en vengea.

Il fit aussi une tentative pour entrer au service de Russie et se présenta chez le chargé d'affaires, M. d'Oubril, en lui portant le manuscrit du premier volume de son *Traité*[1]. Mais M. d'Oubril lui fit un sot accueil, dont il eut lieu de se repentir plus tard.

Ney, au contraire, arrivant de la Suisse pour le couronnement de Napoléon, l'accueillit mieux, lut avec empressement son manuscrit, lui avança quelques fonds pour l'impression et lui proposa de l'emmener au camp de Boulogne comme volontaire, lui promettant de le faire nommer aide-de-camp plus tard. Jomini, tout joyeux, accepta la proposition et se rendit au camp où il passa une partie de l'année 1805.

Le camp de Boulogne avait un double but, celui de menacer l'Angleterre et de régulariser l'instruction des

[1] Voir le Chapitre *des ouvrages*.

troupes. Le maréchal Ney avait imaginé plusieurs manœuvres nouvelles qu'il voulait essayer au camp. Il y travaillait souvent dans l'intimité avec Jomini, en discutant avec lui de sujets militaires, ce qui ne tarda pas, du reste, à exciter la jalousie des aides-de-camp titulaires du maréchal.

A cette occasion, une circonstance assez bizarre doubla le crédit de Jomini auprès du maréchal. Celui-ci attendait l'empereur Napoléon au camp de Montreuil, pour faire exécuter devant lui les grandes manœuvres dont il avait souvent été question. Le jour était fixé; il ne s'agissait plus que d'envoyer aux trois divisions le résumé des manœuvres avec les commandements que les chefs de régiment et de bataillon devaient faire pour leur exécution, chose délicate, car on ne peut se servir que des commandements de l'ordonnance pour l'école de bataillon.

Le maréchal avait chargé le colonel P****, son premier aide-de-camp, de faire ce travail minutieux et assez compliqué.

Le travail était adopté, copié à plusieurs exemplaires et allait être expédié, quand le hasard amena Jomini au bureau. Il parcourut le manuscrit et reconnut que les commandements prescrits n'étaient nullement conformes à la principale des manœuvres surtout. Son embarras était grand, il n'y avait pas une minute à perdre; le colonel demeurait à Montreuil, et le maréchal au château de Recques éloigné de plusieurs lieues. Dénoncer cette erreur c'était nuire au brave colonel[1];

[1] P**** avait été le capitaine de Ney. C'est lui qui lui avait ôté l'étrille des mains pour le faire brigadier, etc.

n'en rien dire, c'était compromettre le maréchal. Il pria son secrétaire de lui exposer le fait et de l'engager à faire revoir le travail.

Le maréchal fit appeler Jomini et le pria de refaire l'instruction, en passant la nuit, s'il le fallait.

Quoique moins ferré sur les détails de l'ordonnance, attendu qu'il était toujours facile de les savoir quand on en comprenait le but et qu'on savait les rattacher aux principes de la guerre, il y réussit.

Les manœuvres eurent lieu à la grande satisfaction du maréchal et de l'Empereur.

C'était certes un grand service rendu, car quel gâchis aurait eu lieu sans sa découverte! L'Empereur faisait 8 lieues pour venir voir des manœuvres où le plus grand désordre aurait régné, puisque les chefs de bataillon auraient commandé le contraire de ce qu'on voulait exécuter. Tout ce que Jomini put faire plus tard à Ulm, à Iéna et à Bautzen ne contribua pas plus que cette bagatelle à donner à Ney une haute idée de ses capacités.

Mais le camp de Boulogne n'eut pas la destination qu'on lui supposait. Au lieu de descendre en Angleterre, les troupes qui le formaient furent dirigées sur l'Allemagne, où s'ouvrait la campagne contre l'Autriche. Au mois de septembre, le corps de Ney partit pour Ulm, et l'aide-de-camp volontaire accompagna son chef.

On nous pardonnera de rappeler en quelques mots les causes et le but de cette campagne, où Jomini fit avec tant de succès ses débuts dans la grande guerre.



ULM

—

L'Angleterre, menacée depuis deux ans par le camp de Boulogne, avait fait tous ses efforts pour former une nouvelle coalition, et y avait réussi en entraînant l'Autriche, déjà indisposée contre Napoléon par les événements de l'Italie (Réunion de Gênes, donation de Lucques à la princesse Elisa et prise de possession de la couronne d'Italie).

La coalition était composée des Russes, des Suédois, des Anglais et des Autrichiens. On comptait plus ou moins aussi sur la Prusse, sur Naples et sur quelques Etats secondaires. On pensait entraîner forcément la Bavière.

Le projet était de faire attaquer Napoléon de quatre côtés à la fois : au nord, en Hanovre, par des Russes, des Suédois et des Anglais; au sud de l'Allemagne, par les Autrichiens et les Russes; en Lombardie, par les Au-

trichiens ; enfin au sud de l'Italie, par les Russes et les Anglais qui, réunis, devaient faire une descente à Naples. L'attaque de la Haute-Italie, qui tenait le plus à cœur à l'Autriche, devait être la principale pour le début et fut, en conséquence, confiée à l'archiduc Charles. Le général autrichien, Mack, commanda sur le Danube, où 80 mille Russes viendraient le joindre.

Napoléon n'eut pas de peine à débrouiller tous ces projets et porta surtout son attention sur les attaques du centre, par l'Allemagne et l'Italie, pensant sagement que, victorieux sur ces deux points, les autres aux extrémités, lui seraient bientôt acquis.

Laissant donc seulement Saint-Cyr dans la Péninsule et se garant vers le Nord, en s'entendant avec la Prusse, pour obtenir sa neutralité, il opposa à l'Archiduc Charles, en Lombardie, 50 mille hommes sous le commandement de Masséna, et se réserva à lui-même la direction des grandes opérations en Allemagne.

Il est évident que son plan devait être, comme toujours, d'accabler promptement les forces des coalisés, avant qu'elles eussent opéré leur jonction. Il put prévoir et bientôt s'assurer que les Autrichiens lui en fourniraient eux-mêmes l'occasion, en s'avançant hâtivement sur les fameuses positions du Danube, de l'Iller ou du Leck, d'où ils comptaient surveiller les débouchés de la Forêt-Noire. C'est ce qui arriva en effet.

Napoléon se plaçant entre l'armée autrichienne et l'armée russe de Kutusoff, alors à 100 lieues l'une de l'autre, aurait le temps d'accabler d'abord la première, puis de culbuter la seconde en descendant le Danube ; de menacer Vienne et de forcer ainsi l'Archiduc à aban-

donner l'Italie, retraite dans laquelle il aurait sur les talons le vigoureux Masséna. L'empereur ferait sa jonction avec son lieutenant et terminerait la campagne par quelque grand coup de maître aux environs de la capitale de l'Autriche. Tel était son plan.

Mais le premier pas de cette magnifique combinaison, aussi hardie que simple, était d'en finir, dès le début, avec l'armée autrichienne du Danube, afin de pouvoir s'enfoncer plus librement au cœur de l'Autriche. Or, dans ce but, la manœuvre de Napoléon ne pouvait être autre chose que de chercher à déborder cette armée par une de ses ailes, et surtout par l'aile droite, car c'était par ce côté que l'armée autrichienne pouvait le plus facilement opérer sa jonction avec ses alliés venant de la Gallicie.

Napoléon, donnant habilement le change à l'Europe entière, fit opérer la concentration de ses troupes des bords de l'Océan et de la mer du Nord, dans la direction de la Franconie, et tomba comme une bombe au centre de l'Allemagne, au moment où on le croyait encore à Boulogne, occupé de ses projets de descente en Angleterre.

Bernadotte, venant du Hanovre, et Marmont, venant de Hollande, se réunirent à Mayence et se dirigèrent vers Würtzbourg. Les autres troupes, venant du camp de Boulogne, arrivèrent à Mannheim, Spire, Strasbourg, puis se joignirent aux précédentes, dans les plaines entre Nordlingen, Donawert et Ingolstadt. A la fin de septembre, 180,000 Français, parfaitement exercés, et commandés par Napoléon, se trouvaient en majeure partie concentrés sur la droite et le front des Autri-

chiens, tandis que ceux-ci faisaient toujours bravement face au Rhin, dans leur redoutable position du Danube, la gauche à Ulm, la droite vers Donawert.

Dès lors, la moisson était prête, il n'y avait qu'à enlever les gerbes. C'était la répétition de Marengo. L'armée de Mack, si les dernières mesures d'exécution répondaient à la supériorité des combinaisons, devait être prise en entier, car elle aurait tout contre elle, l'infériorité de la position, de la qualité et du nombre des troupes. C'est aussi cette capture que Napoléon s'apprêta à faire. Il avait 7 corps d'armée, dont un, celui d'Augereau, arrivant de Brest, restait en réserve. Ceux de Bernadotte et de Marmont venant du Hanovre et de la Hollande, par Wurtzbourg, se dirigeaient de concert avec l'armée bavaroise sur Ingolstadt et Neubourg pour y franchir le Danube, se jeter en Bavière et s'emparer de la ligne directe de retraite des Autrichiens sur Vienne. En même temps, la garde impériale, les corps de Soult, Lannes, Davoust et la cavalerie de Murat, dirigés par Napoléon en personne, devaient franchir le Danube à Donawert, écraser et déborder la droite des Autrichiens, et, en s'emparant d'Augsbourg et de la ligne du Lech, achever la ruine de l'armée autrichienne.

Le 6me corps, celui de l'intrépide maréchal Ney, reçut une mission des plus délicates, celle de garder la route sur la rive gauche du Danube, conduisant d'Ulm à Ratisbonne, par Dillingen. C'était une route indispensable à surveiller, parce qu'elle partait d'Ulm, où les Autrichiens pouvaient se concentrer en sûreté; parce que le corps français qui l'occupait était séparé du reste

de l'armée par le Danube, ce qui aurait retardé l'arrivée des secours nécessaires; enfin, parce qu'elle menait tout droit, par la Bohême, les Autrichiens à la rencontre de leurs alliés, qui, au commencement d'octobre, se trouvaient à la hauteur de Vienne.

En s'emparant de cette route, si on la laissait découverte, en brûlant les trois ponts de Thalfingen, d'Elchingen et de Leipheim, les Autrichiens auraient pu, tout à leur aise, laisser courir l'armée française sur l'Iller et sur le Leck et opérer tranquillement leur retraite, tout en écrasant les traînards et les détachements isolés sur la rive gauche du Danube. Le point essentiel de l'admirable combinaison de Napoléon eût été manqué complètement.

La mission de Ney était donc, comme on le voit, des plus importantes; aussi Napoléon eut-il soin de le renforcer des deux divisions Baraguay d'Hilliers et Gazan. Sur ces 30 mille hommes allaient reposer, sinon la victoire, du moins les plus beaux fruits qu'on pouvait en espérer. C'était un beau début, pour son jeune aide-de-camp volontaire, que de participer sur un point décisif à une aussi belle manœuvre.

Familier par ses études avec le système de Napoléon, il avait pénétré dès les premières marches toute la grandeur de ce plan, et nul officier de l'armée ne mit plus d'ardeur que lui à faire réussir, dans les limites de sa sphère d'activité, les conceptions du grand capitaine.

Depuis le passage du Rhin, à Lauterburg, le maréchal lui avait confié les soins de sa chancellerie particulière et de toutes les principales dispositions journalières. Il le faisait travailler habituellement dans son

cabinet, car il n'aimait pas son chef d'état-major titulaire, le général D****, dont le titre à cet emploi était d'être le favori de Berthier, major-général de Napoléon.

Le zèle intelligent et la fermeté que Jomini apportait à son service lui valurent quelquefois des conflits pénibles avec les officiers de l'état-major et même avec son chef, malgré les liens d'estime qui les unissaient. Dès les premiers jours, par exemple, en expédiant un ordre aux divisions Dupont et Loison, au-delà du Danube, Jomini leur indiqua éventuellement, ainsi que la raison l'ordonnait, leur ligne de retraite. Le maréchal s'emporta fort de cette précaution, et lui dit : « Comment! Vous pouvez supposer que des Autrichiens puissent battre une armée comme la nôtre, conduite par l'Empereur. Les gens qui pensent à la retraite avant le combat, peuvent rester chez eux. » Maxime exagérée! bonne peut-être pour enflammer le courage de quelque jeune conscrit, mais qui ne pouvait satisfaire un officier aussi instruit et aussi prévoyant que Jomini. Aussi, le jeune chef de bataillon, piqué au vif, répliqua en demandant simplement un ordre pour rentrer dans ses foyers. Mais le maréchal, devenu plus calme, ou qui peut-être n'avait voulu que déguiser ses intentions pour mieux stimuler l'enthousiasme de ses alentours, sentit son tort et le répara noblement.

La belle manœuvre de Napoléon contre Ulm faillit échouer, comme on le sait, par la faute de Murat. Au moment critique, celui-ci avait été appelé à prendre le commandement de l'aile droite. Méconnaissant sans doute les intentions de Napoléon, qui, s'il avait voulu empêcher la retraite possible de Mack par le Tyrol,

n'avait pas entendu, pour cela, le laisser s'échapper par la route de Bohême; ou interprêtant trop littéralement des ordres éventuels qu'il avait reçus de l'Empereur, et donnant trop d'importance à quelques affaires qui avaient lieu sur la rive droite, Murat voulut faire marcher sur l'Iller le corps de Ney qui était à cheval sur le Danube; et cela arrivait au moment même où Ney se disposait, au contraire, à renforcer les troupes qui se trouvaient sur la rive gauche du fleuve.

Le 10 octobre, les troupes du maréchal rendaient les honneurs funèbres au brave colonel Lacuée, tué à la prise du pont de Reisensbourg. Après la première cérémonie, Jomini, avec deux officiers, quitta le cimetière pour aller expédier des ordres et retourna au quartier-général, à Güntzbourg. En route, il rencontra Murat, qui arrivait au grand galop et qui l'arrêta en lui disant : « Eh! jeune homme, où est le maréchal Ney? » — « Au cimetière, monseigneur, répondit Jomini, où l'on » ensevelit le colonel Lacuée. » — « Nous avons bien » autre chose à faire qu'à enterrer les morts; conduisez-» moi vers lui? » — Jomini s'excusa de n'y pouvoir aller lui-même, vu les travaux qui le réclamaient, et lui donna pour l'accompagner un des deux officiers qui étaient avec lui. Plus tard, les deux généraux revinrent ensemble à Güntzbourg, disputant assez vivement sur les mouvements à opérer. A leur arrivée, le maréchal appela Jomini pour rédiger les ordres de marche sur l'Iller. Jomini fit observer respectueusement que ce mouvement était en contradiction avec l'ordre de Napoléon de surveiller la rive gauche. « C'est de l'histoire ancienne, » répondit le beau-frère de l'Empereur, « écri-

vez toujours. » — « Monseigneur me pardonnera de ne
» pas écrire, répondit Jomini; il y a assez de secré-
» taires dans l'état-major du maréchal Ney pour que je
» n'aie pas besoin de participer à une manœuvre que
» je crois en opposition formelle avec les intentions de
» l'Empereur. » — « Ah çà, maréchal Ney, » dit Murat,
« est-ce que vous permettez à vos officiers de raisonner
» de la sorte ? » — « Je vous demande pardon, mon-
» seigneur, » s'empressa de répondre Jomini, « je suis
» officier suisse, ainsi que l'indique mon uniforme; je
» sers ici comme volontaire. Je m'étais déjà présenté
» chez votre Altesse, lorsqu'elle occupait le poste de
» gouverneur de Paris, pour obtenir du service. Le
» maréchal Ney a bien voulu me prendre comme son
» aide-de-camp volontaire, et il m'admet quelquefois à
» raisonner avec lui des opérations, au point de vue de
» la science militaire. C'est ce que j'ai pris la liberté de
» faire tout à l'heure. » Néanmoins, Murat persista, le maréchal appela son secrétaire et les ordres furent donnés de se porter sur l'Iller.

Ney, fort mécontent des conceptions et des procédés de Murat, voulait se plaindre à l'Empereur. Jomini l'engagea à adresser d'abord, à Murat lui-même, une lettre bien motivée et capable de convaincre tout homme doué d'un bon coup d'œil stratégique. Cette lettre fut en effet résolue, rédigée par Jomini et signée par le maréchal, qui l'adressa à Murat. Mais celui-ci était déjà reparti pour Burgau, et à son retour la renvoya grossièrement au maréchal Ney, qui, furieux d'un tel affront, voulait obéir, quitte à en obtenir satisfaction plus tard et à transmettre ses remontrances à l'Empereur.

Heureusement il n'était plus temps de commettre la faute tout entière; on avait gagné, par ce débat, toute la journée du 11 octobre, pendant laquelle le sage mouvement prescrit la veille par le maréchal s'exécutait avec succès. Ney se mit cependant en marche vers l'Iller pour obéir à Murat, lorsque tout-à-coup pendant la marche il entendit le canon derrière lui. C'était la division Dupont, encore sur la rive gauche du Danube, où il y en aurait eu trois sans les ordres de Murat, qui se trouvait aux prises avec 30,000 Autrichiens, cherchant à s'ouvrir la retraite sur la Bohême. Sans les prodiges de valeur et d'audace que fit Dupont dans cette circonstance contre des forces quadruples, les Autrichiens forçaient le passage, et le plan de campagne de l'Empereur échouait. Repoussés dans cette première tentative, les Autrichiens s'apprêtaient à la renouveler; mais les renforts arrivèrent à temps pour les arrêter.

Ce fut surtout dans le 6me corps que l'on prit le plus vite le meilleur parti. Jomini s'empressa de conseiller un prompt retour en arrière. Ney laissa Murat courir seul sur l'Iller et se hâta de marcher au canon.

Il se porta immédiatement dans la direction d'Elchingen, avec toutes les troupes qu'il avait sous la main, laissant Jomini au village de Kissendorf pour expédier les ordres de retour aux corps encore en marche sur l'Iller et pour les diriger ensuite vers le Danube. Jomini devait entre autres amener à Ney la division Gazan.

Après avoir employé une grande partie de la soirée à expédier les ordres nécessaires, Jomini, couché sur de la paille avec quelques officiers, attendait l'arrivée des troupes pour partir avec elles, lorsqu'on entendit au

bas de l'escalier la voix de l'Empereur. Jomini se hâta de quitter son lit improvisé et de descendre à moitié vêtu. Napoléon lui demanda où étaient les troupes du maréchal. « Elles seront réunies dans une ou deux heures vers les ponts d'Elchingen et de Leipheim, » lui répondit l'aide-de-camp volontaire. L'Empereur demanda alors où se trouvait le maréchal lui-même, et Jomini lui apprit qu'il devait être au pont de Leipheim, où l'on se battait quelques heures auparavant.

« Alors que m'écrivait donc Murat, de votre mouve-
» ment sur l'Iller, dit Napoléon. — En effet, Sire, ré-
» pondit Jomini, le maréchal Ney était en mouvement
» vers l'Iller pour obéir aux ordres réitérés du prince,
» mais il a cru devoir se raviser en entendant le canon
» derrière lui et il réunit toutes ses forces pour reprendre
» Elchingen au point du jour. — « Etes-vous bien sûr
» de cela? » — « Si sûr, que c'est moi, Sire, qui ai
» expédié les ordres, et que j'attends ici la division
» Gazan pour la conduire au maréchal. » Napoléon repartit sur-le-champ, d'un air satisfait. A la première connaissance des dispositions prises par Murat, il avait fait plusieurs lieues à cheval, par un temps affreux, pour s'assurer de la vérité et rectifier, s'il y avait lieu, des fautes qui heureusement étaient déjà réparées.

Mais si l'on avait obéi d'emblée aux ordres du prince, les Autrichiens, trouvant libre la route de la rive gauche du Danube, auraient tranquillement filé vers la Bohême en détruisant les ponts, et la première opération marquante de cette campagne eût échoué. Il en eût peut-être été de même si le brave Dupont, qu'un malentendu fit combattre seul sur la rive gauche, eût montré moins de vigueur.

On sait le résultat des glorieux combats qui se livrèrent à Elchingen, à Albeck, au Michelsberg; comment Mack fut séparé et pris dans Ulm avec 30,000 hommes et comment Ney, jaloux de prendre sa revanche contre les procédés blessants de Murat, s'y couvrit de gloire et y gagna le titre de duc d'Elchingen, qu'il n'aurait sans doute pas trouvé sur l'Iller. Jomini donna aussi dans ces différentes affaires des preuves de sa bravoure personnelle dans le combat, surtout au Michelsbourg et à la porte d'Ulm.

Dans la narration qu'il a donnée de ces grands événements, M. Thiers semble inférer de quelques dispositions éventuelles des dépêches de Napoléon que celui-ci ne pensait nullement que Mack pût songer à se retirer sur la Bohême : l'illustre historien est dans l'erreur; l'Empereur put sans doute supposer que ce général préfèrerait se retirer sur le Tyrol une fois qu'il avait perdu la communication directe par Munich sur Vienne. Toutefois, il est incontestable que son plus puissant intérêt était de se rallier aux armées russes le plus tôt possible, et le Tyrol l'en éloignait au lieu de l'en rapprocher. — D'ailleurs les instructions que Napoléon expédia de Donawert le 8 octobre au maréchal Ney indiquaient positivement la crainte que le général autrichien ne filât par la rive gauche du Danube, car le maréchal, renforcé de deux divisions, devait marcher de Dillingen vers Ulm par cette rive, resserrer cette place, couvrir ainsi avec cinq divisions les communications de l'armée en coupant celles de l'ennemi. On lui prescrivait à la vérité de s'emparer des ponts entre Gunzbourg et Ulm, afin que, si la bataille qui déciderait du sort

de l'armée autrichienne devait se livrer sur la rive droite, les cinq divisions de Ney ne restassent pas inutiles et les bras croisés sur la rive opposée; mais cette instruction aussi habile que prévoyante insistait surtout sur ce que le maréchal ne perdît pas de vue de couvrir la rive gauche.

Si l'on s'y conformait, il est certain que Mack n'aurait pas eu beau jeu de vouloir percer de ce côté vers la Bohême; mais si Ney, obéissant à Murat, marchait avec toutes ses forces sur l'Iller, pas un bataillon ne se fût trouvé en mesure d'arrêter l'armée autrichienne, dont tous les ponts détruits eussent assuré la marche.

Du reste, si les assertions de M. Thiers étaient exactes, cela rehausserait encore le mérite de Jomini qui aurait ainsi jugé plus justement que Napoléon lui-même et son beau-frère toute l'importance de couvrir la route de Donawert. Il est probable néanmoins que M. Thiers n'a pas tenu assez compte du changement qui put survenir entre les dispositions de Donawert et celles prises postérieurement à Augsbourg.

Après la prise d'Ulm, le corps de Ney, affaibli de la division Dupont, dirigée sous Murat à la poursuite de l'archiduc Ferdinand, privé d'une autre brigade qui conduisait les prisonniers en France, se jeta dans le Tyrol, au milieu de forces autrichiennes quadruples et s'y maintint courageusement, tandis que Napoléon, poursuivant l'exécution de son plan, allait battre les alliés à Austerlitz.

Jomini fut envoyé d'Inspruck au quartier-général avec le rapport des opérations, qui contenait entre autres la

malheureuse affaire de Botzen. Il rejoignit l'état-major de Napoléon à Austerlitz, le lendemain de la célèbre bataille. Dans le paquet de dépêches du maréchal, il avait joint les deux volumes imprimés de son *Traité* des grandes opérations militaires, avec une lettre d'envoi qui fixait l'attention de l'Empereur, surtout sur le chapitre 14, des lignes d'opérations, et sur le parallèle entre son système et celui de Frédéric-le-Grand.

L'Empereur lut la lettre du maréchal et celle de Jomini, laissant de côté le rapport du maréchal et les deux volumes du Traité, puis il lui demanda : « Con-
» naissez-vous l'officier qui m'envoie ce paquet ? —
« Sire, c'est un chef de bataillon suisse, faisant fonction
» d'aide-de-camp du maréchal. » — Fort bien, allez
» vous reposer, car nous allons avoir un armistice et il
» faut que vous repartiez sur-le-champ. » Il n'osa pas avouer que c'était lui qui était coupable de l'envoi. Il rejoignit le corps d'armée en toute hâte, et revint plus tard à Munich.

L'Empereur revint d'Austerlitz à Vienne, où la paix se négociait ; il habitait le beau château de Schœnbrunn. Le service d'estafette apportant le travail des ministres n'était pas encore imaginé ; l'hiver était venu ; l'Empereur, contre ses habitudes, avait un peu de loisir. Un jour qu'il venait de travailler avec Maret, il lui dit :
« Vous avez peu à faire ; lisez-moi un peu ce chapitre
» de l'ouvrage apporté à Austerlitz, par un officier du
» maréchal Ney. » Maret se mit en devoir d'obéir à son grand regret, a-t-il raconté lui-même à Jomini, car c'était pour lui un véritable grimoire. Dès les premières pages, l'Empereur l'arrêta et lui dit : « Que l'on dise

» que le siècle ne marche pas; voilà un jeune chef de » bataillon, et un Suisse encore, qui nous apprend ce » que jamais mes professeurs ne m'ont enseigné et ce » que bien peu de généraux comprennent. »

En avançant d'avantage son étonnement redoubla et se changea bientôt en mécontentement.

« *Comment Fouché a-t-il laissé imprimer un tel livre!* » *Mais c'est apprendre tout mon système de guerre à* » *mes ennemis; il faut faire saisir ce livre et empêcher* » *qu'il ne se propage.* »

M. Maret, qui n'était pas encore duc de Bassano, représenta à l'empereur qu'il était trop tard pour opérer une saisie, attendu que les éditeurs en distribuaient deux ou trois cents exemplaires à leurs confrères, aussitôt la mise en vente; qu'il y en avait sans doute déjà une centaine en Allemagne, et que la saisie excitant la curiosité et l'intérêt, ferait plus de mal que de bien. De son côté, l'Empereur après avoir réfléchi quelques minutes, s'écria tout-à-coup : « *Au fait, j'attache* » *peut-être trop d'importance à cette publication; les* » *vieux généraux qui commandent contre moi, ne lisent* » *plus et ne profiteront pas de ces leçons et les jeunes* » *gens qui les liront ne commandent pas;* mais c'est » égal, il ne faut pas qu'on puisse à l'avenir imprimer » de pareilles choses sans autorisation. »

Ce raisonnement fort logique le calma; il en résulta néanmoins qu'il fit plus tard établir la censure. Puis il ordonna de porter Jomini comme colonel d'état-major, sur le travail des récompenses pour la campagne.

Celui qui était l'objet d'un témoignage aussi flatteur n'apprit cela que par hasard à Munich, et ce fut la maré-

chale Ney qui le lui annonça la première ; elle l'avait lu dans son journal.

Jomini, nommé colonel, devint premier aide-de-camp du maréchal Ney et remplaça dès lors le colonel P****, qui avait quitté le maréchal pour être commandant de place à Munich ; car il était tombé un peu en disgrâce depuis l'aventure des manœuvres au camp de Boulogne, et déjà un peu âgé pour une guerre si active.

Jomini fut en outre proposé pour le grade d'officier de la légion d'honneur. Mais des revers de médaille étaient déjà mêlés à de si beaux débuts. Son intimité avec le maréchal et la confiance que celui-ci lui témoignait avaient, on le comprend, fort indisposé les autres officiers de l'état-major du maréchal, entre autres son chef titulaire, le général D****, qui s'en plaignit à son protecteur, Berthier. Aussi, pendant les premières opérations qui suivirent, un ordre général du prince de Neuchâtel, interdit aux chefs de corps d'employer à leur état-major d'autres officiers que les titulaires de ces fonctions. Cet ordre n'avait en vue que le maréchal Ney et son aide-de-camp volontaire.

Jomini, ayant été envoyé déjà une première fois au quartier-général de l'Empereur, se présenta à Lintz au major-général, qui le rudoya vivement à propos des fonctions qu'il remplissait. Quant à la croix d'officier de la légion d'honneur, on parvint à la lui retenir. On l'avait demandée parce que, à l'origine de l'ordre, tout colonel la reçut de droit. Mais, plus tard, pour obtenir la croix d'officier il fallait avoir été chevalier. Or Jomini était désigné comme officier, sans avoir rempli cette condition. Ce conflit à trancher fournit un prétexte pour lui

faire attendre même la simple croix pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'après Eylau; il ne reçut celle d'officier que 8 ans après (en 1813), le jour où il se décida à quitter l'armée.

Mais enfin Jomini avait fait ses preuves de capacité et de bravoure sur les champs de bataille; il était arrivé à une position régulière et brillante au 6me corps; il était estimé du maréchal. C'était tout ce qu'il ambitionnait.

Si ces récompenses excitèrent la jalousie de quelques personnes, nos lecteurs conviendront qu'elles n'étaient point déméritées; ils rendront justice avec nous à ce jeune chef de bataillon qui, au risque de perdre à jamais sa carrière, osa lutter avec loyauté et franchise contre le beau-frère de Napoléon, pour le triomphe de ses profondes convictions stratégiques. — Cette anecdote éminemment caractéristique suffit à dépeindre l'homme, et nous le retrouverons plus tard à Bautzen, à Paris, à Berlin, comme à Dresde et à Leipzig, non moins énergique et non moins franc dans ses rapports avec les plus grands personnages de l'époque. Jamais la crainte d'une disgrâce ou la perspective d'une faveur ne purent exercer la moindre influence sur ce caractère indomptable, dont les détracteurs ont entièrement méconnu la nature et l'essence, en le confondant, tout à fait à tort, avec ce que l'on nomme vulgairement *une mauvaise tête.* — Tel il était à Gunzbourg, tel il sera à l'ouverture de la campagne de Iéna et dans bien d'autres occasions, cherchant toujours, en artiste véritable, à faire passer les saines notions de la science avant les vues particulières des généraux même les plus en renom.

IÉNA

—

Jomini remplissait depuis peu de mois ses fonctions de premier aide-de-camp, lorsqu'eut lieu un des incidents les plus remarquables de sa carrière, incident qui rappelle le pari fait à Berne, à l'occasion de la seconde campagne d'Italie.

L'Etat-major du 6me corps habitait le beau château de Warthausen, appartenant au célèbre comte de Stadion. Une seconde campagne semblait se préparer, semblable en tout à la précédente, sauf que cette fois c'était la Prusse qui, plus inconsidérément encore que l'Autriche, venait se livrer isolée aux coups de Napoléon. Celui-ci s'apprêtait à agir comme sur le Danube : tourner le premier allié, le détruire, prendre sa capitale et courir aux autres coalisés. Mais, à ce moment là, c'est-à-dire au mois de septembre, ces événements étaient encore dans les nuages.

Tous les matins, en allant prendre les ordres, Jomini discutait avec le maréchal sur les affaires générales de l'Europe et souvent ils n'étaient pas d'accord. Jomini croyait à la guerre avec la Prusse, et le maréchal n'y croyait pas.

Les Russes étaient rentrés derrière la Vistule; l'Autriche venait à peine de signer la paix, et la France tenait encore près de 30,000 de ses prisonniers dans les cantonnements du 6me corps. Comment croire que la Prusse viendrait se heurter seule contre le vainqueur d'Ulm et d'Austerlitz? Tel était le raisonnement fort naturel du maréchal.

Jomini répliquait que l'Empereur, en créant les royaumes de Bavière et de Wurtemberg, avait détruit l'empire germanique, dont le roi de Prusse faisait partie comme électeur de Brandebourg; que l'indépendance de l'Allemagne perdue, celle de la Prusse était menacée; que la conduite équivoque de la Prusse lors de la mission d'Haugwitz à Vienne, et de la bataille d'Austerlitz, prouvait à Napoléon que le moment serait opportun pour la frapper au défaut de la cuirasse, pour peu qu'elle en offrît un prétexte légitime. Or les gazettes du nord de l'Allemagne, de Nuremberg, de Berlin et de Leipzig, prouvaient assez qu'un orage s'approchait.

A la suite de cette discussion intéressante, Jomini imagina, pour mieux convaincre le maréchal, de rédiger un mémoire intitulé : *Des probabilités d'une guerre avec la Prusse, et des opérations qui auront probablement lieu.*

Ce mémoire fut imprimé plus tard, mais comme il est peu connu, nous ne croyons point déplacé, de le

reproduire ici en extrait. A part son mérite comme caractéristique des jugements de son auteur, il offre de l'intérêt comme discussion stratégique et comme analyse de la situation politique.

Après une entrée en matière dans laquelle il examine rapidement la situation politique et en conclut à une guerre prochaine avec la Prusse, il ajoute :

« La guerre étant inévitable et résolue, voici, je crois, les opérations qui doivent avoir lieu de part et d'autre :

» L'intérêt de la France est d'empêcher ses ennemis d'entrer simultanément en action. Il est au contraire du plus grand intérêt des alliés de ne pas s'engager successivement, afin de ne pas être détruits les uns après les autres, mais de faire un grand effort combiné, dont les résultats sont le seul espoir qui leur reste. C'est sur cette grande base que reposeront vraisemblablement toutes les combinaisons des lignes d'opérations.

Examen des lignes territoriales.

» Les Prussiens se rassemblent, et leur attitude fait présumer que les Russes ne tarderont pas à passer leurs frontières pour marcher sur l'Elbe.

» Jusqu'à l'époque de leur arrivée, la ligne des Prussiens est défensive ; sa base est le point par lequel les Russes doivent venir joindre leurs alliés ; elle offre quatre lignes de fleuves sur le même front.

» 1° L'Ems ; 2° le Weser ; 3° l'Elbe, prolongé par la Saale et l'Elster ; 4° l'Elbe depuis la Saale jusqu'à Dresde et aux frontières de la Bohême.

» L'Ems est une ligne nulle, parce qu'elle est pro-

longée sur la gauche des Français, où il n'y a aucun effort décisif à craindre, et qu'elle est d'ailleurs prise à revers par la position de la grande armée sur Anspach, Bamberg, etc. Le Weser sera donc la première ligne tenable, par sa position topographique et relative à celle des ennemis; mais elle exige la formation d'un double front d'opérations, c'est-à-dire, l'établissement de deux corps d'armée, un à droite pour couvrir Hameln et la route de Magdebourg par Paderborn et Cassel, et un autre à gauche, formant un crochet vers les sources de la Saale et du Mein, pour couvrir Bareith et les communications de Leipzig et de Dresde. Cette double position produirait un morcellement de forces dont l'Empereur des Français saurait profiter, pour s'établir en masse au centre et accabler successivement les parties ainsi isolées.

» La troisième ligne est celle de l'Elbe, prolongée par la Saale; elle est sans contredit la plus avantageuse:

» 1° Parce qu'elle n'est pas tournée;

» 2° Parce qu'elle permet de concentrer ses forces sur une seule zone d'opérations, avec deux divisions de flanc qui auraient chacune une direction concentrique sur la masse;

» 3° Parce qu'elle couvre mieux toutes les grandes communications qui sont la base d'où partent les mouvements, relativement aux Russes; c'est-à-dire, celle de Dresde, et celle par Leipzig et Wittemberg sur Berlin;

» 4° Parce qu'elle offre une retraite assurée sur la quatrième ligne, formée par l'Elbe, depuis Dresde jusqu'au confluent de la Saale; laquelle couvre également

les communications les plus importantes. Il n'est pas vraisemblable que la grande armée russe arrive par Berlin; outre les inconvénients qui pourraient en résulter, cette route est plus longue que celle de Varsovie par Breslau sur Dresde. Je crois donc qu'on préférera la dernière, à moins que la direction des mouvements de l'armée française ne rende les communications dangereuses ou impossibles.

» Cette vérité étant reconnue, les plans de campagne les plus sages pour les deux partis, doivent reposer sur les conséquences qui en résultent.

» Ainsi l'armée française, déjà établie à portée des frontières de Saxe, cherchera à gagner le point important de Gera, et les Prussiens doivent renoncer à toute opération sur leur droite, pour couvrir Leipzig, Gera et Zwickau, en se bornant à faire observer la route de Magdebourg. On conviendra dès-lors, que leurs positions en Westphalie sont inutiles ou dangereuses; celle de l'Ems tombe d'elle-même, et l'occupation de celle du Weser pourrait causer la ruine de l'armée.

» Pour rendre mes idées plus intelligibles, je vais procéder à une discussion plus méthodique, et ramener le lecteur à toutes les hypothèses que la guerre future peut présenter.

1. *Manière d'occuper la double ligne de l'Ems et de Bareith; opérations des Français contre ces lignes.*

» J'ai déjà posé en principe que les opérations des Prussiens devaient être défensives jusqu'à l'arrivée des Russes. Je ne prétends pas dire par là, qu'ils doivent attendre dans leurs positions, pour que l'ennemi veuille

bien venir les y attaquer et les y forcer; on sait assez que mon système défensif, loin d'exclure l'initiative des mouvements, recommande cette initiative comme le principe des meilleures combinaisons; mais j'ai voulu dire que les Prussiens ne pouvaient pas faire la guerre d'invasion, parce qu'elle les éloignerait de leur but principal (la réunion des Russes) et qu'elle les exposerait d'autant plus longtemps à supporter seuls tous les efforts de leurs puissants ennemis.

» Sans doute, si les Français étaient au-delà du Rhin, il pourrait convenir aux Prussiens de s'avancer jusque sur ce fleuve, afin de retarder les opérations et de prolonger leur défensive sans le faire aux dépens de leurs provinces, dont l'occupation passe toujours pour des conquêtes aux yeux de la multitude, et même aux yeux de la plupart des militaires. Mais les circonstances sont bien différentes; l'armée française est au cœur de l'Allemagne; elle est en masse sur le flanc gauche de la ligne des Prussiens. Elle peut, dans quelques marches, isoler ou tourner leurs corps et les mettre dans l'impossibilité de se réunir avec les Russes. Il s'agit donc d'empêcher un résultat aussi terrible, et non de couvrir quelques bailliages de la Westphalie.

» En prenant une position sur l'Ems vers Munster et Paderborn, une armée couvrirait, il est vrai, les récoltes des Hanovriens et la place de Hameln; mais un tel résultat ne peut pas être mis en parallèle avec le salut de l'armée et celui de l'Etat; une telle faute entraînerait néanmoins la ruine de l'un et de l'autre, et, dans les suppositions les plus favorables, les suites en seraient toujours très-fâcheuses;

» 1° Parce qu'en employant sur ces points des forces considérables, on les distrairait du point principal où les coups décisifs doivent se porter, et où elles rendraient de biens plus grands services;

» 2° Parce qu'en les isolant à une aussi grande distance, ces forces seraient perdues lorsque le coup décisif aurait été frappé à l'avantage des Français. Une retraite concentrique et précipitée serait le seul moyen de les sauver, et cette retraite mettrait à découvert les mêmes provinces, pour la conservation desquelles on aurait affaibli le point important, et sacrifié l'intérêt général.

» Pour se convaincre de la vérité de ces assertions, il suffirait de se rappeler toutes les campagnes de l'empereur Napoléon, et d'en appliquer les principes à la position des Prussiens; on pourrait ainsi prévoir d'avance la manière dont il les attaquerait.

» Une armée étant à Munster ou Paderborn, et l'autre vers Bareith, il serait vraisemblable que les Prussiens auraient un corps intermédiaire pour les soutenir ou pour communiquer. Ainsi il est vrai que le fatal système des lignes morcelées force à se disséminer davantage; et, pour parer aux inconvénients de ce système, on s'expose à de plus grands dangers encore. Les points les plus favorables pour poster ce troisième corps, seraient ceux d'Eisenach, d'Erfurt ou de Meiningen; car celui de Cassel se trouve trop près de la droite, qui est passive. De ces trois positions intermédiaires, celle d'Erfurt me paraît la plus propre à couvrir les grandes communications sur Leipzig et Dresde, parce que de là on peut gagner Gera avant l'ennemi. En supposant donc

les troupes prussiennes réparties dans les positions sus-mentionnées, il est vraisemblable que l'Empereur Napoléon faisant partir ses corps d'armée des points de Bamberg et de Wurtzbourg, les rassemblerait concentriquement vers Erfurt, en tenant l'embranchement des routes de Iéna et de Gotha, et faisant occuper Gera et Leipzig, qui sont les points militaires les plus importants.

» Il est probable que le corps d'armée prussien posté à Erfurt ne pourrait pas se soustraire à des forces aussi supérieures, rassemblées avec la rapidité de l'éclair par des marches forcées, cachées et bien combinées, et qu'il serait détruit. Mais en supposant le contraire, il ne lui resterait qu'à se retirer avec grande perte, pour se réunir aux corps de Munster ou pour se réfugier à Magdebourg.

» L'armée française, maîtresse alors du point de Gera, qui assurait ses communications, établie à plusieurs marches en arrière de l'extrémité droite du corps placé à Bareith, pourrait se prolonger vivement sur Zwickau et Hoff, et placer l'armée prussienne dans le même péril que celle de Mélas à Marengo. Que deviendrait le corps posté sur l'Ems? Coupé de l'Elbe et de ses communications avec les Russes, il se trouverait resserré entre la mer, les barrières du Rhin et une armée victorieuse, supérieure en nombre, établie sur ses derrières. Ceux qui connaissent le système de l'empereur Napoléon, pourront décider d'avance quel serait son sort.

» Les trois grandes parties des forces prussiennes seraient ainsi accablées successivement, vaincues et dispersées par une masse imposante et par une activité

d'exécution à laquelle aucunes troupes de l'Europe ne sont accoutumées.

» Les principes qui produiraient d'aussi grands résultats, sont : 1° l'emploi combiné de sa masse sur des parties faibles et isolées ; 2° l'initiative du mouvement qui donne la certitude de cet emploi sur le point déterminé et le plus avantageux.

2. *De la ligne du Weser.*

» En prenant pour base de mes suppositions celles que j'ai faites dans les articles précédents, on verra que la ligne du Weser exige également l'établissement d'une double ligne sur Bareith. Si on prolonge celle du Weser par la Fulde, Cassel devient nécessairement le point central, alors la ligne se trouve déjà tournée depuis Bamberg ; si on la prolonge par la Werra, on peut tenir Cassel avec une avant-garde, et l'armée resterait en intermédiaire entre Munden et Eisenach, pour couvrir également toutes les communications, à droite sur Magdebourg, et à gauche sur Leipzig. *Cette position centrale est bonne; c'est un point militaire des plus avantageux lorsque l'ennemi vient de Francfort ou de Wesel, mais non lorsqu'il a sa grande masse déjà réunie sur la direction de Bamberg. On voit donc que c'est à Bareith, vers les sources du Mein et de la Saale, qu'est la clef de toutes les grandes opérations. C'est de là que dépend le salut des coalisés, et c'est là que leur ruine sera opérée, si, pour tout couvrir, ils veulent faire face partout. Cette vérité étant reconnue, il s'ensuit que toutes les communications qui conduiraient sur l'extrême droite du corps prussien de Bareith, deviendront le*

théâtre des mouvements de l'Empereur, qui auront pour but d'isoler ce corps des autres armées, de l'accabler, et de s'opposer ensuite à l'arrivée des secours qui pourraient tenter de sauver les forces coupées et dispersées sur le Weser.

» Ces communications sont :

» 1° Celle de Bamberg par Cronach sur Hoff;

» 2° La même depuis Bamberg à Cronach, et de là par Lobenstein sur Plauen;

» 3° La même par Cronach, Lobenstein, sur Schleitz, et Iéna;

» 4° Enfin la grande communication par Cobourg et Cronach sur Gera et Leipzig;

» 5° Celle de Wurtzbourg par Cobourg, pour se lier aux opérations de Bamberg.

» L'empereur des Français, maître de Bamberg et des communications du centre, pourrait opérer avec les mêmes avantages contre l'armée du Weser, s'il jugeait que cela fût plus convenable à ses intérêts. Alors les communications de Bamberg par Cobourg sur Eisenach et Erfurt, conduiraient l'armée perpendiculairement sur l'extrême gauche de la ligne de défense des Prussiens; l'armée française appuyée, la gauche à la Werra et la droite à la Saale, aurait autant de positions excellentes, qui établiraient sa masse contre des parties faibles, et qui la mettraient à même, en se prolongeant sur la Saale, de prévenir l'ennemi sur toutes ses communications, en conservant néanmoins les siennes; de le couper par là de l'Elbe, et de le refouler sur la mer du Nord.

3. *De la ligne de l'Elbe prolongée depuis Barby par celle de la Saale et de l'Elster.*

» Nous avons dit que cette position était la seule qui offrît aux Prussiens le moyen de se concentrer et de couvrir leurs communications avec les Russes. Il serait néanmoins possible que les Prussiens, méconnaissant cet avantage et les vrais principes de l'art, voulussent faire face partout, et opérassent sur deux ou trois lignes indépendantes. Nous examinerons donc les trois suppositions.

» 1° Si les Prussiens forment ligne double, ils en établiront une sur Magdebourg, et l'autre vers Bareith; elle offrirait le même inconvénient que celle dont nous avons parlé, car elle exposerait les deux armées au danger d'être coupées et morcelées; c'est-à-dire à ce que l'ennemi gagnât Leipzig et l'Elbe par le centre.

» 2° Si les Prussiens forment une troisième ligne, elle sera vraisembablement destinée à couvrir l'importante position centrale de Leipzig; alors le remède serait pire que le mal, car les forces se trouveraient encore plus divisées; ce troisième corps serait exposé aux attaques générales de l'armée française, qui s'y porterait concentriquement par les communications qui aboutissent de tous les points à Leipzig. Ainsi, loin de sauver les corps de droite et de gauche, il les affaiblirait tous, et rendrait leur ruine successive beaucoup plus certaine.

» 3° Enfin, je vais supposer que les Prussiens, connaissant leurs vrais intérêts, se décident à n'embrasser qu'une ligne d'opérations, par une masse principale,

avec deux petits corps d'observation. Cette hypothèse laisse encore à décider quel serait l'emplacement le plus convenable pour l'armée?

» La position de Leipzig à Gera remplirait bien le but de couvrir la droite et les communications de Cassel et de Francfort, sur Leipzig, Magdebourg et Berlin, mais elle laisserait trop à découvert le corps chargé d'observer la route importante de Bareith à Dresde, qui conduit sur l'extrémité gauche et sur les derrières de la ligne.

» *Dans cet état de choses, il me paraît incontestable qu'il vaut mieux renoncer à la défense de la droite où il n'y a presque rien à craindre, et se borner à couvrir les communications de Bamberg à Dresde, à Naumbourg, et à Leipzig. L'armée principale des Prussiens devrait donc se poster entre Saalfeld, Schleitz et Hoff; ces derniers points surtout bien renforcés.*

» Dans cette position, elle éviterait toutes les chances ruineuses que nous avons énumérées dans les articles précédents; elle présenterait facilement la masse sur tous les points, n'aurait aucune attaque à craindre sur des parties isolées, et serait assurée de trouver, en cas de revers, une retraite sur l'Elbe, d'où elle conserverait toujours les communications avec Dresde, et d'où elle couvrirait celles de l'Oder et de l'importante ligne de la Silésie.

» *Napoléon, dans cette hypothèse, changerait le théâtre de ses efforts; et du centre, il les transporterait sur une des extrémités. La gauche des alliés deviendrait alors le point de vue de tous nos mouvements, qui auraient pour but de gagner en forces supérieures la route de Bareith*

à Hoff, d'écraser cette aile, de poursuivre ensuite le reste partiellement, et de conserver toujours la route par laquelle les Russes pourraient arriver au secours.

» Quoique le génie de Napoléon fasse présumer d'avance que ces mouvements atteindraient leur but, *il faut néanmoins convenir qu'ils rencontreraient bien des obstacles, si les Prussiens, se faisant bien éclairer, adoptaient pour principe de se prolonger toujours à leur gauche, de ne pas perdre de vue un instant les corps qui voudraient gagner cette aile, et d'attaquer ces corps avec toutes leurs forces réunies lorsqu'ils en trouveraient l'occasion.*

» Telles sont les opérations qui me paraissent vraisemblables dans les différentes suppositions que j'ai établies: elles peuvent varier de théâtre, parce que l'emplacement des forces ennemies décide du choix des points stratégiques; mais le principe sur lequel j'ai fait reposer mes calculs sera toujours celui sur lequel reposeront les projets de campagne. *Si les Prussiens forment deux ou trois lignes, ils seront accablés sur le centre, et ensuite isolés et morcelés; s'ils ne forment qu'une seule ligne centrale, on manœuvrera sur celle de ses extrémités qui conduirait sur les communications avec leurs frontières et avec les Russes; et l'armée, ainsi accablée sur ses parties faibles, sera menacée d'une ruine totale, si elle ne soutient avec vigueur le système des efforts simultanés et combinés en appuyant sans cesse sur sa gauche, vers Saalfeld, Schleitz et Hoff.* »

15 septembre 1806.

Le colonel JOMINI.

L'on sait que tout se passa comme Jomini l'avait prévu. Napoléon appliqua dans cette courte mais décisive campagne les mêmes principes que l'année précédente. Empêcher la jonction des Prussiens avec les Russes, en se portant sur les derrières des Prussiens, par leur aile la plus vulnérable, c'est-à-dire par leur aile gauche; les déborder, puis les battre complètement; telles furent ses vues, auxquelles l'événement répondit en tout point. Les victoires d'Iéna et d'Auerstädt eurent lieu comme Jomini les avait annoncées. Les personnes ignorant la source de ses prévisions pouvaient le croire doué du don de prophétie.

Cette particularité explique l'anecdote suivante, qui est assez remarquable et qui se passa avant la campagne :

Quinze jours après la rédaction du mémoire, le corps du maréchal Ney reçut l'ordre de se porter vers Nuremberg et Jomini reçut, à son grand étonnement, l'ordre de se rendre en poste à Mayence et d'y attendre les ordres de l'Empereur qui était à Paris.

Jomini éprouvait une sorte d'inquiétude sur le but et les motifs de cet appel. Le maréchal aurait-il communiqué son mémoire? L'Empereur en serait-il mécontent? Enfin il partit.

En arrivant à Cassel, en face de Mayence, il entendit le bruit du canon et le son des cloches. Napoléon y arrivait de son côté, de Paris, et au même instant que lui.

Après avoir pourvu à son logement et à sa toilette, Jomini courut au palais de l'Archevêque, devenu palais impérial, et il fut à l'instant introduit dans le cabinet

de l'Empereur où se trouvaient les maréchaux Angereau et Kellermann. Au bout de quelques minutes Napoléon les congédia; Jomini s'était blotti dans une encoignure formée par ces embrasures profondes de croisées qui distinguent tous les édifices gothiques. Napoléon se promenant de long en large, ne faisait pas semblant de le voir quoiqu'il passât à deux pas de la fenêtre, lorsque, se retournant tout-à-coup, il vint se placer devant lui, le visant de son œil d'aigle et lui demandant : « Qui êtes-vous? » — « Sire, je suis le » colonel Jomini. »

« Ah oui, je sais! c'est vous qui m'avez adressé un » ouvrage fort important.

« *Je suis charmé que le premier ouvrage qui démontre* » *les vrais principes de guerre, appartienne à mon règne.* » *On ne nous apprenait rien de semblable dans nos écoles* » *militaires.*

« Nous allons avoir à batailler avec les Prussiens. Je » vous ai appelé près de moi parce que vous avez écrit » les campagnes de Frédéric-le-Grand, que vous con» naissez son armée et que vous avez bien étudié le » théâtre de la guerre. Vous pourrez me seconder par » de bons renseignements.

» Je crois que nous aurons plus à faire qu'avec les » Autrichiens; nous aurons de la terre à remuer. »

« — Sire, je ne pense pas de même; depuis la guerre » de 1763, les Prussiens n'ont fait que les tristes cam» pagnes de 1792-1794; ils sont peu aguerris. » — « Oui, mais ils ont les souvenirs et des généraux expé» rimentés du temps du grand roi. Enfin, nous ver» rons. »

Jomini représenta à Sa Majesté, qu'il était premier aide-de-camp du maréchal Ney et qu'avant de le quitter tout-à-fait, il désirait se faire remplacer. — L'Empereur lui répondit : « J'arrangerai tout cela à la fin de la campagne, » et, en attendant, vous ferez partie de ma maison. »

« — Dans ce cas, Sire, il faut absolument que je re» tourne au corps du maréchal pour aller chercher » mes chevaux et mes équipages, car je suis seul ici » et même sans un domestique. *Si votre Majesté veut* » *m'accorder quatre jours, je pourrais la rejoindre à* » *Bamberg.* »

A ce mot de Bamberg, l'Empereur blémit, et d'un air, moitié étonné et moitié colère, il s'écria : « Et qui » vous dit que je vais aller à Bamberg ? » — « La carte » de l'Allemagne, Sire. » — « Comment, la carte. Il y » a cent autres routes que celle de Bamberg, sur cette » carte. » — « Oui, Sire, mais il est probable que » votre Majesté voudra faire contre la gauche des Prus» siens la même manœuvre qu'elle a faite par Dona» wert contre la droite de Mack, et par le Saint-Bernard, » contre la droite de Mélas ; or cela ne peut se faire » que par Bamberg sur Gera. » — « C'est bon, répliqua » l'Empereur surpris, soyez dans quatre jours à Bam» berg ; mais n'en dites pas un mot, pas même à Berthier ; » personne ne doit savoir que je vais à Bamberg. »

On pense que, dès ce moment, l'Empereur savait à quoi s'en tenir sur le compte de Jomini. Cette scène lui fit une telle impression qu'il la raconta à Sainte-Hélène, au général Montholon ; celui-ci l'a racontée lui-même à plusieurs personnes, et, entre autres, à son retour de Sainte-Hélène, au général Jomini,

Jomini rejoignit le quartier-général de l'Empereur et resta attaché à sa maison militaire, pendant la courte et terrible campagne qui, à Iéna et à Auerstädt, mit la Prusse aux pieds du vainqueur. A Iéna, il eut l'occasion de rendre des services signalés et de donner, sous les yeux même de l'Empereur, des preuves de sang-froid et de courage. Apprenant que le maréchal Ney, emporté par sa bouillante valeur, s'est jeté avec 4,000 hommes seulement au milieu de l'armée entière du prince de Hohenlohe, Jomini sollicite la permission de voler à son secours. Il le rejoint à Vierzehnheiligen, au plus fort du danger, lui donne des renseignements précieux sur la position du reste de l'armée et combat énergiquement à ses côtés.

Là se passa un fait qui peut servir de criterium de son caractère et de preuve de son bon cœur. La petite troupe de Ney battait en retraite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de blessés. Un d'entre eux appelait au secours, ayant une jambe emportée par un boulet. C'était Chodron, ce même officier qui avait, par ses clabauderies, cherché à nuire à Jomini lorsqu'il voulait entrer au service en 1803 comme aide-de-camp de Von der Weid, et que Jomini venait de faire nommer chef de bataillon et aide-de-camp du maréchal. Jomini sauta à bas de son cheval, et resta seul entre les deux armées sous une vive canonnade, il prit son mouchoir et la cravate de Chodron pour panser le pauvre blessé; il lui rattacha fortement la jambe, qui pendait à terre, lui donna un homme légèrement blessé pour mener son cheval jusqu'à Iéna, où il fut amputé, mais sauvé.

Puis Jomini rejoignit le maréchal Ney et l'accom-

pagna dans la conquête d'Erfurth et dans la poursuite des débris de l'ennemi jusque devant Magdebourg. Il rejoignit ensuite l'Empereur à Potzdam et assista à son entrée triomphale à Berlin.

Dans la journée qu'il passa à Potzdam, survint un incident que nous ne pouvons passer sous silence. En visitant les appartements et surtout le cabinet du grand Roi, que l'on conservait religieusement, Jomini trouva l'*Art militaire de Puységur* ouvert à la page où l'avait laissé Frédéric. Le guide lui ayant ensuite montré l'épée, l'écharpe et le hausse-col que le roi portait la veille de sa mort, le colonel eut la fantaisie de s'en parer; à l'instant où il venait de s'en affubler, on annonce l'*Empereur !* Jomini ne s'était pas entièrement débarrassé lorsque Napoléon entra; il pardonna facilement, comme on le comprend, la fantaisie de l'historien militaire du grand Roi, et témoigna, comme on sait, tout son étonnement qu'on lui eût abandonné de si glorieux trophées, les premiers certainement que l'on aurait dû emporter.



EYLAU

—

A Berlin, le temps se passait en négociations au milieu des triomphes. Un parti en Prusse penchait pour une alliance sincère avec la France, alliance qui était certainement dans les intérêts des deux pays et de l'Europe entière. Un autre parti voulait la guerre à outrance et se reposait sur les Russes. A la tête du premier étaient entre autres MM. de Zastrow et Lucchesini, qui vinrent pour traiter d'un armistice.

Napoléon était tiraillé en divers sens ; mais il semblait plutôt pencher vers son premier plan, qui était de continuer la guerre en poursuivant les Russes et les débris de l'armée prussienne qui les avaient rejoints. Il voulait abaisser la Prusse et la Russie en relevant la Pologne.

Personne n'osait élever la voix pour lui faire entrevoir les dangers de tels projets, sous tous les rapports.

Jomini pensait qu'il serait plus noble et plus sûr de pardonner au neveu de Frédéric-le-Grand, en se l'attachant par un bon traité. Il eut occasion de voir les partisans de l'alliance française, particulièrement M. de Zastrow et les encouragea dans leurs vues. Lui-même résolut de faire, de son côté, une démarche auprès de l'Empereur, pour appuyer leurs efforts. Enhardi sans doute par le succès de son mémoire prophétique sur les derniers événements, il en fit un nouveau sur la situation du jour, et le soumit à l'Empereur.

Voici comment il raconte lui-même cette circonstance dans une lettre adressée plus tard au duc de Bassano :

« Tout, dit-il, présageait à Berlin, dans les premiers jours de novembre, que l'Empereur voulait entrer en Pologne. Quelques phrases qu'il m'adressa sur la Silésie, où il voulait laisser Vandamme pour faire des siéges, l'ordre donné à l'armée de franchir la Wartha, les Polonais arrivant à Berlin en costume national, tout annonçait que nous allions chercher un Pultava. Convaincu, par l'étude du système de guerre de l'Empereur et de son caractère, que la victoire lui faisait quelquefois outrepasser les bornes de la prudence, je m'avisai de croire qu'une dissertation fondée sur ses propres principes le dissuaderait mieux qu'un autre, et je me décidai à rédiger un mémoire, pour lui démontrer *que le rétablissement de la Pologne sans le concours d'une des trois puissances qui l'avaient partagée était un rêve.* Je lui prédis que ce rêve pourrait bien lui coûter son armée, et *qu'en cas d'un succès inespéré, il forcerait la France à d'éternelles guerres pour soutenir cet édifice sans base.*

Je lui représentai que la simple annonce de ce projet attacherait pour jamais, par des liens indissolubles, la Russie, l'Autriche et la Prusse, que sans cela tant de rivalités diviseraient entre elles.

» Tout en regrettant que la faiblesse de Louis XV eût permis le premier partage, et que la révolution eût empêché, en 1792, de mettre obstacle au second, j'observai que ce peuple sans finances, sans arsenaux, sans moyens de guerre, était, malgré le zèle de quelques patriotes, un corps mort en politique (témoin ce qui s'était passé sous Kocziusko, qui ne put jamais lever plus de 40 mille hommes, la moitié armés de piques). Enfin je soutenais que, pour le ressusciter, il fallait l'amalgamer avec un corps plus vivace.

» Il me paraissait noble et sublime de pardonner au neveu de Frédéric-le-Grand, dans sa capitale, et de le punir d'une levée de boucliers inconsidérée, en lui accordant le titre de roi de Pologne s'il voulait s'allier à nous pour conquérir une portion de ce royaume. Je ne vous dissimulerai pas qu'ayant eu occasion de me trouver avec le général de Zastrow, alors envoyé avec M. de Lucchesini à Charlottenbourg pour traiter de la paix, je lui dis que, selon moi, cette grande entreprise était le meilleur moyen d'unir à jamais la France et la Prusse (bien entendu que j'émettais là une opinion individuelle et sans conséquence) : j'ajoutai même en riant qu'au lieu de conclure un mauvais armistice, il ferait mieux de proposer à l'Empereur une alliance franche et sincère. Je crois qu'il le fit, et j'ignore ce qui empêcha la conclusion de ce traité. Mais revenons à mon mémoire, et au rétablissement partiel de la Pologne, en

plaçant la couronne sur la tête du descendant de Frédéric[1].

» Soutenue des moyens militaires de la Prusse, de ses arsenaux et de ses places, cette puissance eût formé un boulevard d'un intérêt facile à apprécier. J'opposais aux perspectives avantageuses de cette union, les chances horribles d'une guerre d'hiver dans les marais[2], sans vivres, sans hôpitaux, sans munitions, et sans points à l'abri. Je représentai à Sa Majesté, l'Autriche épiant l'occasion de déboucher de la Bohême sur nos derrières, et de recouvrer, d'un seul coup de filet, ce qu'elle avait perdu en quinze ans de revers.

» Enfin, j'arrangeai le nord de l'Europe selon mes vues, dans l'espoir de prévenir un désastre qui ne se réalisa pas à la vérité, mais dont on fut bien près. Votre excellence a pu apprécier, à l'arrivée de MM. de Vincent et de Neuperg à Varsovie, si j'avais raison de le craindre.

» Je n'osai pourtant pas heurter l'Empereur, en contrariant ses projets, sans consulter quelques personnes plus familiarisées que moi avec ses habitudes. Je m'ouvris au général Bertrand, et lui communiquai mon mémoire. Il me dit en me serrant la main : « Vous rendrez » un grand service à l'armée aussi bien qu'à l'Empe- » reur; et je n'hésiterais pas, à votre place, à le re-

[1] Il ne faut pas oublier qu'à cette époque Jomini servait avec zèle la cause de la France et de Napoléon.

[2] On n'avait alors d'autre carte que celle de Zanoni, qui semble avoir rempli par des marécages tous les espaces qui l'embarrassaient : elle présente la Pologne comme une vaste tourbière.

» mettre sur-le-champ. » Je courus, tout glorieux, déposer la pièce fatale chez l'huissier du cabinet. Votre Excellence sait le malheureux rôle que, dès cet instant, j'ai joué au quartier-général. »

Tout lecteur impartial reconnaîtra avec nous qu'en rédigeant ces pages pleines de sagacité, le jeune colonel remplissait un devoir envers le pays et le souverain qu'il servait à cette époque avec zèle et sincérité. Aucun Russe ne saurait lui en faire un reproche aujourd'hui, car tout homme d'honneur doit se consacrer au pays qu'il sert, et il a montré le même dévouement à la Russie depuis 1813 jusqu'au siége de Sébastopol.

Toutefois Napoléon n'aimait pas que ses officiers se mêlassent de ses conceptions. Il voulait des instruments braves et intelligents, mais non des conseillers. Il méditait d'ailleurs son blocus continental. Aussi, l'on comprend l'accueil qu'il fit à son jeune aide-de-camp. Le corps du maréchal Ney ayant fait quelques jours après son entrée à Berlin, par suite de la prise de Magdebourg, Jomini accompagna le maréchal au palais avec tout son état-major. L'Empereur l'apercevant dans le groupe, s'approcha en lui disant : « Ah! vous voilà M. » le diplomate, je vous connaissais bien comme un bon » militaire, mais je ne savais pas que vous fussiez un » mauvais politique. »

Ce fut le naufrage de la petite fortune de Jomini; car on pense bien que, pour les envieux, ce propos de Napoléon ne fut pas perdu. Mais si Jomini y perdit ce que nous appelons sa petite fortune, c'est-à-dire l'espoir de quelque grade plus élevé dans l'armée française, il sauva une fortune plus précieuse et plus durable, celle

de sa réputation militaire et de l'autorité de son jugement qui vaut bien quelqu'une de ces dignités de l'Empire, dont un si grand nombre sont déjà oubliées.

Les événements faillirent lui donner promptement raison dans la dangereuse et pénible campagne qui suivit, avec l'Autriche sur les derrières. Ils le lui donnèrent en 1812. Aujourd'hui, les meilleurs historiens de France sont d'accord pour considérer cette campagne d'Eylau comme une des fautes de Napoléon. Lui-même ne tarda pas à le sentir, car il fut longtemps indécis, et quelques jours après l'apostrophe à Jomini, il donnait à Talleyrand l'ordre de tenter les négociations sur des bases semblables. Montholon fut expédié à Kœnigsberg pour un armistice, mais il n'était plus temps, les Russes étaient entrés en Prusse.

En attendant, Napoléon s'était rendu à Posen, où la noblesse polonaise lui donna plus de fêtes que d'espérances bien solides. Jomini, qui n'eut jamais le goût de ces fêtes solennelles et leur préféra toujours les charmes de la vie intime, employa ces 15 jours à rédiger le chapitre des *Principes généraux de l'art de la guerre* qui devait clore son Traité des grandes opérations.

Il avait été porté à ce travail par le général Bertrand, auquel il avait communiqué ses deux premiers volumes que Napoléon avait si bien accueillis : l'aide-de-camp, plus difficile que l'Empereur, trouvait qu'ils n'étaient point concluants, et avoua qu'il ne comprenait point où l'auteur en voulait venir. — Jomini piqué lui représenta que l'ouvrage devant avoir 8 volumes, la conclusion ne pouvait se trouver dans le deuxième; puis, pour se venger de la remarque peu bienveillante, il rédigea à Posen,

au commencement de décembre 1806, le chapitre qui fut imprimé séparément un an après et ne tarda pas à acquérir une juste célébrité.

Dans ces entrefaites, la campagne s'ouvre; les Français courent des rives de la Wartha aux déserts d'Ostrolenska. Les tristes prévisions de Jomini faillirent s'accomplir dans les boues de Pultusk. A peine est-on sorti de ce gouffre pour prendre des cantonnements d'hiver, que la course aventureuse de Ney sur Heilsberg en ouvre un autre. L'Empereur oublia un moment sa mauvaise humeur et le malencontreux mémoire, pour envoyer Jomini à la recherche du maréchal, dont le corps a disparu des cantonnements assignés. Jomini, dans un état de souffrance horrible, atteint de rhumatisme inflammatoire, y vola sans hésiter, et, après avoir parcouru, plus mort que vif, plus de 30 lieues de pays, au milieu des partisans ennemis, arrive encore assez à temps pour indiquer la direction de retraite qui sauva le duc d'Elchingen et le prince de Ponte-Corvo. L'aile gauche put se concentrer sur l'armée et cette manœuvre donna à l'Empereur la facilité de lever ses cantonnements entre le Narew et Varsovie, non-seulement pour secourir son aile gauche, primitivement destinée à séparer les Russes des Prussiens et à refouler les premiers sur les marais de la Pologne, mais encore pour opérer contre les communications des Russes, cette fois par leur gauche, afin de les acculer à la mer.

Ce résultat eût été obtenu sans la prise d'un officier d'ordonnance, dépêché au prince de Ponte-Corvo, prise qui fit connaître au général Béningsen, le danger dont il était menacé et qui empêcha la bataille d'Eylau d'avoir

les suites que Napoléon en espérait. Jomini assista à cette terrible bataille et eut l'occasion d'y rendre plusieurs services ; il fut même chargé par Napoléon d'une mission très-importante, que la tournure des événements paralysa, mais qui n'en montre pas moins la haute confiance que Napoléon avait en lui. Cette mission est mentionnée dans divers écrits, mais elle n'est pas connue. Il nous a été donné d'en recueillir quelques détails. Voici ce qui en est :

Comme officier de la suite de l'Empereur, Jomini resta à ses côtés pendant les diverses péripéties de la journée dans le célèbre cimetière. Napoléon avait à sa disposition les corps de Soult, d'Augereau, de Murat et la garde, au centre ; Davoust, à droite ; enfin Ney, au loin sur la gauche, courait à la chasse des Prussiens de Lestoc, sur la direction excentrique de Kœnigsberg. Les corps de Lannes, d'Oudinot et de Bernadotte, à plusieurs marches en arrière, ne pouvaient prendre part à l'affaire. Les Français étaient d'abord inférieurs en nombre aux Russes, 60,000 hommes contre 70,000. Au commencement, la bataille s'engagea par une terrible canonnade ; les Russes attaquèrent les premiers le corps de Soult et le refoulèrent sur Eylau ; Augereau fut lancé à son soutien, et la cavalerie de Murat se précipitant sur le centre ennemi, arrêta ses succès. Davoust, de son côté, pressait la gauche de Barclay sur Kuschiten. Mais le corps d'Augereau avait été détruit et laissait un vide par lequel les Russes s'avançaient directement sur Eylau. Il faisait un temps affreux ; la neige tombait abondamment jusqu'à voiler le champ de bataille et à faire ressortir les feux des troupes, comme des éclairs dans

une nuit d'orage. Napoléon suivait ces péripéties depuis le cimetière, qui dominait une partie du champ de bataille, attendant le moment de faire donner les réserves de la garde qui l'entouraient.

Tout-à-coup, à travers une échappée de neige, on vit une colonne noire qui s'avançait directement vers le cimetière. Napoléon appelle Jomini et lui dit d'aller voir ce qu'est cette colonne, si c'est Soult ou Augereau. Jomini revint bientôt en disant : « Sire, ce sont les Russes. » — « Bah ! » répartit l'Empereur, « vous voyez des Russes partout. » — « Je ne puis pas dire que ce sont des Français, Sire, quand j'ai bien vu des Russes, avec leurs longues capotes, » Napoléon appelle un autre officier, le colonel Lamarche, et l'envoie vérifier ce rapport. Celui-ci part, quoiqu'ayant son cheval blessé par un biscaïen devant Napoléon, pendant qu'il recevait l'ordre, et revient au bout de quelques minutes dire que c'étaient en effet des Russes. Corbineau, tué un moment plus tard, arrive au même instant et s'écrie précipitamment : les Russes ! En effet, ceux-ci étaient déjà arrivés tout près du cimetière. Alors Napoléon fit promptement mettre en batterie l'artillerie de la garde et alla lui-même vérifier le pointage d'une des pièces contre la colonne, puis il cria à Dorsenne de faire avancer un des deux bataillons de la garde, qui restaient seuls en réserve. Les deux bataillons se présentent à la fois, mais Napoléon en fait rentrer un, avec grande colère, car c'était sa dernière ressource et les Prussiens pouvaient encore arriver. Le 2me bataillon fond à la bayonnette sur la colonne russe, profonde de 7 à 8 bataillons, et l'arrête ; la cavalerie légère tombe sur son

flanc gauche et la désorganise; puis les troupes de Soult arrivent et lui font éprouver une défaite complète, pour s'être trop aventurée à la poursuite d'Augereau. Au même instant, on reçoit enfin de bonnes nouvelles de Davoust sur la droite et la charge exécutée par Murat rétablit les affaires sur le centre.

L'action se ralentissait, mais le corps d'Augereau était détruit et le cimetière encombré de cadavres et de blessés. Il était déjà tard; il ne pouvait plus y avoir rien de sérieux dans la journée, à moins que Ney n'arrivât. Napoléon profita de cet instant de répit pour se rendre à la ville, attendre des nouvelles de Davoust et de Ney, préparer ses dispositions pour le lendemain et prendre quelque nourriture. L'état-major était sur le cimetière depuis le point du jour.

On n'avait plus de réserves; la situation était donc critique, surtout si les Prussiens, échappant au maréchal Ney, arrivaient sur le champ de bataille. Jomini, bien placé au cimetière pour suivre tous les mouvements de la bataille, se trouvait là dans le plus pur de son élément; il voyait les opérations de part et d'autre, les jugeait, les approuvait ou les blâmait dans son for intérieur, ne pouvant parfois retenir sur ses lèvres l'expression de ses jugements, ce qui devait paraître singulier aux officiers qui l'entouraient, préoccupés pour la plupart de tout autres idées que les siennes. Ils pensaient à la grandeur et à la gloire de la France, sans doute; et Jomini, à la profondeur de la colonne qui était venue menacer le cimetière. Après diverses exclamations significatives sur les mouvements des Russes, il ne put s'empêcher de dire assez haut : « Ah,

si j'étais Beningsen pendant deux heures seulement! » Caulincourt qui l'entendit, le réprimanda amicalement de ces paroles, prononcées aussi près de l'Empereur. Et Jomini de lui répondre en lui traçant la position critique de l'armée française qui n'avait plus qu'un seul bataillon en réserve, dont un corps entier était détruit, etc., mais en revanche les nombreuses fautes du général russe, qui faisaient son salut. Caulincourt, sous l'empire de préoccupations fort différentes, put se demander avec quelque apparence de raison si Jomini était Russe ou Français. Dans ce moment-là il n'était en effet ni l'un ni l'autre, il n'avait pas à trembler pour la gloire de son pays, car la Suisse n'était pas en jeu dans cette affaire. Il était tacticien avant tout, supérieur par son intelligence et enthousiaste du grand art de la guerre, dont il voyait en ce moment une des plus grandioses applications.

Le spectacle des batailles, qui bouleverse ou surexcite tant de gens et déchaîne tant de passions, n'était pour lui qu'une occasion d'expérimentations captivantes, dans lesquelles il suivait, comme Newton sur son pendule, la démonstration et le développement des principes qu'il avait, le premier, érigés en formules. Tout cela il le faisait sans négliger les devoirs qui lui incombaient spécialement. Il devait ressembler, dans ces états-majors, qu'on nous pardonne la comparaison, à un artiste de premier mérite qui, sous la direction d'un habile chef, participe à l'exécution de quelque ouverture de Mozart ou de Rossini, dans un orchestre d'amateurs ou d'artistes ordinaires. La beauté du thème le transportait, les faussets le mettaient hors de lui.

En rentrant avec l'état-major dans la ville d'Eylau, Jomini faisait mouvoir ses pensées bien au-delà de la terrible scène du cimetière, si émouvante cependant. Il s'approcha de Caulincourt et, lui rappelant ses paroles, il ajouta : « Ce n'est plus Beningsen que je voudrais » être maintenant, pour remporter un grand succès, » mais bien l'archiduc Charles. Que deviendrions-nous, » s'il débouchait de la Bohême sur l'Oder, avec 200 mille » hommes ? »

En effet, la situation était critique pour les Français ; la journée restait douteuse et ne procurait, en tout cas, aucun grand résultat. C'était à recommencer et les munitions manquaient totalement. Mais le lendemain, pouvait-on savoir ce qu'il adviendrait si les Russes attaquaient, et surtout s'ils étaient renforcés par Lestocq ?

Battre en retraite, si les Russes attaquaient, était prudent sans doute pour les Français, afin d'attendre le renfort des trois corps en arrière. Mais le contre-coup d'une retraite ! quel effet moral ferait-il en Prusse et surtout en Autriche ? Napoléon, fort préoccupé de cette situation, songeait à y remédier et à trouver un moyen de joindre les bénéfices moraux d'une victoire aux avantages matériels d'une retraite, dans la prévision d'une nouvelle offensive de la part des Russes.

En arrivant à la ville d'Eylau, Napoléon, qui venait sans doute d'apprendre que la gauche des Russes, renforcée par les Prussiens, ramenait Davoust vers ses premières positions, s'arrêta vers son logement, qui était le bureau du maître de poste, et en entrant il fit signe à Jomini de le suivre.

Là eut lieu entre eux une conférence en tête à tête

d'une haute importance. Napoléon fit part à son aide-de-camp provisoire de ses réflexions sur la situation que nous venons d'esquisser, en reconnaissant d'abord que Jomini n'avait pas eu complètement tort dans le mémoire présenté à Berlin.

Il lui dit ensuite qu'attendant, d'un côté, Ney sur la gauche, et, d'autre part, Oudinot, Lannes et Bernadotte restés sur les derrières, il ne pouvait engager de nouveau aucune affaire sérieuse sans ces renforts; qu'il se retirerait donc le lendemain pour les rejoindre. Mais l'Autriche parlait déjà d'une médiation; le bruit d'une retraite et par conséquent d'un échec, la jetterait contre les Français. Il fallait donc rallier les renforts, mais sans avoir l'air de céder. Si les Russes, qui avaient aussi beaucoup souffert, se retiraient pendant la nuit, la partie serait gagnée; mais s'ils attaquaient de nouveau, il fallait tenir bon, tout en se retirant sur les renforts. Il allait donc laisser pour cela Grouchy avec l'arrière-garde. « Vous comprenez bien ce que je veux, » dit-il à Jomini en terminant? » — « C'est bien simple, » Sire, répliqua celui-ci, certainement je le comprends. » Il s'agit de ne pas bouger si les Russes se retirent; » en cas contraire, de faire bonne contenance, et de se » replier ensuite sur Votre Majesté. » — « Eh bien, vous » resterez avec Grouchy pour le diriger selon mes in- » tentions. On vous accréditera auprès de lui à cet effet, » vous n'aurez point d'autre ordre. »

Personne ne dut rien savoir de cette mission, ni Berthier, ni Grouchy, car il importait de ne semer aucune alarme et Napoléon ne voulait pas que trop de gens connussent ses secrets; mais il pensait à tout et savait

apprécier à leur valeur les instruments dont il pouvait disposer.

Après avoir pris quelque nourriture, l'état-major général retourna au cimetière. Il était presque nuit, le combat était fini, cependant on échangeait encore des coups de canon.

Mais, tout-à-coup, on entend sur la gauche une canonnade très-vive. Napoléon, transporté de joie, s'écrie en levant les deux bras : « Ney, c'est Ney ! » C'était Ney en effet, qui, marchant au canon suivant son habitude, avait suivi les Prussiens, déjà arrivés depuis deux heures, et qui avaient repoussé Davoust.

L'arrivée de Ney sur la droite des Russes décida du sort de la journée. Les Russes menacés se décidèrent à battre en retraite; il n'y avait plus de danger que l'action recommençât le lendemain.

La mission donnée à Jomini n'eut pas d'autre suite. Elle servit seulement à lui prouver que Napoléon savait l'apprécier dans les circonstances difficiles. Il fut employé à faire le recensement du malheureux corps d'Augereau qui était réduit à 3,000 hommes et qui fut dissous.

En constatant ces nombreuses pertes, dans une telle position, Jomini se demandait sans cesse ce qui arriverait si l'archiduc, dans ce moment, débouchait sur les communications des Français. Il n'y pensait pas sans une profonde inquiétude. C'est aussi ce dont bon nombre d'officiers causaient tout bas et ce qui préoccupait Napoléon, qui résolut d'aller reprendre ses quartiers d'hiver entre la Passarge et la Vistule, en attendant de recommencer la campagne par des opérations

plus décisives. A cette occasion, il chargea Jomini d'aller reconnaître un champ de bataille convenable pour 80 mille hommes auprès de Gutstadt, puis de rétablir les communications interrompues par la rupture des ponts de la Vistule.

Après la célèbre victoire de Friedland, qui remonta la position de Napoléon, et la paix de Tilsitt qui en résulta, le colonel Jomini séjourna quelque temps à Berlin, pour les travaux que nécessitaient les 3me et 4me volumes de son Traité, et alla rejoindre l'Empereur à Paris.

Ce n'est qu'alors qu'il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il fallut même que Caulincourt insistât vivement pour faire enfin trancher le malheureux conflit qui en retardait la remise définitive. Il en présenta lui-même le brevet à l'Empereur pour le faire signer. L'Empereur en le signant dit qu'il croyait Jomini nommé depuis longtemps. Mais ce tracas ne fut pas le seul qu'il eut à cette époque.

Le maréchal Ney s'était aussi rendu à Paris, pour y jouir de la gloire que lui avait acquise la bataille de Friedland; son corps d'armée resta en Silésie. Jomini était toujours censé attaché à la maison de l'Empereur et cependant il comptait toujours comme premier aide-de-camp de Ney. Cette double position était insoutenable, car n'ayant d'autre titre qu'un ordre verbal de l'Empereur, on ne pouvait pas lui payer ses appointements à Paris, et comme il était absent depuis un an du 6me corps, le payeur de celui-ci ne pouvait pas le payer non plus.

Le chef d'état-major du même corps avait eu un bras

emporté au combat de Gutstadt; le maréchal désirait d'autant plus que Jomini prît sa place que, durant toute la campagne d'Ulm, il en avait réellement rempli les fonctions bien plus que le titulaire, mais il craignait d'en faire la demande de crainte de contrarier les vues que l'Empereur pouvait avoir en attachant Jomini à sa personne.

De son côté, il était plus délicat encore, pour Jomini, de demander lui-même à l'Empereur de le quitter. Mais il se sentait cependant beaucoup plus d'aptitude pour être un bon chef d'état-major, que pour faire le métier de courtisan. La vie de palais n'allait point à ses goûts simples et ennemis de l'étiquette. Le maréchal se décida à sonder Berthier, en lui demandant de nommer Jomini à la place de son chef d'état-major invalide. Mais le major général tenait beaucoup à conserver cette place lucrative à son favori D........ et il objectait que Jomini étant colonel ne pouvait pas être chef d'état-major, vu que tous étaient généraux.

Ces difficultés augmentaient la répugnance que le maréchal éprouvait de demander à l'Empereur un officier qu'il semblait vouloir garder auprès de lui. Cependant la Cour était allée à Fontainebleau, où le maréchal avait un logement, et Jomini pensait que le moment était venu d'en finir. Il se décida à écrire à l'Empereur pour lui rappeler que depuis un an, il le suivait dans une position ambiguë; qu'il lui avait promis de décider de son sort à la fin de la campagne; que, tout en étant fier de la confiance que Sa Majesté avait daigné lui témoigner, il croyait, en conscience, qu'il pouvait lui rendre beaucoup plus de services, comme chef d'état-major

du maréchal Ney, que dans une situation contraire à ses goûts et à ses habitudes ; que le maréchal l'avait demandé avec instance, en cette qualité, au ministre de la guerre. Il suppliait l'Empereur de lui accorder ce poste.

On se figurera quel dut être son étonnement lorsque, peu de jours après, il reçut sa nomination comme sous-chef d'état-major de M. le général de brigade D.........

Comment, après avoir été deux ans colonel, premier aide-de-camp du maréchal, ou attaché au cabinet de l'Empereur, pendant les rudes campagnes de Prusse et de Pologne, il rétrograderait à ce point de n'être plus que le *chef du bureau d'un invalide,* auquel, comme premier aide-de-camp du maréchal, il aurait pu donner des ordres ; et il se trouverait ainsi rejeté dans une position infime au moment où l'armée venait d'être accablée de récompenses et d'avancement ? Après les services qu'il avait rendus et la confiance qu'on lui avait témoignée, quel crime avait-il donc commis pour voir ainsi sa carrière brisée à jamais ?

Il ne pouvait pas hésiter ; il écrivit à l'instant à l'Empereur, qu'ayant pris la carrière des armes dans l'espoir qu'un jour il mériterait la bienveillance du plus grand capitaine du siècle, et qu'ayant eu l'honneur de lui être attaché pendant plus d'un an, il ne pouvait continuer à servir dans la position que l'on venait de lui faire et qu'il demandait à se retirer dans ses foyers.

Le dimanche suivant il se rendit à Fontainebleau pour assister à la réception d'usage et à la messe, espérant avoir une solution.

Lorsque l'Empereur sortit de son cabinet, dans le

grand salon, Jomini se trouvait par hasard un des premiers sur son passage. L'Empereur vint à lui d'un air courroucé et lui dit : « Quelle lettre impertinente » m'avez-vous adressée? Comment, me jeter ainsi votre » démission à la figure et croire que je renvoie ainsi » les gens qui me servent bien? — Je vous ai nommé » chef d'état-major et non sous-chef. » — « Mais, Sire, » j'ai là ma nomination signée de Votre Majesté, » et comme Jomini allait la sortir de sa poche, l'Empereur s'écria : « Eh, vous n'avez pas vu que c'était une *faute* » de Berthier. » Le prince de Neuchâtel qui se trouvait présent tira Jomini par son habit en lui disant à l'oreille : « Ne répliquez pas et passez chez moi après la messe. »

Il se rendit à l'église et de là chez le major général. Le prince lui dit d'abord ; « C'est une erreur de Dufresne (celui de ses secrétaires qui était chargé du personnel), « mais pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi, au lieu d'aller directement à l'Empereur? » — « Mais, monseigneur, répondit Jomini, je » suis depuis un an attaché à la personne de Sa Ma» jesté et n'ai pas d'autre chef qu'elle; pouvais-je » prévoir une erreur semblable? Je voyais là une dis» grâce affreuse et je puis dire imméritée; je ne pou» vais réclamer qu'à l'Empereur. » — « Eh bien, vous » voyez que vous vous êtes trop pressé, car on a re» connu l'erreur dès le lendemain, et vous trouverez » votre nomination en rentrant à Paris. »

Jomini resta à Fontainebleau jusqu'au milieu du spectacle et revint à Paris vers deux heures du matin.

Une estafette était, en effet, arrivée vers les 9 heures du soir avec son brevet de chef d'état-major ; mais elle

avait été expédiée après la messe seulement; et M. Dufresne a juré depuis, à Jomini lui-même, que le prince lui avait fort bien dit d'envoyer un brevet de *sous-chef*.

Comme cette scène avait eu lieu en présence de tous les grands dignitaires, l'Empereur en témoigna beaucoup de mécontentement à Berthier. Celui-ci ne la pardonna jamais à Jomini, comme on le verra par la suite.

A peine nommé, le nouveau chef d'état-major reçut l'ordre de se rendre au 6me corps, dont le quartier-général se trouvait à Glogau, et où des altercations assez graves s'étaient élevées par suite des prétentions et du caractère bizarre du général Bisson.

En passant à Weimar, il dut s'arrêter un jour pour faire réparer un accident à sa voiture. Cette halte donna lieu à une anecdote assez piquante pour trouver place ici. Au moment de se mettre à table, on lui annonça un major prussien, Muffling, venant, de la part du duc régnant, l'engager à dîner pour le lendemain. Jomini représente qu'il a hâte de rejoindre son poste, mais qu'il ira le lendemain matin présenter ses devoirs au prince. Muffling assure que le prince sera plus charmé encore si le colonel veut venir déjeûner en tête à tête avec lui. L'affaire convenue, Muffling, après force éloges donnés au *Traité des grandes opérations*, demande à Jomini s'il connaissait un ouvrage nouveau intitulé : *Plan d'opérations de l'armée combinée saxo-prussienne*, contenant des appréciations de la bataille de Iéna, et lui demanda ce qu'il en pensait.

Le livre était signé des initiales *C. de W.* et Jomini ne pouvait supposer que l'auteur fût devant lui; il répondit donc : « Puisque vous connaissez mon *Traité*

» *des grandes opérations,* vous devez penser que je ne » puis faire grand cas des idées bizarres de cette bro» chure. » On se quitta.

Le lendemain, Muffling se trouvant à déjeûner chez le duc de Weimar, celui-ci n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à son hôte que le major était l'auteur de cette œuvre malencontreuse.... Jomini de se récrier contre le procédé plein de perfidie de lui arracher sous le voile d'un pseudonyme une opinion qui était blessante pour l'auteur.... Sur quoi Muffling répondit : « Soyez sans inquiétude, colonel ; je ne pense pas » mieux de ma brochure que vous-même ; quand elle » était déjà lancée dans la librairie, j'ai lu votre *Traité* » *des grandes opérations,* qui a fait sur moi l'effet de » l'opération de la cataracte : j'étais aveuglé par notre » vieux pédantisme ; il m'a rendu à la lumière avec un » tel succès que je crois pouvoir assurer de bien faire » la guerre si l'occasion s'en présente de nouveau. »

Ce même Muffling fut un des deux conseillers qui dirigèrent le vieux Blucher en 1813, 1814 et 1815 ; il tint parole comme on voit, mais l'ingrat écolier a trouvé moyen dans ses *Mémoires posthumes* de dénigrer le général auquel il devait, selon son propre aveu, d'avoir été rendu à la lumière.

Jomini profita de son séjour à Glogau à la fin de 1807 pour continuer, dans ses moments de loisir, le *Traité des grandes opérations,* et pour faire imprimer séparément l'important chapitre des *Principes généraux de la guerre,* rédigé à Posen, comme nous l'avons dit plus haut.

ESPAGNE

—

La guerre d'Espagne s'ouvrit bientôt, guerre funeste où la France devait consumer de précieuses ressources et qui fut accompagnée de mesures assez odieuses pour jeter un voile regrettable sur l'auréole de Napoléon.

La tournure que prit bientôt cette guerre, changée en un soulèvement national, ne devait pas sourire au chef d'état-major qui ne rêvait que grandes manœuvres stratégiques à l'instar de Marengo, d'Ulm et de Iéna; il trouva néanmoins trois occasions de prouver que son coup d'œil sûr et profond ne l'abandonnait jamais. Nous regrettons que les bornes de cette esquisse biographique ne permettent pas de raconter avec des détails suffisants ces trois épisodes de la lutte gigantesque et nous forcent à nous borner à une simple indication.

On sait comment l'Espagne avait répondu à l'enlèvement de son roi, par l'insurrection de Madrid même, où

se trouvait le quartier général de Murat, exemple qui fut bientôt suivi par tout le royaume.

Après les revers de l'armée française, à la fin de 1808, après la célèbre et triste capitulation de Dupont à Baylen, et la retraite de la cour de Joseph avec l'armée française sur l'Ebre, Napoléon résolut de se rendre lui-même en Espagne pour rétablir les affaires de son frère, et se fit précéder par le maréchal Ney, alors à Paris; mais appréciant toute la gravité du danger, il voulut avoir avec lui ses meilleurs lieutenants avec une partie de troupes aguerries de sa grande armée.

Il en forma huit corps, d'un effectif total de 180 mille hommes environ. Celui de Ney, le 6me, fut naturellement du nombre. Jomini l'accompagna, de la Silésie où il était cantonné, jusqu'en Espagne, où il rejoignit le maréchal à Vittoria; en passant à Paris, il remplit les lacunes de son état-major, en y faisant adjoindre Bory de St-Vincent, géographe distingué, et le capitaine Esmenard, qui ayant servi plusieurs années en Espagne, connaissait à fond la langue, l'armée et le pays; acquisitions précieuses, qui eussent mérité des éloges et des remercîments. Mais, à sa grande surprise, Jomini trouva son ancien chef et protecteur fort prévenu contre lui. Ney, jadis si plein de bonté pour son aide-de-camp, et qui avait épousé avec tant de chaleur ses intérêts à Fontainebleau, le reçut au plus mal; des boutades et des scènes pénibles se succédèrent chaque jour[1]; or, comme Jomini n'avait

[1] Il y eut dès le premier moment une scène déplorable au sujet des deux officiers susnommés. Le maréchal exprima son mécontentement de ce que le chef d'état-major se permît de composer son état-major à sa guise. Le colonel

pas revu Ney depuis Fontainebleau, où celui-ci avait attaché tant de prix à le faire nommer son chef d'état-major (le maréchal n'avait pas rejoint son corps en Silésie), et comme le général Marchand, qui commandait par intérim, était très-satisfait de la manière dont Jomini remplissait ses fonctions, il était évident qu'il y avait dans les nouvelles dispositions de Ney à son égard quelque cause secrète et particulière. Jomini ne tarda pas à la deviner et en eut bientôt la confirmation de la bouche du secrétaire intime du maréchal, M. Cassaing. Des envieux l'avaient desservi auprès de son chef, et leurs intrigues avaient eu du succès contre l'absent. On était parvenu, entr'autres, à persuader à madame la maréchale Ney que Jomini passait pour être le meneur de son mari; la réputation du jeune colonel comme tacticien pouvait bien contribuer pour quelque peu à cette accusation, surtout vis-à-vis des envieux du maréchal. Celui-ci avait donc résolu de se tenir en garde contre cet écueil et s'apprêtait ainsi, par un faux amour-propre, à malmener son aide-de-camp, qui lui était sincèrement dévoué, et à le punir...... de quoi? De la réputation que ses ouvrages lui avaient justement faite.

Trop souvent les officiers qui tiennent quelquefois la plume, se sont vus poursuivis, comme Jomini, par la jalousie de ceux qui affichent le mérite de ne savoir tenir que l'épée. Mais l'auteur du *Traité des grandes*

observa qu'il était responsable de ses fonctions, qu'il manquait d'officiers propres à le seconder et qu'il avait fait une trouvaille dont il était loin d'attendre des reproches, surtout lorsque le maréchal, se trouvant déjà en Espagne, ne pouvait être consulté à temps.

opérations tenait aussi bien l'une que l'autre, quoique son tempéramment actif, énergique et aventureux le portât plutôt exclusivement vers l'épée.

Il eut aussi, en Espagne, l'occasion de montrer que ce n'était pas seulement dans le cabinet qu'il savait juger des opérations militaires.

On sait quel était le plan, simple et profond, de Napoléon contre les Espagnols et comment il s'exécuta, en général assez fidèlement, bien que les résultats ne répondissent pas entièrement à l'attente. L'Empereur voulait couper les Espagnols par leur centre, détruire leur aile gauche, tomber ensuite vivement sur leur droite, puis pointer sur Madrid. Ainsi fut fait; le centre des Espagnols fut enfoncé à Burgos; leur gauche, sous Blake, fut détruite à Espinosa; leur droite, sous Castagnos et Palafox, complètement battue à Tudèla.

Mais il ne s'agissait pas seulement de battre les insurgés, il fallait encore les détruire; car, en Espagne, les armées battues semblaient renaître de leurs cendres. Dans ce but, le 6me corps avait reçu, comme souvent, la mission la plus importante, celle de se porter sur les derrières des Espagnols de Castagnos, attaqués de front à Tudèla. Malheureusement, Ney, trompé par des renseignements exagérés ou erronés, n'osa plus suivre les conseils de son chef d'état-major, qui le sollicitait vivement de s'avancer vers Almanza et Agredia. Il resta dans les environs de Soria, à quelques lieues du point important, de sorte que bon nombre d'Espagnols, battus de front par Lannes à Tudèla, purent s'échapper et gagner Sarragosse.

Cela n'empêcha pas, il est vrai, l'Empereur de mar-

cher sur Madrid, après avoir battu les Espagnols à Somo-Sierra. Le 6me corps fut un moment chargé d'investir Sarragosse, où Palafox s'était retranché après la défaite de Tudèla; mais ce corps ne tarda pas à être appelé à Madrid, menacée d'une invasion par l'armée anglaise de Moore. Celle-ci débouchait du Portugal sur le royaume de Léon, et Napoléon se proposait de lui donner une verte leçon, en s'emparant de ses communications et en la faisant prisonnière. L'armée anglaise s'était avancée jusqu'en deçà de Benavente, mais elle se hâta de prendre sa retraite sur la Corogne, quand elle apprit la marche de Napoléon venant de Madrid. Napoléon espéra cependant la devancer. Le corps de Ney, lancé à sa poursuite, passa le Guadarrama par un ouragan affreux, puis se dirigea sur Arevalo et Benavente, tandis que Jomini conseillait de prendre plus à gauche la direction de Toro, qui devait intercepter la communication des Anglais avec le Portugal, leur base naturelle. Mais Napoléon étant arrivé de sa personne sur les lieux, il n'y avait plus de discussion possible. Où le maître commandait, chacun obéissait. On se flattait d'ailleurs d'atteindre Moore à Benavente et de l'entamer sérieusement si on ne pouvait le couper. On avait, en cela, compté sans le mauvais état des chemins et sans les retards qui s'en suivirent.

Le général anglais, instruit par les habitants des moindres mouvements de l'armée française, avait résolu de renoncer à sa base du Portugal et adopté celle de la Corogne, où la flotte devait venir le prendre; il s'était retiré à temps sur Benavente, en rompant les ponts de l'Esla, rivière assez grande et enflée par les

pluies. Le maréchal Soult, arrivé avec Napoléon et la garde au pont de Castro-Gonzalo, le trouva rompu ; pour protéger son rétablissement, Lefèvre-Desnouette passa l'Esla à la nage avec les chasseurs à cheval de la garde ; mais chargé par la cavalerie supérieure de lord Paget, il fut pris avec la moitié des siens.

Dans ce temps, Ney avait été porté plus haut, vers Villafer, pour chercher un gué qui conduisait par un chemin plus court à Baneza et Astorga ; la rivière enflée n'ayant pas permis de trouver le gué, Ney se rendit de sa personne près de l'Empereur, au pont de Castro-Gonzalo, où le corps d'armée devait aller le rejoindre.

A peine était-il parti que d'intrépides voltigeurs trouvèrent le gué. Jomini proposa au général Colbert de passer avec sa cavalerie et au général Marchand de la soutenir avec sa division. Une scène violente entre Colbert et le chef d'état-major suivit ce sage conseil. Colbert reprochait la responsabilité qu'on lui imposait, demandait un ordre formel. — Jomini observait qu'il ne pouvait donner d'ordre qu'au nom du maréchal, et qu'il commettrait un acte coupable en écrivant tout le contraire de l'ordre reçu ; mais que s'il était maître d'agir en son nom, il n'hésiterait point. Le général Marchand était prêt à suivre Colbert, mais n'avait pas le droit de lui ordonner le passage.

Sous le point de vue de sa responsabilité, Colbert avait raison ; mais sous le point de vue de haute stratégie, Jomini avait bien plus raison encore.

Un duel faillit être la suite de cet incident ; l'intervention du général Marchand et de Cassaing, secrétaire du maréchal, l'empêchèrent. Malheureusement l'opéra-

tion était manquée; il fallut que le 6me corps, au lieu de déboucher par Villafer droit sur Baneza et Astorga, rétrogradât sur Benavente pour se trouver derrière Soult, qui venait de rétablir le pont lorsqu'il n'était plus temps. Ce fut un malheur qui sauva peut-être l'armée anglaise, ou du moins son arrière-garde.

D'un autre côté, Napoléon, distrait, depuis Astorga, par des dépêches qui lui faisaient songer à la prochaine guerre avec l'Autriche, resta à Valladolid, abandonnant la poursuite de Moore à ses lieutenants. Contrairement aux prévisions de Napoléon, Moore fit bonne contenance tout en marchant rapidement; son armée, bien inférieure aux Français, fut suivie en queue par ceux-ci, mais ils ne purent jamais la précéder, ni l'entamer sérieusement, parce qu'on n'avait pas pris à temps la meilleure direction pour la poursuite. L'armée de Moore arriva en assez triste état à la Corogne, où elle s'embarqua à la barbe de l'armée française, en sacrifiant néanmoins tous ses chevaux. Le général Moore paya, il est vrai, cet honneur de sa vie; mais son armée fut sauvée et le projet conçu par Napoléon échoua complètement.

Après cela, le corps du maréchal Ney passa huit mois en Galice et dans les Asturies, avec la mission difficile d'occuper et organiser, avec neuf régiments seulement, huit provinces populeuses et montagneuses, garder les importantes places du Ferrol, de la Corogne, de Saint-Jaques de Compostelle, Lugo et Orense. Indépendamment de cette rude tâche, il fallait combattre encore les nombreux insurgés, soutenus du corps de La Romana, que l'on avait malheureusement laissé se réorganiser dans

les Asturies, et qui se défendaient avec énergie, aidés par les armes et l'argent que lui prodiguaient les Anglais.

Sur ces entrefaites, l'Empereur, rappelé par les armements de l'Autriche, avait quitté l'Espagne et ses lieutenants ne parvenaient plus à s'entendre. Les opérations s'en ressentirent bientôt. Soult se laissa surprendre à Oporto, se brouilla complètement avec ses collègues, et revint en désordre en Galice. Par un concours bizarre de circonstances, Ney était alors occupé d'exécuter l'invasion des Asturies, foyer principal de l'insurrection et base des téméraires entreprises de La Romana.

Le maréchal laissa à son chef d'état-major le soin de seconder le général Marchand dans la défense de la Galice. La Romana instruit de tout ce qui se passait filait par la vallée de la Navia pour tomber sur la Galice à l'instant où Ney se jetait sur les Asturies; bientôt le général Fournier fut attaqué dans Lugo et le général Maucune forcé, avec un seul régiment, d'abandonner St-Jaques devant une division entière.

Sur ces entrefaites, Soult, s'échappant du Portugal, malgré tout ce qui manquait à son corps, délivra la Galice et débloqua Lugo au moment même où le maréchal Ney y revenait de son côté. Grande fut la surprise des deux maréchaux de se rencontrer ainsi, l'un venant d'Oporto et l'autre d'Oviédo.

Un nouveau plan d'opérations devait naturellement être concerté entr'eux pour reprendre l'offensive; Ney dut refouler toutes les forces ennemies au-delà du Minho; pendant cette expédition Soult se porterait sur Orense

et de là s'étendrait par sa gauche vers Zamora, car Wellington victorieux à Oporto pouvait remonter le Tage et se joindre aux masses de Cuesta et de Vanegas, afin de tomber sur Madrid, tandis que les masses d'Asturiens et autres insurgés, soutenus et guidés par La Romana, inondaient les longs défilés qui séparent la Galice du royaume de Léon et de la Castille depuis Lugo jusqu'à Astorga.

D'après ce plan, sur le texte duquel les plus habiles historiens ont fait beaucoup de conjectures plus ou moins hasardées, Ney paraissait convaincu que Soult couvrirait sa gauche en se liant avec elle par l'occupation sérieuse d'Orense, tandis que Soult, après avoir remporté un succès important sur les troupes de La Romana et s'être emparé de cette ville, crut avoir rempli sa tâche et devoir continuer sa marche sur Zamora, pour se mettre à la disposition du roi Joseph, s'il était attaqué en Castille, et ne laissa à Orense que des malades et des blessés qui l'embarrassaient. Cette divergence dans les vues eut les suites les plus fâcheuses.

Arrivé à Ponte-San-Payo, Ney, arrêté par la rupture d'un pont fort long jeté près de l'embouchure d'une rivière dans la baie de Vigo et occupé à rechercher un passage plus en amont, apprit par les éclaireurs que Soult avait quitté Orense et que tout le pays entre cette ville et Tuy était inondé d'insurgés. Exaspéré d'une conduite dont il s'exagérait les causes, il revint par St-Jaques de Compostelle à la Corogne, où il assembla un conseil composé des généraux de division et du chef d'état-major pour décider le parti qu'il y avait à prendre. La situation était critique, car :

1° On venait à peine d'apprendre la bataille d'Essling et la retraite de Napoléon dans l'île de Lobau;

2° Quel motif pouvait-on attribuer à la disparution de Soult? Avait-il été poursuivi par les Anglo-Portugais débouchant par Bragance ou par la vallée du Douro, ou bien le roi Joseph l'avait-il appelé en Castille;

3° Les défilés du Val d'Orres et de Doncos étaient au pouvoir de 10 à 12 mille insurgés; si les Anglo-Portugais ou seulement les forces régulières de La Romana venaient se joindre à eux, le 6me corps pouvait être pris en Galice, car il se fondait peu à peu par les maladies et par les escarmouches incessantes avec les guérillas. — Une brigade envoyée pour ouvrir le passage de Doncos n'avait pu y parvenir : fallait-il rester les bras croisés à la Corogne? Une pareille inaction ne serait-elle pas fatale à l'armée et même à la France si les affaires tournaient mal sur le Danube et sur le Tage?

4° Et si on quittait la Galice en abandonnant la flotte et les beaux arsenaux du Ferrol ainsi que le port important de la Corogne, n'encourrait-on pas les vifs reproches de Napoléon, qui n'avait envahi l'Espagne que pour assurer sa lutte contre l'Angleterre?

Les avis étaient partagés : Jomini, qui n'avait point lu la convention signée à Lugo, proposa de laisser une division au Ferrol et à la Corogne et de marcher avec l'autre de Lugo sur Astorga, afin de rétablir les communications, d'informer le roi de l'état des choses et de lui demander des ordres afin de savoir s'il fallait se renfermer dans la Galice comme dans une forteresse investie. Dans ce cas, la division partie reviendrait à Lugo, et on aurait du moins acquis des nouvelles cer-

taines du maréchal Soult et des entreprises de Wellington.

Le général Marchand penchait assez pour cet avis, mais le maréchal déclara que s'il fallait ainsi morceler son corps on pourrait l'exposer, et que s'il importait de se mettre en communication avec le reste de l'armée et avec Madrid, il fallait y marcher tous ensemble.

Le chef d'état-major répondit qu'il ne proposerait certes pas de scinder le corps en deux s'il s'agissait de laisser une division en permanence à Astorga, séparée de l'autre par trente lieues de terribles défilés, mais qu'il ne s'agissait que d'une marche pour aller porter des nouvelles et en recevoir. — Le maréchal persistant, Jomini déclara que la question étant ainsi posée, il regardait une inaction absolue comme plus fatale qu'une évacuation totale de la Galice; car il faudrait toujours l'évacuer si Wellington battait Soult sur le Douro, ou le roi Joseph sur le Tage.

Tout le monde se rangea à cet avis.

L'évacuation résolue, Jomini dut partir pour Lugo, et de là marcher avec la brigade Labassée pour ouvrir le passage des défilés de Doncos et de las Nogales, traînant avec lui de nombreux malades et *impedimenta* laissés par Soult à Orense; ce qu'il n'effectua pas sans avoir essuyé une fusillade, à bout portant, d'une bande d'insurgés blottis dans les rochers entre Nogales et Doncos. Du reste toute l'opération se fit sans autre obstacle, et le corps d'armée se trouva réuni à Astorga, prêt à porter de vigoureux coups partout où il serait appelé; malheureusement le maréchal reçut ici des ordres du roi, qui le plaçaient sous le commandement de Soult dont

il croyait avoir tant à se plaindre. C'était la blessure la plus vive que l'on put faire à son amour-propre, aussi résolut-il de quitter son corps plutôt que de s'y soumettre.

Mais il fallait commencer par justifier l'évacuation de la Galice, dont l'occupation avait été prescrite par l'Empereur lui-même; car celui-ci continuait, de l'Allemagne, à diriger les opérations, ce qui, vu l'éloignement, leur devint souvent fatal. Loin de leur chef et divisés, les lieutenants de l'Empereur laissaient relâcher les liens de la discipline dans les troupes; les accusations les plus vives étaient lancées de part et d'autre. Ney était au plus mal avec Soult, sur le compte duquel toute l'armée parlait du reste fort librement, depuis ses hautes prétentions à la couronne de Portugal. On voulait voir dans les manœuvres de son armée un reflet de ses machinations politiques.

Cherchant à prévenir les accusations qui pouvaient être portées contre lui, Ney se hâta de dépêcher un de ses officiers à l'Empereur pour lui expliquer sa situation en Espagne, les motifs de sa retraite de Galice, ainsi que de son refus de servir sous les ordres de Soult, comme le voulait le roi Joseph. Il fit choix de Jomini pour remplir cette mission délicate. Mais avant que la dépêche fut parvenue à Vienne, le maréchal reçut de Napoléon l'avis qu'il était placé, ainsi que Mortier, sous les ordres de Soult, afin de donner plus d'unité aux opérations. De telles vicissitudes ne pouvaient amener que les désastres qui s'en suivirent finalement, malgré les apparences trompeuses de quelques succès éclatants.

Jomini, s'acquittant de sa mission, arriva au quartier impérial, à Vienne, au moment où la bataille de Wagram venait de décider François II à négocier la paix. Ce grand événement rendait la commission plus difficile, car un des motifs qui avaient milité en faveur de l'évacuation de la Galice était précisément la situation douteuse des affaires sur le Danube. Le chef d'état-major se vit néanmoins dans la nécessité de le soumettre à l'habile appréciation de l'Empereur, mais il appuya surtout sur les hautes considérations stratégiques qui devaient faire croire à la marche de Wellington par la vallée du Tage sur Madrid. Napoléon, moitié souriant, lui dit : — « Voilà comme sont les tacticiens ; ils supposent toujours que l'ennemi prendra les résolutions » les plus habiles, les plus savantes ; mais, s'il en était » ainsi, il ne faudrait jamais se coucher à la guerre, » puisqu'il n'y a pas de chances plus favorables que de » surprendre l'ennemi endormi, comme Frédéric-le-» Grand à Hochkirch. Croyez-vous que les Anglais osent » ainsi s'avancer loin de leurs flottes, surtout après ce qui » vient d'arriver à Moore ; ils n'ont pas tant de troupes » à aventurer sur le continent. » — Jomini prit la liberté de répliquer « que s'il était puéril de croire toujours à » des combinaisons parfaites de la part de ses adver-» saires, il serait dangereux de croire toujours à leur » incapacité ; que Wellington, au milieu du pays soulevé » pour lui et appuyé de 80 à 100 mille Espagnols, ayant » sa retraite dans tous les ports de l'Espagne sur les » quatre points cardinaux, pouvait sans danger entre-» prendre une opération qui déciderait du sort de l'Es-» pagne. » — L'Empereur coupa court à la discussion,

en disant : « Le mal est fait, la suite apprendra s'il doit » en résulter un bien. »

Le chef d'état-major dut alors aborder la question plus embarrassante des griefs qui portaient Ney à refuser de se mettre sous les ordres du maréchal, accusé par ses propres soldats d'avoir voulu se faire roi indépendant de Portugal [1]. L'Empereur traita cela de niaiserie ; cependant il fit appeler Jomini le soir même, lui fit répéter l'aventure en présence de Masséna et du prince Eugène, et leur dit : « Pensez-vous qu'il y ait un » maréchal de France assez fou pour se proclamer roi » indépendant ? mais il se ferait arrêter par ses propres » aides-de-camp ! » scène peut-être ménagée à dessein pour leur servir de leçon.

Quinze jours étaient à peine écoulés lorsque Napoléon fit rappeler le chef d'état-major de Ney, et s'écria à son arrivée : « Eh bien, vous aviez raison ; les Anglais » sont sortis du Portugal, et qui pis est, c'est qu'ils ont » battu ce maladroit de Jourdan ! Il paraît que c'est un » homme, ce Welesley » (nom que portait alors le duc de Wellington).

Puis il raconta à Jomini toute la bataille de Talavera.

On nous pardonnera d'être sortis un peu des bornes de notre cadre par le récit de ces particularités, car elles nous ont paru peindre assez bien les caractères.

[1] L'accusation reposait sur des pièces et des actes positifs, mais Soult avait pris les devants sur Ney, en expliquant à l'empereur qu'il n'avait adopté ces mesures que pour se créer un parti dans le pays, afin d'en calmer l'effervescence, d'établir des autorités qui pussent le seconder dans l'organisation et la pacification. Napoléon le crut-il ainsi ?

DÉMISSION DE JOMINI

—

La paix ayant été conclue, le chef d'état-major suivit Napoléon à Paris, où Ney était venu de son côté, après avoir quitté son corps d'armée, à la suite de ses discussions avec Soult et le roi Joseph.

L'Empereur, de plus en plus mécontent des affaires d'Espagne, où le 6me corps avait été battu à Tamamès, en l'absence de son chef, ordonna à Ney de retourner à son poste. Le maréchal, au premier moment de ce brusque départ, donne à Jomini l'ordre écrit de le suivre. Celui-ci se hâte de préparer son départ, renouvelle en entier ses équipages, les chevaux et les fourgons de l'état-major, se munit à grands frais de tout ce qui manque en Espagne. Au moment de partir, il se rend au ministère de la guerre pour y prendre les derniers ordres ; mais quelle ne dût pas être sa surprise, quand le ministre, également étonné de sa demande, lui apprit

qu'il était remplacé à son poste de chef d'état-major du 6me corps par le colonel Béchet, et que c'est le maréchal Ney lui-même qui l'a demandé.

Le maréchal était, en ce moment, à 40 lieues de Paris, à sa campagne de Château-Dun et devait partir, le lendemain même, pour Bayonne ; Jomini lui expédia une estafette et reçut la réponse laconique de s'en tenir aux ordres du ministre, lequel annonça à Jomini que c'était une affaire terminée et qu'il ne pouvait suivre le maréchal.

Ney donna, dans cette circonstance, un triste démenti à la droiture de son caractère et de son cœur naturellement bon, car il n'aurait pas dû, puisqu'il voulait faire remplacer Jomini, lui donner l'ordre de le suivre ; tout au moins, devait-il lui donner un contre-ordre et quelques paroles d'explication. On en a conclu qu'il avait eu l'intention, en ramenant le colonel au corps d'armée, de lui confier le commandement d'une brigade pour le faire nommer général, l'essentiel étant, à ses yeux, de l'éloigner de sa personne. Du reste, l'intrépide maréchal était, en ce moment, aigri contre tout le monde et contre lui-même. Moins favorisé que ses collègues, il n'avait remporté, en Espagne, aucun de ces succès éclatants qu'il avait l'habitude d'obtenir ailleurs. Il avait perdu deux occasions marquantes de se distinguer par d'éminents services ; il était en lutte avec deux ou trois maréchaux ; sa réputation en avait souffert une légère atteinte et Napoléon l'avait blessé en le renvoyant brusquement en Espagne.

Dans de telles circonstances, c'est ordinairement l'aide-de-camp, surtout s'il est dans son caractère d'af-

fronter les orages plutôt que de les éluder, qui porte le poids des colères de son chef et qui sert de bouc Azazel. Ce fut le sort de Jomini. Un étranger, un tacticien qui se mêlait d'écrire et quelquefois de raisonner dans les bureaux, à qui il n'était pas indifférent d'aller à gauche plutôt qu'à droite, dans une opération importante, était une victime dont le sacrifice ne pouvait manquer de plaire aux envieux et de satisfaire les admirateurs de son chef.

Jomini dut donc se résigner devant les paroles du ministre. Bien que cette résignation lui fût dure, il était trop fier pour courir après un chef, qui demandait son remplacement au moment même où il lui faisait des protestations affectueuses. D'ailleurs le ministre s'y opposait, et il n'avait d'autre chose à faire que d'attendre le moment de débrouiller ce mystère. Peut-être, pensait Jomini, l'Empereur a-t-il des vues sur moi et me réserve-t-il un autre emploi?

Enfin, après quelques jours d'attente, il apprend qu'il est tout simplement mis à la disposition du major-général Berthier, prince de Neuchâtel, lequel l'avisa qu'il eût à prendre les ordres de son adjudant, M. le colonel Bailly de Monthion.

On peut se figurer le coup qui frappa notre jeune colonel; c'était une rude épreuve; mais, pour en juger toute l'étendue, il faut savoir que ce grand état-major de Berthier était un véritable Capharnaüm, où l'on engouffrait les officiers les moins capables, attendant, sous les ordres du colonel Bailly de Monthion, ces tristes emplois de commandant d'une station d'étape, d'escortes de prisonniers, d'adjudant de place, etc., bons pour des

invalides ou des incapables. C'était, après avoir été chef d'état-major de ce brave 6me corps, illustré dans de grandes campagnes, après avoir été attaché au cabinet de l'Empereur, pendant les grandes affaires d'Iéna et d'Eylau; c'était, après avoir occupé deux fois la position la plus élevée de son grade, tomber dans la plus basse et la plus infime.

Si Napoléon avait jugé impossible qu'on voulût placer Jomini sous le général D***, en 1807, comment admettre qu'en 1810, on le mît sous un simple colonel, après deux années de nouveaux services? Un pareil soufflet était trop violent pour être accepté. Jomini réclama donc auprès du prince de Neuchâtel, qui parut très offensé qu'on ne se trouvât pas heureux de servir sous ses ordres dans quelque position que ce fût. Jomini lui représenta qu'il serait effectivement très flatté d'être attaché personnellement à la maison militaire de Son Altesse, mais que pour être relégué dans le grand état-major, sous les ordres d'un adjudant-général, après les fonctions qu'il avait remplies, il n'y pouvait consentir. « Donnez alors votre démission, » lui dit brutalement le prince... « C'est ce que je ferai lorsque je croirai le moment convenable, » répartit le colonel en se retirant.

Cependant, vers la même époque, Berthier, ayant été nommé à la dignité de colonel-général des Suisses, Jomini qui avait, pour ainsi dire, dirigé le ministère de la guerre helvétique, en profita pour tâcher de se rattacher au prince, en lui offrant ses services et le sollicitant de lui accorder, sous ses ordres, le commandement d'une des brigades qui allaient être levées.

Il lui dédia même, dans ce but, une seconde édition de son *Traité des grandes opérations militaires*, qu'il fit imprimer exprès; mais celui-ci reçut cet hommage d'une manière très maussade; rien ne put amortir la haine que le rancuneux major-général lui avait vouée.

Dans le même temps où le malheureux colonel se voyait ainsi abreuvé de dégoûts et de vexations, le général Czernischeff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, qui avait fait la campagne de Wagram près de Napoléon, venait d'arriver à Paris et renouvelait près de Jomini les instances déjà faites en 1807, par le prince Wolkonski et M. de Nesselrode, pour l'engager à entrer au service de Russie.

Le colonel était Suisse et libre; les deux souverains étaient non-seulement en paix, mais encore intimes alliés; on lui offrait, d'un côté, honneur et gloire; de l'autre, on l'humiliait à ses propres yeux. Il demanda un congé pour se rendre en Suisse et envoya de là sa démission au prince de Neuchâtel, qui la lui avait jetée à la tête lors de ses justes réclamations. En même temps, il fit informer l'empereur Alexandre qu'il était prêt à accepter le poste qu'on lui offrait et demanda qu'on lui envoyât son brevet et ses passeports à l'ambassade russe à Vienne; puis il résolut d'aller les attendre à Munich, où il allait se rendre, autant pour assister aux fêtes du mariage du prince royal, que pour remercier le roi de Bavière de la croix de commandeur de l'Ordre militaire, qu'il avait daigné lui conférer.

Les lettres suivantes, qu'il adressa à l'un de ses amis, peignent éloquemment la situation de son âme à cette époque :

Arau, 15 octobre 1810.

Je viens enfin, mon cher M......, de me décider au saut périlleux : j'écris au prince de Neufchâtel, pour lui demander ma démission. Je lui présente l'impossibilité où je me trouve de servir plus longtemps, découragé et humilié à mes propres yeux. Je cherche autour de moi la puissance où je pourrais espérer un meilleur sort. L'empereur Alexandre, dont la générosité égale, dit-on, l'amabilité, manquant d'ailleurs d'officiers qui entendent bien la grande guerre, est le seul que je puisse servir dignement[1]. Mais la Russie est l'alliée de Napoléon ! Voudra-t-elle me recevoir, sachant que je me retire brouillé avec lui?

Le parti qui me reste à prendre n'est pas difficile à préjuger : je dois soutenir mon rôle et savoir mourir au besoin. Je ne vous ennuierai pas aujourd'hui de mes doléances; j'ai voulu seulement vous informer de la démarche décisive que je fais. Hier était l'anniversaire de la bataille de Iéna : il y a quatre ans que j'allai volontairement me précipiter à l'avant-garde de Ney (quoique je fusse alors attaché à l'Empereur). Le maréchal s'élançait, comme moi, volontairement, à une brèche où personne ne l'envoyait, et voulait vaincre toute l'armée du prince de Hohenlohe avec les quatre mille hommes seulement qui le suivaient : la moitié de ces braves paya de la vie une téméraire intrépidité, et trois de ses aides-de-camp y furent grièvement blessés. Ah ! si un boulet charitable m'avait donné la préférence ce jour-là ! je ne serais pas réduit aujourd'hui à détester la vie, à maudire jusqu'aux faibles rayons de gloire que ma carrière m'a laissé entrevoir un instant. Mille de ces misérables boulets ont sillonné la terre autour de moi,

[1] Ceci a été écrit en 1810. Alors, beaucoup de généraux d'un mérite incontestable n'avaient pas encore fait leurs preuves et languissaient dans les grades subalternes. Cette phrase n'a donc rien que l'auteur de la lettre ne puisse avouer, quoique les choses aient bien changé de face de 1810 à 1815.
(Note de l'éditeur.)

enlevé bras et jambes à mes camarades, aucun n'a voulu m'épargner la peine qui me tue.

Adieu, mon cher : pressé par le courrier, je n'ai que le temps de vous renouveler l'expression de mon sincère dévouement.

Baron JOMINI.

—

Arau, le 24 octobre 1810.

J'ai reçu, mon cher M......, votre aimable lettre du 18 octobre. Vous voulez me consoler en me désespérant. La certitude que j'ai un ennemi puissant si près de l'Empereur, ne me laisse aucun espoir d'améliorer mon sort. Si, du moins, j'étais rentré dans la position où je me trouvais en 1806 : employé près de S. M. elle-même, je n'aurais affaire qu'au grand homme capable de m'apprécier, et mon persécuteur ne me pourrait rien. Mais, non content de me faire rétrograder dans ma carrière, et de changer un rôle important contre le poste le moins estimé de l'armée, on me place sous la férule de mon plus cruel ennemi. Ah, c'est trop fort ! et jamais, non jamais, je ne me sentirai la force de ployer la tête sous le joug qu'on veut m'imposer. Que l'Empereur exerce sur moi la tyrannie la plus absolue, je m'en console, il a sur moi les droits que donnent le génie et la puissance. Mais le prince de Neufchâtel !..... Je me tais par prudence, et plutôt pour vous que pour moi.

Je vous quitte un instant pour céder aux instances de mes amis qui veulent me faire leurs adieux ; je pars pour aller chez ma sœur, sur les bords du lac de Morat. Adressez-moi vos lettres à Payerne, poste restante.

Baron JOMINI.

Le 4 décembre 1810.

Mon cher M......,

Le prince de Neufchâtel n'a point répondu à ma demande de démission ; mais le ministre Clarke, feignant d'ignorer cette démarche, me donne l'ordre de partir pour Paris sans le moindre délai, et de me présenter à lui vingt-quatre heures après mon arrivée. L'ordre est des plus péremptoires, comme vous le voyez, et, pourtant, je ne me sens pas la force d'y obtempérer. Que penpensera-t-on de moi, si je plie comme un lâche. D'un autre côté, je viens de voir M. Rouhières, et, en vrai secrétaire d'ambassade, il me fait entendre que je suis forcé d'obéir, ou de mettre les autorités de mon pays en conflit avec l'Empereur. Ce n'est pas tout : une complication terrible se présente, et telle est ma confiance en vous, que je ne balance pas à vous ovrir mon âme tout entière. J'ai offert mes services à l'empereur Alexandre, en lui disant que j'étais décidé à persister dans ma démission. Si ce prince, dont on vante le généreux caractère, me reçoit ou m'emploie près de sa personne, comme je l'en ai sollicité, quelle horrible inconséquence n'aurai-je pas commise, en me plaçant ainsi entre l'enclume et le marteau !

Si je pars pour Paris, bien que l'empereur de Russie soit étroitement lié à Napoléon depuis le traité de Tilsit, ce dernier n'oubliera jamais la démarche que j'ai faite : on supposera mille choses qui ne sont pas, et je serai relégué dans un coin, peut-être même au donjon de Vincennes.

Si je ne pars pas, ce sera pis encore, surtout si l'empereur Alexandre ne me reçoit pas à moins d'avoir ma démission. Je serai accusé de désobéissance aux ordres du ministre, on fulminera..... Je ne sais vraiment à quel saint me vouer. Un ami aussi habile que vous peut seul me tirer de cette perplexité, et je tâcherai de traîner en longueur jusqu'à votre réponse.

Baron Jomini.

Bâle, 6 décembre 1810.

Je me décide, mon cher M......, à partir sans attendre votre réponse, et j'ai été porté à cette résolution par les plus puissants motifs. Les sollicitations de mon vieux et respectable père, celle d'une famille éplorée, et gémissant sur les suites qu'entraînerait une vaine résistance, m'avaient ébranlé : enfin, la nouvelle que j'ai reçue de Munich, m'a déterminé : le comte de Romanzof a écrit que l'empereur Alexandre me recevrait avec plaisir, *aussitôt que j'aurais ma démission*. Hélas! je ne l'aurai jamais cette démission, puisque après me l'avoir offerte, on m'écrit comme à un caporal, de me présenter dans les vingt-quatre heures pour reprendre mes chaînes! D'ailleurs, j'ai été du nombre de ceux qui n'ont pas fait la guerre en aveugle : en faut-il davantage pour qu'on veuille me lier? Ah! si l'Empereur voulait, il me ferait porter les chaînes d'Armide! Je ne lui demande que de me placer dans un corps comme chef d'état-major, ou de me reprendre près de lui : situation dans laquelle je me trouvais il y a quatre ans. Pourquoi donc me faire subir une double humiliation? Est-ce pour me punir de ma prétendue ambition? Je vous le demande : dans une armée où tout marche au galop, quel est l'officier un peu marquant qui voulût aujourd'hui se contenter de ce qu'il était avant ces quatre horribles campagnes? et pourtant ce serait l'objet de tous mes vœux. Mon irritation m'entraîne; je me répète : ne vous ai-je pas déjà dit, à ce sujet, tout ce que je pouvais dire? Vous seriez bien aimable, d'engager le duc de Bassano à peindre à l'Empereur l'horrible situation dans laquelle on me jette, peut-être sans qu'il en sache rien. Le prince de Neufchâtel n'ira pas le dire, à coup sûr : et moi je ne le puis, sans attaquer ouvertement cet ami de l'Empereur, auquel, certes on ne donnera pas tort.

Je compte vous voir dans une douzaine de jours; il serait bien urgent que le Duc pût dire un mot à l'Empereur avant mon arrivée : c'est le premier pas qui décidera de tout.

Baron Jomini.

Paris, le 18 décembre 1810.

J'ai reçu, mon cher M......, le billet par lequel vous me félicitez de ce que l'Empereur m'a nommé général de brigade : je vous jure que je n'en savais rien. Je suis couru au bureau de la guerre, et j'en ai eu la confirmation. Mais, par malheur, on me laisse attaché à l'état-major du prince de Neufchâtel, et je vais encore être renvoyé à prendre les ordres de M. de Monthion...... du moins y a-t-il une sorte de consolation dans cet avancement. Pourtant, vous l'avouerai-je? ma nomination, qui m'eût transporté de joie il y a un an, quand on m'arracha à l'état-major du 6me corps, n'est plus aujourd'hui que le résultat forcé d'une démission à laquelle on ne pouvait répondre qu'en l'accordant, ou en m'envoyant à Vincennes : cette nomination, dis-je, me cause autant de peine que de plaisir.

J'aurais préféré mille fois que l'Empereur me rattachât directement à sa maison, parce que c'eût été du moins une preuve qu'il me rendait sa confiance. Dans une armée que l'Empereur accable de faveurs au milieu d'une campagne où après des victoires signalées, on ne tiendra guère compte d'une promotion faite à Paris au milieu des fêtes, et pour se débarrasser de mes clameurs. Pour qu'elle fît bon effet, il faudrait y joindre une destination qui ressemblât à celles que j'ai eues jusqu'à ce jour.

Vous allez dire que je ne suis jamais content ; mais, de bonne foi, convenez qu'un brevet ainsi arraché n'a guère de prix ; et je vous jure que j'aurais préféré ma démission, à cause des démarches dont je vous ai fait l'aveu. Je compte aller voir demain le duc de Bassano avec M. Delaborde, qui m'a promis de m'y conduire. Je compte vous y voir.

Baron Jomini.

Paris, le 28 janvier 1811.

Je me suis présenté deux fois chez vous, mon cher M......, pour vous communiquer la nouvelle fort bizarre que je viens de recevoir. Après avoir donné ma démission, j'en avais informé l'empereur Alexandre, en lui disant que je ne la recevrais peut-être pas; mais qu'étant suisse, et maître de ma personne, j'insisterais à ne pas reprendre un service où l'on m'accablait d'humiliations : Sa Majesté, qui ignorait la réponse antérieure du comte Romansof, vient de m'envoyer, à Bâle, par l'entremise du prince Bariatinski, un brevet de général-major attaché à sa personne. Me voilà donc, d'un côté, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et de l'autre, employé sous les ordres de M. Bailli de Monthion, qui, sans doute, me réserve l'honneur de commander quelque dépôt d'écloppés, ou de faire dans sa chancellerie des liasses d'ordre du jour. Concevez-vous une destinée plus malheureuse que la mienne! Ma tête n'y tient plus : on la perdrait à moins.

Plût à Dieu que j'eusse résisté aux ordres du duc de Feltre et aux sollicitations de mes parents! Je l'eusse fait sans la malheureuse lettre du comte Romansof. Aujourd'hui, que pensera de moi le généreux prince qui, sans me connaître autrement que par mon ouvrage, me fait un accueil si flatteur; et qui, en utilisant directement mon instinct guerrier, me fournirait du moins les occasions de faire quelque chose! Vous sentez que je suis affecté plus vivement que jamais du malheur d'être enterré chez cet implacable prince de Neuchâtel, qui a juré d'étouffer en moi ce que l'Empereur nomme le *feu sacré*.

Cependant, aujourd'hui je sens bien qu'il n'y a plus moyen de reculer, et, puisque je suis revenu ici, je remplirai mes nouveaux devoirs, avec le zèle et l'ardeur que vous me connaissez.

Adieu mon cher : gardez tout ceci entre nous, je vous en conjure. Bien que le souverain qui m'a fait son aide-de-camp soit encore allié avec le nôtre, cependant vous savez que l'Empereur

n'aime pas ces sortes d'affaires; il est exclusif dans ses affections, et veut qu'on le soit aussi.

Adieu encore une fois. — J'ai écrit au 6[me] corps pour y recommander le jeune homme auquel vous vous intéressez. Je m'y suis conduit de manière à y avoir conservé beaucoup d'amis; et je pense que, malgré mon aventure avec le maréchal Ney, il aura égard à ce que j'écris.

Baron JOMINI.

On voit par ce qui précède qu'une inconcevable fatalité semblait attachée à la carrière d'un homme qui aimait l'art de la guerre avec passion, avec trop de passion pour être heureux au milieu de gens comparativement indifférents. Des incidents secondaires venaient sans cesse le rejeter dans une position déplorable. Cette facheuse situation ne tarda pas à se compliquer d'une manière plus sérieuse, car le prince de Neuchâtel, loin de lui envoyer sa démission qu'il avait offerte deux mois auparavant, lui fit donner, comme on vient de le voir dans la correspondance ci-dessus, l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, pour revenir à Paris et se présenter au ministère de la guerre. Mais, dans l'intervalle, Jomini s'était rendu à Munich, espérant, d'un côté, cette démission, et comptant, de l'autre, sur les passeports et brevets de Russie; il poussa même les scrupules jusqu'à demander à M. Montgelas de lui donner du service en Bavière, du moins momentanément, afin de passer de là, tout naturellement, à celui de Russie.

La fatalité en ordonna autrement. Les passeports et brevets, qui auraient dû être envoyés à Vienne, n'étaient

point arrivés ; le grand chancelier, comte Alexandre Romonzoff, ignorant sans doute la ferme résolution prise par l'Empereur son maître, voulut s'enquérir si Jomini avait reçu sa démission avant de les lui expédier. Celui-ci dut donc revenir en Suisse après le mariage du prince de Bavière, pour y attendre les résultats ultérieurs. Il fut convenu que le prince Bariatinsky, ministre de Russie à Munich, lui enverrait ses diplômes à Bâle, aussitôt qu'ils seraient arrivés.

Après avoir séjourné quelques jours à Constance, le colonel revint à Berne, dans l'espoir d'y trouver sa démission. Au lieu de cela, M. de Rouhières, chargé d'affaires de France, lui remit l'ordre de partir, dans les vingt-quatre heures, pour Paris, ordre dont nous avons déjà fait mention.

Jusque là, tout s'était passé loyalement et selon les règles les plus strictes ; mais la position devenait de plus en plus grave : Jomini, en effet, ne pouvait obéir à cette injonction, sans renoncer à sa démission et sans reconnaître qu'il était encore sous la dépendance dont il voulait s'affranchir... *Il pensait qu'un officier donne sa démission et ne la sollicite pas, surtout quand il est étranger*. Obéir, était à ses yeux inculper tout ce qu'il avait fait, et il se regardait d'ailleurs comme engagé vis-à-vis de l'empereur Alexandre. Il refusa d'abord de partir ; mais M. de Rouhières, qui était bien disposé en sa faveur, lui donna à entendre que ce refus compromettrait le gouvernement suisse, dont il serait probablement contraint de requérir l'appui pour le faire partir. Il fallut bien céder à la force, car en repassant par Bâle, Jomini s'assura qu'il n'y était rien arrivé pour

lui de Russie; il retarda néanmoins son départ de deux ou trois jours, dans l'espoir de gagner du temps; enfin, il dut se décider à partir pour Paris, avec la ferme intention de persister dans sa démission.

Dès le soir de son arrivée à Paris, il en informa le ministre de la guerre Clarke, et lui réitéra sa demande. Le ministre le fit aussitôt appeler par son aide-de-camp Shée; à peine entré dans son cabinet, Clarke lui reprocha de vouloir entamer une lutte avec l'empereur Napoléon, en lui rappelant la fable du pot de terre et du pot de fer; alors s'engagea le colloque suivant :

— « Je serais insensé, en effet, répliqua Jomini, si » telle était ma pensée....., mais loin de là; j'ai eu de » puissants motifs de *donner* ma démission. J'en avais » doublement le droit comme étranger.... Si j'ai per- » sisté, c'est qu'il est de ces circonstances où un homme » de cœur ne peut reculer. »

— « Mais si l'Empereur ne veut pas vous l'accorder? »

— « Un officier français peut la demander; moi, je » l'ai donnée. »

— « Prenez garde; si vous faites la mauvaise tête, » vous pourriez bien faire un tour au donjon de Vin- » cennes, »

— « Je dois m'y attendre; mais ma position est telle » que l'empereur Napoléon lui-même serait en droit de » me reprocher de rester à son service, s'il connaissait » exactement cette position. »

— « Si ce n'est que cela, soyez tranquille, l'*Empe-* » *reur sait tout;* je vous ai toujours voulu du bien et si » vous me laissez dire à l'Empereur que vous vous » soumettez, l'affaire s'arrangera à votre satisfaction. »

Entre une pareille proposition et la prison, le choix ne pouvait pas être douteux; Jomini avait fait tout ce que la délicatesse la plus scrupuleuse exigeait de lui, pour faire comprendre *que*, s'il insistait, *c'était parce qu'il avait pris des engagements ailleurs, et qu'il n'était plus maître d'accepter*. Mais dès que Napoléon était instruit de ses démarches et qu'il voulait terminer la querelle à sa satisfaction, il était naturel qu'il se soumît, plutôt que de se faire enfermer à Vincennes. — Deux jours après, il fut nommé général de brigade, et à peine en eut-il le brevet, qu'il fut informé de l'arrivée tardive de ses diplômes russes à Bâle, chez le banquier Passavant.

Pendant ce temps Jomini n'avait pas négligé ses travaux scientifiques et la rédaction de ses ouvrages, dans lesquels il trouvait de vraies consolations.

Il avait terminé les guerres de Frédéric et commencé les campagnes de 1794 et 1795, lorsque l'Empereur le fit appeler à Trianon, dans l'été de 1811. Napoléon l'engagea à écrire l'histoire des campagnes d'Italie de 1796 et 1800. Jomini représenta modestement qu'il doutait fort de pouvoir remplir l'attente de Sa Majesté, attendu que l'art d'écrire lui était tout à fait étranger; qu'il pourrait bien faire la rédaction d'une campagne en style lourd et didactique; mais qu'il ne pourrait jamais s'élever à la hauteur d'un pareil sujet, qui demandait une grande éloquence.

L'Empereur lui dit: « Il s'agit moins de faire de belles » phrases, que d'être fort de raisonnement; essayez. » Je donnerai l'ordre que le dépôt de la guerre vous » fournisse les documents dont vous auriez besoin. »

Jomini, encouragé par ces paroles, s'adressa au colonel Muriel, chef du dépôt, qui lui dit de lui désigner les pièces qu'il désirait. Etrange réponse ! comme si le général pouvait savoir quelles pièces existaient au dépôt. Ce directeur lui proposa des états de situation, de quinzaine, des listes indicatives du nom des régiments, le nombre des présents sous les armes, celui des malades ou des détachés. Singuliers renseignements pour décrire une bataille comme celle de Rivoli !....

Jomini passa trois ou quatre mois à compulser ces lourdes masses de chiffres, et ne pouvant obtenir d'autres pièces, il se plaignit au colonel Muriel, qui lui dit n'être autorisé à lui communiquer que des états de situation. Il fit part de ce qui se passait au maréchal Duroc, qui avait dû transmettre les ordres de l'Empereur. Mais cela n'aboutit à rien.

Le général commença néanmoins à esquisser les campagnes de 1796, pour faire suite aux tomes V et VI et terminer ainsi l'histoire qu'il avait promise à ses souscripteurs.

Au commencement de 1811, à l'une des réceptions du dimanche, l'Empereur demanda à Jomini si la relation qu'il avait désirée avançait. Celui-ci lui répondit que *non,* attendu le manque de renseignements. L'Empereur lui ordonna de venir lui parler le lendemain, après son petit lever, à neuf heures; ce fut pour lui un jour mémorable, comme on va voir.

Il arrive à l'heure précise et il trouve le comte de Lobau, aide-de-camp de service, qui lui annonce qu'il peut s'en aller parce que l'Empereur avait passé la nuit près de l'Impératrice prise du mal d'enfant et qu'il vient

de se coucher. Mais le général était en grande tenue; il ne lui coûtait rien d'attendre et il attendit.

Au bout d'une demi-heure, le mameloak Roustan sort tout à coup de l'appartement de Marie-Louise, en s'écriant : « C'est un prince, c'est un garçon, » et il courait en porter la nouvelle à Napoléon, qui ne la reçut ainsi qu'après Jomini. Le comte de Lobau fit, à la croisée, le signal convenu, et cent un coups de canon, tirés aux Invalides, apprenaient à la France que Napoléon avait un successeur.

Sachant que tous les grands corps de l'Etat allaient affluer aux Tuileries, avec leurs belles harangues d'usage, il pensa que l'Empereur ne songerait guère à le recevoir et, sur l'avis du comte de Lobau, il s'en fut chez lui se débarrasser du harnais et courut ensuite au café Tortoni pour déjeûner. A peine était-il parti que le fourrier du palais arriva chez lui, disant que l'Empereur l'attendait; mais que si Jomini ne rentrait pas de suite, il devait venir le lendemain à la même heure.

Jomini fut exact, comme on pense. A son entrée, l'Empereur lui demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté hier? »

— « Mais, Sire, j'ai pensé que Votre Majesté aurait » bien d'autres choses à faire que de s'occuper de moi » en pareille circonstance. »

— « *Cela n'est pas logique,* répliqua Sa Majesté. *Si » l'Impératrice avait continué à souffrir, c'est autre » chose; mais une fois qu'elle était délivrée, je n'avais » rien de mieux à faire qu'à la laisser reposer et à » m'occuper de mes affaires.* Enfin, vous voilà; causons

» de votre travail;..... Qu'avez-vous fait à Berthier? Il
» vous en veut terriblement. »

— « Sire, je suis heureux que Votre Majesté en soit
» instruite; elle pourra au moins être en garde contre
» cette malveillance. Je n'ai eu que trois occasions
» d'être en rapport avec le Prince : à Lintz, en 1805,
» pour une boutade sans importance; à Fontainebleau,
» en 1807, pour le brevet de sous-chef d'état-major;
» et, enfin, l'année dernière (1810). J'avoue même
» que pour changer ses dispositions malveillantes, je
» lui avais demandé de servir sous ses ordres en sa
» qualité de colonel-général des Suisses; je lui deman-
» dais le commandement de l'une des brigades que
» l'on allait organiser. Enfin, je fis faire exprès une se-
» conde édition de mon *Traité des grandes opérations*
» en lui en offrant la dédicace, qu'il n'accepta qu'avec
» de maussades restrictions. — Je veux bien, dit-il entre
» autres, que vous mettiez : *Dédié au Prince de Neu-*
» *châtel,* mais rien de plus; point d'épître dédicatoire. »

L'Empereur reprit : — « Il est bien dégoûté; vous
» auriez mieux fait de me la dédier à moi : je l'aurais
» bien acceptée. » — Jomini représenta à Sa Majesté, que s'il n'avait pas pris cette liberté, c'était parce qu'il mettait ses opérations en parallèle avec celles de Frédéric-le-Grand et qu'on l'accuserait de flatterie.

— « Oui, vous avez raison, reprit-il; cela valait
» mieux. »

A la suite de cette conversation, on promit à Jomini les renseignements désirés; mais il ne les reçut jamais; il n'obtint que des calques de champs de bataille. Il apprit plus tard que le prince Berthier faisait rédiger

au bureau de la guerre ces mêmes campagnes et ne voulait pas qu'il pût les écrire, de son côté, sur les mêmes documents.

Jomini n'en continua pas moins ses travaux, qui seront lus sans doute avec fruit, longtemps après que la réputation de l'envieux major-général aura été appréciée à sa mince valeur.



BÉRÉSINA

—

Cependant les embarras de la position personnelle de Jomini, doté d'un brevet russe d'un côté, et d'un emploi français de l'autre, ne tardèrent pas à se manifester dès que la paix de Schœnbrunn (1809) vint rompre de fait l'alliance intime contractée à Erfurt.

On sait que, par cette paix, Napoléon ajoutait, au mépris des engagements du traité de Tilsitt, la Gallicie autrichienne au grand-duché de Varsovie. Bien que Napoléon se soit flatté d'atténuer l'effet de ce traité, en daignant stipuler la cession d'un district de 400 mille habitants à la Russie, sans qu'elle participât aux négociations, un pareil acte n'était pas seulement une offense personnelle envers l'empereur Alexandre, dont on avait employé les propres troupes auxiliaires pour lui infliger un soufflet; c'était encore l'indice certain d'une prochaine aggression contre les provinces polonaises an-

ciennement réunies à son empire. Il ne lui resta d'autre parti que celui de se mettre en mesure de résister à l'orage, qui, en effet, ne tarda pas à éclater par la réunion non moins significative de la Hollande et du nord de l'Allemagne jusqu'à Lubeck, qui confisquait ainsi d'un trait de plume les états du prince d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur Alexandre.

La campagne de 1812 s'ouvrit, comme chacun sait, sous les plus brillants auspices pour Napoléon, grâce au concours plus ou moins sincère de la Prusse et de l'Autriche.

Le général Jomini jugea de son devoir de ne pas prendre une part trop active à l'invasion des Etats d'un souverain qui lui avait montré tant de bienveillance, et auquel il devait de grands égards, ou tout au moins l'observation des convenances.

Quoique décidé à remplir scrupuleusement les fonctions qui lui seraient confiées, il crut pouvoir, à l'occasion de sa santé affaiblie, solliciter la mission pacifique d'un gouverneur de province; il resta donc en cette qualité à Wilna.

Ce poste n'était pas sans importance, et le fardeau en était lourd, si le gouverneur voulait exécuter tout ce que lui imposait Napoléon. Un vaste camp retranché à faire tracer et construire autour de cette grande ville, destinée à devenir la base de tous les approvisionnements de l'armée; 25 mille malades à entretenir et à soigner dans les hôpitaux; 30 mille soldats isolés et traînards répandus dans les environs, à rallier et à organiser en bataillons de marche pour les diriger sur l'armée; des corps nombreux, arrivant successivement

de France, à pourvoir de tout pour leur marche à travers la Lithuanie ravagée et déserte; les immenses approvisionnements venant par eau de Dantzig à Kowno à faire remorquer sur la Willia au moyen de radeaux, dont le premier était à construire; enfin, activer l'organisation de quelques légions lithuaniennes; telle était la rude tâche imposée au pauvre gouverneur, et pour l'accomplissement de laquelle on ne lui avait pas laissé la dixième partie des moyens nécessaires [1]. Heureusement pour lui que le général Hogendorp, aide-de-camp de Napoléon, nommé gouverneur-général de toute la Lithuanie, vint bientôt le décharger de toute responsabilité.

A la suite d'une rixe survenue entre ces deux fonctionnaires, et provoquée par l'arrogance de Hogendorp, Jomini alla remplacer le général Barbanègre dans le gouvernement de Smolensk, où il se trouva sous les ordres du général Charpentier, nommé commandant supérieur de tout le territoire compris entre la Lithuanie et Moscou, depuis Orscha jusqu'à Wiasma.

La place de Smolensk pouvait être considérée comme le principal pivot de l'armée pour toutes les opérations entre la Dwina, le Dnieper et Moscou. Napoléon avait compté y réunir de grands approvisionnements, mais il s'y trouvait 15 mille malades ou blessés, 7,000 hommes

[1] M. Fain parle, dans ses *Mémoires*, d'une singulière réprimande de Napoléon à Jomini, au sujet des plaintes de celui-ci sur l'insuffisance de ses ressources. A cela, Jomini répond, dans une note de la *Vie de Napoléon :* « Le » gouverneur de Wilna n'a jamais pleuré que le jour où les séïdes de Na- » poléon l'ont forcé à leur prouver qu'il n'était pas fait pour endurer leurs » mauvais traitements. »

de garnison, de nombreux détachements de passage et 25 mille hommes du corps du duc de Bellune, ce qui consommait au fur et à mesure tout ce que l'active intelligence du colonel Hulot, commandant les colonnes mobiles chargées de l'approvisionnement, pouvait réunir dans une contrée dont les habitants étaient en fuite ou soulevés.

A peine le nouveau gouverneur était-il entré en possession de ce poste qu'on apprit la retraite de Moscou et la prochaine arrivée du quartier-général impérial.

Bien que Napoléon affectât l'intention de séjourner sur la Dwina, Jomini appréciait trop l'impossibilité d'un tel projet pour ne pas être convaincu de l'évacuation entière de la Lithuanie et du territoire russe, et il ne se dissimulait pas même tout ce que l'armée éprouverait de difficultés pour revenir jusqu'au Niémen. Par une heureuse prévision, il avait chargé M. Pont-Bellanger, un de ses aides-de-camp, de reconnaître les routes de traverse qui, d'Orscha, conduisent directement à Wilna, ainsi que les divers passages de la Bérésina et du Dniéper. Il communiqua ces renseignements à l'Empereur, en lui proposant de diriger les corps qui seraient appelés à ouvrir et à protéger le passage. Napoléon approuva sa pensée en le chargeant de partir immédiatement pour Orscha, qui se trouvait dans l'étendue de son commandement, à l'effet de s'assurer du bon état de tous les ponts et d'en augmenter le nombre.

Ici Jomini apprit que l'armée russe de Turquie, revenant de Moldavie, sous le commandement de l'amiral Tschichagoff, et dont personne n'avait entendu parler

depuis le commencement de la campagne, puisqu'on ignorait la paix conclue par les Turcs [1], venait d'apparaître subitement sur les derrières, de débloquer Bobruisk et de s'emparer de Minsk, d'où elle avait repoussé la division Dombrowsky. Un événement aussi grave rembrunissait encore l'horizon, déjà si menaçant. Jomini écrivit donc au prince de Neuchâtel, pour lui exposer les difficultés que la route de Borisof à Minsk offrait à cause de ses immenses forêts marécageuses et des nombreux ponts qu'il faudrait franchir; défilés à chacun desquels 10 bataillons, avec quelques bonnes batteries, arrêteraient l'armée toute une journée. Napoléon lui ordonna alors d'aller joindre le général Eblé, qui était chargé de la construction des ponts, afin de le diriger sur les points de la Bérésina où le passage serait le plus convenable.

A l'arrivée du corps des sapeurs et pontonniers à Toloczin, puis à Bobr, on apprit que les Russes avaient emporté la tête du pont de Borisof et se préparaient à disputer, avec 30 mille hommes de troupes fraîches, le passage de la Bérésina, à une armée abîmée, dénuée de tout depuis deux mois, et plongée dans un état de délabrement bien difficile à décrire, mais dont la plume éloquente de M. de Ségur a néanmoins tracé un dramatique tableau.

Chaque lecteur pouvant apprécier l'affreuse position dans laquelle ce nouvel incident plaçait Napoléon et son

[1] Napoléon apprit, un peu tard, cette paix singulière; mais il en fit naturellement un mystère à son armée, qui ne l'apprit guères que par la présence de cette armée russe sur la Bérésina.

armée, nous nous dispenserons de la retracer ; tout portait à croire que, cette fois, ils ne seraient pas aussi favorisés qu'après Pultusk et Eylau, et que, nouveau Charles XII, l'Empereur serait heureux de se sauver de sa personne.

Si le général Jomini avait éprouvé quelque scrupule de concourir activement à l'invasion des Etats de l'empereur Alexandre, qui lui avait offert un si brillant accueil, il était libéré naturellement de ces scrupules par la tournure des événements ; il ne s'agissait plus, en effet, de conquérir la Russie, mais de sauver les débris de l'armée. Jomini adressa donc à Napoléon des observations sur la convenance de renoncer à la route de Borisoff à Minsk, pour aller passer la Bérésina plus haut, à un gué qui avait été reconnu par son aide-de-camp. L'empereur le fit aussitôt appeler. Voici en quels termes il a rendu lui-même compte de cette entrevue dans une lettre au baron M.... :

« Chargé d'une mission au retour de l'armée, j'appris » d'abord à Orscha le mouvement de Tschichagoff sur » Minsk ; puis successivement, à Toloczin et à Bobr, » nous fûmes instruits de la prise de Borisoff par cet » amiral et de la marche de Wittgenstein sur Tschasnicki et Lepel, événements qui menaçaient de nous » couper toute retraite.

» Pénétré de la gravité des circonstances, j'écrivis » deux fois à l'Empereur pour lui signaler le danger » auquel il s'exposait en persistant à se retirer sur la » grande route de Borisow à Minsk. C'est un défilé de » trente lieues, dans une vaste forêt, coupée de larges » ruisseaux marécageux ; on y trouve quarante ponts,

» où quelques bataillons et du canon arrêteraient une » armée; d'ailleurs, il n'y avait pas à manger pour un » peloton, le pays ayant été dévasté par le passage de » 100 mille hommes au commencement de la campa- » gne. Je conseillai à l'Empereur de prendre, à droite, » le chemin de Jembin sur Molodeschno, qui, à l'excep- » tion de quelques marécages, traverse un pays ouvert, » assez facile et qui n'a pas vu de troupes. Si l'on n'y » trouve pas l'abondance, du moins on rencontrera des » meules de paille pour les chevaux et quelques bes- » tiaux pour la troupe. Outre ces avantages, il abrége » de dix à douze lieues, et nous exposera beaucoup » moins à tomber dans les colonnes de Kutusoff, dans » le cas où celui-ci continuerait sa marche sur notre » flanc gauche. Enfin, en prenant ce chemin, on évitera » peut-être la rencontre de Tschichagoff et de Witt- » genstein.

» L'Empereur, très satisfait de ces renseignements, » m'appelle à Bobr. Je trouve avec lui le roi de Naples » et le vice-roi d'Italie : j'explique mes idées; tous sont » de mon avis. L'Empereur seul témoigne, au con- » traire, l'envie de réunir les forces qu'il amène de » Smolensk à celles du duc de Bellune, et de tomber » sur le corps de Wittgenstein, à Tschasnicki, pour » revenir ensuite battre Kuttusoff. J'observe que ce » mouvement central, très bon en Souabe, ou en Lom- » bardie, ne remédiera à rien, exécuté à six cents » lieues de France, dans un pays désert et ravagé, et » à l'approche des plus grands froids. Outre cela, en » se dirigeant vers la basse Dwina, on s'expose à ce » que Kutusoff, ne trouvant pas d'obstacle sur la grande

» route de Minsk, ne se joigne à Tschichagoff et n'ar-
» rive à Wilna avant nous. D'ailleurs, la nature du pays
» vers Lepel indique qu'il s'y trouve des positions dé-
» fensives d'un difficile accès, et que l'attaque pour-
» rait offrir des obstacles insurmontables. L'Empereur
» fait appeler le général du génie Dode, récemment
» venu en mission de la part du duc de Bellune. Cet
» officier, confirmant mon opinion, démontre qu'en
» effet, il ne faut pas songer à forcer Tschasnicki. Alors
» l'Empereur se décide à prendre la route que je lui
» avais indiquée, et m'engage à aller, avec le général
» Eblé, procéder à l'établissement des ponts. Nous
» avons réussi ; vous savez le reste. »

Jomini reçut donc l'ordre de partir sur le champ avec le général Eblé et les équipages de pont, et de se rendre auprès du maréchal Oudinot, qui avait été chargé de reprendre Borisoff, mais qui n'avait pu empêcher les Russes de brûler le pont.

Arrivé dans cette ville le 24, il eut une conférence avec le duc de Reggio, son chef d'état-major Lorencez et les généraux Eblé et Aubry. Il y fut convenu que, pour donner le change à Tschichagoff, on détacherait aussitôt un bataillon en descendant la Bérésina sur la direction d'Oucha (au Sud), afin d'attirer de ce côté la nombreuse cohorte des isolés et non-combattants qui formaient déjà plus de la moitié de l'armée et dont l'ennemi, dans l'ignorance où il était de l'état de cette cohue, pourrait prendre les épaisses colonnes pour la véritable attaque. En même temps, le corps du maréchal se porterait, dans la nuit, sur la direction opposée, en remontant la rivière au Nord vers Wesselovo.

Lorsque le quartier-général d'Oudinot arriva au village de Studianka, où l'on crut reconnaître un gué, on jugea que la démolition de ce grand village, construit en bois, fournirait les matériaux nécessaires pour jeter un petit pont provisoire, afin d'opérer le passage de quelques bataillons pour protéger la construction du grand pont de chevalets; et comme on n'avait aucune certitude que Wesselovo offrirait les mêmes ressources et si le passage y serait plus facile, on jugea que le temps pressait et qu'il fallait profiter de ce qui se présentait sans aller plus loin. On se mit donc aussitôt à l'ouvrage; le général Aubry se chargea de la construction du petit pont; Eblé fit les travaux préparatoires du grand pont sur chevalets. On ne laissa debout que trois maisons du village: une pour l'état-major employé aux ponts, une pour le major-général et une pour Napoléon.

On connaît assez l'histoire du fameux passage pour que nous puissions nous dispenser d'en faire la narration. Jomini, en suivant, dans une nuit glaciale, les travaux des ponts, avait pris une fluxion de poitrine; il assista néanmoins, le lendemain, auprès de l'Empereur, au passage des premières troupes, malgré une fièvre et une toux violentes; mais, le second jour, la fièvre redoubla jusqu'au délire et une grande prostration de forces lui laissait à peine le sentiment de ce qui se passait. Etendu sur la paille, dans une des cabanes laissées debout, vers les ponts, il y demeura sans connaissance pendant que toute l'armée passa la rivière; le général Eblé, avec qui il logeait, le croyant incapable de faire un pas de plus, partit même avec les pontonniers sans l'en informer.

Le troisième jour arriva et le trouva dans ce triste état. Toute l'armée avait passé sur la rive droite; le corps seul du duc de Bellune, qui formait l'extrême arrière-garde, couronnait encore, sur la rive gauche, les hauteurs qui bordent la vallée où coule la Bérésina: près des ponts, se trouvaient entassés 50 mille hommes isolés, désarmés, éclopés, moitié gelés ou affamés, sans compter des nuées de vivandières et autres non-combattants, qu'on appelait les *fricoteurs* et auxquels on avait interdit le passage, parce qu'on se battait sur la rive opposée. Les Russes, ayant enfin enlevé les hauteurs qui dominaient la vallée, aperçurent cette masse agglomérée près des ponts et dirigèrent sur elle un feu vif de leur nombreuse artillerie. La maison où Jomini gisait sur la paille fut traversée par plusieurs obus qui y mirent le feu. C'en était assez pour le tirer de son état léthargique. Il reprit quelque sentiment de la vie et se donna des forces en avalant d'un trait une demi-bouteille de vin de quina qu'il portait toujours avec lui depuis les campagnes d'Espagne et dont il n'usait précédemment que par cuillerées. Il se sentit alors en état de faire une tentative pour échapper au danger. Appuyé, d'un côté, sur son beau-frère et aide-de-camp, le capitaine Fivaz, et, de l'autre, sur un domestique, il prit le chemin du grand pont; mais la masse des fricoteurs, atteinte par les boulets ennemis, se précipita avec tant d'impétuosité et d'aveuglement vers le rivage, qu'elle entraîna tout avec elle et que tout ce qui ne se trouvait pas précisément en face des ponts, fut emporté ainsi dans l'espace qui les séparait et traîné dans la rivière, où il y eut des milliers de noyés. Jomini, avec une pleu-

résie et une fièvre ardente, se trouva, dans cet horrible tourbillon, emporté dans la Bérésina, qui charriait d'énormes glaçons. Le péril ranima son énergie naturelle, il parvint à gagner un chevalet au moment où un bataillon badois franchissait le pont. Il appela, en allemand, un des sous-officiers [1] et parvint, à l'aide du fusil que celui-ci lui tendit, à se hisser sur le tablier du pont; mais, après cet effort, il y resta étendu sans connaissance. Reconnu peu après par son domestique, qui était parvenu aussi à grimper de la Bérésina sur le pont, il fut conduit au village de Brill, au logement des officiers du prince de Neuchâtel, où on le mit sur le four pour y sécher ses vêtements, dont il ne pouvait changer, n'ayant rien sauvé au monde que ce qu'il avait sur lui, grâce au mauvais vouloir du général Eblé [2].

La chaleur du four ne tarda pas à faire redoubler la fièvre et le général fut, durant toute la nuit, en proie à un violent délire. Toute la maison du prince partit au point du jour sans l'avertir, l'abandonnant de nouveau à sa destinée. Heureusement, le duc de Bellune, après avoir achevé sa périlleuse retraite et incendié les ponts de la Bérésina, vint s'arrêter dans la même chambre, pour s'y reposer de trois jours de lutte et prendre un frugal repas avec son chef d'état-major Château. Celui-ci, avec lequel Jomini était lié, entendant parler dans la chambre, découvrit notre général sur le four et battant

[1] C'était un sergent que Jomini avait eu quelques fois comme planton à Smolensk.

[2] Le général Eblé, qui était plus ancien et plus âgé que Jomini, avait été mécontent de devoir, en vertu des ordres de l'Empereur, prendre les avis de Jomini sur le choix de l'emplacement des ponts.

la campagne; il le fit descendre par les gens du maréchal, lui donnant quelques reconfortants de vin de Bordeaux mélangé de neige, et le fit placer dans la calèche du duc pour continuer la retraite. Mais au bout de quelques cents pas, la voiture commença d'être harcelée, puis prise par les Cosaques, qui la dévalisèrent et emmenèrent les chevaux. Jomini fut protégé contre leurs coups de lance par la peau de mouton qui lui servait de manteau, car trempée dans la Bérésina, puis séchée sur le four, elle était devenue comme du bois et lui servait de cuirasse.

Isolé de ses aides-de-camp et de ses domestiques, il continua alors la retraite par trente degrés de froid, tantôt sur un canon de l'arrière-garde, tantôt sur un caisson.

Arrivé au village de Pletchewitzi, il trouva un traîneau qu'il acheta d'un soldat et sur lequel, moyennant quelques ducats, il put se faire conduire. Sur ce petit véhicule découvert, Jomini, saisi par un froid de plus de trente degrés, ne tarda pas à s'endormir et allait, sans doute, passer de ce sommeil à la mort, lorsqu'il fut tiré de sa torpeur par un tambour-major du régiment suisse de Castella, originaire d'Orbe, qui avait, dit-il, reconnu Jomini à son chapeau de général et à sa ressemblance avec son frère. Le traîneau était arrêté sur la route et sans conducteur. Le tambour-major remplaça celui-ci, et, s'asseyant sur les genoux du général, ils arrivèrent ainsi au village d'Osmiana, que les soldats avaient mis en feu pour se chauffer, et où il le conduisit à une des maisons laissées debout pour les généraux. Il était d'une faiblesse telle, qu'en entrant

dans la chambre, abandonné par son soutien, il tomba sur le plancher et faillit renverser avec lui les collègues et amis qui venaient le recevoir. Ceux-ci étaient les généraux Marchand, Barbanègre, Sébastiani, etc., qui l'accueillirent de leur mieux et le firent manger et boire. Barbanègre le prit dans sa voiture jusqu'à Wilna, mais ils durent souvent en descendre et marcher pour ne pas geler, tant le froid était devenu intense. La route était jonchée de débris et de morts; les deux généraux comptèrent plus de huit cents cadavres d'officiers dans l'espace d'une journée de route avant Wilna.

Ainsi, à force d'énergie, le général put atteindre cette ville, où il retrouva son cousin le capitaine Tavel, détaché d'un des régiments suisses, qu'il y avait établi à l'entrée en campagne, lorsqu'il était gouverneur de Wilna. Il y rencontra aussi son beau-frère, qui avait les mains gelées, et deux domestiques qui avaient survécu au désastre; un seul cheval y avait également échappé, les autres avaient été gelés, ou servirent de pâture aux soldats affamés.

A Wilna, l'argent manquait moins que les autres ressources; il y était resté quarante millions dont on ne savait plus que faire. Les honoraires de Jomini furent réglés largement, ce qui lui fournit les moyens de suffire dès lors aux besoins de la route. Il put se procurer des attelages, les perdre et les remplacer. Cependant, à la sortie de Wilna, la montée de la berge gauche de la Wilia était recouverte de vive glace et encombrée de voitures qui n'avaient pu aller plus loin. Il dut, comme tant d'autres, abandonner la sienne. Il continua sa marche, tantôt à pied, tantôt à cheval, séparé à

chaque instant de son domestique, toussant sans cesse et crachant du sang par flocons. C'est dans cet état qu'il rencontra, un peu plus loin, le vice-roi d'Italie, à cheval sur la route avec quelques centaines d'hommes, et accompagné de son chef d'état-major, le général Guilleminot, l'ami le plus intime de Jomini. Celui-ci se présenta au prince, lui disant que, malgré son triste état, il était à ses ordres s'il avait besoin de lui. — « Que diable » voulez-vous que je fasse de vous, mon pauvre géné- » ral, lui répondit Eugène, je ne sais pas que faire de » moi-même. J'attends Ney et son arrière-garde pour » me relever. » Guilleminot engagea également Jomini à continuer sa route. Il la continua et eut l'occasion, quelques heures plus tard, de reconnaître le service de son ami, qu'il trouva malade sur la route, assis sur un cheval gelé et prêt à perdre connaissance. Jomini arriva à temps pour le secourir et lui faire partager sa gourde. Depuis Kowno, les ressources ne manquèrent plus. Il put se refaire un peu, le danger n'étant plus aussi imminent.

A Kowno, il fallait opter entre la route de Varsovie ou celle de Dantzig; le pêle-mêle de l'armée était si complet que personne ne savait où se trouvait le quartier-général; chacun marchait pour son compte dès qu'il avait le malheur d'être séparé un instant de son corps. Jomini prit la route de Dantzig; il dut y laisser son beau-frère, auquel on fit l'amputation des deux mains, et qui en mourut. Le général fut requis par le gouverneur Rapp de continuer sa route jusqu'à Stettin. Là, il reçut du prince de Neuchâtel l'ordre de partir pour Paris, où l'Empereur venait de se rendre, pour aviser

aux moyens de créer une nouvelle armée. Le général d'artillerie Nègre fut le seul qui partagea l'honneur de cet appel, car il fut défendu aux autres généraux de repasser le Rhin; mais le général Jomini arriva à Paris dans un état de santé si déplorable que sa famille même ne le reconnut pas, et qu'il se trouva dans l'impossibilité de profiter de l'honneur que lui avait fait Napoléon. Sa fluxion de poitrine s'était compliquée de rhumatismes inflammatoires, et si plusieurs saignées en avaient suspendu les dangers, elles avaient accru la faiblesse. Il fut retenu pendant plus de trois mois dans son lit, dont il ne sortit que pour entrer en campagne et partir pour l'Allemagne.

Jomini, convalescent, rejoignit l'armée le jour même de la bataille de Lutzen, et le chef d'état-major du maréchal Ney ayant été tué, Napoléon le nomma pour la seconde fois à ce poste, qui acquérait d'autant plus d'importance que l'admirable conduite du maréchal, pendant toute la retraite de Russie, l'avait éminemment grandi dans l'opinion et que les plus hauts commandements allaient lui être réservés.

Cette nomination prouvait assez que Napoléon n'avait pas oublié le service rendu à Orscha et à Bobr; car loin d'être sollicitée par le maréchal, comme en 1807, elle parut lui avoir été fort désagréable à cause de la manière dont ils s'étaient séparés au retour d'Espagne, à la fin de 1809[1].

[1] A cette occasion, nous pourrons citer un fait que nous tenons de témoins honorables. Napoléon, causant un jour de Jomini avec le prince Wenzel-Lichtenstein, envoyé autrichien pour négocier un armistice en 1814, lui dit : « Si Jomini n'avait pas été malade, il serait devenu maréchal de France.» L'appel qu'il

Sur la place du Lutzen, Jomini, au bras de son ami Guilleminot, ayant rencontré l'Empereur à cheval, celui-ci l'appela et lui dit : « Jomini, je vous envoie au » corps de Ney comme chef d'état-major ; il commandera à trois corps d'armée qui lui feront plus de 80 » mille hommes. Major, allez, et faites-moi de la bonne » besogne. »

Jomini, on va le voir, répondit largement à ces témoignages d'estime ; mais comment en fut-il récompensé ?... Nous touchons ici à un des grands événements de sa carrière.

Il rejoignit le maréchal Ney, le 4 mai, à Leipzig ; leur première entrevue fut, comme on le pense bien, assez embarrassée. Jomini s'excusa d'être imposé, en produisant ses ordres, et il assura son chef de tout son dévouement.

Replacé enfin dans sa vraie sphère, il s'y voua avec le même zèle qui l'avait toujours animé [1].

lui avait adressé, de le rejoindre à Paris dans ce moment critique où il était menacé de l'Europe entière, montre bien en effet que Napoléon, éclairé par les événements ainsi que par les derniers services de Jomini, lui avait sincèrement pardonné son malheureux et prophétique mémoire contre la campagne de Pologne.

[1] C'est là qu'il fit la connaissance de Koch qui lui fut donné comme aide-de-camp. Celui-ci arrivait d'Espagne, où il était chef de bataillon, quoique capitaine seulement, en France. Il avait quitté le service d'Espagne à la suite de la décision de l'Empereur motivée sur quelques mauvais avancements faits par Joseph et portant que les officiers français revenant du service d'Espagne descendraient d'un grade dans la grande armée.

Koch s'annonçant d'abord verbalement à Jomini, qu'il trouva à son bureau à Leipzig, où il travaillait seul avec un secrétaire, la première question que lui adressa le général fut : « Savez-vous écrire ? » Il avait en effet plusieurs officiers, anciennement mis à la réforme, qui savaient à peine signer leurs noms. Jomini, pour sonder les connaissances de son nouvel aide-de-camp, lui deman-

dait ce qu'il pensait des opérations, quels ouvrages il avait lus, etc. Koch répondit, en brave troupier, qu'il avait lu Guibert, Menil-Durand, etc., deux volumes de son général; qu'il n'y avait pas compris grand'chose, en les jugeant d'après ce qu'il avait vu lui-même dans ces grandes batailles, et qu'il croyait que le mieux était toujours de faire bravement face devant soi. Jomini lui répondit : « Vous parlez très bien pour un brave capitaine de grenadiers que » vous êtes; mais j'espère que vous allez voir que, pour un officier d'état-» major, il y a autre chose encore à la guerre, et que les combinaisons et les » marches jouent le plus grand rôle. »

Koch, intelligent et brave, fut à bonne école pour faire cette expérience et il en profita. Il devint un des premiers professeurs à l'Ecole d'état-major, à Paris, et publia plusieurs ouvrages d'un mérite réel. Il vit encore à Paris, malade et aveugle depuis plusieurs années.

BAUTZEN

—

Napoléon venait de gagner la bataille de Lutzen, où il se montra aussi grand par son esprit d'à-propos qu'il s'était montré grand dans d'autres batailles par ses combinaisons ; toutefois il ne retira pas de Lutzen des profits éclatants. Le meilleur résultat pour lui fut de reprendre la Saxe et de refouler les Russes et les Prussiens au-delà de l'Elbe. Il s'agissait, pour Napoléon, d'obtenir un avantage plus décisif. Les alliés étaient indécis sur leur ligne de conduite, partagés entre les excitations patriotiques de l'Allemagne, les ménagements à garder envers l'Autriche et les exigences purement militaires de la situation. Ils avaient grande envie de se porter par leur droite pour couvrir Berlin ; mais, d'autre part, ils ne voulaient pas s'éloigner de l'Autriche à leur gauche, afin de mieux maintenir dans leurs intérêts et dans leur sphère d'action cette puissance encore flottante et offrant sa médiation armée.

En attendant, ils rétrogradaient de l'Elbe sur l'Oder, dans la direction de Bautzen. Ils avaient, à ce moment, une centaine de mille hommes sous Blücher, Wittgenstein, Miloradowich et Barelay de Tolly, commandés par l'empereur Alexandre en personne.

Bülow, couvrant Berlin avec un faible corps, était en dehors de cette armée.

Napoléon était supérieur en nombre. Il avait près de 200 mille hommes. Il garda avec lui les corps d'Oudinot, de Bertrand, de Marmont, de Macdonald, la garde, et, plus tard, la cavalerie de Latour-Maubourg, c'est-à-dire 110 mille hommes environ, pour suivre de front les alliés, et porta Ney sur sa gauche avec 80 mille hommes, soit pour le lancer sur Berlin, à la suite des alliés qui s'y porteraient, et les séparer ainsi de leur masse, soit pour le rabattre à droite, de manière à ce qu'il arrivât sur les derrières ou sur le flanc des alliés, si l'on pouvait les joindre et leur livrer bataille. Lauriston devait servir de jonction entre Napoléon et Ney. La dernière des deux alternatives fut celle qui se présenta; car les alliés, honteux de leur retraite après s'être attribué la victoire à Lutzen, s'étaient arrêtés et retranchés dans la forte position de Bautzen.

Les alliés avaient eu le temps de hérisser leur camp de plusieurs batteries retranchées; leur principale position était assise sur les mamelons de Klein-Bautzen et de Kreckwitz. La gauche, appuyée à la grande chaîne des montagnes de Bohême, donnait peu de prise à l'attaque; la droite, établie derrière les étangs de Malchwitz, était d'un accès difficile; mais, en la débordant un peu plus loin, vers Belgern, on pouvait la prendre

à revers. De plus cette position offrait deux graves inconvénients; elle n'avait qu'une ligne de retraite par Würschen et Hochkirch, sur Reichenbach, et sa ligne de bataille appuyant à la frontière neutre de la Bohême, vers son extrême gauche, il était clair que l'on enlèverait toute retraite à l'ennemi, si l'on remportait le moindre succès sur l'aile opposée. L'armée de Witgenstein s'était chargée de la défense de la gauche, depuis Baschutz et Nieder-Kayna jusqu'aux montagnes vers Cünitz; celle de Blücher tenait la droite, de Malchwitz à Kreckwitz; le centre et les réserves étaient entre Litsen et Baschutz.

Napoléon arriva le 20 mai devant Bautzen, tandis que Ney, parti d'abord de Leipzig sur Torgau, avait débouché de là sur Hertzberg et Lückau. Il avait avec lui les dix divisions d'infanterie des 3e, 5e et 7e corps. Si le bruit de la séparation des armées alliées se fût confirmé, il eût été en mesure de se placer entre elles pour empêcher entièrement une nouvelle jonction, tandis que Napoléon aurait pu le seconder par un mouvement à gauche en se jetant sur la droite des Russes. — Soit qu'il eût appris que cette séparation n'était qu'un faux bruit, soit qu'il voulût déterminer les alliés à faire cette faute, Napoléon jugea convenable de mettre sous les ordres de Ney le 2e corps, commandé par Bellune, et de lui prescrire une démonstration sur Berlin, en le faisant soutenir par le corps de Reynier, qui s'avancerait vers Dahme ou Sayda. — Le maréchal devait rester avec le 3e corps sur la grande route de Luckau à Lubben, et détacher seulement Lauriston de sa droite, pour

renforcer l'armée vers Bautzen[1]. Ney, attachant peut-être trop d'importance au mouvement contre Berlin, parut décidé, à son arrivée à Luckau, d'appuyer le mouvement de Reynier et de Bellune sur Dahme ; il dicta à son chef d'état-major des dispositions à cet effet. — Jomini, comme il l'avait fait avec Murat, à Gunzbourg, prit la liberté de représenter que c'était à droite, vers Bautzen, qu'il fallait marcher, et non à gauche, sur Dahme.

Le maréchal ayant insisté, en opposant les ordres de l'Empereur, Jomini lui répond qu'on peut toujours désobéir sans danger et même avec succès, quand on reste fidèle aux principes de la guerre; que, dans cette circonstance, le mouvement excentrique sur Berlin est contraire au système ordinaire de l'Empereur ; qu'à Bautzen est le point décisif, qui amènera nécessairement la prise de Berlin.

Jomini persuade à M. Cassaing, secrétaire intime du maréchal et qui a tout crédit sur lui, de se joindre à lui pour ébranler le maréchal; mais ce fut en vain. Alors Jomini, au lieu de signer ces ordres, selon l'usage, les fit rédiger comme devant être signés par le maréchal, et raconte lui-même cet incident dans une lettre au baron M......, datée de Liegnitz, 17 juin 1813. — Etonné de cette formule inusitée, le maréchal en demanda l'explication, et Jomini lui fit observer que ce mouvement étant absolument en opposition aux prin-

[1] Ney commandait, outre les cinq divisions de son corps, trois divisions de Lauriston, deux de Reynier, deux de Bellune et le corps de cavalerie de Sébastiani; en tout quatorze divisions, comptant près de 100 mille hommes.

cipes qu'il avait exposés dans tous ses ouvrages de stratégie, il ne pouvait se résoudre à compromettre en même temps l'armée et sa réputation militaire : il préférait donner sa démission de chef d'état-major et aller, s'il le fallait, sur Berlin avec une brigade dont on lui confierait le commandement; mais y porter toutes les forces du maréchal, et en signer l'ordre, c'est ce que sa conscience ne lui permettait pas de faire. — Ney, appréciant cette fermeté de conviction, et ayant peut-être des ordres particuliers, refusa aussi de signer. Jomini lui dit alors :

« Nous resterons donc où nous sommes, ce qui vaut » toujours mieux que de se jeter sur notre gauche, » lorsque toutes les règles de la guerre et le salut » de l'armée exigent que nous nous jetions sur la » droite. »

Quelques heures après, le général Kellermann, commandant l'avant-garde de Ney, lui annonça de Lubben que le corps d'élite russe du général Barclay de Tolly, fort de 15 mille hommes, arrivant de Thorn, venait de se diriger sur Bautzen pour renforcer l'armée alliée. — Cette nouvelle contribua sans doute à donner force aux justes raisons de Jomini en servant de motif déterminant pour dévier aux ordres reçus, et les deux corps d'armée marchèrent le 17 vers Seuftenberg et Hoyerswerda, à la suite de Lauriston. — Le général Jomini conseilla alors de porter le duc de Bellune et la cavalerie de Sébastiani sur Spremberg pour compléter la manœuvre qui tendait à se saisir de la seule ligne de retraite des alliés. — Ce mouvement ne fut pas exécuté, soit que Ney craignît de trop isoler ce corps, soit que

Bellune n'ait pas marché assez vivement pour arriver à temps.

Le vainqueur d'Elchingen s'avançait donc processionnellement, depuis le 18, avec le 3e corps, dans les bois de Seuftenberg, précédé par Lauriston, et suivi, à une marche d'intervalle, par Reynier et par Bellune. — Les communications avaient été gênées par les partisans de Lutzow; plusieurs ordres importants avaient été interceptés. — Des duplicatas lui furent envoyés par des émissaires; le seul qui arriva fut un partisan saxon, dont il fit la rencontre près de Hoyerswerda, et prescrivant une marche qu'il exécutait depuis deux jours, sur les instances de son chef d'état-major.

Quelques historiens ont émis des doutes sur la véracité de ce récit, en se fondant sur l'existence dans les bureaux des ordres donnés par l'Empereur au maréchal, et qui prescrivaient précisément le mouvement proposé par Jomini. — Mais nous leur objecterons que cela ne prouverait rien, car le corps de partisans de Lutzow interceptant pendant plusieurs jours les communications, enleva plusieurs courriers. — Ce qui est incontestable, c'est : 1° que le maréchal demanda un ordre de mouvement dans la direction de Dahme, et que Jomini, refusant d'y attacher son nom fit écrire par son aide-de-camp, le capitaine Koch, cinq lettres, que le maréchal devait signer lui-même ; 2° que la nouvelle donnée par Kellermann de la marche de Barclay, détermina le maréchal à se diriger sur Bautzen comme son chef d'état-major le proposait avec tant d'insistance; 3° que le corps d'armée était déjà à Hoyerswerda lorsqu'un paysan saxon, portant dans sa botte un ordre chiffré de l'Em-

pereur de prendre cette direction, arriva et causa au maréchal une vive satisfaction, ce qui autorise à penser qu'aucun ordre pareil ne lui était parvenu antérieurement, et que, s'il avait été expédié, Lutzow l'aurait intercepté. — Admettant même la supposition que le maréchal eût reçu un pareil ordre et voulût le cacher à son chef d'état-major, afin de mieux dissimuler ses véritables intentions, on reconnaîtra toujours dans la conduite et les conseils de celui-ci l'habileté avec laquelle il jugeait les opérations et prévoyait tout ce qui pouvait assurer leur réussite; il fut donc à Luckau ce qu'il avait été à Ulm, Jéna, Eylau et Soria. Quittons donc ces oiseuses digressions et revenons aux opérations de l'aile gauche.

Le terrain entre la Sprée et la Schwartze-Elster est coupé de grandes forêts marécageuses; c'est une tourbière où l'on ne peut guère cheminer, en automne et au printemps, que sur deux routes étroites.—Lauriston, détaché dès le passage de Torgau, avait marché à pas lents et mesurés par Dobrilugk; ses bagages obstruaient les chemins. Ney, arrivé le 19, au milieu de ses colonnes, à Hoyerswerda, le dirigea sur Weissig pour flanquer sa marche et dégager la route de Kœnigswartha, qu'il voulait suivre avec les 3e et 7e corps. — Au bruit de son approche, les alliés, ignorant sa force et croyant sans doute n'avoir à faire qu'au corps de Lauriston, conçurent le projet de le battre isolément, et détachèrent à sa rencontre le général Barclay avec son corps et celui de York.

Instruit, de son côté, de l'arrivée de Ney aux environs de Hoyerswerda, Napoléon poussa, le 19, une di-

vision italienne du corps de Bertrand sur Kœnigswertha, afin d'assurer la jonction. — Cet incident donna lieu à une double échauffourée. — Barclay, marchant à Kœnigswertha, tomba sur la division italienne, qui n'était point sur ses gardes, quoique bivouaquée au milieu des bois; elle fut surprise et dispersée avec perte de tout son canon et de 1500 prisonniers. — Ceci se passait à une lieue de l'avant-garde de Ney : Kellermann, qui la commandait, accourut pour sauver les débris des Italiens, et Barclay se replia à son approche. — York n'avait pas été aussi heureux. Sa colonne donna à Weissig sur le corps entier de Lauriston, et fut culbuté après un combat dont la division Maison eut les honneurs, et qui coûta aux Prussiens plus de 3,000 hommes.

Ces incidents n'influaient en rien sur la grande question; les pertes étaient à peu près balancées, et les corps alliés rejoignirent leur armée. Ney déboucha, le 20, de Kœnigswartha sur Leichmann et Klix. — Pendant cette marche, une canonnade des plus vives, tonnant dans les environs de Bautzen, indiquait à ce maréchal que son arrivée ne pouvait être plus opportune et que la présence des dix divisions qu'il amenait allait sans doute décider un des plus grands événements de la campagne. — Il fit donc accélérer autant que possible la marche de ses troupes, malheureusement encombrée sur une seule colonne sans fin.

L'Empereur, de son côté, instruit de l'échauffourée survenue à la division italienne Peyri, avait jugé qu'il était important d'empêcher les alliés d'en profiter pour se porter en forces contre son lieutenant, et autant pour éviter ce danger que pour refouler les alliés des posi-

tions avancées qui couvraient leur camp, il ordonna l'attaque de la ville de Bautzen et des hauteurs occupées par la gauche des Russes. Les maréchaux Oudinot et Macdonald enlevèrent Doberschau et Strehta, puis s'avancèrent jusqu'à Binewitz et Auritz ; la droite et le centre passèrent la Sprée, s'emparèrent de la ville de Bautzen, et délogèrent l'ennemi des hauteurs de Nieder-Kayna et Nadetwitz, qui couvraient le front du camp retranché. — Cette manœuvre remplit son but : les alliés, ne comprenant pas que le point décisif de la position était sur leur droite, renforcèrent au contraire la gauche de Miloradowich dans les montagnes.

Le maréchal Ney, en arrivant vers Klix avec son avant-garde, trouva le général Lauriston aux prises avec l'arrière-garde de Barclay. Le village de Klix, situé sur un bras de la Sprée, fut disputé jusqu'à la nuit et resta au pouvoir des Français. Barclay prit position sur les hauteurs de Glein, et Ney, avec le 3me corps, sur celles entre Sarichen et Stier ; le 5me corps à Klix ; le 7me s'arrêta à une marche en arrière.

Le 21 mai, au point du jour, une bataille qui semble devoir décider du sort de l'Allemagne, sinon de l'Europe entière, va donc s'engager sur toute la ligne. Napoléon, toujours occupé du soin de fixer l'attention des souverains alliés sur leur gauche, afin de favoriser les coups plus sérieux que Ney doit frapper contre leur droite, charge Oudinot de renouveler ses attaques de la veille, sur le versant des montagnes de la Bohême par Kunitz, sur Rachlau ; Macdonald doit le soutenir : le centre, sous Marmont et Mortier, se forme en même temps devant Kayna, pour imposer aux alliés, mais ne s'engage pas.

Ney attend au bivouac, sur les hauteurs, entre Stier et Sarischen, les ordres qu'il a fait demander dans la nuit à l'Empereur par un de ses aides-de-camp ; mais la position saillante, occupée par Blücher sur les hauteurs de Nidergurk, et les nombreux coureurs de sa cavalerie forcent les officiers français à faire de grands détours pour arriver.

Le bouillant maréchal ne recevant pas de réponse et craignant de retarder son entrée en action, se décide, vers sept heures du matin, à prendre l'initiative. Le général Jomini avait avec lui un plan de la bataille de Hochkirch, perdue par Frédéric-le-Grand sur le même terrain, et dont il avait publié une relation intéressante dans ses ouvrages. Il connaissait toute l'importance de Hochkirch, dont le nom seul (haute église) indique qu'il domine tout l'échiquier sur lequel on allait opérer. Il propose donc d'y diriger toutes les forces disponibles, et rédige pour les généraux Lauriston, Souham, Albert, Delmas, Riccard et Marchand, des instructions à cet effet. C'est le clocher de cette église, qui semble se perdre dans les nues et que l'on découvre à dix lieues à la ronde, qui leur est assigné comme jalon directeur.

Tous s'ébranlent avant huit heures, et franchissent le premier bras de la Sprée auprès de Klix. Lauriston ouvre la marche ; il doit placer la division Maison en potence à droite, vers Malchwitz, pour couvrir le flanc des colonnes et contenir Blücher sur les fameux mamelons du Klein-Bautzen, position si formidable que ses avantages avaient suffi pour sauver l'armée prussienne en 1758. Les deux autres divisions se dirigent vers Gottamelde.

Le maréchal conduit lui-même cinq divisions du 3me

corps sur le moulin à vent de Glein. Toutes ces forces se dirigeront ensuite sur Hochkirch, et le 7me corps, sous Reynier, attendu vers une heure, pourra leur servir de réserve. Lauriston marchera par Baruth et Belgern, dans la même direction.

Cette manœuvre était parfaite; ses résultats devaient être incalculables; plusieurs circonstances fâcheuses vinrent en traverser le succès. Napoléon avait attendu un peu tard pour donner à Ney des instructions sur le rôle qui lui était réservé dans la bataille. Ces instructions furent même insuffisantes, car on se borna à lui envoyer, à huit heures du matin, un billet au crayon, portant l'ordre laconique d'être vers midi au village de Preititz, et d'attaquer la droite des ennemis. L'officier qui en était porteur avait dû faire le long détour par Klix; il arriva à dix heures sur les hauteurs de Glein, dont Ney venait de s'emparer beaucoup plus tôt qu'on ne comptait.

Jusque là tout allait pour le mieux; car la direction assignée aux colonnes de l'aile gauche, sur les clochers de Hochkirch, rentrait parfaitement dans le même système que la marche indiquée sur Preititz, mais il n'était que dix heures et non midi; ce village ne se trouvant qu'à six ou sept cents toises des hauteurs de Glein, le maréchal craignit d'engager l'affaire trop tôt, ainsi que cela lui était arrivé à Iéna, et au lieu de continuer sa marche victorieuse, il forma ses divisions entre Glein et la hauteur du moulin.

A son arrivée sur cette hauteur, il avait joui néanmoins d'un spectacle inouï dans les fastes militaires, en découvrant la longue file de bataillons prussiens et russes

qui lui tournaient le dos pour faire face aux corps d'armée avec lesquels Napoléon menaçait de les attaquer de front : le soleil frappant sur les plaques de cuivre dont, à cette époque, les gibernes des troupes alliées étaient ornées, attestait que jamais une armée n'avait été assaillie à revers d'une manière aussi complète et aussi menaçante. L'intrépide assaillant d'Elchingen et de Friedland eût probablement poussé avec ardeur les avantages qu'il venait d'obtenir, sans l'arrivée de l'officier qui lui apportait ce fatal ordre d'être à Preititz pour midi seulement; mais il manqua à son caractère ordinaire en ne sachant pas l'interpréter. Le général Jomini lui représenta vainement que l'Empereur avait indiqué l'heure dans la persuasion que son ordre trouverait l'aile gauche encore en arrière de Klix; or, il fallait bien lui laisser le temps matériel d'arriver. Mais dès qu'on avait démasqué le mouvement et tourné déjà la position des alliés, il fallait en profiter, sans cela toute la manœuvre serait manquée. Le maréchal objectait qu'il était trop scabreux de déranger les combinaisons de l'Empereur; car, s'il était permis, à deux ou trois marches de lui, de dévier à ses ordres par suite de circonstances imprévues et subites, il n'en était pas ainsi sur le champ de bataille même. Jomini répliqua que, dans le cas actuel, on pouvait le faire sans crainte; car l'Empereur ayant chassé les alliés de Bautzen à l'entrée de la nuit, et bivouaqué en présence de leur position, il se trouvait en mesure de commencer à l'attaquer de front, dès l'instant où il entendrait que Ney assaillirait Preititz.

Le maréchal coupa court à ces observations, en char-

geant son chef d'état-major d'aller s'assurer pourquoi Lauriston n'avançait pas par Gottamelde ; toutefois il se ravisa, et, pendant l'absence du général Jomini, il prit le parti de lancer la division Souham seule sur Preititz, flanquée seulement à gauche par l'avant-garde sous les ordres de Kellermann, et laissant ses quatre autres divisions à un quart de lieue de là, hors de portée de soutenir une attaque partielle, qui, dès lors, ne pouvait être que désastreuse.

Dans ces entrefaites, Jomini, réfléchissant que la singulière mission qu'on lui avait donnée pourrait aussi bien être remplie par un de ses officiers, charge le capitaine Koch de porter les ordres du maréchal à Lauriston et se hâte de revenir sur ses pas pour rejoindre son général en chef. A son arrivée sur la hauteur du moulin à vent, il aperçoit, à son grand étonnement, la division Souham courant ainsi seule sur Preititz. Il prend la liberté d'exprimer ses craintes, et le maréchal lui ordonne alors de faire avancer en intermédiaire la division Delmas avec une batterie de position. Il n'était déjà plus temps ; Souham ayant pénétré sans soutien dans le village, au moment où Blücher détachait Kleist pour seconder Barclay, donna au milieu de deux corps et souffrit beaucoup sans utilité ; sa division revint à la débandade. Ney, comprenant alors combien il importait de réparer cet échec, et instruit vers midi de l'approche des colonnes de Reynier, qui se montraient derrière Klix, conduisit lui-même ses trois divisions sur Preititz.

Lauriston, qui avait guerroyé vers Gottamelde à la tête de deux divisions d'infanterie contre un faible dé-

tachement de 3000 hommes sous le général Tschaplitz, affirmait qu'il avait devant lui des forces supérieures et n'avançait qu'à pas de loup dans le terrain fourré qui le séparait du village de Baruth; le corps de Barclay eut ainsi le loisir de le devancer à Belgern et d'y prendre une forte position. On avait perdu beaucoup d'hommes et un temps précieux sans aucune utilité; si Ney eût donné tête baissée comme à Friedland, il fût arrivé dès midi derrière la ligne ennemie, sur la chaussée de Wurschen, entre Belgern et Burschwitz; et on ne saurait calculer les suites immenses que devait avoir un mouvement entièrement semblable à celui que Blücher exécuta deux ans plus tard à Waterloo.

Cependant le succès n'était que différé ; il était temps, vers une heure, d'obtenir encore de grands résultats. Malheureusement Ney n'apprécia pas sa position. Comme il pénétrait dans Preititz, Blücher, qui se trouvait attaqué à dos, fit descendre sa réserve sous Kleist des hauteurs de Klein-Bautzen, avec une vingtaine de pièces. Ce canon, battant dans le flanc des colonnes du maréchal, lui fit oublier la direction de Hochkirch, que son chef d'état-major avait indiquée le matin, et au lieu de déboucher devant lui, sur la chaussée de Wurschen, entre Burschwitz et Cannewitz, il se laissa entraîner par sa maxime de marcher toujours au canon. Il fit donc tête de colonne à droite, mais rencontrant les immenses étangs dont nous avons parlé, il continua à se rabattre dans la fausse direction de Malchwitz, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un chemin étroit entre les deux étangs. Il s'agissait alors d'escalader les hauteurs abruptes du Teufelstein (Pierre du Diable), opération d'une

difficulté extraordinaire, qui donna le temps à Blücher de filer sur Klein-Burschwitz, tandis que le 3me corps grimpait sur les mamelons derrière Malschwitz, position dominant à la vérité tout le champ de bataille, mais qui déviait entièrement de la direction de manœuvre qu'on devait suivre pour s'emparer de la ligne de retraite des alliés. L'apparition d'une quarantaine d'escadrons ennemis déployés dans la plaine, entre Preititz et Burschwitz, contribua aussi à décider Ney à ce funeste mouvement sur la droite, car il n'avait, pour toute cavalerie, que dix faibles escadrons, et craignit de se hasarder en plaine en laissant Blücher sur les hauteurs derrière lui.

Tandis que ceci se passait au point décisif de la bataille, Napoléon avait fait engager, de son côté, les corps qui devaient assaillir le front de l'ennemi. Oudinot, à l'extrême droite, continua à combattre avec ardeur au pied des montagnes de Bohême contre Miloradowich et le prince Eugène de Wurtemberg; Macdonald le seconda, et maintint le combat vers Binowitz et Rabitz. Marmont et le duc de Trévise continrent le centre et les réserves ennemies, sur les hauteurs, entre Kiechwitz, Baschutz et Jeukwitz.

A midi, le canon de Ney annonça que le moment de frapper au centre était venu. Soult s'élance, à la tête du corps de Bertrand, de Doberchutz, sur les hauteurs de Kreckwitz, où il assaillit Blücher de front, à l'instant où il s'est dégarni pour défendre Preititz. Le duc de Raguse, placé devant les retranchements russes de Baschutz, les canonne et se dispose à les attaquer. La jeune garde et les 8,000 chevaux de Latour-Mau-

bourg attendent avec impatience dans le ravin de Nadelwitz qu'il donne le signal de la victoire. Blücher, renforcé par une division russe, menace de repousser Bertrand; dans ce moment, Napoléon lance cette réserve d'élite sur Litter. Blücher, ainsi débordé à gauche par Trévise et Latour-Maubourg, menacé à revers par Ney et poussé par Soult, ne saurait résister à ces attaques concentriques et se retire au-delà de Burschwitz comme un lion traqué par de vigoureux chasseurs. Marmont pénètre alors vers Baschutz, que les Russes ne peuvent plus défendre sans être coupés. Ney, en s'élevant au même instant de Preititz sur les mamelons de Klein-Bautzen, eut la douleur de n'y plus trouver un seul Prussien et de les voir filer au loin sur une route dont il était plus rapproché qu'eux, deux heures auparavant; peu s'en fallut que ce maréchal, qui avait commencé la bataille derrière le camp des alliés, ne la finit derrière les colonnes du corps de Bertrand, auxquelles il envoya même quelques coups de canon, en les prenant pour ennemies.

La retraite des Prussiens fut protégée par Barclay, qui, forcé sur les hauteurs de Glein, au lieu de changer de front pour former un crochet en potence, préféra se placer en échelon plus reculé sur les hauteurs de Belgern, et couvrit ainsi l'avenue de Würschen contre Lauriston et Reynier. Celui-ci venait d'arriver sur le champ de bataille vers trois heures; il se forma dans la plaine de Cannewitz, et engagea à quatre heures une vive canonnade contre Barclay. Ney, redescendant de ses fatales hauteurs, vint l'appuyer avec le 3me corps; Lauriston joignit sa gauche en se formant en face de Rackel.

A l'entrée de la nuit, Barclay se mit en retraite, et les Saxons entrèrent pêle-mêle avec son arrière-garde dans Würschen.

Dans ces entrefaites, la gauche des Russes avait lutté bravement au pied des montagnes contre les corps d'Oudinot et de Macdonald. Dès que le centre des Français fut maître de Burschwitz et de Litten, Napoléon ordonna à Marmont de se rabattre du centre à droite pour prendre cette aile gauche à revers et lui couper la route de Hochkirch. Il n'était plus temps; Miloradowich commençait sa retraite, et le défaut de cavalerie ne permettait pas de le gagner de vitesse. La nuit mit fin au combat ici comme à Würschen.

En suivant le mouvement des batailles respectives, on voit que Ney et Lauriston, ayant huit divisions, ne combattirent que contre Kleist et Barclay, qui n'avaient pas plus de 25 mille hommes; ils auraient dû les accabler, et laissèrent au contraire abîmer la division Souham.

Si Ney eût exécuté l'ordre parfait qu'il avait, sur la sollicitation de son chef d'état-major, donné à huit heures du matin, en déployant la moitié de l'énergie qu'il avait montrée à Elchingen et en tant d'autres occasions, c'en était fait de la majeure partie de l'armée ennemie et de tout son matériel; les alliés n'eussent guère sauvé que leur aile gauche et leur cavalerie. L'Autriche, après une telle victoire, se fût probablement rangée sous les bannières de Napoléon, qui les eût ramenées victorieuses jusque sur la Vistule, sinon sur le Niémen. Le salut de son Empire dépendit ainsi d'un moment de faiblesse du plus vaillant de ses géné-

raux. Il est juste néanmoins de reconnaître que toute la faute ne peut être attribuée à Ney seulement, car il était trop éloigné de Napoléon pour en avoir des ordres prompts, complets et précis. D'autre part il en était trop près et sur un point trop décisif pour que lui, habitué à obéir bravement en tout, ne fût pas jeté dans l'embarras par l'ordre laconique qui lui indiquait simplement la direction sur Preititz, sans lui indiquer ce qu'il devait faire ensuite. Il eût été plus à son aise, et les choses eussent mieux tourné si cet ordre lui avait prescrit, en outre, d'obliquer à gauche depuis Preititz.

Mais la bataille était cependant gagnée. Si Blücher n'avait pas été pris, comme il aurait dû l'être, il avait, du moins, dû abandonner ces Thermopyles de l'Allemagne, qu'il avait juré de ne pas quitter. Les alliés avaient perdu un grand nombre de blessés et de tués, ainsi que le champ de bataille et devaient rétrogader jusqu'à l'Oder.

C'était donc un succès. Il fut d'autant plus célébré qu'on avait plus d'intérêt à le faire, pour gagner les indécis. De toutes parts retentissaient des éloges en l'honneur de Ney, qui, malgré tout, avait été le héros de la journée, et le maréchal, toujours juste quand son amour-propre n'était pas trop en jeu, reportait loyalement sur son chef d'état-major bon nombre de ces éloges. Il écrivit à l'Empereur qu'il devait beaucoup à Jomini dans cette affaire et demanda pour lui un avancement, qui n'était qu'une légitime récompense de ses nombreux services. En tête de six cent quarante propositions d'avancement, faites au grand état-major pour son corps d'armée, le maréchal Ney écrivit lui-même, sur le tableau dressé à cet effet, le nom de son chef

d'état-major, pour le grade de général de division....

Jomini allait enfin recevoir une position digne de ses facultés, où il ne pourrait plus être écrasé par de vulgaires envieux, où il pourrait peut-être agir d'après ses inspirations et cueillir une fois des lauriers pour son propre compte. Un avenir tel qu'il l'avait rêvé longtemps semblait enfin s'ouvrir devant lui. Ses ouvrages lui avaient déjà fait une réputation européenne; ses actes et une récompense publique allaient la consacrer. On était forcé de reconnaître qu'il était homme d'épée, intelligent et brave, autant qu'écrivain éminent.

Mais Berthier veillait!!... Quoiqu'il eût, après Bautzen, assez de besogne pour s'y vouer tout entier, la part que Jomini avait prise à cette journée était trop considérable pour qu'il pût la dédaigner et laisser échapper la première occasion de satisfaire de vieilles rancunes; le hasard lui en fournit bientôt une.



ABANDON DU SERVICE DE FRANCE

—

Le chef d'état-major du 6me corps tardait, par des causes fort justes du reste, à envoyer des états de situation détaillés (dits de quinzaine), et, dans son zèle exagéré pour le service, il s'était permis (bien entendu avec la sanction du maréchal) de renvoyer au major-général un capitaine incapable d'être officier d'état-major. Il n'en fallait pas davantage pour exciter des murmures contre lui au quartier-général impérial et faire renouveler des tracasseries semblables à celles dont il avait eu à souffrir précédemment. Instruit de ces circonstances par un de ses amis, et toujours sous l'impression des incidents de 1810, voici comment il s'en exprimait dans une correspondance intime, datée de Liegnitz 17 juin 1813 :

« Après avoir commencé par vous parler de mes

» services et de mes espérances, il faut que je vous » dise que le prince de Neuchâtel renouvelle ses tra- » casseries pour de misérables minuties; sa corres- » pondance, toujours pleine de reproches, annonce un » orage. J'ai tardé un peu l'envoi des états de situation » qu'on dresse tous les quinze jours; c'est une forma- » lité d'une importance secondaire, que je n'ai pu rem- » plir faute d'avoir reçu de la division Souham, toute » composée de régiments provisoires, les états néces- » saires pour dresser le mien. Quant à l'autre tort qu'on » m'impute, c'est d'avoir renvoyé un officier à Dresde » parce qu'il faisait peu d'honneur au corps de l'état- » major. Voilà un grand crime : qu'en dites-vous? Le » fait est qu'on exige des choses inouïes de l'état-major » et qu'on s'applique à le composer des officiers les » plus incapables; on y jette tout ce qu'on ne veut pas » ailleurs, et l'on s'obstine à confondre l'officier d'état- » major, indispensable à la préparation des travaux les » plus importants, avec les porteurs de dépêches, qu'on » ferait mieux de choisir parmi les courriers. Loin de » me blâmer, on devrait m'applaudir d'avoir renvoyé » un homme qui ne peut que compromettre le service. » Vous conviendrez qu'il faut avoir bien envie de trou- » ver des torts, pour me chicaner sur de pareils mo- » tifs, au moment où il s'agit d'une promotion qui doit » décider de ma vie.

» D'après des traitements semblables et si peu mé- » rités, comment oserais-je espérer que l'Empereur » pensât de moi ce que vous m'en avez écrit, et qu'il » fût disposé à faire droit aux demandes du maréchal » en ma faveur? Passe encore qu'on me prive de toute

» récompense, tandis qu'on en accorde autour de moi
» à six cents officiers qui, soit dans le conseil, soit dans
» la bataille, n'y ont pas acquis autant de titres. Mais
» qu'au lieu de ces récompenses, on me prodigue des
» reproches injurieux, c'est trop fort; et vous convien-
» drez que, pour les supporter, il faut une terrible dose
» de résignation.

» Ainsi, au moment où je me croyais arrivé au terme
» de mon ambition, me voilà donc rejeté encore une
» fois loin du but, par les persécutions de ce malheu-
» reux prince!... Ma tête n'y tient plus, et je ne me
» sens pas la force de vous en dire davantage pour au-
» jourd'hui. D'ailleurs le départ de l'estafette me presse;
» et je finis en vous suppliant de faire quelques démar-
» ches pour me tirer de cette perplexité. »

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis le départ de cette lettre, lorsque l'orage éclata avec une violence dépassant même toutes les appréhensions de Jomini. Un courrier de cabinet lui apporta la décision foudroyante qui devait briser sa carrière.

Voici la manière dont il en rendit compte à l'ami qui l'avait averti :

Liegnitz, le 24 juin 1813.

« Je viens de recevoir votre lettre du 20; vous devez
» juger à quel point je suis atterré. Le même courrier
» qui me l'apportait m'a remis l'agréable épître du
» prince de Neuchâtel. *Il ne s'est pas contenté de me*
» *mettre aux arrêts, il m'a fait mettre à l'ordre de*
» *l'armée comme remplissant mal mes fonctions;* puis,
» pour donner plus de solennité à cette punition, il me

» l'envoie par un courrier de cabinet, honneur ordi-
» nairement réservé aux princes et aux ambassadeurs,
» et que je serai obligé de payer à mes frais. Vous
» voyez, mon cher, que le persécuteur n'a rien négligé
» pour me faire avaler la ciguë jusqu'à la lie. Il n'a que
» trop atteint son but. Depuis six heures une fièvre ar-
» dente me dévore!... Envoyé aux arrêts, mis à l'ordre
» du jour comme un chef d'état-major incapable, après
» tout ce que j'ai fait, et au moment où j'attends une
» promotion pour prix d'une conduite que peu d'offi-
» ciers auraient osé tenir!!... Ah! mon cher, c'en est
» fait : jamais je ne supporterai un affront si cruel!....
» Je me regarderais comme le plus misérable des hom-
» mes, si j'étais capable de servir un quart d'heure de
» plus. Officier étranger, me dévouant à la France et
» au grand capitaine qui la gouverne, servant l'un et
» l'autre avec enthousiasme, sans aucun lien ni avan-
» tage national, je recevrais pour prix de mon zèle des
» injures et une flétrissure!... Et dans quel temps,
» grand Dieu! quand l'armée, habituée depuis six ans
» à un avancement sans exemple, voit de toutes parts
» des sous-lieutenants devenus rois, et des officiers très-
» ordinaires devenus généraux en peu de campagnes.

» Je recevrais la mort comme un bienfait du ciel;
» mais serais-je assez lâche pour me la donner moi-
» même et me punir ainsi des sottises d'autrui? Irais-je,
» moins grand mais aussi malheureux que Bélisaire,
» mendier une obole et maudire le souverain ingrat
» qui me réduit ainsi à la mendicité? Car, vous le sa-
» vez, au retour de Russie je ne possédais pas de quoi
» refaire mes équipages, ni donner du pain à ma fa-

» mille, bien que j'eusse rempli des fonctions où il ne
» m'eût pas été difficile de songer à la fortune [1].

» Ce qu'il y a de plus terrible dans mon affaire, c'est
» que le misérable état de situation qui en est le pré-
» texte arrivait sans doute à Dresde au moment même
» où le courrier qui vient de me déshonorer aux yeux
» de l'armée en partait.

» On dit que le courrier prochain nous apportera
» les promotions sollicitées par le maréchal. Puisqu'on
» me signale à l'armée comme incapable, il n'est guère
» probable qu'on me fasse figurer sur ce tableau, et
» alors ma perte devient inévitable ; je ne pourrai ja-
» mais supporter cette exclusion. Dans deux jours, je
» saurai si je suis définitivement condamné ; car vous
» pensez bien que dans cette horrible position il s'agit
» d'être ou de ne pas être *(to be or not to be)*. »

. . . .

Jomini espérait que sa promotion au grade de général de division, sollicitée par le maréchal Ney, viendrait réparer le coup qui lui était porté, en prouvant à l'armée qu'il était encore digne de son estime. Il fut cruellement déçu. Laissons encore la parole à sa correspondance particulière de cette époque :

Ce 13 août 1813.

« Enfin, mon cher ami, la mesure est comblée ; le
» courrier vient d'arriver avec toutes les promotions ;

[1] Le général avait perdu tout ce qu'il possédait en 1810, lorsqu'il voulut la première fois quitter le service ; le système continental fut la cause que la maison de Bâle où il avait placé son avoir fit faillite et ne paya qu'un sixième du petit capital qui lui avait été confié.

» il n'y en a pas moins de six cents pour notre corps » d'armée. Tous ont reçu des signes de satisfaction et » de gloire ; celui seul qui, au dire du maréchal lui- » même, avait le plus contribué à la victoire, est ré- » compensé par les arrêts !!...[1] Une fièvre brûlante » me consume. Demain, hélas ! j'aurai abandonné ces » drapeaux ingrats, où j'ai trouvé de pareilles humilia- » tions et qui ne sont pas ceux de ma patrie !.... A » quelle affreuse alternative le malheureux m'a réduit !

» J'écris une longue épître à l'Empereur, pour lui » expliquer tous les motifs de ma démarche ; il me la » pardonnera, car j'ai contribué aussi à l'élever sur le » pavois !!... Et si ma plume a été consacrée à sa gloire » aussi bien que mon épée, il hésitera à sévir contre » un homme qui lui a été utile pendant treize ans, et » qu'une injure insoutenable a poussé à bout. Dans tous » les cas, j'espère conserver l'amitié de tous ceux qui » ont connu mon attachement pour la France.

» Je n'ai pas besoin de vous dire où je vais. Le sou- » verain généreux, qui m'a donné asile en 1810, doit » disposer dès aujourd'hui de la dernière goutte de mon » sang. Là, du moins, je ne serai ni vexé ni humilié, si » jamais je trouve l'occasion et une position qui me » permettent de rendre des services de l'espèce de ceux » que j'ai rendus [2]. Je désire que ma lettre à l'Empe-

[1] Le tableau de promotion présenté fut retourné au maréchal Ney ; tous les noms y étaient maintenus, sauf celui du général Jomini et de son aide-de-camp, biffés, à l'encre, de la main de Berthier.

[2] Nous verrons plus tard qu'en traçant ces lignes Jomini se trompait. Il trouva un nouveau Berthier dans l'armée russe et y éprouva de cruelles déceptions ; il en prit néanmoins philosophiquement son parti, parce qu'il pou-

» reur parvienne jusqu'à vous ; elle ajoutera, j'en suis
» sûr, aux regrets que vous pourriez éprouver de notre
» séparation, etc. »

. . . .

Entraînés par le désir de jeter toute la clarté possible sur ce point important de la carrière de Jomini, nous ajouterons à ces citations un fragment de l'intéressante lettre qu'il adressait à l'historien Capefigue, en 1841 :

« Je n'ai pas besoin de grands efforts pour vous dé-
» peindre le sentiment d'indignation que j'éprouvai à la
» lecture du fatal ordre du jour ; car, après vingt-huit
» ans révolus, le souvenir seul m'en fait monter tout le
» sang à la tête. J'en fus d'autant plus révolté qu'au
» moment où je le reçus, le fameux état de situation
» qui en avait fourni le prétexte était parti pour Dresde
» depuis deux jours et arrivé à sa destination.

» Le célèbre connétable de Bourbon écrivait à Fran-
» çois Ier *qu'il supporterait toutes les injustices dont il*
» *avait à se plaindre, mais qu'il ne descendrait jamais*
» *jusqu'à supporter l'injure et l'humiliation.* Sans me
» croire un connétable de Bourbon, j'étais mû par les
» mêmes sentiments, et je n'étais point lié comme ce
» prince par des devoirs envers le pays où l'on me trai-
» tait de la sorte ; j'avais de plus le souvenir tout récent
» de la bienveillance que me témoignait l'empereur
» Alexandre, et mon ressentiment ne pouvait que s'ac-
» croître. Flétri à mes propres yeux, si je souffrais une

vait les attribuer à ce qu'on ne le comprenait pas. De la part de Napoléon, il en était tout autrement.

» pareille injure à la face de l'armée entière; tout plein
» encore de ce qui s'était passé en 1810; persuadé que
» j'allais combattre pour rendre l'indépendance et le
» repos à l'Europe, je n'hésitai pas à prendre mon parti.
» Profitant donc de l'armistice, je m'empressai d'infor-
» mer l'empereur de Russie que j'étais prêt à occuper
» le poste qu'il avait daigné m'assigner trois ans aupa-
» ravant, s'il était encore dans ses intentions de me le
» confier, malgré les négociations entamées et qui pou-
» vaient amener la paix. Sa réponse affirmative et pleine
» de bienveillance me rangea à l'instant sous ses dra-
» peaux. Maître, selon moi, de disposer de mon bras
» et de ma tête, je les consacrai l'un et l'autre au ser-
» vice de cet auguste monarque, avec autant de loyauté
» et de dévoûment que j'en avais mis à servir Napo-
» léon. Je sais fort bien qu'il eût été plus convenable
» de le faire en 1810, d'une manière simple et légale;
» aussi n'avais-je rien négligé pour y parvenir; la con-
» trainte seule m'en avait empêché, ainsi que je l'ai
» déjà démontré. Le moment de l'armistice, combiné
» avec celui d'une injure criante, fut donc le seul qu'il
» me fut permis de choisir; un juste ressentiment l'em-
» porta sur tous les scrupules d'un vice de forme, parce
» que j'avais le profond sentiment que le bon droit était
» de mon côté. »

L'entrée et les premiers actes de Jomini au service de Russie, bien que provoqués par une exaspération fort légitime et que tout homme qui a eu l'honneur de porter l'épaulette peut comprendre sans peine, furent pleins de loyauté et de convenance.

Le terme prévu par l'armistice de Parschwitz, pour la reprise des hostilités, s'approchant, des mesures de prévoyance redevenaient indispensables et les alliés se portaient déjà sur les points où ils devaient opérer, en entrant dans le territoire situé entre la Katzbach et l'Oder, neutralisé par l'armistice [1].

Le maréchal Ney, plein d'une confiance chevaleresque, avait établi ses camps d'infanterie sur la ligne même de la Katzbach, où commençait le territoire neutralisé durant l'armistice. Son artillerie, dont tous les attelages avaient été cantonnés dans les villages jusqu'à douze lieues derrière la ligne, se trouvait ainsi aventurée devant un front que rien ne couvrait. Jomini proposa, le 13, au maréchal de porter sa cavalerie légère à Wahlstadt, sur le territoire dont la neutralité cessait par le fait même de la dénonciation de l'armistice ; le but de ce mouvement était d'éclairer et de couvrir son camp et son quartier-général, qui se trouvait lui-même aux avant-postes avec de nombreux parcs. Le maréchal s'y refusa par un scrupule fort louable quant à l'intention, mais qui était mal fondé : le droit des gens exigeait sans doute que l'on ne commît aucun acte hostile avant le 16 août, mais il n'interdisait nullement la faculté de faire avancer des troupes légères pour éclairer les mouvements de l'ennemi, sauf à s'arrêter au moment où l'on rencontrerait ses vedettes.

Macdonald, qui commandait à la droite de Ney, en jugea comme Jomini, et poussa des reconnaissances sur

[1] Le terrain entre la Katzbach et l'Oder avait été inoccupé par les deux partis et déclaré neutre, afin d'éviter toute collision entre les avant-postes, tant que dureraient les négociations.

ce territoire; Blücher fit bien plus : il y porta 100 mille hommes.

Le maréchal Ney ayant repoussé la proposition de Jomini, celui-ci jugea qu'il pourrait s'en trouver compromis, si Blücher, mieux avisé que lui et grand amateur de surprises, s'avançait, le 15, à proximité des camps pour les assaillir, le 16, au point du jour. Il prit donc sur sa responsabilité d'ordonner à la cavalerie légère du général Beurmann de marcher en toute hâte de Lubben sur Liegnitz, de traverser la ville et de se placer à la rive droite de la Kätzbach, afin de couvrir ainsi le quartier-général, les parcs et les camps contre toute surprise. En même temps il ordonna à toutes les compagnies du train d'artillerie de marcher jour et nuit pour se rassembler à Liegnitz le plus tôt possible. Tout l'état-major du maréchal peut attester quel fut l'étonnement de celui-ci au milieu de la nuit, lorsque le bruit des fanfares de sa propre cavalerie, traversant Liegnitz à son insu, vint lui apprendre que Jomini avait pris soin de le couvrir malgré lui.

Parti dès le matin de ce même jour, le 14 août, pour rejoindre l'empereur Alexandre à Prague, Jomini rencontra à Jauer le corps prussien du comte Langeron en pleine marche vers la Katzbach, ainsi qu'il l'avait craint. Ce général, auquel Jomini fit observer qu'il violait ainsi le territoire neutre avant l'expiration de l'armistice, répondit que toute l'armée de Blücher en avait fait autant, mais que du reste on s'arrêterait quand on rencontrerait les postes français. Jomini se garda bien, comme de raison, de dire un mot de la position hasardée dans laquelle se trouvaient encore les camps du maréchal Ney.

En effet, Jomini était un soldat passionné pour son art, qui se libérait, comme il pouvait, d'une chaîne entravant et humiliant sa carrière, et non un traître recherchant un profit ou une vengeance.

Un second fait qui n'est pas moins significatif est celui-ci : quatre jours après son arrivée au quartier-général des Souverains alliés, se trouvant à table en face de ces monarques, l'un d'eux lui demanda quelle était la force du corps de Ney, sans réfléchir sans doute à ce qu'une pareille question avait de pénible pour lui. Jomini répondit que S. M. le roi de Prusse avait conservé assez de rapports avec ses autorités de Silésie pour connaître à peu près cette force, mais que dans tous les cas ce n'était point à lui Jomini à la divulguer. L'empereur Alexandre le remercia hautement de cette réponse, en lui disant qu'elle justifiait la confiance dont il l'avait honoré.

A quelques jours de là, Jomini refusa même de communiquer à un général, envoyé par le prince de Schwarzenberg, l'organisation de l'armée française en brigades et divisions, bien que la force des régiments n'y fût point indiquée, ne voulant pas que le moindre reproche pût lui être fait à ce sujet.

Ces trois faits suffisent à montrer que les accusations dont Jomini fut l'objet de la part d'hommes ignorants ou vindicatifs sont dénuées de fondement et qu'il n'a point passé aux Russes, comme on dit, pour leur livrer le plan des Français. Napoléon lui-même, comme on le verra plus loin, l'a justifié de cette accusation aussi stupide que calomnieuse.

Quelques malveillants ont même répandu le bruit

que Jomini n'avait cédé qu'à des appâts de fortune — de fortune militaire, oui : mais de fortune matérielle ou d'argent, infâme calomnie! *Il avait comme chef d'état-major 48 mille francs, tant pour appointement que pour frais de bureau, il demanda que la moitié seulement lui fût assurée.* Il ne fut question de fortune qu'après; on la lui promit sans qu'il le demandât, et par reconnaissance de ce qu'il avait démontré les dangers du plan de campagne de Trachenberg; mais on se borna à ces promesses. Ce ne fut que 13 ans plus tard, sous l'empereur Nicolas, que Jomini fut tiré de la position plus que précaire dans laquelle on l'avait laissé végéter.



DRESDE

—

En suivant Jomini sous le nouveau drapeau qu'il a adopté, tout lecteur raisonnable doit s'attendre à ce qu'il le serve avec le même zèle qu'il a déployé sous le drapeau français. Si son cœur souffre d'avoir à combattre quelques amis, ces amis, en petit nombre, ne sont pas ses compatriotes, et son devoir, autant que sa réputation d'habileté militaire, doit être le seul mobile de ses actes. Voyons donc maintenant quels services Jomini rendit aux alliés dans ses fonctions d'aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Ce Souverain devait avoir, croyait-on, le commandement en chef; mais, soit modestie de la part d'Alexandre, soit flatterie envers l'Autriche, encore irrésolue, le commandement fut conféré au prince de Schwarzenberg, dont le caractère loyal et chevaleresque, mais indécis, n'était pas une recom-

mandation pour un tel emploi[1]. Le généralissime était entouré d'un grand nombre de conseillers et d'aides-de-camp. Les Souverains étaient présents aux opérations et étaient accompagnés de leurs conseillers de tous pays. L'Angleterre avait également ses représentants, de sorte que les discussions et les conseils de guerre jouaient un grand rôle dans les opérations. Pendant les négociations diplomatiques du congrès de Prague, des conférences militaires avaient eu lieu entre les alliés à Trachenberg, pour arrêter un plan de campagne. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il était sorti de leurs délibérations; disons d'abord quelques mots de la situation des deux parties.

Napoléon ayant laissé échapper, par l'armistice de Parschwitz, les fruits qu'il pouvait espérer de la bataille de Bautzen, et ayant obtenu les renforts en vue desquels il avait signé l'armistice, éluda les propositions, fort convenables à la France, faites par l'Autriche au congrès de Prague pour amener la paix, ce qui jeta définitivement l'Autriche dans la coalition et contrebalança bien le renfort de 100 mille hommes qu'il avait reçu pendant l'armistice.

Mais Napoléon se proposait de tenir brillamment tête à l'orage et de déployer toutes les ressources de son système de guerre. Avec son coup-d'œil hardi et sûr, il choisit les environs de l'Elbe pour ses champs de bataille et ce fleuve pour sa première base, depuis les montagnes de Bohême jusqu'à la mer. Il s'y assura six places fortes avec des têtes de pont, pour pouvoir

[1] L'archiduc Charles était alors en disgrâce.

opérer à volonté d'une rive à l'autre; fit renforcer et approvisionner Königstein et Lilienstein, Pirna, Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg, Hambourg. De cette forte position centrale, il se proposait de fondre tour à tour, par des concentrations et des marches rapides, sur chacune des armées alliées et de les battre isolément. Il voulait répéter en grand ses belles opérations de la campagne de 1796, en Italie.

Sa seconde base était le Rhin; et à ceux qui lui témoignaient leur inquiétude pour les communications entre ces deux bases, facilement menacées par la Bohême, il répondait par des gestes de dédain: « Si » Schwarzenberg veut jouer aux communications avec » moi, je lui donnerai une bonne leçon. »

Tout son désir était de voir les alliés s'avancer entre lui et le Rhin, car se sentant bien appuyé sur l'Elbe, dont il tenait les deux rives, il se proposait de leur couper leur seule communication des montagnes de Bohême et de les acculer soit à l'Elbe, soit à la mer du Nord. Et, comme il s'attendait à cette opération des alliés, naturelle à des armées surexcitées et trop confiantes en leur nombre et en leurs forces, il avait tout préparé dans cette hypothèse et se délectait d'avance d'un succès plus éclatant que toutes ses victoires antérieures. Königstein et Lilienstein, fortement retranchées, devaient lui fournir tous les moyens d'opérer contre les communications des alliés dans la Bohême.

Il était précisément sorti des conférences de Trachenberg ce que Napoléon en attendait. L'Autriche, ayant apporté à la coalition non-seulement le renfort de trois armées, mais encore la ligne avantageuse des

montagnes de la Bohême, qui s'étendent de Glatz jusqu'aux environs d'Egra, prenait à revers la ligne d'opération des Français. Les dignitaires réunis à Trachenberg s'empressant de profiter de cet avantage, résolurent :

1° Que le prince de Suède Bernadotte commanderait au nord une armée de 130 mille hommes (corps de Woronzof, Bulow, Tauenzien, Winzingerode, Walmoden et Suédois, lesquels seraient chargés de couvrir Berlin et de prendre Hambourg gardé par Davoust ;

2° Que le général Blücher commanderait au centre une armée de 100 mille Russo-Prussiens en Silésie, pour couvrir cette province et lier les opérations de l'armée avec celles de l'armée du nord ;

3° Qu'une armée de 120 mille Russes et Prussiens, filant de Glatz par la Bohême, irait passer l'Elbe vers Brandeis pour se joindre à pareil nombre d'Autrichiens à la rive gauche du fleuve et s'avancer ainsi avec 230 mille hommes sur Leipzig, à l'effet d'y joindre Bernadotte, qui, passant l'Elbe vers Dessau, devait prendre la même direction avec 80 mille hommes [1].

Les Souverains, forts en somme de 500 mille hommes actifs, avec 1500 bouches à feu [2], espéraient ainsi réunir 300 mille combattants dans les plaines de Leipzig,

[1] Une quatrième armée (de Pologne), composée des réserves russes, se formait vers Kalisch, sous les ordres de Benningsen ; une armée autrichienne se préparait sur l'Inn, vers Braunau, moins pour combattre les Bavarois que pour se joindre à eux. Enfin, une sixième armée, composée d'Autrichiens, déboucherait de la Carinthie contre le Tyrol et l'Italie.

[2] Ils avaient, en outre, 25 mille hommes observant la Bavière et 50 mille hommes destinés à tenir tête au prince Eugène en Italie.

prendre Napoléon à revers et le forcer à se faire jour, l'épée à la main, pour regagner le Rhin. Ce plan ne manquait certes pas de grandiose, et pour le rendre moins hasardeux on avait sagement décidé que chacune des armées secondaires contre laquelle Napoléon se dirigerait en personne refuserait le combat et se mettrait en retraite. Mais on avait un peu oublié dans ce calcul que Napoléon, tenant avec plus de 300 mille hommes une zône d'opérations centrale avec d'immenses forteresses et têtes de ponts sur l'Elbe, il serait bien difficile de courir sur Leipzig sans exposer chacune des fractions alliées à être assaillie par toute la masse de ses forces.

L'empereur Alexandre, précédant son armée, était arrivé à Prague le 15 août. Il y fut joint, le 16, par les généraux Moreau et Jomini, qui, dans des circonstances semblables en apparence, étaient mus cependant par des motifs bien différents.

La première chose que Jomini fit en arrivant à Prague fut de se présenter à l'Empereur, dont l'accueil plein d'affabilité et de charmes captivait tous les cœurs. Le général en fut frappé et dut s'applaudir doublement de la résolution qu'il avait prise. Car après un pareil accueil tout lui promettait des jours de gloire et de félicité. Cette première entrevue fut du reste remarquable à plusieurs titres. L'empereur Alexandre ayant annoncé à Jomini l'arrivée de Moreau qu'il ignorait, ajouta qu'il devait considérer cette rencontre comme une sorte de justification de sa propre résolution. — « Sire, répliqua Jomini avec énergie, je ne crois pas » avoir besoin de cela, et d'ailleurs ma position n'a

» rien de commun avec celle de Moreau. Car si j'étais » Français, je ne me trouverais pas ici. » L'Empereur voyant dans ces paroles un blâme pour Moreau, parut piqué et répondit assez sèchement. « Général, je » vous prie de croire que Moreau a droit à mon estime » et à celle de tous les honnêtes gens. » — Sire, j'en » suis persuadé, mais le général dénationalisé par son » procès a des motifs personnels qui peuvent le justi- » fier et qui ne suffiraient pas pour moi si j'étais Fran- » çais...... »

L'Empereur changea de conversation en informant Jomini du plan d'opérations arrêté à Trachenberg. A la simple exposition verbale de ce plan, Jomini, saisissant avec son coup-d'œil stratégique tout ce qu'il avait d'aventureux, ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement et d'en signaler les dangers.

L'Empereur, surpris à son tour de sa désapprobation, lui dit : — « Mais on n'a appliqué ici que vos propres » principes, qui consistent surtout à porter des coups » décisifs sur la ligne d'opérations de son adversaire. — » Oui, Sire, mais sans exposer sa propre ligne de re- » traite. Or, dans le plan adopté, votre ligne sera plus » compromise que celle de Napoléon; car si vous éprou- » viez une défaite, il ne vous resterait d'autre parti pour » sauver votre personne que de passer l'Elbe à la nage » avec votre cavalerie ou dans un bateau que le hasard » pourrait vous procurer. »

Le tableau était vif et dut produire un effet prodigieux; mais ce n'était pas tout de frapper, il fallait prouver qu'on avait raison.

Le général représenta donc que Napoléon *tenant*

toutes les forteresses de l'Elbe depuis les montagnes de la Bohême jusqu'à la mer du Nord, savoir Königstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg, où il avait des têtes de ponts, il serait très heureux pour lui que les alliés s'aventurassent ainsi sur Leipzig. Qu'arriverait-il en effet si, tandis qu'ils y couraient, Napoléon laissant aux nombreuses garnisons de Magdebourg, Wittemberg et Torgau le soin de garder l'Elbe momentanément, réunissait une masse imposante pour s'emparer des montagnes de la Bohême, ce qui placerait les alliés dans un gouffre entre la mer du Nord et la ligne fortifiée de l'Elbe, dont il tiendrait tous les passages et où ils n'auraient plus un seul pont?

Quelle eût été, en effet, la situation des alliés dans les plaines de Leipzig, si Napoléon eût concentré deux de ses armées par Dresde sur Nossen ou Oederan, ou par Königstein sur Peterswalde, se plaçant avec 200 mille hommes sur leur unique ligne de communications avec les montagnes de la Bohême, d'où tous leurs approvisionnements et munitions devaient venir et qui étaient, de plus, leur unique ligne de retraite?

Un seul pont jeté sur l'Elbe par Bernadotte au-dessous de Dessau à quatre lieues seulement de Wittenberg, où le maréchal Oudinot avait trois corps d'armée (80 mille hommes) eût été détruit 24 heures après la marche de Bernadotte vers Leipzig, et les deux armées coalisées battues, sans autre retraite que celle de Leipzig sur la mer du Nord et les bouches du Veser, eussent été perdues.

Qui eût même empêché Napoléon, pendant que ses ennemis exécutaient cette course imprudente, de jeter

une partie de ses forces de Zittau sur Prague pour tenter un coup de main, à l'effet de se saisir de cette base importante?

L'empereur Alexandre fut frappé de ces raisonnements; mais comme il était difficile de changer subitement un plan concerté avec Bernadotte, Blücher et même Schwarzenberg, il envoya sur-le-champ le général Jomini avec le prince Wolkonsky au quartier-général de ce généralissime, à Melnik, pour se concerter avec lui. Tous les avis s'accordèrent bientôt à convenir que le projet de laisser Dresde et Königstein sur ses communications était par trop scabreux, et qu'il faudrait nécessairement le modifier.

L'Empereur s'était rendu de son côté à Schlan pour assister à la grande revue de l'armée autrichienne, rassemblée pour lui dans les plaines de Jungferteinitz. Ici Jomini insista vivement sur la nécessité de prendre de promptes mesures pour parer à toutes les éventualités qui pourraient surgir, si Napoléon se jetait sur la Bohême, et pour aviser à ce que les armées de Silésie et du Nord auraient à faire dans cette hypothèse. Le général Jomini témoigna sa surprise de ce que cette chance, la plus probable de toutes, n'eût pas même été prévue par les alliés, et qu'aucune mesure n'eût été concertée avec les armées de Blücher et du prince de Suède, pour le cas où la grande armée de Schwarzenberg se trouverait ainsi prise en flagrant délit sur ses communications. Le général Moreau, frappé de ces justes observations, les appuya fortement. L'empereur Alexandre en reconnut bientôt la justesse et se hâta d'adopter les lettres et instructions que le général Jomini rédigea pour le prince

de Suède comme pour Blücher, et qui furent expédiées de Jungferteinitz le lendemain de la fameuse revue.

Indépendamment de ces mesures, il devenait urgent de renoncer à la course inconcevable sur Leipzig; or il fallait pour cela une véritable négociation, et toutes les colonnes étaient déjà en mouvement pour exécuter l'entreprise en descendant les montagnes le 21 ou le 22; les Autrichiens déboucheraient par Commotau et Annaberg, Kleist et Miloradowich par Sayda; Barclay par Pirna et Altenberg. Ce qu'il y avait de merveilleux dans ce projet, c'est que l'on supposait Napoléon dans les environs de Bautzen et de Dresde, et que l'on se proposait d'avancer sur Chemnitz en livrant ainsi l'aile droite seule à ses coups. L'empereur Alexandre, alarmé avec raison des chances d'une telle marche, en conféra avec les autres Souverains à Commotau, et il fut résolu que l'armée serait dirigée sur Dresde.

Le service immense que le général Jomini rendit aux alliés, en faisant changer ce plan aventureux, était du nombre de ceux qui suffisent à illustrer toute une carrière militaire et qu'un général ne trouve pas deux fois l'occasion de rendre dans tout le cours de sa vie; néanmoins il n'en fut récompensé qu'en se trouvant victime de la plus basse envie. Il est vrai que le revers de Dresde, essuyé par la faute seule de l'état-major autrichien, fit oublier le mérite du conseil; mais mieux valait néanmoins perdre 10 mille hommes devant Dresde que d'en compromettre 200 mille, dont la ruine eût été presque certaine s'ils avaient essuyé un pareil revers sur la route de Leipzig, ayant Napoléon sur leur ligne de retraite et ne possédant pas un seul pont sur l'Elbe.

On avait perdu ainsi deux jours à des marches inutiles vers la gauche et un jour à de belles parades plus inutiles encore; mais jusque-là il n'y avait pas grand mal, car les masses étaient si considérables, qu'il eût toujours fallu les faire déboucher des montagnes par plusieurs routes, et, dans le fait, Napoléon ayant couru en Silésie (ce qu'on ignorait encore), le retard d'un ou deux jours dans les mouvements sur la Saxe, était plutôt un bien qu'un mal, puisque ce délai lui laissait le temps de s'éloigner d'autant plus du point qu'on voulait attaquer.

Pendant la marche sur Marienberg on apprit enfin que de fortes colonnes françaises avaient débouché de Zittau sur Gabel, d'où la division Bubna avait été expulsée; on en avait conclu avec raison que Napoléon s'y trouvait en personne; ce qui devait faire doublement apprécier les justes prévisions du général Jomini et l'opportunité des instructions rédigées par lui à Jungferteinitz pour les deux armées du Nord et de Silésie. Cette circonstance était, du reste, un motif de plus pour accélérer la marche offensive projetée; mais le changement de direction une fois résolu, il importait d'en mesurer toutes les conséquences, et de combiner avec vigueur et sagesse tout ce qu'exigerait une expédition sur Dresde; c'est ce dont les conseillers du prince de Schwarzenberg s'occupaient le moins. Au lieu d'arrêter ce que la grande armée aurait à faire dans les deux ou trois hypothèses principales qui résulteraient des mouvements de Napoléon, l'état-major de Schwarzenberg s'amusait à remplir ses dispositions des détails de logistique les plus insignifiants.

On supposait les masses de Napoléon entre Dresde et Bautzen, et on se lançait en cinq colonnes dans les défilés sur une étendue de vingt lieues, en prêtant le flanc à ces masses ennemies, et poussant l'élite de l'armée (Wittgenstein et les gardes et réserves russes) en avant des autres colonnes jusques vers Dresde où elles eussent été anéanties si, par bonheur, Napoléon n'avait pas eu d'autres projets qui les sauvèrent.

Le général Jomini, avec son expérience de chef d'état-major, ne pouvait manquer de se récrier contre de si étonnantes dispositions, et Moreau appuyait ses récriminations. Des débats sans fin s'élevaient naturellement à ce sujet entre l'empereur Alexandre et l'état-major autrichien, et il en résultait des doubles rédactions qui faisaient perdre un temps précieux. L'Empereur, pour obvier à cet inconvénient, détacha le lieutenant-général Jomini et le général-major Toll près du prince de Schwarzenberg, pour discuter désormais, en son nom, les opérations; cette importante mission reçut même la sanction diplomatique par un accord entre MM. de Nesselrode et le comte Metternich; mais les petites considérations d'amour-propre blessé paralysèrent ces mesures, car les officiers autrichiens cherchaient tous les moyens d'éloigner Jomini de leurs délibérations. Il en résulta bientôt une sévère leçon donnée par les Français, mais dont on ne profita pas beaucoup.

Malgré le retard qu'amena le changement dans le projet de marcher sur Leipzig, les Autrichiens devaient se trouver concentrés, le 24 août, en arrière de Dippodisvalde, Kleist et Miloradowich, entre cette ville et

Maxen. Wittgenstein, ayant laissé le corps du prince Eugène de Wurtemberg à Pirna pour observer Kœnigstein, s'avança avec celui de Gortschakof jusqu'à deux lieues de Dresde.

Le quartier-général était à Reichstedt près de Dippodiswalde, et l'on y apprit que Napoléon avait marché en Silésie contre Blücher. Jusques-là Schwarzenberg n'avait rien su de ce qui se passait en Lusace, bien que les Autrichiens eussent, sur ce front, 50 lieues de frontières boisées, surveillées par des centaines de gardes-forestiers qui auraient pu être facilement instruits des grands mouvements opérés dans leur voisinage. On faisait mille suppositions, mais on ne savait rien.

Le 25, les alliés s'approchèrent de bonne heure de Dresde. L'empereur Alexandre s'était fait précéder par le général Jomini, qui devait reconnaître l'état des affaires et lui en rendre compte à son arrivée. Le quartier-général s'établit à Notenitz, mais l'Empereur vint en personne sur les hauteurs de Rocknitz.

Ici se trouvèrent rassemblés, pour la première fois, tous les personnages militaires ou politiques qui se mêlaient plus ou moins de discuter sur les opérations, et jamais, sans doute, on ne vit un quartier-général aussi extraordinaire et aussi nombreux.

Dans un tel aréopage, le général Jomini se trouva condamné à un rôle assez difficile. Il suffisait qu'il proposât quelque chose pour soulever des prétentions rivales contre la chose proposée, et amener de déplorables discussions, comme on le verra. D'ailleurs quel succès peut-on attendre du projet le plus habile, lors-

qu'il est exécuté par des généraux qui ne le comprennent pas et parfois même le désapprouvent !

Mais revenons à ce qui se passait sur la hauteur de Rocknitz. Puisque, dès le 24, les masses alliées devaient être concentrées autour de Dippodiswalde, elles eussent pu aisément arriver le 25 à 10 heures du matin à Dresde et, à la rigueur même, elles auraieut dû y être dès le 24 au soir.

Quoi qu'il en soit, il s'agissait de décider ce qu'on ferait. On savait que Napoléon se trouvait en Silésie, qu'il pressait Blücher et avait passé le Bober à Löwenberg, que Saint-Cyr seul couvrait Dresde. Le général Jomini, requis de donner son avis, opina pour attaquer sur le champ cette ville, dont tous les rapports annonçaient le démantellement partiel, et où l'on ne devait trouver d'autres obstacles que les retranchements de campagne élevés devant les faubourgs.

Le corps de Saint-Cyr, déployé devant ces retranchements, pourrait être culbuté de manière à ce qu'on entrerait pêle-mêle avec lui dans les faubourgs, comme cela avait eu lieu à Ulm en 1805, à Lubeck en 1806. Maîtres de Dresde, les alliés tiendraient ainsi la clef du théâtre des opérations et forceraient Napoléon à se retirer sur le Rhin, soit en se rabattant sur Magdebourg, soit en filant sur la Bavière, ce qu'il ne pouvait faire qu'en abandonnant une de ses trois armées à son sort. D'ailleurs, pourquoi serait-on venu sous les murs de Dresde, si ce n'était pas pour se saisir de ce point important? Et quel succès pourrait-on espérer du plan de campagne, si l'on ne tenait sur l'Elbe aucun pont à l'abri d'un coup de main? De si puissants motifs réuni-

rent tous les avis, même celui de Moreau qui lui était d'abord contraire; mais le prince Schwarzenberg, voulant que les Autrichiens eussent une grande part à la gloire, fit décider qu'on attendrait l'arrivée de toutes leurs forces jusqu'au 26 à 4 heures du soir.

En vain objecta-t-on que 30 heures sont beaucoup devant un homme aussi actif que Napoléon; car, si les 150 mille hommes présents ne pouvaient prendre Dresde contre 25 mille, ce ne serait pas un renfort, augmentant l'encombrement des attaques, qui déciderait le succès. Le généralissime, se confiant sans doute dans la nouvelle reçue de la marche de Napoléon en Silésie, persista à différer l'attaque; il fallut bien lui céder.

Le projet de cette entreprise fut rédigé par l'état-major autrichien et ne fut point communiqué à Jomini comme il aurait dû l'être. Il portait qu'on ferait une *grande démonstration* contre Dresde et qu'on chercherait à s'emparer de la ville, *si la chose était faisable*. Chacun pouvait ainsi interprêter un ordre facultatif et attaquer avec plus ou moins de résolution. A cette faute, les alliés ajoutèrent celle de n'avoir préparé ni échelles, ni fascines pour faciliter la prise des redoutes. L'attaque fut donc fixée pour le 26, à quatre heures du soir, moment très-peu propice à une telle entreprise, surtout lorsqu'on n'a rien préparé pour la faire réussir.

Jomini, envoyé de nouveau par l'empereur Alexandre devant Dresde, n'apprit cette étrange *disposition* que par le monarque lui-même, et ne manqua pas d'en signaler la singularité et l'incohérence; il était 10 heures du matin, il était difficile de rien y changer pour ce

jour-là. Toutefois une discussion fort vive s'élevait à ce sujet dans l'aréopage politico-stratégique, lorsqu'un incident foudroyant vint frapper toutes les imaginations. Pour le comprendre il faut nous transporter un instant au quartier-général de Napoléon.

Pendant que ses adversaires passaient des revues, tâtonnaient dans leurs marches et dans leurs résolutions, l'empereur des Français, placé en face de plusieurs partis à prendre, avait choisi celui de laisser se dessiner les opérations des alliés et de tomber sur leurs communications par Prague et Tœplitz, s'ils restaient sur leurs montagnes de l'Erzgebirg, ou par Kœnigstein, s'ils s'aventuraient en Saxe. Ce fut naturellement à celui-ci que l'Empereur s'arrêta, et jamais dans toute sa carrière plan n'avait été plus habilement conçu!...... Mais mille circonstances se réunirent pour en empêcher la réussite : la première fut la nécessité dans laquelle Napoléon se trouva de former deux grandes armées secondaires pour agir vers Berlin d'un côté, et vers la Silésie de l'autre, et l'obligation d'en confier le commandement à des lieutenants qui ne surent pas suivre ses inspirations.

L'Empereur s'était porté le 17 août avec sa garde sur Zittau, pour préluder à son opération sur la Bohême; mais il s'était bientôt rabattu sur Görlitz, pressé probablement par les nouvelles alarmantes qui lui venaient de son armée de Silésie, où Ney et Macdonald étaient contraints à une retraite précipitée jusque derrière le Bober. Napoléon jugea important de reprendre d'abord l'offensive sur le Bober, il y vola de sa personne en se faisant suivre par Marmont et chassa l'ennemi de Lö-

wenberg. Là il apprit que la grande armée des Souverains, à laquelle il avait peut-être supposé l'intention d'opérer en Lusace, se massait en entier sur la rive gauche de l'Elbe, et menaçait Dresde. Il se hâta de retourner à Bautzen, emmenant Ney avec lui, et laissant à Macdonald le commandement de l'armée de Silésie avec des instructions parfaitement conçues sur la conduite qu'il aurait à tenir.

Revenu à Bautzen, le 24, et suivi de troupes échelonnées entre Görlitz et Zittau qui se rendaient par des marches forcées excessives sur Stolpen, Napoléon vint y établir son quartier-général le 24 août, à l'entrée de la nuit, quinze heures même avant l'instant où Schwarzenberg, après des débats interminables, arrachait aux Souverains le consentement de différer l'attaque de Dresde de trente heures et de la remettre au 26, à quatre heures du soir, délai motivé sur la présence de Napoléon en Silésie !!!

Le 25 au matin, Napoléon, décidé encore à déboucher de Kœnigstein sur Pirna, expédia l'ordre à Vandamme de s'emparer dès le 26 de cette position, puis de se diriger sur Tœplitz aussitôt qu'il se verrait suivi par Napoléon lui-même avec le gros de l'armée; il se jetterait ensuite sur Prague, où l'attendait son bâton de maréchal.

L'Empereur s'apprêtait à procéder le lendemain à l'exécution de cette manœuvre, la plus belle peut-être qu'il eût jamais conçue, lorsque les rapports alarmants de Saint-Cyr, confirmés par ceux de Gourgaud qu'il envoya en mission à Dresde, la lui firent abandonner. Il se contenta de pousser Vandamme sur la chaussée de Pe-

terswalde et Tœplitz, la seule grande communication directe que les alliés eussent avec la Bohême. Les corps de Marmont, de Bellune, de Mortier, la vieille garde et la cavalerie de Murat, reçurent l'ordre de précipiter leur marche par Bichofswerda directement sur Dresde, et lui-même s'y rendit aussi.

Cet incident changeait notablement la situation des alliés et la valeur de leurs projets.

Le 26 août, à onze heures du matin, les deux Souverains et leur nombreux entourage étaient réunis, depuis une heure, avec le généralissime, sur les hauteurs de Rocknitz, attendant sans doute que la cloche de Dresde donnât, en sonnant quatre heures, le signal de l'attaque, lorsqu'un bon bourgeois de Dresde, arrêté aux avant-postes comme il allait, disait-il, visiter sa maison de campagne, vint jeter le trouble dans les esprits. Il annonce que Napoléon est à Dresde, qu'il l'a vu et que sa garde le suit. On ne peut le croire, puisqu'on a reçu, le 24, à Dippodiswalde, la nouvelle que l'Empereur combattait Blücher en Silésie. On menace l'espion de la corde s'il ment, mais on lui promet sa grâce s'il dit vrai; il persiste avec tant d'assurance qu'une certaine irrésolution se manifeste autour des Souverains et de Schwarzenberg. Bientôt une canonnade, aussi violente qu'inattendue, se faisant entendre le long de l'Elbe, du côté de Pilnitz, lève tous les doutes; l'on apprend que Napoléon arrive avec plus de 60 mille hommes, et que ses nombreuses batteries canonnent la droite de Wittgenstein. Dès lors il est évident que tous les motifs qui ont déterminé l'attaque n'existent plus; il devient impossible de forcer 100 mille Français conduits par Na-

poléon dans un poste pareil; il est bien plus de l'intérêt des alliés d'attirer ce redoutable adversaire en rase campagne, et comme ils restaient maîtres de manœuvrer parallèlement à sa principale ligne d'opérations, le général Jomini proposa de replier l'armée sur les belles positions de Dippodiswalde, en établissant fortement la droite dans la direction de Kœnigstein, où les Français avaient un fort et une tête de pont d'où ils étaient maîtres de déboucher. Napoléon ne pourrait laisser les armées alliées en bataille près de sa ligne de communications; il faudrait qu'il s'en débarrassât en les attaquant; s'il était repoussé, il serait refoulé vaincu dans Dresde, où il ne pourrait résister longtemps faute de vivres, et les 50 mille chevaux des alliés les eussent rendus maîtres de toute la Saxe jusqu'à la Saale.

On discuta assez vivement sur ce projet; mais on convint que, dans tous les cas, l'ordre d'attaque devait être révoqué, et Schwarzenberg partit à cet effet pour rejoindre son chef d'état-major. L'empereur Alexandre demeura sur les hauteurs de Rocknitz, afin de se concerter avec le roi de Prusse pour prendre un parti sur le projet de Jomini de se porter sur Dippodiswalde. Mais Frédéric-Guillaume, animé d'une fermeté irréfléchie, s'irritait à la seule idée d'une retraite *avant même d'avoir tiré l'épée;* et, dominé par ce respectable point d'honneur, il lui sacrifia tous les avantages tactiques d'une proposition dont la sagesse fut bientôt évidemment prouvée, et qui attestait le juste coup d'œil de son auteur.

En vain Jomini s'efforce d'expliquer qu'il ne s'agissait pas de battre en retraite, mais de reculer un peu

afin de choisir un champ de bataille plus convenable. Le roi de Prusse reste inébranlable dans une opinion que rien ne pouvait justifier. L'empereur Alexandre parut lui céder par courtoisie. Toutefois, aucun parti n'était encore pris sur cet important sujet lorsque la péripétie la plus inattendue et la plus extraordinaire vint couper court à toute discussion.

Quatre heures viennent de sonner, et au signal de trois coups de canon, 100 mille alliés s'ébranlent en six colonnes pour courir à l'attaque, au grand étonnement de l'empereur Alexandre et de tous ceux qui connaissaient la détermination bien arrêtée de ne pas attaquer. Le contre-ordre avait été oublié!!! ou bien le prince de Schwarzenberg avait pris sur lui de persister dans le projet d'exécuter la bizarre disposition du matin: c'est un point que l'histoire n'éclaircira probablement jamais[1].

Dès lors la bataille la plus extraordinaire est engagée, car il s'agit, d'après la disposition d'attaque du matin, *de faire une grande démonstration, tout en cherchant à s'emparer de la ville!* Toute délibération et tout commentaire cessent; il ne reste qu'à suivre les combattants dans leur série de folles attaques sans liaison.

Ce n'est pas nous qui nous chargerons d'en faire une relation exacte et claire, car tout est contradiction et

[1] On a soupçonné le général Languenau, émigré saxon, d'avoir été l'auteur de cet oubli, peut-être volontaire, car il montrait un grand désir de s'emparer de la capitale de son roi. C'était, dit le général Jomini dans une de ses publications, un rusé intrigant, qui avait réussi à capter la protection de M. de Metternich par des mémoires dont il était prodigue et où il déployait plus de verbiage que de vrais talents militaires.

confusion dans les œuvres de cette ténébreuse journée. Bornons-nous à en esquisser les traits principaux.

Le champ de l'action qui s'annonçait comprenait un vaste amphithéâtre de quatre lieues de périmètre, dès Laubegast, en amont de l'Elbe, à Leutewitz, en aval. Napoléon tenait la corde de ce périmètre avec un vaste réduit fortifié au centre, à savoir la ville de Dresde. Cet amphithéâtre était coupé en deux parties inégales par le vallon de Plauen, précipice au fond duquel coule la Weistritz, aboutissant à un faubourg de Dresde.

Deux grandes routes principales aboutissent à la capitale sur toute l'étendue de ce périmètre ; la première, au sud, est la chaussée de Pirna, qui conduit par Tœplitz à Prague ; la seconde, à l'ouest, sort de la barrière de Freyberg, mène par Corbitz à cette ville et conduit ensuite par la Franconie à Mayence, ou par Nossen à Leipzig. Entre ces deux chaussées, deux routes secondaires conduisent, l'une à Dippodiswalde, l'autre, par Plauen, à Tharandt.

Pour combler la mesure, l'état-major autrichien avait, malgré les avis réitérés de Jomini, fait la faute de répartir les troupes à droite et à gauche du précipice de Plauen, sans qu'elles pussent communiquer promptement et directement entr'elles. Cette faute devait être payée cher.

Pendant les deux premières heures les alliés attaquèrent sur toute la ligne, mais sans obtenir de succès marquants et en faisant de nombreuses pertes. A six heures, Napoléon, qui recevait continuellement des renforts, fit prendre l'offensive et refoula à son tour les alliés après des combats terribles. Ils perdirent plus de

10 mille braves dans cette *démonstration*. A neuf heures le calme avait succédé à la tempête si sottement provoquée.

Le blâme ne tarda pas à éclater de toutes parts dans l'armée confédérée, et les intrigants qui avaient causé tout le mal n'eurent pas honte de chercher à en rejeter la faute sur le général Jomini, parce qu'il avait conseillé d'attaquer dès le 25 au soir ou dès le 26 au point du jour, vingt-quatre heures avant qu'on ne sût le retour de Napoléon.

Pour justifier ce général, il suffit de lire les mémoires de Fain et du maréchal Saint-Cyr, qui montrent à quel point Napoléon et son lieutenant tremblaient que la place ne fût emportée avant l'arrivée des puissants renforts qui accouraient en toute hâte de la Lusace. Le bon bourgeois qui avait appris aux alliés l'entrée de Napoléon à Dresde n'était autre que son fameux espion Schneider, qu'il avait envoyé lui-même, crainte d'être retardé dans ses mesures, pour annoncer son arrivée et retarder ainsi les préparatifs d'attaque des alliés jusqu'à la réception de ses renforts.

Il s'agissait de savoir ce que feraient les alliés le lendemain de cet échec du 26. Jomini conseilla de nouveau de marcher immédiatement sur Dippodiswalde, soit pour y livrer une bataille décisive, soit pour décider ce qu'on ferait; mais Klénau se trouvant en marche de Tharandt sur Dresde, et la gauche autrichienne aventurée au-delà du ravin de Plauen, on craignait sans doute de faire ce mouvement rétrograde avant la jonction de ces corps; outre cela le projet, qui eût été très naturel avant l'attaque, semblait actuellement plus contraire au point d'hon-

neur chevaleresque du roi de Prusse, puisqu'on était repoussé sans être vaincu, et qu'on pourrait imputer le mouvement de recul à la faiblesse. On décida donc de concentrer le gros de l'armée sur les hauteurs entre Plauen et Reik, de repousser Napoléon s'il osait l'y attaquer, puis d'aviser, le 27, à ce qu'il conviendrait d'entreprendre ultérieurement.

Quoique rien, en effet, ne contraignît les alliés à précipiter leurs mouvements, puisqu'ils avaient des forces bien supérieures, on eut tort néanmoins de vouloir attendre la jonction de Klénau ; il eût été plus sage de faire retirer dans la nuit la gauche de Giulay sur Rabenau, où elle se fût liée à Klénau pour venir avec lui s'établir sur Dippodiswalde, tandis que tout le reste de l'armée eût gagné les hauteurs entre cette ville et Hollendorf ; on eût été ainsi en mesure d'agir dans toutes les hypothèses possibles, en appuyant fortement la droite à ce défilé, où l'on eût porté les trois divisions russes laissées à Pirna. Résolus de s'en tenir, pour le 27, à la concentration de leurs forces sur les hauteurs, les alliés prirent à cet effet des dispositions qui n'étaient pas exemptes de blâme ; mais le temps pressait et il n'y avait pas moyen de les discuter dans un *conciliabule* aussi nombreux et aussi peu d'accord ; c'était déjà un point essentiel d'avoir obtenu le rappel de l'aile gauche, s'il eût été véritablement exécuté.

Napoléon, plus heureux que ses adversaires, n'avait à discuter avec personne sur le plan qu'il voulait suivre, et se préparait à poursuivre vivement, dès le lendemain, ses avantages. Jugeant, avec son coup d'œil d'aigle, que son centre, protégé par la place de Dresde, se

trouverait à l'abri de toute tentative s'il était victorieux aux ailes, il adopta le système contraire à celui qu'il avait mis constamment en usage dans les batailles sans nombre qu'il avait gagnées; c'est-à-dire qu'il résolut de jeter ses plus grands efforts par la droite et par la gauche, et fut d'autant plus fortifié dans cette idée que les seules chaussées qui aboutissent de Dresde à la Bohême passaient sur ces deux ailes.

A tant d'habileté, les alliés n'avaient à opposer qu'irrésolution; car, à bien dire, ils n'avaient pas de chef, et l'aréopage qui entourait les Souverains augmentait les embarras et l'irrésolution naturelle de Schwarzenberg.

Toutefois, la position des alliés était si avantageuse sous le rapport tactique, surtout s'ils retiraient entièrement leur gauche pour renforcer leur droite, qu'ils n'avaient qu'à vouloir fortement pour réussir; mais c'est ce qui n'eut pas lieu. La bataille du 27 août ne fit que confirmer leur échec du 26. Les alliés ayant résolu d'attendre l'attaque dans leur poste avantageux avaient cru devoir, à cet effet, resserrer leur ligne, comme on l'a déjà dit. En conséquence, Schwarzenberg avait ordonné dans la nuit à Giulay de retirer l'aile gauche étendue jusqu'à la chaussée de Wilsdruf et de repasser le ravin de Plauen pour venir, vers Gittersée, se réunir au centre de l'armée, en laissant toutefois la division Aloys Lichtenstein, du corps de Klénau, pour soutenir celle de Metzko, en attendant l'arrivée de ce général avec le reste de son corps. Cette faute, car c'en était une de ne pas tout laisser ou tout retirer, fut encore aggravée, comme on le verra plus loin.

Par le même motif, Barclay eut ordre de ne pas trop s'étendre dans la plaine de l'Elbe, attendu qu'il pourrait toujours aisément tomber des hauteurs sur tout ce qui oserait s'engager dans le gouffre entre le fleuve et les masses des alliés. En conséquence, il concentra ses forces vers Prohlis et Reik, ne laissant qu'une avant-garde sous le général Roth, entre Striessen et Gruna, derrière le ruisseau de Landgraben.

L'avant-garde de Kleist dut également évacuer le Gross-Garten pour se placer derrière Strehlen. Au moment où ces mesures lui étaient ordonnées, le général Barclay fut informé par le prince Eugène de Wurtemberg, laissé en observation devant Kœnigstein, qu'il était assailli par un corps de 30 mille Français, débouchant de ce fort sur Pirna. Il se hâta d'envoyer à son soutien la première division des gardes russes, sous le comte Ostermann, qui devait prendre le commandement de tout ce corps.

Par suite de ces diverses mesures, les deux armées respectives se trouvaient dans la position ci-après :

FRANÇAIS.

1. Les divisions de la jeune garde et les corps de cavalerie de Nansouty débouchent entre Gruna et l'Elbe sous les ordres de Ney ou de Mortier.

2. Le corps de Saint-Cyr débouche à l'ouest du Gross-Garten, contre Strehlen avec trois divisions.

3 et 4. Marmont, au centre,

ALLIÉS.

a) Roth avec l'avant-garde de Wittgenstein repoussé de Gruna sur Seidnitz.

b) Wittgenstein en position près de Reick et de Torna.

c) Barclay, avec les réserves, en arrière de Torna.

d) Kleist s'est replié de Strehlen vers Leubnitz.

e) Le corps des grenadiers

entre la Weistritz et le Gross-Garten.

5. Vieille garde sous Curial et Friant.

NB. Quelques versions fondées sur un ordre donné à Ney le 26 au soir, affirment que ce maréchal dut rester en réserve avec une partie de la jeune garde vers la redoute nº 4, barrière de Plauen, ensorte que Mortier aurait conduit deux divisions seulement à la gauche sur Gruna.

6. Bellune qui a bivouaqué à Neustadt, traverse Dresde à sept heures du matin et débouche sur Nauslitz et Rosthal, de concert avec la cavalerie de Pajol et avec la division Teste qui a occupé Lobeda dès huit heures.

7. Murat, avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, débouche entre Wolnitz et Cotta.

NB. A cinq lieues de Dresde Vandamme débouche de Kœnigstein avec quatre divisions d'infanterie et la cavalerie de Corbineau, puis il s'empare de Pirna.

russes, sous Miloradowich et Rajewski, près de Czeritsch et Mockritz.

fg) Les divisions Colloredo et Maurice de Lichtenstein à droite et à gauche de Rocknitz, avec l'empereur Alexandre.

h) Les grenadiers de Chasteler à Plauen.

hh) Le général Bianchi et une partie du corps de Giulay revenant de l'aile gauche vers Gittersée, se réunit avec les réserves du prince de Hesse-Hombourg.

ik) La division Weissenwolf du corps de Giulay retourne au delà du ravin de Plauen vers Töltschen.

l) La division Aloys Lichtenstein tenant Rasthal, Nauslitz, Corbitz.

m) La division Metzko et la brigade Mumb à l'extrême gauche, entre Corbitz et Leutewitz.

Klénau en marche sur Tharandt, à trois lieues de là. Les alliés portent le comte Ostermann avec une division des gardes russes pour renforcer le prince de Wurtemberg resté à Pirna avec le deuxième corps.

Au *premier moment*, le centre de Napoléon reste sur la défensive, les ailes marchent en avant, Ney formant la gauche avec les divisions de la jeune garde sous Mortier et six corps de cavalerie de Nansouty par Striesen sur Gruna. Les alliés sont refoulés sur Leubnitz et Leidnitz. A droite, Bellune, Teste et Latour-Maubourg refoulent Aloys Lichtenstein et Metzko au delà de Cotta et Lobeda et vers Töltschen.

Au *second moment,* les alliés se décident à un changement de front. Les généraux Moreau et Jomini, considérant la gauche des alliés lancée au delà du ravin de Plauen comme un accessoire, puisque la majeure partie a dû en être retirée, ont reconnu que le point décisif était à la droite, et qu'on devait réunir des masses pour fondre sur la jeune garde qui s'aventurait en longeant l'Elbe; le dernier propose de faire changer de front à Kleist et à Miloradowich, pour qu'ils tombent, par Strehlen, sur le flanc droit de Mortier, tandis que Barclay, descendant avec Wittgenstein et toutes les réserves de Leubnitz sur Seidnitz, l'assaillira de front. Pris ainsi entre l'Elbe et de pareilles masses, sa défaite semble d'autant plus certaine que la nombreuse cavalerie des réserves russes et prussiennes aurait un immense avantage sur l'infanterie, dont le feu est totalement paralysé par une pluie torrentielle. Miloradowich assurera l'opération en reprenant le Gross-Garten. Pendant que cela s'exécutera, Colloredo, Lichtenstein et Chasteller, soutenus de Bianchi et des réserves du prince de Hesse-Hombourg, seront plus que suffisants pour couvrir le flanc de cette attaque.

Ce projet, le seul qui pût ramener la victoire aux alliés et leur assurer la possession de la grande chaussée directe de Pirna, leur ligne naturelle de retraite, est aussitôt adopté. Les Prussiens et Miloradowich exécutent leurs mouvements préparatoires; on n'attend, pour s'ébranler, que le signal qu'en doit donner Barclay en descendant des hauteurs.

Le *troisième moment* est marqué par une assez grande confusion chez les alliés. Moreau est atteint d'un boulet

à côté de l'empereur Alexandre. Le changement de front est commencé par Miloradowich et Kleist qui attendent ensuite, mais vainement, le signal de Barclay. Ce général craint de s'engager avec ses trois corps d'infanterie et cinq divisions de cavalerie, soit 70 mille hommes, contre la jeune garde et la gauche de Saint-Cyr, qui n'en comptent pas plus de la moitié. Son canon, dit-il, pourrait rester dans les boues, car il faisait en effet une pluie affreuse. On court plusieurs heures après l'Empereur et Schwarzenberg pour leur apprendre ce refus, pendant que les troupes du centre attendent dans l'inaction, et sous un feu meurtrier, le signal si vivement désiré. A droite, les Français s'avancent de Seidnitz sur Reik et Prohlis, malgré la bravoure de Roth. Saint-Cyr arrive jusqu'à Leubnitz, puis est ramené jusqu'à Strehlen par les Prussiens et les Russes, ce qui compromet toujours plus la gauche des Français. Toutefois ces succès sont stériles, car Barclay persiste à rester sur les hauteurs, et à ce contre-temps vient se joindre la nouvelle de la défaite de l'aile gauche des Autrichiens. Dès lors tout le beau projet contre la gauche de Napoléon reste sans exécution. Les masses alliées, accumulées au centre, se bornent à assister aux feux de leurs batteries. — Mais il est temps de quitter ces canonnades sans grande importance, pour nous reporter à l'aile gauche des Autrichiens, car c'est là, nous le répétons, le point capital de la journée.

Défaite de la gauche des Autrichiens. Schwarzenberg ayant reconnu qu'il avait eu tort d'étendre trop sa gauche, le 26, avait résolu, comme on l'a dit, d'attirer à lui le corps de Giulay qui avait combattu entre Corbitz

et Plauen. Cependant il persistait à le remplacer dans cette position par le corps de Klénau qu'on attendait dans la nuit.

Instruit que ce corps arriverait dans la matinée, le général autrichien commit la faute grave de donner à Giulay l'ordre de suspendre sa marche, lorsque la moitié de ses forces avaient déjà passé le gouffre de Plauen vers Gittersée. C'était accumuler faute sur faute, car c'était compromettre gratuitement le reste de ce corps et l'exposer à une défaite certaine. En effet, la présence de 20 mille Autrichiens entre Corbitz et Cotta était chose absolument secondaire et inutile, puisque Klénau, arrivé à Tharandt, surveillait déjà la ligne de retraite des Français par Freyberg. Séparés du reste de l'armée par un gouffre impraticable, les 20 mille hommes de Giulay et Metzko devaient naturellement être exposés à tout l'effort de l'ennemi, puisqu'ils gênaient ses communications; la perte de ce détachement devenait dès lors inévitable. Il n'y avait que deux bons partis à prendre; le premier était de retirer Giulay dans la nuit, sans restriction sur Gittersée, pour le réunir au centre, en ordonnant à Klénau de rester à Tharandt, pour ne pas se compromettre seul en face de Dresde; le second était d'ordonner à Giulay de marcher de nuit au devant de Klénau pour se réunir à lui et de tenir, avec cinq divisions, la position entre Rabenau et Tharandt. Le premier parti était plus sûr et plus conforme aux principes de la guerre; Klénau, réuni à Metzko, aurait eu trois divisions d'infanterie et deux de cavalerie pour menacer la ligne d'opérations de Freyberg, et si même on laissait à Napoléon la route directe de Leipzig, on était toujours

en mesure de tomber perpendiculairement sur sa ligne de retraite par Altenbourg. D'ailleurs il s'agissait moins de couper toute retraite à Napoléon que de l'obliger, par des manœuvres, à abandonner Dresde à son sort, et à livrer ainsi une base sur l'Elbe, indispensable aux alliés pour concerter les opérations de leurs trois armées.

Ces ordres et contre-ordres du prince de Schwarzenberg devinrent funestes à ses propres troupes comme nous allons le voir.

Conformément aux premiers ordres, la division Bianchi et la moitié de celle de Weissenwolf ont quitté au point du jour la rive gauche du ravin de Plauen pour se réunir derrière les grenadiers de Chasteller, entre Plauen et Gittersée; l'autre moitié de Weissenwolf garde Töltschen. La division Lichtenstein et la cavalerie de Schneller gardent l'intervalle depuis Rosthal à Corbitz, villages considérables qui sont ainsi faiblement occupés. Metzko s'étend entre Corbitz et Priesnitz. Des détachements ont été même poussés jusqu'à Meissen pour détruire le pont de l'Elbe qui s'y trouve. Au centre, Chasteller garde une partie du village de Plauen, tout le reste de l'armée alliée entretient la canonnade dans les positions qu'elle avait le matin, et rien d'important ne s'y passe à cause du refus de Barclay dont nous avons parlé.

Il n'en est pas de même à la gauche des alliés. Le corps de Bellune a traversé Dresde à sept heures du matin, pour ainsi dire à la course; avec une ardeur extraordinaire, il se lance, vers dix heures, sur Lichtenstein. La division Dubreton enlève Rosthal, et celle de Dufour, réduite à une brigade, se jette sur Wolnitz de

concert avec celle de Teste. La division Vial les soutient en seconde ligne. Dans le même temps Murat, avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, tombe sur la division Metzko, isolée et séparée de Lichtenstein. Cette dernière, qui ne compte que huit bataillons disséminés dans trois villages, ne peut tenir la position étendue entre Töltschen et Corbitz; elle est culbutée par Dubreton et voit sa défaite achevée par la cavalerie.

Le général Dubreton se rabat ensuite à gauche sur Töltschen, tandis que Dufour appuyé de Vial, pénètre dans Corbitz. Le général Giulay est blessé ; Weissenwolf le remplace, mais la division morcelée et privée de son artillerie, qui avait dépassé le ravin, ne peut tenir contre une artillerie et une cavalerie supérieures, car le feu de son infanterie, annihilé par la pluie, ne saurait résister à l'impétueux Dubreton et aux charges vigoureuses qu'il réitère sans cesse.

Enfin, à l'extrême gauche, Metzko est tourné par la cavalerie de Latour-Maubourg qui, divisée en deux colonnes, déborde son flanc gauche par Burgstadel sur Comptich, et la coupe en même temps de Giulay, en attaquant vers Wolnitz de concert avec la droite de Bellune.

Lichtenstein, alors accablé par des forces supérieures, est chassé des villages qu'il occupait, puis refoulé sur Petterwitz et Altfranken. Le général Weissenwolf, menacé à Töltschen par la gauche que Dubreton y conduit lui-même, se retire également et ramène les débris de ce corps à Postchapel, dans le ravin de Plauen. Il se réunit à Dœhlen avec l'avant-garde de Klénau; le reste de ce corps arrive beaucoup plus tard.

Metzko, ainsi abandonné à ses propres forces, cherche à gagner Bennevich en combattant contre Murat ; mais une pluie continuelle rend le feu de sa mousqueterie inutile. Les masses autrichiennes, harcelées de tous côtés par les cuirassiers et l'artillerie légère française, sont enfin entourées entre Bennevich et Altfranken par une partie des troupes de Pajol et celles de Latour-Maubourg, qui les forcent à se rendre prisonnières au nombre de 8 à 9000 hommes. Les alliés avaient 40 mille hommes de cavalerie et laissèrent écharper cette aile gauche faute de soutien de cette arme, bien qu'elle fût presque inutile au centre, où, à l'exception de quelques régiments, elle ne mit pas même le sabre à la main. Du reste les cuirassiers de Latour-Maubourg et l'infanterie du duc de Bellune se couvrirent de gloire.

La fin de la bataille en forme le *quatrième moment*.

La catastrophe de la gauche n'avait porté que sur un corps entièrement isolé de la ligne et n'eût rien décidé sans les circonstances accessoires dont elle était accompagnée.

Le centre des alliés ignorant encore la défaite de la gauche, mais paralysé par le refus de Barclay de descendre des hauteurs, a repris, comme nous l'avons dit, sa position parallèle à Dresde, et continué à canonner le centre de Napoléon jusqu'à la nuit, et la droite reste ainsi en prise aux efforts de Ney et de Mortier.

Toutefois, depuis que l'avant-garde de Wittgenstein est rentrée dans la ligne et que les tentatives contre Leubnitz ont échoué, les maréchaux, voyant l'attitude formidable qu'offre l'armée de Barclay, renoncent à compromettre les avantages obtenus par une attaque dont le

résultat serait douteux et que les nombreuses batteries russes feraient payer cher. D'ailleurs la pluie continue à tomber avec la même violence, les colonnes harassées ont peine à s'entrevoir et la nullité de leur feu laisse peu de chance. Bientôt la bataille dégénère, ici comme au centre, en une canonnade sur place qui coûte la vie à quelques milliers de braves des deux armées, mais sans aucun résultat.

Dans l'intervalle, on reçoit la nouvelle que le corps de 30 mille Français, qui a débouché de Kœnigstein sous les ordres de Vandamme, a refoulé sur Zeist les 14 mille hommes laissés sous le prince Eugène de Wurtemberg, et que la division des gardes, sous le comte Ostermann, envoyée au secours, suffira à peine pour contenir l'ennemi qui menace ainsi la ligne de retraite.

Cet incident, qui ne manquait pas de gravité, préoccupait tous les esprits, sans néanmoins les ébranler, lorsqu'il fut suivi par la nouvelle de la défaite totale de l'aile gauche autrichienne.

Un pareil événement dut causer d'autant plus de surprise au général Jomini qu'il était resté jusque-là dans la ferme conviction que cette aile avait dû repasser entièrement le ravin de Plauen, pour se rallier au centre de l'armée, ainsi que cela avait été décidé la veille. Toutefois il n'y avait pas à récriminer, il s'agissait de prendre une résolution prompte et décisive en présence de pareilles éventualités.

Le général reproduit donc son projet de marche sur Dippodiswalde, appuyant sa droite au défilé de Hollendorf; car la jonction avec Klénau a plus que compensé les pertes essuyées et l'armée est encore fort supérieure

aux Français ; mais quoiqu'il éprouve moins d'opposition qu'il n'en avait rencontré la veille, les avis demeurent partagés ; les deux Souverains consentent à renouveler une lutte où ils entrevoient encore bien des chances de succès ; mais plusieurs de leurs conseillers songent déjà à repasser les montagnes et à évacuer la Saxe, et malheureusement ils trouvent de nombreux échos dans l'état-major de l'armée.

Le prince de Schwarzenberg, qui survient, tranche la question en déclarant que l'armée autrichienne, dénuée de pain, de chaussures et surtout de munitions, exige qu'on rentre en Bohême. Spectacle étrange que celui d'une armée préparée de longue main à la guerre et manquant de cartouches à huit lieues de son pays, tandis que les Russes et les Français, si éloignés de leurs frontières, en étaient amplement pourvus[1] !

Toute discussion devenant inutile après un tel aveu, il ne restait plus qu'à décider comment on se retirerait. On propose de marcher avec le gros de l'armée par Dœhna et Pirna sur Peterswalde ; mais la nouvelle que Vandamme barre cette route à Pirna effraie les hommes pusillanimes.

Le général Jomini persiste à croire qu'on peut se replier sur les hauteurs, en trois colonnes par Dahna, Peterswalde et Dippodiswalde, au risque de s'ouvrir un passage ; car, après tout, il n'y a aucune rivière à passer, aucun pont à construire ; et s'il existe un défilé assez

[1] La négligence de l'état-major fut telle que, voulant opérer sur un fleuve comme l'Elbe, l'armée autrichienne n'avait pas un seul ponton avec elle ; ceux des Russes étaient restés à l'armée de Blücher.

avantageux à Gishubel pour que les Français y disputent le passage, ce défilé peut être tourné par 200 mille hommes d'infanterie et de cavalerie, qui ne sauraient être arrêtés par 30 mille, enveloppés eux-mêmes par de telles masses.

Le roi de Prusse ne veut point de la route de Dohna qui est détestable; mais il n'est point opposé à porter le gros de l'armée par Peterswalde.

Le parti de la timidité l'emporte. Tandis qu'on discutait, les généraux Radetzky et Toll ont préparé un projet de retraite *jusque derrière l'Eger,* en quatre colonnes qui marchent durant quatre jours sans s'inquiéter l'une de l'autre; la droite par la chaussée de Peterswalde, le centre par Altenberg et Eichwalde, sur Dun, la gauche sous Klénau par Pretschendorf et Sayda sur Commotau. Le général Toll apporte le brouillon de ce projet encore tout trempé de la pluie.

A la vue d'un semblable projet, le général Jomini se récria avec tant de vivacité que l'ambassadeur anglais, lord Cathcart, crut devoir le prendre à part pour lui conseiller de ménager davantage l'amour-propre de ses nouveaux camarades, s'il ne voulait pas s'en faire des ennemis irréconciliables. En effet, le général, dans la chaleur de la discussion, avait dit devant tout l'état-major : « Quand on fait la guerre de cette façon, il » vaut mieux s'aller coucher. » Il s'excusa à lord Cathcart de sa vivacité, mais en ajoutant aussi : « Quand il » va du sort de l'Europe, de l'honneur de trois grands » Souverains et de ma propre réputation militaire, il » est permis de ne pas peser toutes ses expressions. »

Mais la nuit était là, accompagnée de torrents de

pluie, il n'y avait pas une minute à perdre pour ébranler l'armée et pour expédier les ordres nécessaires sur tous les points. Ce fatal ordre de retraite fut donc adopté avec tous ses défauts. Il fut encore aggravé lorsque le général Barclay, qui devait marcher par la chaussée, sur Peterswalde avec les troupes russes et prussiennes, craignant d'être arrêté par Vandamme, prit sur lui de se jeter à droite sur Maxen et Dippodiswalde, et prescrivit même au comte Ostermann d'en faire autant, s'il trouvait la chaussée interceptée. Cette faute capitale, dont il reçut, dit-on, le conseil du général Toll sur l'enveloppe même de la disposition, faillit perdre l'armée.

Heureusement pour les alliés, Napoléon ne profita point de sa victoire avec l'activité qu'il déployait ordinairement, et Ostermann, joint au prince Eugène de Wurtemberg, osa entreprendre à la tête de 20 mille hommes, de s'ouvrir un passage par la chaussée de Peterswalde, où des généraux trop prudents avaient craint de ne pouvoir passer avec 80 mille.



CULM

—

Avant minuit, l'armée alliée était en marche pour gagner Dippodiswalde et Maxen, la droite (formant la gauche en retraite) sous Barclay, se décida à prendre le chemin de Maxen et Dippodiswalde; Kleist se porta sur Glashütte. Le comte Ostermann avait la liberté de prendre le chemin de Peterswalde, s'il n'était pas encore intercepté par Vandamme, ou de se rabattre par Dohna sur la colonne de Barclay, dans le cas où il le jugerait convenable. Au centre, le corps autrichien de Colloredo et les grenadiers marchaient sur Dippodiswalde, suivis par Wittgenstein, qui, parti le matin seulement des positions de Dresde, formait l'arrière-garde. A gauche, Klénau et Giulay marchaient de Rabenau sur Pretschendorf, Kruenstein et Sayda.

La célèbre affaire de Culm, qui eut lieu pendant cette retraite, est trop connue pour que nous la retra-

cions ici dans son ensemble. On sait que Napoléon perdit là les plus beaux fruits de sa victoire de Dresde, en laisant écraser Vandamme, qui, soutenu à temps, aurait au contraire anéanti les alliés en leur fermant leur principal débouché. Napoléon, au lieu de diriger lui-même cette poursuite, s'en alla courir à Dresde, méditant des projets foudroyants contre Berlin; Vandamme s'avança stimulé par des promesses d'appui qui ne furent pas exécutées; Marmont et Saint-Cyr, par suite d'ordres contradictoires, ne le suivirent pas. Kleist arriva au contraire sur ses derrières, de telle sorte que les alliés sortirent, par les fautes de leurs adversaires plus que par le mérite de leur généralissime, d'une situation où la coalition devait succomber désastreusement.

Ici encore les services de Jomini furent des plus éminents, car il avait pensé, lui, à prévenir l'alternative chanceuse d'une rencontre sur les derrières, et une fois que cette rencontre dut avoir lieu ce fut lui qui, comme on va le voir, prit la part la plus importante, en dehors de l'action même, aux mesures qui amenèrent un heureux résultat pour les alliés.

Ostermann et le prince Eugène de Wurtemberg, après s'être courageusement frayé un passage à Gishubel et Hellendorf à travers les troupes de Vandamme, s'efforçaient de gagner Tœplitz pour y assurer le débouché des colonnes du centre et de la gauche des alliés. Ils étaient suivis de près par Vandamme à la tête d'un corps de 40 mille hommes; le 29 août, ils prirent enfin position à Culm où ils étaient résolus de faire bonne défense pour surprendre la marche de l'ennemi.

Lorsque le corps de Vandamme atteignait sur leurs talons les sommités des montagnes et commençait à descendre sur Nollendorf, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se trouvaient déjà à Tœplitz. L'empereur Alexandre, au contraire, avait passé la nuit du 28 à Altenberg, au-delà des montagnes, où il était arrivé de bonne heure avec le quartier-général de Schwarzenberg.

Bien qu'on n'y eût encore aucun avis certain de ce qui se passait du côté de Gishubel, le général Jomini, à qui le danger menaçant les communications des alliés ne pouvait échapper, proposa, le 28 après-midi, de porter immédiatement sur le revers des montagnes le corps d'armée autrichien qui venait d'arriver le soir aux environs d'Altenberg, attendu que la marche n'avait pas été fort longue et qu'il était urgent de surveiller le flanc droit et les derrières. L'Empereur approuvant fort cette mesure le chargea de la proposer de sa part au prince de Schwarzenberg, mais celui-ci, ou plutôt son état-major, s'y refusa. Cet incident, qui faillit devenir funeste à l'armée, le fut beaucoup au général Jomini, par une circonstance bizarre que ses mémoires dévoileront sans doute un jour, car elle fut la cause qui altéra les sentiments bienveillants de l'empereur Alexandre à son égard par suite d'un amour-propre blessé.

Le monarque russe, arrivé le 29 vers onze heures du matin sur la montagne de Geyersberg, découvrit tout le vallon de l'Eger comme un superbe panorama. On apercevait une ligne de fumée vers Culm. Pleins d'assurance, les uns disaient : c'est le bivouac des parcs de l'armée; d'autres au contraire pensaient que c'était celui

des Français; mais Jomini reconnut aussitôt que c'était tout simplement une vive canonnade, dont on n'entendait pas les coups. On en acquit la certitude un moment après. Il ne s'agissait plus de regretter de n'avoir pas suivi ses conseils de la veille, mais bien de parer aux éventualités du moment; l'empereur Alexandre fit aussitôt accélérer la marche des grenadiers et de la cavalerie russe avec ordre de se diriger au feu, puis il continua à descendre dans la plaine, en se dirigeant sur Dux, où était marqué le quartier-général.

Un peu plus tard le corps de Colloredo commença à déboucher du Geyersberg. L'empereur Alexandre lui envoya le général Jomini pour l'inviter à marcher immédiatement sur Tœplitz; mais Colloredo, animé de la même malveillance que son chef contre l'état-major russe et contre Jomini en particulier, s'y refusa, disant qu'il ne pouvait faire un tel mouvement que par ordre de Schwarzenberg.

Cependant l'empereur Alexandre et le comte de Metternich s'étaient réunis à Dux dans le palais du fameux Wallenstein. Les Autrichiens, conformément à la disposition arrêtée sous Dresde, avaient le projet de se retirer derrière l'Eger, sans même songer à disputer les fortes positions du Mittelgebirge. Le général Jomini, introduit dans le cabinet de l'empereur Alexandre avec M. de Metternich, se plaignit vivement du double refus des Autrichiens et démontra le danger qu'il y aurait à persister dans cet étonnant projet. Lors même qu'on persisterait à vouloir gagner l'Eger, ne fallait-il pas, pour y réussir, se jeter d'abord sur le corps qui menaçait la retraite, afin de sauver la moitié de l'armée en-

core engagée dans les montagnes avec un immense matériel? Si on donnait le temps à Napoléon de soutenir Vandamme, en longeant l'Elbe, tout serait compromis. Il n'y avait donc pas un instant à perdre pour se débarrasser de ce voisinage trop dangereux.

Metternich, convaincu de ces vérités, donna l'ordre aux Autrichiens de Colloredo et de Chasteller de se diriger sur Tœplitz en attendant l'arrivée de Schwarzenberg. L'empereur Alexandre, de son côté, chargea Jomini d'écrire au général Kleist, afin de l'informer qu'on attaquerait Vandamme vers Culm le lendemain de grand matin, et d'engager ce général prussien à manœuvrer pour descendre sur son flanc droit par les défilés du Geyersberg qu'il avait eu précédemment l'ordre de suivre. L'ambassadeur de Prusse, général Schœler, voulut bien se charger de porter lui-même cette lettre au général Kleist, afin de lui expliquer l'état des choses et de lui démontrer l'importance de ce mouvement. Avant d'en raconter les résultats, il importe de nous transporter un instant à l'armée française.

Napoléon, au moment où il retournait à Dresde [1],

[1] On a dit que Napoléon s'était fait reconduire de Pirna à Dresde parce qu'il était malade. Il avait, en effet, été trempé jusqu'aux os à la journée du 27 août, et en ressentait des douleurs d'entrailles et de la fièvre. Mais les documents émanant de lui à ce moment montrent que son indisposition n'était pas assez grave pour lui faire abandonner la conduite des opérations et qu'il y a une autre cause à son voyage à Dresde. C'était, sans nul doute, son projet de venger l'échec tout frais d'Oudinot à Gross-Bären et de s'emparer de Berlin, tandis que ses lieutenants achèveraient la victoire de Dresde. L'Europe étonnée aurait appris en même temps l'anéantissement de l'armée des Souverains dans les montagnes de la Bohême et la prise du foyer où bouillonnaient toutes les passions de la coalition.

prescrivit à Mortier de s'arrêter à Pirna, mais les ordres qu'il donna au reste de l'armée n'ont pas été jusqu'à ce jour bien clairement expliqués, et offrent, comme nous l'avons dit, une contradiction manifeste avec ce qui fut fait. Saint-Cyr, loin de marcher, le 28, à Dohna, puis à Gishubel, prit le chemin de Maxen, entraîné sans doute par la marche de Kleist dans cette direction. S'il manqua en cela à l'ordre qu'il avait d'abord reçu, il est certain que le 29, loin de lui prescrire d'appuyer Vandamme, on lui expédia l'ordre d'aller à Reinhartsgrima, ce qu'il exécuta en abandonnant la direction de Glashutte que Kleist suivait. L'avant-garde de Saint-Cyr pousse de là sur Frauendorf, où elle s'encombre avec Marmont; Saint-Cyr demeure à Reinhartsgrima dans une incertitude déplorable, et le 30 il se dirige par Dittersdorf sur Liebenau.

Il ne reste pas moins d'obscurité sur ce qui fut prescrit à Vandamme pour la journée du 29. Le registre d'ordres de Napoléon ne fait aucune mention de ce corps. On a cru qu'il avait pu le considérer comme subordonné à Saint-Cyr, avec lequel il avait dû se réunir; mais cela n'est pas exact, puisque celui-ci eut l'ordre dans la nuit du 29 de se rabattre de Maxen sur la direction divergente de Reinhartsgrima. Cependant on assure que, dans la même nuit, Vandamme reçut de Berthier l'injonction de marcher sur la direction de Tœplitz[1].

[1] L'Empereur, avant de se décider à retourner de Pirna à Dresde, prescrivit, le 28, à Berthier d'annoncer à Vandamme qu'il serait joint, le 29, à Gishubel par le corps de Saint-Cyr et devait se porter le même jour sur Péterswalde; que Napoléon lui-même le suivait avec la garde. La minute de cet

Quoiqu'il en soit, l'impétueux Vandamme avait déjà suivi en queue la colonne d'Ostermann, dès l'instant où il eut appris qu'elle s'était frayé un passage à Gishubel, et dès six heures du matin il poussa l'arrière-garde du prince Eugène de Peterswalde et de Nollendorf sur Culm. Les troupes russes avaient opposé à sa marche leur fermeté ordinaire; mais épuisées par les deux combats qu'elles avaient dû livrer pour s'ouvrir un passage, elles ne pouvaient lutter contre des forces doubles. Toutefois elles défendirent héroïquement les hauteurs derrière Culm et le village de Priesen. Informés par le roi de Prusse, qui venait d'arriver à Tœplitz, que l'empereur Alexandre se trouvait encore au-delà des montagnes ainsi que le gros de l'armée, ces braves soldats redoublèrent de dévouement et de courage; les restes de la division de Schakofskoy, placés à gauche entre Priesen et Straden, défendent les bois au versant des montagnes; Helfreich couvre Priesen; le général Liatine est à Harwitz; Cischoritzky en réserve, la ca-

ordre à Berthier ne parle, en effet, que d'un mouvement sur Peterswalde; mais comme Vandamme avait reçu précédemment, par le général Haxo, la recommandation d'agir vigoureusement sur les alliés dans le cas où ils se retireraient battus à Dresde, et qu'il ne reçut aucun ordre que celui du 28, il devait se croire puissamment soutenu. On ne sait pas non plus si l'ordre expédié par Berthier fut bien exactement calqué sur cette minute, car le colonel Sprüngli, qui en fut le porteur, a affirmé qu'il prescrivait positivement de marcher sur Tœplitz. Le major général pourrait bien avoir, comme à Ratisbonne, mal compris les instructions de Napoléon, et envoyé par erreur Saint-Cyr au soutien de Marmont, au lieu de le porter au secours de Vandamme, ainsi que cela était arrêté le 28. C'est un problème difficile à résoudre et que le temps même n'éclaircira vraisemblablement pas. Tout cela avait été fait, du reste, avant la résolution de retourner à Dresde au lieu de poursuivre, et Vandamme n'eut aucun avis de ce changement.

valerie dans la plaine à droite, la division des gardes en seconde ligne derrière Priesen.

Vandamme, qui compte trouver à Tœplitz son bâton de maréchal, ne met pas moins d'ardeur à presser la marche; mais ses troupes, encore échelonnées jusqu'à Kœnigstein, n'arrivent que successivement, et le moment propice est passé. Cependant après avoir rassemblé le gros de son corps, il jette deux divisions sur Priesen, une troisième tourne à droite sur Straden, pour s'emparer des hauteurs dominant la ligne russe. La cavalerie observe la plaine vers Karwitz. Alors une lutte sanglante s'engage; le second corps plie; la garde russe entre en ligne; la cavalerie arrive à son soutien; le combat devient de plus en plus terrible, mais la nuit y met fin sans résultat définitif. C'est à recommencer le lendemain et l'événement serait d'autant plus important que, dans le même instant, les corps de Wittgenstein, Kleist et Klénau, encore engagés au-delà des montagnes, étaient pressés plus vivement que la veille. Wittgenstein surtout, formant l'arrière-garde du centre, avait dû prendre position entre Frauendorf et Falkenhayn pour attendre le désencombrement du défilé avant d'arriver à Altenberg. Assailli par des forces supérieures, son arrière-garde, sous les ordres de Roth, avait été entamée et rejetée sur les Prussiens; le corps s'arrêta derrière Altenberg, celui de Kleist entre Fürstenwalde et Glashütte; la droite des Autrichiens descendait de Geyersberg; la gauche, sous Klénau, guerroyait contre Murat du côté de Sayda.

La conférence de Dux ayant décidé les Autrichiens à suspendre la retraite sur l'Eger pour attaquer Van-

damme, tous les corps qui affluèrent autour de ce bourg furent dirigés, vers les six heures, sur Tœplitz; c'étaient les divisions Colloredo, Chasteller, Bianchi; elles avaient été précédées par les réserves du grand-duc Constantin.

Vandamme, voyant ces fortes masses s'amonceler autour de lui, hésitait à reprendre dans la nuit le chemin de Nollendorf, lorsqu'il reçut, dit-on, du prince de Neuchâtel, l'avis que Saint-Cyr et Mortier le suivaient de près. Ne doutant pas d'être soutenu dans la matinée, il résolut de se maintenir en attendant, dans le poste avantageux de Culm.

L'engagement commença le 30 au point du jour, et, vers neuf heures, il devint général sur toute la ligne. Vandamme opposa d'abord une forte résistance; mais pressé ainsi de toutes parts, il s'apprêtait à la retraite sur Nollendorf, lorsqu'il apprit que de fortes colonnes prussiennes se montraient sur la montagne et sur son unique communication; c'était en effet le corps de Kleist, dont il importe de reprendre les mouvements.

Le général Schœler, en lui portant l'ordre dont nous avons parlé, avait trouvé le défilé d'Ebersdorf encombré de bagages et de parcs de toutes les nations, dont quelques voitures brisées dans des chemins creux rendaient la marche impossible. Le désordre était si grand que l'ambassadeur prussien, forcé d'abandonner son cheval, avait dû faire la route à pied.

Kleist, instruit de cet encombrement, et appréciant l'importance du mouvement qui lui était prescrit et le danger auquel il serait exposé en restant dans ce coupe-

gorge, résolut de se rabattre, par la crête des montagnes, sur la chaussée de Peterswalde pour gagner Nollendorf; mouvement hardi, dans lequel on pouvait s'exposer à tomber au milieu des colonnes de Napoléon, mais justifié par la nouvelle qu'aucunes forces françaises ne se montraient dans cette direction.

Cette manœuvre naturelle, et même la seule exécutable, surpassa l'attente des alliés; aucun corps de Napoléon n'ayant suivi le chemin de Peterswalde, Kleist ne fut point troublé dans sa marche et arriva avant midi à Nollendorf, d'où il descendit sur Arbesau. Son apparition sema, avec raison, l'effroi dans un corps déjà aux prises avec des forces doubles. La cavalerie Corbineau se jeta sur les Prussiens à Arbesau, culbuta leur ligne et s'ouvrit un passage. L'infanterie, serrée de près par Galitzin, Milodarowich et Colloredo, ne fut pas si heureuse; Mouton-Duvernet réussit, il est vrai, à regagner Fürstenwalde et Liebenau, où il fut recueilli par Saint-Cyr. Le centre sous Philipon, resserré autour de Culm, et la gauche sous Dumonceau, furent plus sérieusement entamés. Toutefois une partie parvint à se sauver par les bois ou par le vallon de l'Elbe; mais tout le matériel de 80 pièces de canon, 7 mille prisonniers, Vandamme lui-même, ainsi que le général Haxo, restèrent au pouvoir des vainqueurs. Ce corps eut en outre six mille hommes hors de combat dans les trois journées; 13 à 14 mille hommes seulement regagnèrent Dresde dans un état affreux.

Les affaires avaient totalement changé de face. Dans deux fois vingt-quatre heures, les chants de victoire avaient passé du camp français à celui des alliés. En

outre, au moment où ceux-ci chantaient un *Te Deum* solennel dans la plaine de Tœplitz, en actions de grâce de la victoire de Culm, arriva la nouvelle, non moins heureuse, de la bataille de Katzbach.

Les services que Jomini venait de rendre, tant à Jungferteinitz qu'à Dresde et à Culm, étaient manifestes; du récit impartial des faits on peut déduire avec certitude que si ses avis avaient été suivis, les alliés auraient évité les faits les plus regrettables de cette campagne et que, dans toutes les hypothèses raisonnables, ces avis étaient ce qu'il y avait de plus convenable dans la situation donnée. Ses instructions à Jungferteinitz, son conseil d'attaquer vivement Dresde dès le 25, celui de se replier sur Dippodiswalde lorsqu'on sut l'arrivée de Napoléon et de recevoir là une bataille décisive avec les deux routes de Peterswalde et d'Altenberg pour retraite, celui de replier entièrement l'aile gauche autrichienne dans la nuit du 26 au 27, enfin le conseil de réunir tous les efforts contre la jeune garde sur Seidnitz, eussent mérité sinon une statue, au moins une couronne murale, s'il avait eu affaire à des hommes désireux de bien apprécier ses avis. Il en fut cependant fort indignement récompensé. Les Souverains firent une généreuse distribution de grades et de grands-cordons, dans laquelle les services de Jomini, grâce aux envieux toujours prêts à le dénigrer depuis la modification du plan du Trachenberg, n'eurent pas la part qu'ils auraient *dû avoir,* malgré les dispositions bienveillantes et généreuses de l'empereur Alexandre.

Les Souverains sont obligés, plus souvent qu'on ne pense, de céder aux criailleries de leurs entourages.

Or, dans ceux-ci, Jomini avait de nombreux détracteurs, jaloux de la haute position qu'il occupait auprès d'un monarque aussi puissant et aussi distingué qu'Alexandre, et toujours prêts à lui faire un grief d'avoir précédemment servi la France avec quelque succès.

On alla plus loin. Les personnages qui avaient fait de si étonnants projets de marches et d'attaques, ne se contentèrent pas de jouir de leurs nouveaux honneurs, mais cherchèrent encore à rejeter leur défaite sur le général Jomini, parce que, le premier, il avait conseillé l'attaque, le 25!!!! On aurait bien mieux fait, selon eux, de marcher sur Leipzig, ainsi qu'on en avait d'abord le projet, au lieu de venir se casser le nez devant Dresde. Ces censeurs eussent été facilement confondus si l'on eût pu invoquer, alors, le témoignage que le maréchal Saint-Cyr et Napoléon lui-même ont donné plus tard... que Dresde n'eût pas tenu quatre heures si on l'eût bien attaqué le 25 ou même le 26 au point du jour, et que tous les fâcheux événements du 26 au soir et du 27 provinrent précisément de ce que l'on ne fit rien de ce que Jomini proposa. Quant à la marche sur Leipsig qu'ils regrettaient, ils pourraient s'assurer, par la lecture des mémoires de Fain, que les plus belles espérances du plan de Napoléon étaient fondées sur la probabilité que les alliés commettraient cette faute; il eût donné, peut-être, une province de son Empire pour qu'ils l'exécutassent, car sa joie fut sans bornes lorsqu'il fut informé de leur marche sur Marienberg.

Quoi qu'il en soit, par une circonstance difficile à expliquer, les généraux qui avaient accumulé fautes sur fautes, furent constellés de crachats et de grands-cor-

dons russes, et Jomini, qui avait constamment vu juste et donné les meilleurs conseils, ne reçut que la croix de Ste-Anne au cou, décoration qui n'avait jamais été donnée qu'à des officiers subalternes et non à des généraux. Tout le quartier-général en fut stupéfait, et chacun cherchait à s'expliquer un traitement si peu en harmonie avec les belles promesses faites à Prague et à Jungferteinitz. Un certain voile couvre encore ce mystère, dont on a cru trouver la cause dans la conversation qui avait eu lieu à Altenberg entre le monarque et son aide-de-camp, et dans laquelle une *phrase mal comprise sans doute* avait blessé l'amour-propre du maître.

Quoi qu'il en soit, Jomini opposait à un traitement aussi injuste une abnégation fort étonnante de sa part; car au moment où on lui infligeait cette sorte d'affront, il proposait à l'Empereur les seules mesures qui semblaient propres à réparer de la manière la plus brillante l'échec essuyé à Dresde et à permettre de marcher en toute sûreté sur Leipzig pour joindre Bernadotte sans exposer sa ligne de retraite avec la Bohême, comme le faisait le plan de Trachenberg. Il proposa donc de faire appeler l'armée de Blücher en Lusace, pour venir ensuite remplacer la grande armée des souverains aux environs de Peterswalde et de Tœplitz, tandis que celle-ci, rassurée par là sur ses communications, reprendrait le projet de jonction vers Leipzig. L'armée de réserve que Benningsen conduisait sur l'Oder serait plus que suffisante après la victoire de la Katzbach pour couvrir la Silésie.

L'empereur Alexandre, après en avoir conféré avec

le roi de Prusse, chargea Jomini de rédiger à cet effet une lettre pour le maréchal; mais Blücher, redoutant sans doute d'être placé sous les ordres immédiats des Souverains et peu satisfait du rôle secondaire auquel il se trouverait ainsi réduit, proposa à son roi de marcher au contraire vers Wittenberg pour se réunir à l'armée de Bernadotte que l'on accusait d'agir avec trop de mollesse; en échange on réserverait à l'armée de Benningsen le rôle secondaire de masquer Dresde, tandis que l'armée des Souverains se porterait sur Leipzig. C'était au fond à peu près la même chose que la première pensée de Jomini à qui doit rester tout l'honneur de cette conception, aussi s'empressa-t-il de déclarer que le projet de Blücher était certainement celui qui conviendrait le mieux en ce qu'il livrerait moins aux chances du hasard les opérations qui devaient avoir lieu entre Berlin et Leipzig, attendu que le caractère actif et entreprenant de Blücher et les 80 mille hommes qu'il amenait, donneraient à l'armée du Nord de Bernadotte une impulsion vigoureuse qui lui avait manqué jusque-là.

Toutefois, blessé au fond de l'injuste distribution des récompenses, Jomini eut un moment l'intention de quitter l'armée en renonçant au poste important qu'il avait tant ambitionné; il se rendit à Prague et à Vienne au-devant de sa famille, aux sollicitations de laquelle il crut devoir céder en renonçant à ce projet. Néanmoins une profonde indifférence succéda au zèle ardent dont il s'était senti animé jusque-là; il resta donc auprès de l'Empereur, mais renonça à la mission qui lui avait été donnée auprès de Schwarzenberg.

LEIPZIG

—

Les avantages de la forte position centrale que Napoléon avait prise sur l'Elbe, et d'où il se proposait de lancer ses foudres de tous côtés, diminuaient chaque jour depuis la bataille de Dresde; les défaites de Vandamme à Culm, de Macdonald à la Katzbach, d'Oudinot à Grosbeeren et de Ney à Dennewitz avaient déjoué toutes ses combinaisons et exalté le moral des alliés. Au lieu de pouvoir donner de la suite à ses plans, il était forcé de courir tantôt à droite tantôt à gauche pour réparer les échecs de ses lieutenants. C'est ainsi qu'il finit par se trouver peu à peu enserré dans un cercle de fer autour de Leipzig, et qu'il eut tous les inconvénients d'une position centrale sans en avoir les avantages.

Conformément au plan arrêté à Tœplitz après l'affaire de Culm, les armées s'ébranlèrent vers la fin de septembre, Blücher vint forcer le passage de l'Elbe à War-

tenbourg, entre Wittenberg et Torgau, et Bernadotte en fit autant au-dessous de Dessau. La grande armée déboucha de nouveau en Saxe, se dirigeant par Zwickau sur Borna et Leipzig.

Au premier avis du passage de Blücher, Napoléon partit de Dresde avec quatre corps et sa garde pour aller joindre Ney, laissant à Murat le soin d'observer l'armée de Bohême ; il espérait écraser Blücher, rejeter ses débris au-delà de l'Elbe, puis fondre sur Bernadotte et le refouler sur Berlin. Il reviendrait ensuite compter avec Schwarzenberg, dont la lenteur et les demi-mesures lui étaient connues, et qui n'aurait pas eu le temps de profiter de son absence pour remporter quelque brillant succès.

Arrivé à Duben, Napoléon fut déçu dans ses espérances par la résolution prise brusquement par Blücher d'abandonner la base de l'Elbe pour marcher audacieusement derrière la Saale vers Halle, où sa jonction avec Bernadotte s'effectuerait sans difficulté, ce qui mettait Napoléon dans l'impossibilité de les battre séparément; mouvement aussi hardi que celui qu'il exécuta en 1815 pour joindre Wellington à Waterloo et combiné sur le même principe.

La position du vainqueur de Dresde devenait de jour en jour plus critique, car au moment où Blücher lui échappait ainsi et formait une masse imposante par sa jonction avec Bernadotte, la grande armée des Souverains poussait successivement Murat et ses trois corps d'armée jusques sur Borna. Ces mouvements des alliés dans la direction de Leipzig semblaient donner raison cette fois aux auteurs du fameux plan de Trachenberg,

et l'on ne se fit pas faute à cette occasion de réveiller dans les états-majors, les griefs formulés contre Jomini pour avoir fait changer ce plan. Ses adversaires s'en montraient bouffis d'orgueil, mais fort à tort, car la position était absolument l'inverse, Napoléon n'était plus avec le gros de ses forces vers Dresde, mais bien au nord même de Leipzig, et ne menaçant plus les communications des alliés s'ils dépassaient Dresde. Ensuite ces derrières étaient couverts par une armée entière, celle de Beningsen. De cette façon, c'était Napoléon qui allait être enfermé entre la mer du Nord et les forces réunies des alliés, bien basées sur la Bohême, tandis que dans le plan de Trachenberg c'était tout l'opposé.

Il ne restait donc à Napoléon que deux partis à prendre, ou de se replier en toute hâte sur la Saale et la Franconie, ou de concentrer ses forces à Leipzig pour y frapper un grand coup contre l'armée des Souverains. Dans la première hypothèse, il fallait abandonner le corps de Saint-Cyr à Dresde et les nombreuses garnisons des places de l'Elbe et de l'Oder, puis se décider à l'évacuation entière de l'Allemagne. Pour Napoléon il n'y avait pas à hésiter, il se hâta de se rendre de Duben à Leipzig, où il arriva dans la nuit du 14; toute son armée l'y suivit le lendemain.

De leur côté les alliés, dont le quartier-général était le 13 à Altenbourg[1], cherchaient à s'étendre, par leur

[1] L'aile droite, sous les ordres du comte Wittgenstein, composée des corps de Kleist, Klénau, Gortschakof et Eugène de Wurtemberg, se trouvait entre Pombsen, Espenhaym et Rotha, sur la droite de la Pleisse.

gauche, vers Lutzen, dans deux buts; d'abord, pour forcer Napoléon, par cette manœuvre sur ses communications, à évacuer la Saxe; ensuite, pour se relier à Blücher, arrivant de Halle.

Cette intention stratégique était bonne sans doute; mais elle forçait à une extension démesurée de la ligne, si l'on prétendait couvrir en même temps les routes qui mènent de Leipzig à Dresde et à Chemnitz, puis soutenir, à la fois, Klénau à Liberwolkwitz, et Giulay à Lutzen.

Le général Jomini, sachant qu'on attendait Benningsen, avant de rien entreprendre, s'était rendu à Prague, comme on l'a vu plus haut. Rentré le 14 au quartier-général d'Altenbourg, il fut interpellé dès son arrivée sur ce qu'il pensait des opérations probables,

2° Au centre, toutes les réserves russes et autrichiennes à Altenbourg.

3° A gauche, le corps de Merfeldt à Zeitz. Celui de Giulay à Melsen (route de Lutzen). Platof avec ses cosaques à Zwenckau. Tielmann et Lichtenstein vers Lutzen.

4° L'armée de Benningsen part de Dresde pour Wilsdruff et Nossen, afin de se réunir à celle des Souverains. Le corps de Colloredo marche de Chemnitz sur Altenbourg dans le même but.

5° L'armée de Blücher est à Halle avec le corps de Saint-Priest, détaché à Mersebourg pour communiquer par la Saale avec l'armée de Bohême.

6° L'armée de Bernadotte se retire de Halle sur Löthen dans l'idée que Napoléon manœuvre contre Berlin; Blücher refuse de la suivre et Bernadotte, se ravisant, revient le lendemain sur ses pas vers Zorbirg. — Au nord de Leipsig, Napoléon se trouve encore à Düben avec les 4e et 11e corps, toute la garde et la cavalerie. — Ney est vers Dessau avec les 3e et 7e corps. — Marmont marche de Dolitsch sur Leipzig, puis est rappelé sur Breitenfeld. — Au sud, Murat garde la rive droite de la Pleisse entre Grobern et Lieberwolkwitz, avec les corps de Lauriston, Bellune, Poniatowsky et celui d'Augereau arrivé le jour même de Weissenfels.

et n'hésita pas à dire qu'il fallait s'attendre à être incessamment attaqué par Napoléon, et que dès lors il importait de concentrer toutes les forces pour recevoir la bataille. Le comte de Nesselrode, témoin de ce qu'il dit à ce sujet à l'empereur Alexandre, plaida la même cause que lui contre les projets un peu décousus du généralissime autrichien.

Il suffisait en effet de réfléchir un peu sur le système de Napoléon et sur sa situation entre Leipzig et Dessau, pour résoudre la question et reconnaître qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à se jeter sur l'armée de Bohême avec toutes ses forces, car le dilemme était facile à poser.

Dès le 13 octobre, Napoléon devait avoir accablé Blücher ou du moins il l'aurait forcé à repasser l'Elbe, et à rompre ses ponts. Dès le 16, la grande armée de Bohême pouvait emporter Leipzig; c'était donc là que serait le dénouement de la grande tragédie et Napoléon ne pouvait pas manquer d'y revenir; car, outre que c'était le point décisif, il faut ajouter que Napoléon, se trouvant vers Dessau, serait fort compromis si on le devançait dans la direction de Halle et de Cöthen pour le refouler dans l'angle de l'Elbe entre Acken et Pretsch.

On renonça donc à la marche déjà ordonnée sur Zeitz, mais comme il fallait s'assurer de la coopération de Blücher et du prince de Suède, on marcha le 15 à Pegau pour se rapprocher d'eux, en communiquant par Mersebourg, mais en se disposant à livrer bataille le lendemain s'il le fallait : la suite prouva que l'on fit bien.

Ici se présentent des événements qui exigeraient un volume entier pour en faire le récit détaillé.

Le jour approchait où la fortune des armes allait décider, autour de Leipzig, entre l'indépendance des nations ou le triomphe du grand Empire. 350 mille hommes, la plupart vieux soldats, réussissaient à entourer 170 mille Français, la plupart conscrits de la veille et exténués par des marches, mais électrisés par la présence de l'homme que chacun regardait comme le génie de la victoire.

Leipzig est, comme chacun sait, une grande et riche ville située à la droite de l'Elster; elle avait jadis une sorte d'enceinte fortifiée, mais il n'y avait plus qu'une muraille, et de riches faubourgs s'étaient élevés autour de cette vieille enceinte. Le lit de l'Elster est coupé là en plusieurs bras, peu larges, mais assez profonds, et dont les bords sont marécageux; le plus grand bras coule à une demi-lieue à l'ouest de la ville, par le village de Lindenau, où se trouve un pont en pierre précédé de deux autres ponts plus petits. A une demi-lieue au nord de la ville, la petite rivière de la Pleisse va rejoindre l'Elster, après s'être divisée en plusieurs petits bras à partir de Connewitz, beau village situé à la droite de la Pleisse et sur la route de Borna.

Tous les environs entre Connewitz, Leipzig et le village de Gautsch, forment un bas-fonds couvert de belles forêts de chênes et de hêtres. Ces bois, composés d'immenses arbres peu rapprochés, sont entre-coupés d'une multitude de flaques d'eau qui proviennent des débordements des deux rivières.

Toutes les routes, de Dresde et de Bohême à Leipzig, suivent la rive droite de la Pleisse, et l'armée entière des alliés aurait pu y arriver dès le 15 octobre.

Les conseillers de Schwarzenberg imaginèrent de ne laisser que trois corps d'armée sur ces routes de Lieberwolkwitz et Wachau, et de porter l'armée autrichienne, le quartier-général et toutes les réserves russes et prussiennes dans l'entonnoir entre la Pleisse et l'Elster, pour forcer le passage de la Pleisse à Connewitz. On prétendit même un moment pousser le corps de Merfeldt au soutien de celui de Giulay dans la direction de Markransdat, ensorte que la ligne eût été coupée par deux rivières, et l'armée scindée en trois parties, sans compter celle de Blücher.

Le général Jomini s'était présenté au prince Schwarzenberg, à Pégau, comme délégué de l'empereur Alexandre. Mais, craignant de nouveau ses observations, l'état-major autrichien lui suscita toute espèce de tracas pour le tenir à l'écart. On ne lui avait assigné aucun logement au quartier-général; de telle sorte qu'il dut courir lui-même la ville encombrée pour en trouver un, qu'il n'obtint que par l'intermédiaire du commandant russe. Pendant cet intervalle, le projet d'attaquer pour le 16, de refouler les Français sur Leipzig, avait été résolu.

L'empereur Alexandre ayant fait appeler le général Jomini pour lui communiquer ce projet qu'il ignorait, celui-ci s'éleva avec une grande force contre les mesures projetées. Il reconnut que l'idée stratégique d'appuyer la direction générale des efforts des alliés sur la gauche, était juste; mais il montra qu'il ne fallait pas lui sacrifier la sûreté de l'armée en l'exécutant contre tous les principes de la tactique, et que si l'on voulait manœuvrer entre Leipzig et Lutzen, il fallait y marcher

avec le gros de l'armée, en y portant également celle de Blücher et du prince de Suède, au lieu de se morceler en cinq fractions presque impossibles à réunir. Plan tellement absurde, qu'on aurait pu le croire dicté par Napoléon lui-même pour lui assurer la victoire la plus décisive.

L'empereur Alexandre, qui n'avait sans doute pas attendu cette improbation pour juger une pareille combinaison, fit prier le prince de Schwarzenberg de se rendre chez lui, où le prince Wolkonski appela aussi le général Diebitsch. Là chacun employa tous ses talents pour dissuader le généralissime de son idée, chacun des généraux y mit toute son éloquence. Le général Jomini, toujours un peu vif, dit lui-même : « Qui osera » nous justifier dans la postérité d'avoir cherché volon» tairement le danger et l'embarras de forcer le pas» sage d'une rivière au milieu de 150 mille ennemis, » tandis que la moitié de notre armée l'a déjà passée » sur un autre point plus rapproché[1] ? »

Enfin l'Empereur, lui-même, ayant longtemps parlé au prince sans pouvoir le convaincre, en fut tellement piqué, qu'il lui dit avec une expression amère, bien rare sur la figure extraordinairement gracieuse de ce monarque : « Eh bien ! Monsieur le maréchal, puisque « vous persistez, vous ferez avec l'armée autrichienne » ce que vous voudrez, mais quant aux troupes russes » du grand-duc Constantin et de Barclay, elles iront à

[1] Les alliés avaient 70 mille hommes à la droite de la Pleisse vers Vachau, 70 autres mille qui étaient à la gauche n'avaient qu'à passer Rotha pour les joindre.

» la droite de la Pleisse, où elles doivent être, et pas » ailleurs. »

Le prince, qui avait défendu avec une opiniâtreté inconcevable un projet qui était probablement un des chefs-d'œuvre de Languenau ou de Radetzky, et dont tout militaire éclairé appréciera le danger, se trouva heureux d'avoir gagné la moitié du procès, et comme il ne pouvait empêcher l'empereur Alexandre de disposer de son armée, il saisit avec empressement une proposition qui lui permettait ainsi de suivre son idée favorite, sinon avec toutes ses forces, du moins avec une partie.

Conformément à cet étrange *mezzo-termine*, l'armée alliée s'ébranla le 16, au matin, en six ou sept colonnes : Klénau à droite, sur Liberwolkwitz; Wittgenstein au centre sur Vachau; Kleist à gauche, sur Marckkleeberg; les gardes et les grenadiers russes se portèrent derrière le ruisseau de Magdeborn, en avant de Rotha; les corps de Merfeldt, Bianchy, Hesse-Hombourg, marchèrent par Gautsch sur Connewitz, entre les deux rivières; celui de Giulay marcha de Ranstadt sur Lindenau.

Pour juger le choc qui en résulta, il faut rappeler que Murat avait placé le corps de Lauriston en face de Liberwolkwitz, Bellune à Vachau, Poniatowsky à Marckkleeberg, la réserve au Thorberg, Augereau, avec deux divisions, gardait les passages de Dolitz et Connewitz; Napoléon revenant de Dessau avec la vieille et la jeune garde, les corps de Bertrand, de Marmont, de Macdonald, avaient passé la nuit autour de Leipzig; Ney ne devait arriver que dans la matinée, et Reynier était resté à Eulenbourg avec les parcs.

Le prince de Schwarzenberg prit les devants avec son escadron doré et quelques cosaques, pour aller reconnaître le défilé de Connewitz, dont le général Jomini lui avait signalé toutes les difficultés. Le groupe s'étant approché du pont, un escadron de chasseurs français en déboucha et donna la chasse au prince jusqu'à ce qu'il eût rejoint la colonne de Merfeldt. La canonnade commença alors à la droite de la Pleisse avec une force extrême; il n'y avait pas à douter que cette moitié de l'armée alliée allait être écrasée par Napoléon. Le général Jomini s'approcha à plusieurs reprises du prince, avec lequel il avait eu jadis à Paris les rapports les plus agréables; il le conjura, au nom de sa gloire, de sortir du cul-de-sac où il s'était fourré si malencontreusement. Voyant l'inutilité de ses efforts, il alla jusqu'à dire aux officiers russes qui étaient autour de lui. « Vous allez voir comment on perd une ba-
» taille quand un général en chef se met avec la moitié
» de son armée dans un fond de sac, d'où il ne peut
» sortir, tandis qu'on écrase l'autre moitié. »

Le prince de Schwarzenberg, qui entendit ces paroles, se borna à y répondre par un regard sévère; mais le général Jomini ne s'en découragea pas. Sûr d'être dans le vrai, il revint à la charge près du prince, en lui proposant d'envoyer un de ses aides-de-camp de confiance avec lui, sur le clocher de Gautsch, d'où l'on découvre tout le pays à plusieurs lieues à la ronde et d'où l'on verrait de quel danger les alliés étaient menacés. Comme la canonnade semblait annoncer les progrès des Français, le prince se rendit à cette proposition.

Deux officiers autrichiens, Clam et Wrbna, furent

envoyés avec le général Jomini sur le clocher, et il ne fut guère difficile à celui-ci de leur prouver l'urgence de retourner en toute hâte à la rive droite de la Pleisse, si l'on ne voulait pas voir Barclay et Klenau écrasés par Napoléon avec toutes ses forces. En même temps le général Jomini envoya son aide-de-camp, le baron Fréderich à l'Empereur, avec un billet au crayon qui informait Sa Majesté des masses qui allaient fondre sur elle, de la nécessité de rapprocher promptement les réserves russes trop éloignées à Magdeborn, et de la probabilité qu'enfin le prince de Schwarzenberg ferait le mouvement qu'on sollicitait de lui depuis 24 heures.

En effet, le général Jomini étant descendu du clocher, trouva le prince instruit par ses aides-de-camp de l'état des affaires et résolu à marcher enfin sur la rive droite de la Pleisse. Mais au lieu de le faire franchement par une marche rétrograde pour passer la rivière derrière Kleist vers Marckkleeberg, il voulait encore s'obstiner à tenter un passage par Dölitz. Cependant il se décida enfin pour une résolution mixte. Le corps de Merfeldt dut passer à Dölitz, tandis que les grenadiers sous Bianchy et les réserves du prince de Hesse-Hombourg revinrent sur leurs pas pour passer le gué de Crostewitz.

Dès que ce passage fut effectué, le général Jomini prit les devants au galop, sous une vive canonnade qui le couvrit de terre, ainsi que son aide-de-camp, par les boulets qui tombaient autour d'eux, pour annoncer cette nouvelle à l'Empereur et le féliciter d'une résolution dont tout lecteur saura décerner le mérite à qui il appartient, et qui sauvait l'armée d'une défaite probable.

A peine arrivé, le général Jomini reconnut dans le lointain une grande attaque qui se préparait; une masse de 10 mille chevaux s'ébranlait en trois colonnes, suivie par trois divisions d'infanterie. Le général s'écria qu'une bagarre allait fondre de ce côté. Sa Majesté le roi de Prusse, donnant à ce mot de bagarre une signification de *déroute,* à laquelle le général ne songeait nullement, se retourna et dit : « Comment, une ba-» garre? Il n'y en a pas là où il y a de braves soldats. » Le général Jomini, ne pouvant pas élever une discussion grammaticale dans un tel moment, se borna à répondre, un peu piqué à son tour : « Sire, j'en demande » pardon à Votre Majesté, mais j'ai vu plusieurs fois » de semblables bagarres parmi les plus braves troupes » du monde, et Votre Majesté ne tardera pas à en voir » une. » Il ajouta qu'au surplus le temps pressait et que, comme les Souverains se trouvaient là sans aucune infanterie sous la main, il serait convenable qu'ils montassent à cheval pour être prêts du moins à s'éloigner un peu de la scène qui allait se passer, jusqu'à ce que l'infanterie des réserves arrivât.

A peine cette phrase était-elle achevée que la grosse masse noire s'était lancée; les trois colonnes de cavalerie française avaient enlevé les hauteurs de Gosa; elles sabrèrent et culbutèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage, entr'autres la cavalerie légère de la garde, qui fit un faux mouvement pour aller au secours de l'infanterie chargée vers Gosa.

L'empereur Alexandre suivit alors, peut-être un peu tard, le conseil de monter à cheval et jeta les braves cosaques de la garde au devant de l'ennemi

pour suspendre sa marche. En même temps le général Jomini, sachant qu'une brigade de cuirassiers russes avait été assignée de la réserve pour soutenir Klénau, courut au-devant de cette brigade pour l'amener au point où l'ennemi menaçait de faire une trouée qui eût été irréparable.

Mais une réunion de circonstances heureuses en avait décidé autrement :

1° La première fut que le général Latour-Maubourg, qui commandait cette grande attaque, eut la jambe emportée, ce qui occasionna de l'incertitude parmi les vainqueurs.

2° La seconde que les cosaques de la garde trouvèrent heureusement sur le front de l'ennemi une prairie coupée de filets d'eau et de touffes d'arbres qui avaient arrêté l'impétueuse impulsion de la cavalerie française, et permis à Orloff-Denisof d'imposer à l'ennemi sur la force de sa belle troupe et de manœuvrer contre ses flancs.

3° Qu'au même instant les réserves autrichiennes du prince de Hesse-Hombourg, en arrivant derrière Kleist, trouvèrent sa cavalerie pressée vivement par Kellermann, ensorte qu'elles durent charger à l'instant même. Cette masse de cuirassiers autrichiens poussa Kellermann jusqu'auprès du mamelon où se trouvait Napoléon, ce qui empêcha celui-ci de faire soutenir plus vivement le mouvement du côté de Gosa.

4° Que l'arrivée des réserves russes, appelées de Magdeborn, sur les instances du général Jomini, donna les moyens de reprendre Gosa et de partager jusqu'à la nuit l'honneur du champ de bataille.

On sait comment la journée du 16 se termina par la

défaite de Marmont au nord, et par le partage indécis du champ de bataille au sud, où entr'autres Merfeldt, engagé un peu témérairement dans un passage isolé de la Pleisse vers Dölitz, fut culbuté et pris à la tête de ses colonnes par une division d'Augereau et un régiment de la vieille garde amené par Curial.

On sait aussi comment les alliés, réunis, le 17, à deux nouvelles armées, gagnèrent le lendemain la grande bataille qui décida du sort de l'Europe.

Dans cette journée décisive du 18 octobre, les alliés, renforcés de 100 mille hommes par l'arrivée du prince de Suède, de Benningsen et de Colloredo, accablèrent Napoléon, sans que ces masses entassées sur un si petit espace pussent faire d'autres manœuvres que d'attaquer ce qu'elles avaient devant elles. Les principales péripéties de cette bataille de géants furent la lutte de Ney et de Marmont pour la défense de Schönfeld et Sellershausen, vivement attaqués par Blücher et Bernadotte, bientôt secondés par l'entrée en ligne de Benningsen et la défection des Saxons. Au centre Macdonald défendit successivement Holzhausen et Stötteritz contre Klenau; tandis que plus à gauche les corps de Kleist et de Wittgenstein assaillirent avec non moins de vigueur les points importants de Probsthayda qui formaient le lien saillant des deux fractions de l'armée française, les corps de Bellune et de Lauriston défendirent héroïquement ces postes, qui leur restèrent en définitive encombrés de cadavres des deux partis.

De son côté, l'armée autrichienne avait guerroyé dans l'espace compris entre Probsthayda et le terrain coupé, où les efforts de Colloredo et de Bianchy n'ob-

tinrent que de faibles résultats contre la vigoureuse résistance d'Augereau et d'Oudinot.

De part et d'autre on était las de carnage, et la lutte dégénéra dès lors en une terrible canonnade qui augmentait le nombre des victimes sans amener de résultats. Le général Jomini démontra que la victoire étant certaine et déjà décidée sur toute la ligne, il suffirait de contenir l'ennemi dans sa position; mais qu'il importait, pour obtenir de grands résultats, d'envoyer toutes les réserves de cavalerie russes et autrichiennes, avec quelques corps d'infanterie par Zwenkau, au soutien de Giulay, qui se trouverait en mesure de vendre cher aux troupes de Napoléon la seule route de Lindenau à Lutzen qui leur restât pour faire leur retraite. Cet avis donné à Schwarzenberg, comme à l'empereur Alexandre et qui eût pu faire subir à l'empereur Napoléon le sort de François Ier à Pavie, n'eut aucun résultat, par des motifs puérils. Le prince de Schwarzenberg, qui aurait dû y envoyer les réserves autrichiennes du prince de Hesse-Hombourg, les plus voisines et disponibles, ne voulut pas s'en dessaisir et prétendit qu'on devait y envoyer les réserves russes, beaucoup plus éloignées; mais celles-ci soutenaient les corps engagés vers Probsthayda et Stötteritz. Ce conseil, qui n'eut ainsi aucun résultat, n'en était pas moins un des plus remarquables de ceux que le général Jomini a donnés dans sa carrière et dont les autres ont tiré tous les fruits : inspiré au milieu du fracas de deux mille pièces de canon qui tonnaient et de 400 mille hommes qui se précipitaient au combat, ce projet atteste toute la liberté d'esprit de son auteur et toute la sagacité des vues mi-

litaires qui étaient l'apanage irrécusable de cet officier; caractère bizarre qui, vif et emporté dans les situations les plus ordinaires de la vie, devenait calme et réfléchi dans les circonstances les plus difficiles : ambitieux de gloire quand il était livré au repos, et dégoûté de cette gloire dès qu'il se trouvait en présence des vanités humaines, dont le quartier-général de 1813 lui avait dévoilé toute l'étendue.

On objectera peut-être que ce mouvement par la gauche, conseillé le 18 octobre, était le même que le général avait combattu le 15 à Pegau; mais quelle différence n'y avait-il pas alors dans la proportion et la position des forces respectives?

Ce qui eût été une manœuvre téméraire et décousue, lorsqu'on n'avait que 150 mille hommes à opposer à une force égale de Napoléon, quand Blücher était encore vers Halle, le prince de Suède vers Dessau et Benningsen sur la route de Dresde, devenait une manœuvre évidemment habile, lorsque la réunion de toutes ces masses avait doublé la force des alliés, et que les succès remportés par Blücher à Möckern, le 16, ainsi que ceux déjà obtenus par l'armée alliée, dans la matinée du 18, ne laissaient plus aucun doute sur l'issue de la grande lutte qui devait décider du sort de l'Europe. Alors le détachement de 30 mille fantassins et de 20 mille cavaliers, pour renforcer Giulay, était une opération de haute sagesse, car celui qui la conseilla jugea fort bien que cette cavalerie, entièrement inutile pour emporter Leipzig, deviendrait décisive sur la ligne de retraite de Napoléon, qui, dans ce moment-là, devait bien être le point de mire de tous les projets des alliés.

Cette différence d'opinion sur une même manœuvre, selon la différence des situations, prouve, du reste, mieux que toutes les phrases du monde, le coup d'œil exercé du militaire qui savait ainsi se débarrasser de toute tendance vers un système préconçu et saisir toutes les nuances résultant d'une application juste et complexe des principes de l'art de la guerre.



INVASION DE LA FRANCE ET DE LA SUISSE

—

L'Allemagne était délivrée et rendue à l'indépendance qu'elle réclamait légitimement; mais, hélas! il était à craindre qu'elle ne tombât dans une funeste exagération réactionnaire, et tout faisait présager que c'était là le sort qui lui était réservé. Les propos les plus exaltés, surtout de la part des généraux prussiens et des hommes d'Etat présidant à la propagande insurrectionnelle, avaient prouvé, dès le 20 octobre, à Leipzig, qu'ils regardaient la France comme une proie assurée dont il ne s'agissait plus que de partager les dépouilles; les Souverains seuls conservaient encore quelque mesure, mais ils étaient débordés et entraînés.

Le général Jomini, témoin de cette exaltation qu'en conscience il ne pouvait partager, n'avait pas attendu l'arrivée de l'armée alliée sur la frontière du Rhin pour s'en retirer. Deux jours après la bataille de Leipzig, il

se présenta chez l'empereur Alexandre, et, le remerciant du grand cordon de Ste-Anne qu'il venait de lui donner, il lui dit : « L'indépendance de l'Allemagne et de l'Eu» rope est assurée, vos armées seront dans quelques » jours sur le Rhin, où il faut espérer qu'une paix solide » viendra mettre un terme à tant de guerres désas» treuses : la Suisse rentrera sans doute aussi dans son » indépendance absolue ; mais si on enlève à Napoléon » le protectorat qu'il s'est arrogé sur mon pays, je » prie Votre Majesté de lui faire conserver tous les » principes de l'Acte de Médiation qui fut l'ouvrage des » meilleures têtes de la Suisse et non celui de l'Empe» reur. Je recommande surtout à Votre Majesté les in» térêts de mon canton de Vaud, car je serais désolé » de servir une cause qui lui nuirait, et cependant » son existence politique pourrait être menacée si une » réaction déplorable se faisait sous l'influence autri» chienne. »

L'empereur Alexandre lui répondit : « Soyez tran» quille; je regarde les Vaudois comme les miens, car » mes frères, mes sœurs et moi-même en avons tou» jours été et en sommes encore entourés. M. Laharpe, » Dupuget et vous, Mlle de Sibours, sont de mes amis » et de mes meilleurs serviteurs, et je vous promets » que tant que je pourrai quelque chose il ne sera rien » fait qui puisse nuire à vos concitoyens. Quant à la » paix, elle ne dépend pas de moi seul, vous savez » que les puissances sont liées et ne veulent traiter » qu'en commun. » Jomini répliqua qu'il ne l'ignorait point, mais que, selon lui, chaque puissance pouvait songer à ses intérêts particuliers, dès que la partie en-

gagée en commun était gagnée et que l'équilibre européen était rétabli; il serait donc imprudent de se faire l'instrument des passions de cabinets dont les intérêts ne sauraient être ceux de la Russie, et que Sa Majesté deviendrait toujours arbitre de la paix dès qu'elle le voudrait.

La conversation en resta là. Quatre jours après, le quartier-général vint à Weymar. Tout ce qui se passait autour de lui fit comprendre à Jomini que le rôle de stratégicien était fini, et que les passions politiques allaient s'emparer du tapis : le parti ultra-teutonique du baron de Stein et du prince de Hardenberg préludait déjà à la levée en masse de toute la Germanie, pour une croisade contre la France. Blücher et ses vaniteux conseillers excitaient à la vengeance jusque dans ses dernières limites. Jomini comprit aussi qu'il avait été victime de sa franchise et de son trop de confiance. Enfin il se dit : « Arrivés sur le Rhin, les Souverains doivent » vouloir la paix, et Napoléon, plus qu'eux encore, doit » attacher un grand prix à la conclure, afin de pouvoir » relever cette malheureuse France mise à de si rudes » épreuves depuis 1789 et notamment depuis 1807, tant » par la privation de tout commerce maritime que par » quatre sanglantes guerres [1]. La paix se faisant, ma » tâche est finie; si au contraire l'ambition démesurée » passe du camp français dans celui des Souverains; s'ils » veulent entrer en France, tu ne dois pas concourir

[1] En sept ans, la France avait eu la guerre de Prusse et de Pologne, guerre d'Espagne, guerre avec l'Autriche de 1809; campagne de Russie en 1812, guerre d'Allemagne; près de deux millions d'hommes y avaient péri.

» par tes conseils à l'invasion d'un peuple que tu servais » il y a trois mois et où sont tes anciens amis. C'est » assez d'avoir fait ton devoir à Dresde et à Leipzig, » pour gagner la cause du Souverain qui t'avait promis » un si cordial accueil; tu ne dois concourir ni à la ruine » totale de Napoléon ni à l'humiliation de la France. » On t'a fait une injure grave, après Bautzen, en te » mettant aux arrêts et à l'ordre de l'armée comme un » mauvais chef d'état-major, remplissant mal ses fonc- » tions, tandis que tu venais de rendre des services » signalés [1]; tu es plus que vengé, retire-toi donc de » la lutte, si elle devait se prolonger. »

Sous l'empire de ces honorables pensées, le général Jomini se rendit chez l'empereur Alexandre et lui exposa, avec les ménagements requis, les motifs qui lui faisaient désirer de ne plus suivre l'armée et obtint l'autorisation de se fixer momentanément à Weymar ou à Gotha, où il se rendit effectivement pour attendre sa famille.

A Gotha, le général ne tarda pas à apprendre que l'armée autrichienne, au lieu d'attendre sur les rives du Mein, la décision de la paix ou de la guerre, remontait le Rhin jusqu'aux confins de la Suisse, et menaçait ce pays d'invasion, au point que la Diète envoyait des députés aux Souverains établis à Francfort; cette nouvelle lui imposait de nouveaux devoirs.

L'Autriche avait possédé autrefois le Brisgau et le Frikthal alors cédés, le premier, au grand-duc de Baden, et le second à la Suisse dont il était une enclave. Si le

[1] Voyez la lettre à Capefigue.

cabinet de Vienne, animé de cette soif de revendication, qui dominait tous les Souverains, voulait reprendre possession de Fribourg et de Rheinfelden, il ne fallait pas pour cela y envoyer le prince de Schwarzenberg avec 100 mille hommes; une brigade autrichienne eût suffi. Le danger pour la Suisse paraissait donc imminent et Jomini courut à Francfort pour y plaider en faveur de la neutralité et de l'indépendance de son pays.

L'Empereur lui exprima toute la satisfaction que lui causait son retour en lui disant : « Vous arrivez on ne » peut plus à propos, car je dois recevoir demain les » députés de votre pays [1], et leur donner une réponse » aux sollicitations qu'ils m'ont adressées. Je ne puis » le faire sans m'entendre avec l'Autriche ; allez de ma » part chez M. de Metternich et expliquez-vous avec lui » sur les intentions de son cabinet et sur les rapports » que la Grande-Alliance doit avoir avec la Suisse. »

Le général se rendit immédiatement chez le ministre et eut avec lui un entretien dont il a rendu, dans sa correspondance avec l'historien Capefigue, un compte assez intéressant pour que nous le reproduisions ici textuellement :

« Mon retour à Francfort, dit-il, fut d'autant plus opportun que Sa Majesté avait à recevoir MM. Reding et Wieland, envoyés de la Diète, et à leur donner une décision. L'Empereur me chargea à cet effet d'avoir une conférence avec M. de Metternich pour bien poser ce que les Autrichiens voulaient de la Suisse.

» La mission était délicate, car j'avais à discuter

[1] MM. Wieland et Reding, députés de la Diète.

comme général russe et comme citoyen suisse; heureusement ces deux intérêts me paraissaient parfaitement identiques.

» J'eus soin d'amener franchement l'habile diplomate sur le terrain où je devais discuter avec lui sous le double rapport stratégique et politique.

» Il chercha à me démontrer que l'entrée passagère des alliés en Suisse était nécessitée par de puissants motifs :

» 1° Pour avoir un pont solide sur le Rhin qui charriait alors quelques glaçons, ensorte qu'aucun pont de bateaux ne pourrait y être maintenu, et assurer une retraite si les alliés étaient repoussés.

» 2° Parce que les Suisses ne pourraient refuser le passage aux alliés, puisqu'ils avaient souffert qu'une division française (je crois la division Boudet) passât dans cette même année 1813 par Bâle, en se rendant de l'Italie en Saxe; circonstance qui, toute considération militaire à part, donnait aux alliés un puissant intérêt à exiger de la Suisse une entière réciprocité.

» 3° Parce que l'occupation de Genève et du Simplon serait décisive pour les Autrichiens qui combattaient en Italie, attendu qu'elle amènerait forcément l'évacuation de la Lombardie, sans laquelle aucune paix ne serait possible.

» Sur les premiers points, j'objectai que si Napoléon avait abusé de sa puissance pour violer des territoires neutres, ce n'était point une raison pour l'imiter, et qu'en montrant plus de respect pour leurs droits, ce serait le moyen de s'attacher les Suisses. J'ajoutai que si par malheur les alliés éprouvaient des revers, ou que

les ponts de bateaux fussent enlevés par les glaces, il serait toujours temps de songer à se saisir du pont de Bâle; si la Suisse ne le cédait pas de bonne volonté, on y serait autorisé par la suprême loi du salut de l'armée, avec bien plus de justice que la division Boudet qui aurait fort bien pu passer à Strasbourg. Qu'au surplus, si l'on tenait à obtenir des Suisses une parfaite réciprocité, on pourrait négocier avec eux pour placer le cordon de neutralité à deux lieues en arrière de Bâle, vu que ce pont avait été déneutralisé peu de mois auparavant; condition qui sauverait la Suisse et ne pourrait certainement être refusée.

» Quant à la marche sur Genève, j'observai que cette ville étant alors un Département français, je n'avais point à m'en occuper; mais je représentai néanmoins qu'en passant le Rhin, au-dessous de Bâle, on pourrait gagner Genève sur le territoire de Bienne et de Neuchâtel qui n'était point suisse à cette époque; on le pouvait même par la vallée du Doubs avec plus d'avantage, puisque le corps qu'on y porterait resterait ainsi mieux lié avec la grande armée des Souverains. M. de Metternich m'assura qu'il n'avait rien à opposer à des propositions qui rentraient ainsi dans le but qu'il avait en vue, et qu'il allait s'en expliquer immédiatement avec Sa Majesté elle-même, ce qui eut lieu en effet. Lorsqu'il sortit du cabinet de l'Empereur, Sa Majesté me dit, en sa présence, que mon pays serait satisfait et que les députés de la Diète en recevraient l'assurance à l'audience du lendemain.

» M. de Metternich, en donnant ces espérances, ignorait-il les intrigues ourdies à Berne entre son mi-

nistre et l'ancienne oligarchie pour réclamer la présence des alliés en Suisse? C'est ce que je ne saurais affirmer; mais il est constant que ce fut à Lœrrach, quinze jours après, que les députés de Berne provoquèrent l'état-major autrichien à entrer en Suisse en l'absence des Souverains.

» Tout le monde sait donc bien que si la Suisse fut envahie, ce fut contre la volonté de l'empereur Alexandre, contre les assurances que j'avais obtenues en son nom et contre celles qui furent données le lendemain aux députés Reding et Wieland. Chacun sait aussi que ce fut à la suite de ces débats que M. Capo d'Istria partit pour la Suisse avec les instructions les plus bienveillantes et les plus conformes à mes réclamations. »

Quelques jours après ces incidents, on apprit que les espérances de paix, conçues d'après l'espèce de négociation entamée avec M. de Saint-Aignan n'auraient aucun résultat et que l'invasion de la France semblait décidée; Jomini eut à ce sujet une audience de l'empereur Alexandre, qui lui fit part des différentes idées émises par les principaux généraux de l'aréopage militant : au nombre des projets il en était un surtout, vivement appuyé par les généraux Diebitsch et Toll, qui consistait à porter la grande armée par le haut Rhin, sur la direction de Bâle à Paris par Befort, Langres, etc. Sans s'expliquer sur le mérite stratégique de ce projet qui faisait perdre inutilement un temps précieux, le général Jomini représenta à Sa Majesté combien il regrettait cette invasion qui, en définitive, ne pouvait conduire qu'au triomphe de l'Angleterre et n'était nullement dans les véritables intérêts de la Russie; car, selon lui, cette

puissance ne devait pas vouloir le trop grand affaiblissement d'un pays qui faisait contre-poids d'un côté à l'Autriche et à la Prusse, et de l'autre à la formidable puissance britannique. En effet, autant la France dominant à Dantzig et à Lubeck devait être contraire aux intérêts russes, autant la France, refoulée derrière le Rhin, mais conservant cette limite naturelle avec Anvers, devait être l'alliée naturelle du cabinet de Saint-Pétersbourg. L'invasion ne pouvait donc que détruire pour longtemps la possibilité de ce bon accord. Hélas! ce raisonnement si simple et si vrai ne pouvait être compris au milieu des passions qui bouillonnaient autour des Souverains, et une affreuse intrigue, dont nous voudrions soulever le voile, vint encore augmenter les obstacles à ce que la voix de la raison, de la modération et d'une sage politique fût écoutée [1].

Huit jours après cet entretien, l'empereur Alexandre partit de Francfort avec son quartier-général pour rejoindre celui du prince de Schwarzenberg sur le haut Rhin. Les intérêts de la Suisse semblaient par là plus menacés que jamais, et Jomini crut devoir suivre l'armée en évitant toutefois de prendre part aux opérations militaires, s'il n'en était pas formellement requis par l'Empereur.

[1] Au moment de quitter Francfort, Jomini reçut, à son grand étonnement, la visite d'un compatriote vaudois, le sieur ***, qu'il avait placé deux ans auparavant chez le duc de Dahlberg, ami dévoué de Talleyrand, en qualité de secrétaire-bibliothécaire. Ce personnage était lié à une intrigue des plus affligeantes pour ceux qui croient à la loyauté dans les actes réglant la destinée des nations. Les mémoires du général Jomini révèleront sans doute de curieuses choses là-dessus et particulièrement sur le rôle que les fonds bernois ont joué dans les délibérations du congrès de Vienne.

L'empereur Alexandre s'était arrêté quelques jours à Carlsruhe chez sa belle-mère, la grande-duchesse de Baden; le lendemain de son arrivée, le général Jomini se trouvant de service près de Sa Majesté, on reçut la nouvelle inattendue que les Autrichiens étaient entrés en Suisse sur plusieurs points. Aussitôt le général se présenta chez le Souverain qu'il trouva fort irrité... « Je sais » ce qui vous amène, lui dit l'Empereur, et j'en suis » aussi affligé que vous, car on me fait manquer à ma » parole d'une manière blessante. Aussitôt après le » souper je partirai pour Fribourg, où je témoignerai » tout ce que j'en pense au prince Schwarzenberg, et » où j'aviserai à ce qu'il y aura à faire. »

Comme aide-de-camp général de service, Jomini dut suivre dans la nuit Sa Majesté à Fribourg, et la première chose que fit l'Empereur à son lever, fut d'écrire au généralissime une lettre dans laquelle il lui exprimait toute sa désapprobation d'un acte qui lui causait un des plus grands chagrins qu'il eût éprouvés dans sa vie. Jomini eut aussi la satisfaction de recevoir et d'introduire les deux députés de son canton de Vaud, MM. Monod et Pidou, qui reçurent de l'Empereur les assurances les plus formelles pour la conservation de leur indépendance.

Nous ne pouvons pas savoir ce qui se passa à huis-clos entre l'Empereur et Schwarzenberg, lorsque celui-ci vint plus tard pour se justifier; mais d'après ce qui en a transpiré, le prince assura que c'était à l'invitation des Suisses eux-mêmes, transmise par le comte de Senft-Pilsach, ministre d'Autriche à Berne, qu'il s'était cru autorisé à faire entrer une partie de son armée qui,

du reste, ne devait que traverser la Suisse pour se rendre à Genève, alors réunie à la France, et forteresse française d'une haute importance, couvrant la route des Alpes, tandis que le reste irait bloquer Besançon en passant par Soleure et le Porrentruy.

Quoi qu'il en soit, l'invasion était consommée; les colonnes étaient déjà à Berne. Le comte Capo d'Istria, placé dans une position délicate, voyant combien ce qui se passait autour de lui était contraire à ses instructions et aux assurances dont il avait été porteur, comprit que, s'il protestait, il en pourrait résulter de la mésintelligence entre les gouvernements au moment où l'on tentait l'expédition scabreuse contre la France; il assuma la responsabilité de s'associer aux déclarations un peu machiavéliques du ministre autrichien, et cet adroit revirement diplomatique devint la cause première de sa fortune.

Le fait est que les familles patriciennes de Berne, espérant reconquérir leur ancienne toute-puissance, avaient gagné M. de Senft en lui persuadant que, pour arracher la Suisse à l'influence française, il importait de leur rendre leurs priviléges, avec le pouvoir. Fortes de son appui, elles envoyèrent des agents au quartier-général autrichien qui se trouvait alors à Lörrach près de Bâle; et, soit par condescendance pour les prétendus intérêts de l'Autriche, soit, comme on l'a affirmé, par la vertu de l'âne de Philippe de Macédoine, chargé en partie d'or, en partie de riches délégations sur les fonds bernois placés en Angleterre, ces agents décidèrent les conseillers de Schwarzenberg à

une démarche que se permettent rarement les chefs militaires sous un régime régulier......

Le mal étant fait, le territoire violé, il était tout naturel que l'armée des Souverains se servît du solide pont de Bâle pour franchir le Rhin; le quartier-général y vint dans les derniers jours de décembre. On sait que le 1er janvier l'invasion s'opéra sur neuf colonnes, depuis Genève et Besançon jusqu'à Fort-Louis, où le corps de Wittgenstein passa le Rhin, tandis que Blücher avec son armée franchissait le fleuve au-dessus de Mayence vers Manheim et au-dessous près de Caub. Nous ne suivrons point la marche triomphale de ces onze colonnes alliées, notre but n'étant point de faire l'historique de cette expédition.

Ce qui venait de se passer fit comprendre au général Jomini que, pour l'intérêt de son pays, il ferait bien de ne pas quitter l'empereur Alexandre, et il le suivit jusqu'à Langres. Dans ce trajet il découvrit toutes les intrigues nouées en France pour appeler les alliés à Paris; car un missionnaire chargé d'annoncer à l'empereur Alexandre qu'on l'attendait à bras ouverts, confia le secrèt de sa mission à Jomini, ce qui lui donna la clef de tout ce qui se passa depuis Francfort jusqu'à la paix de Paris.

Les alliés étaient entrés en France, d'abord triomphalement, mais bientôt embarrassés de leur rude tâche devant les prodiges d'activité de Napoléon.

Les échecs de Champaubert, Sézanne et Montmirail inquiétèrent l'empereur Alexandre et lui rappelèrent qu'il avait un aide-de-camp dont les conseils pourraient être salutaires. Le général Jomini logeait à Pont-sur-

Seine, étranger depuis Leipzig à tout ce qui se passait dans les bureaux militaires. L'Empereur, qui logeait au beau château de la mère de Napoléon, à une demi-lieue de la ville, lui envoya à minuit le prince Wolkonsky et le général Knesebeck, le conseiller favori du roi de Prusse, pour lui demander ce qu'il y avait à faire.

L'inquiétude était grande; on savait, par des fuyards de Champaubert, la défaite de Blücher; mais on ne savait ni sa gravité, ni le lieu où il se retirait.

Jomini remercia de la haute opinion qu'on avait de lui, en demandant qu'il improvisât, à minuit, un plan d'opérations, quand, depuis deux mois, il ignorait tout ce qui se passait, ne connaissant ni la force, ni la position des deux armées belligérantes; puis, habitué à résumer ces questions, il demanda les renseignements indispensables sur la force de l'armée alliée et l'emplacement de ses corps, enfin sur la force de Napoléon.

Le prince lui répondit que l'armée de Schwarzenberg comptait environ 120 mille hommes et se trouvait, la droite vers Nogent, la gauche à Montereau, le centre à Bray. On supposait Blücher repoussé sur Châlons. On pensait que Napoléon n'avait pas au-delà de 60 à 70 mille hommes.

— Eh bien! dit le général, si j'étais le maître, je dirigerais ces 120 mille hommes sur Paris!

A ce mot de Paris, le général Knesebeck jeta les hauts cris, disant : C'est la rage de vouloir entrer à Paris qui a perdu Blücher; nous n'avons que faire d'aller voir l'opéra à Paris!!!

La sortie était trop bouffonne pour ne pas exiger une verte réplique. Jomini ne la fit pas attendre.

— Je suis surpris, M. le général, dit-il, que vous fassiez intervenir l'opéra dans une discussion aussi grave; si Blücher a grande envie de voir l'opéra, il n'en est pas de même de moi qui l'ai fréquenté depuis dix ans; je propose de marcher sur Paris parce que c'est le nœud stratégique où aboutissent plus de vingt grandes routes dans toutes les directions, et l'armée peut même, sans y entrer, aller se camper sur les hauteurs de Montmartre, d'où elle pourra manœuvrer dans telle direction qu'elle voudra. — Les deux généraux se retirèrent pour informer les Souverains de ce débat. Ceux-ci se bornèrent d'abord à vouloir opérer un mouvement sur Sézanne pour se rallier à Blücher, mais la nouvelle du grave échec essuyé à Montereau par le prince royal de Wurtemberg, les engagea à demeurer dans leur position, et l'attaque de Napoléon contre le corps de Wittgenstein vint mettre le comble au découragement de l'état-major qui évacua Bray. Bientôt l'armée se mit en retraite sur Troyes, malgré l'avis de Jomini qui conseillait la concentration sur Trainel pour y rallier l'armée.

L'empereur Alexandre se rendit de Bray à Troyes, le 19 février, en calèche. Jomini le suivit à cheval par un temps et des chemins affreux, ne comprenant rien à cette retraite si brusque et si précipitée, et faisant des observations que ce Souverain, fort contrarié lui-même, trouva justes, mais auxquelles il n'était pas en son pouvoir de donner suite, vu les exigences de la politique autrichienne. Le général insistait sur la nécessité que l'empereur Alexandre et le roi de Prusse allassent réunir les troupes russes de la grande armée à l'armée russo-prussienne de Blücher, et dirigeassent les opéra-

tions à leur gré, ces forces suffisant pour terminer la guerre. La crainte de voir l'Autriche se détacher de la coalition fut sans doute ce qui empêcha d'adopter cette sage mesure stratégique.

Il s'agissait néanmoins de prendre un parti pour ressaisir l'offensive; mais, loin de là, les trois Souverains s'étant réunis en conseil au pied du lit du général Knesebeck alors indisposé, prirent dans cette singulière réunion la résolution de battre en retraite avec l'armée principale jusqu'à Langres et de porter un détachement sur la Saône. Jomini vit qu'il était définitivement temps d'abandonner la partie. Il ne pouvait lui rester aucune illusion sur le déplorable rôle qu'il jouait, en suivant un quartier-général où son Souverain ne commandait pas. Témoin passif des fautes militaires les plus criantes, brouillé avec l'état-major autrichien qui les ordonnait sans qu'il pût les modifier en rien; spectateur des ravages causés dans un pays déjà pauvre, par les allées et venues de ces armées, il conclut que sa place n'était plus là. Il était facile de juger, en effet, que si le congrès de Châtillon n'arrivait pas à faire la paix, Napoléon serait finalement accablé par les masses de renforts qui allaient arriver de toute l'Allemagne.

Dès lors, l'entrée à Paris, si vivement désirée par l'empereur Alexandre et par ceux qui l'y appelaient, serait le terme probable de la lutte. Or il répugnait au général Jomini d'entrer à main armée, et en ennemi, dans la capitale du pays où il avait fait ses premières armes, où il avait tous ses amis. Jomini se décida donc à demander une audience à l'Empereur, et lui tint ce langage :

« Sire! A Weimar, j'eus l'honneur de prier Votre » Majesté de me dispenser de suivre l'armée si elle » pénétrait en France, et vous approuvâtes le senti- » ment qui me dictait cette résolution. Si je suis re- » venu à Francfort, Votre Majesté sait que l'invasion » de la Suisse en fut la cause, mais que je ne pris au- » cune part à la guerre. Lors de la défaite de Blücher » et de la singulière retraite de Trainel, Votre Majesté » daigna me demander des avis à brûle-pourpoint sur » des situations dont j'ignorais absolument les données » essentielles pour asseoir un jugement. Malgré la dif- » ficulté de trancher ainsi de pareilles questions, j'ai » donné de bons avis qu'on n'a pas voulu ou pas pu » suivre, par suite des fautes commises dans la marche » des colonnes un peu éparpillées. Depuis Leipzig, j'ai » quitté l'état-major de Schwarzenberg; et lors même » que Votre Majesté m'y renverrait, je ne pourrais rien » y faire. Toute opération militaire est ou préméditée, » ou accidentelle; pour faire réussir une entreprise, il » faut préparer les voies d'avance, il faut que celui qui » la conçoit ait la direction de toutes les mesures et » manœuvres préparatoires. Dans les événements im- » prévus et subits où il faut une résolution immédiate, » les conseils sont inutiles autant qu'impôssibles. Si » Votre Majesté commandait l'armée, je pourrais être » utile; dans la position des choses, je ne puis rien » que déplorer ce que je vois.... Cent mille hommes » sont en marche du Rhin et de la Belgique pour ren- » forcer les armées alliées; Napoléon ne saurait résister » à de pareilles masses. Si on ne fait pas la paix, vous » finirez par entrer à Paris. Or, je ne voudrais pas

» assister à cette entrée triomphale, par la même raison
» qu'en 1812, je suis resté d'abord à Wilna, puis à
» Smolensk, pour ne pas entrer à Moscou ou à St-Pé-
» tersbourg, quand, depuis 1810, vous m'aviez nommé
» votre aide-de-camp. Votre Majesté ne saurait blâmer
» de pareils sentiments, et elle ne verra dans la permis-
» sion que je lui demande de me retirer en Suisse,
» qu'une démarche honorable. »

L'Empereur lui répondit, de la manière la plus bienveillante, qu'il ne pouvait, en effet, qu'approuver une délicatesse toute naturelle et appuyée d'ailleurs sur des motifs aussi plausibles. Le général Jomini partit donc dès le lendemain pour la Suisse, et passa quelque temps dans sa ville natale et dans la Suisse allemande.

Les Alliés entrèrent triomphalement à Paris quinze jours après.



JOMINI APRÈS LES GUERRES DE L'EMPIRE

—

Ici notre tâche de biographe devient plus difficile; les services ultérieurs du général étant d'une nature plus complexe, à la fois politique, militaire et administrative, se trouvent encore liés aujourd'hui à des intérêts pleins d'actualité et confinés dans les cabinets des Souverains ou dans les chancelleries. Nous devons donc nous borner à les indiquer sommairement, pour nous livrer ensuite à l'examen de ses importants ouvrages de stratégie et d'histoire.

Aussitôt que la grande lutte fut terminée, Jomini se rendit à Zurich, où une diète était assemblée pour donner à la Suisse de nouvelles institutions, et où le comte Capo d'Istria représentait l'empereur Alexandre. Le général y fut visité par les députés de différents partis. Il chercha à démontrer à ceux de Berne « qu'ils avaient » eu grand tort d'armer leurs partisans en 1802, pour

» rétablir le fédéralisme ; que s'ils avaient laissé un » gouvernement central permanent à Berne, la ville au» rait eu, sur toute la Suisse, une influence décisive, » bien plus favorable aux familles patriciennes que la » part qu'elles avaient au gouvernement d'un seul can» ton plus ou moins étendu..... Il leur recommanda, » puisque le principe fédéraliste avait prévalu, de don» ner au Conseil de la Confédération le plus de pouvoir » et de force possible, en maintenant les principales » bases de l'Acte de Médiation, mais en laissant le chef» lieu à Berne. »

De Zurich, Jomini se rendit à Vienne, pendant le congrès. Le congrès de Vienne dura, comme on sait, plusieurs mois sans beaucoup avancer. Les fêtes brillantes s'y succédaient et justifiaient le bon mot du prince de Ligne : « Le congrès danse, mais ne marche pas. » On sait aussi comment le retour de Napoléon de l'île d'Elbe empêcha, peut-être, qu'il ne se terminât par des hostilités. Jomini mit ce temps à profit pour rédiger un volume important destiné à servir d'introduction à l'histoire critique des guerres de la révolution et dans lequel il développa des vues profondes en politique, dont on ne le soupçonnait point capable. Il rédigea aussi une notice pour démontrer l'importance de réunir la Savoie à la Suisse pour la mettre mieux en état de garder les passages des Alpes, depuis le Saint-Gothard jusqu'au mont Iseran et aux sources de l'Isère.

Vers la fin de décembre, l'empereur Alexandre ayant entretenu le général sur une des questions qui concernaient la Suisse et sur les moyens de compensation qu'on pourrait donner aux Bernois, il en résulta une

conversation à la suite de laquelle le général crut devoir remettre une note à Sa Majesté sur la position dans laquelle la Russie allait se trouver vis-à-vis de l'Angleterre.

La France, disait-il, avait été trop abaissée par les traités de Paris; la division des partis qui y éclatait déjà avec violence sous le sceptre débile des Bourbons, la mettait hors d'état, pendant trente ans, de tenir tête à l'Angleterre. Dès lors cette puissance, déjà maîtresse de l'Inde, allait travailler à arracher l'Amérique à l'Espagne et ne rencontrerait ensuite aucun équilibre à son omnipotence sur le globe. La Russie seule devait lui porter ombrage par sa position en Orient; c'était dès lors l'origine d'une rivalité toute nouvelle, sur laquelle il devenait urgent de porter une attention incessante, et contre laquelle il était prudent de se précautionner. — Ce travail, comme beaucoup d'autres, fut une véritable prédiction des rapports qui existent aujourd'hui entre la Russie et l'Angleterre.

Le général eut l'avantage de le remettre à Sa Majesté, retenue chez elle par une légère attaque d'érésipèle à la jambe, ce qui lui fournit l'occasion d'en donner lui-même lecture à l'Empereur. Ce Souverain en témoigna sa satisfaction dans les termes les plus obligeants, et remercia surtout son aide-de-camp d'appeler son attention sur un sujet aussi neuf qu'il était important.

A Vienne, Jomini eut aussi l'occasion de voir l'éminent archiduc Charles; ce grand homme de guerre était en disgrâce, pendant que tant de personnages médiocres tenaient dans leurs mains les destinées des nations. Jomini apprit de lui-même qu'il s'était vivement ému du fameux plan de Trachenberg, qu'il n'avait pu s'empêcher de

présenter de sévères observations contre le mouvement projeté, au moment même où Jomini présentait les siennes et le faisait modifier.

Jomini revint à Paris en 1815, avec l'empereur Alexandre, et là il faillit se faire rayer du cadre des généraux russes, par la chaleur de son intervention en faveur du maréchal Ney, pendant son malheureux procès.

De Paris, il se rendit en Russie, d'où il revint à Paris en 1817, époque où il fit publier la 3e édition de son *Traité*.

En 1818, il assista au congrès d'Aix-la-Chapelle; en 1823, au congrès de Vérone, auquel il prit, dit-on, une part indirecte par ses rapports particuliers avec l'empereur de Russie. Nous n'en connaissons autre chose que l'opposition qu'il fit à l'expédition projetée contre l'Espagne, prédisant que le régime théocratique, dont on voulait opérer la restauration, ne durerait pas dix ans et amènerait des révolutions bien plus dangereuses que celle qui s'y faisait alors, et dont on pouvait encore influencer et régulariser les mouvements.

En cette occasion il fut encore prophète, car dix années étaient à peine écoulées quand une réaction amena l'avènement au trône de la reine Christine.

Du reste, les brillantes perspectives qui s'étaient ouvertes pour lui en Russie par ses services eurent aussi quelques revers de médaille, qui tinrent surtout à sa qualité d'étranger et à son dédain de l'étiquette des courtisans.

Sans doute il reçut de grands honneurs et le grade le plus élevé que puisse obtenir un officier russe qui n'a pas gagné une bataille[1], mais d'autres faveurs aux-

[1] Jomini est général en chef, c'est-à-dire apte à commander une ar-

quelles il eût peut-être plus tenu rencontrèrent autour du Souverain d'insurmontables oppositions.

Depuis la fin des grandes guerres, Jomini s'est surtout consacré à des travaux scientifiques, politiques ou stratégiques.

Outre les ouvrages qu'il a publiés, il fit des travaux importants pour la Russie, qui sont du domaine secret des archives. En 1817, il rédigea, entre autres, pour l'empereur Alexandre, un grand mémoire sur les diverses hypothèses de guerres, offensives et défensives, que la Russie pourrait avoir à soutenir dans toutes les éventualités possibles. Il prit toutes les frontières les unes après les autres et analysa les opérations dont elles pourraient devenir le théâtre, dans telle ou telle circonstance donnée.

Il eut l'honneur assez rare de passer une nuit presqu'entière avec l'empereur Alexandre, pour lui donner lecture de ce long mémoire, avec toutes les cartes sous les yeux. Sa Majesté en fut si satisfaite qu'elle envoya le lendemain la grand'croix de Saint-Wladimir au général, en lui faisant exprimer tout le prix qu'elle attachait à l'avoir à son service et le regret de voir que sa santé le forçait à repartir pour le Midi.

Rappelé en Russie par l'empereur Nicolas, au moment de son avénement au trône, le général Jomini s'y occupa de divers projets d'organisation militaire. Ce fut lui qui, entre autres, prit l'initiative de la fondation de l'Académie militaire. Il présida le comité chargé

mée. Pour être maréchal russe, il faut avoir gagné une bataille. Le prince Gortschakoff, malgré sa brillante défense de Crimée, ne peut être maréchal.

d'organiser cette institution, et fit un projet complet qui devait placer cet établissement militaire au premier rang de ceux de l'Europe.

La campagne de Turquie vint le distraire dans ce travail. Il fit l'expédition auprès de l'empereur Nicolas, et rendit des services notables, surtout à la prise de Warna et dans le plan de la deuxième campagne. On eût probablement levé le siége de Warna sans son intervention, et il fut, à cette occasion, décoré de l'ordre de Saint-Alexandre.

Au retour de l'armée, il reprit l'organisation de l'Académie; mais quelques-unes de ses meilleures idées, celles, par exemple, sur les membres honoraires et le journal de l'Académie, portèrent ombrage à des personnes influentes, par la crainte de chimériques conséquences politiques, et furent écartées. La mauvaise humeur que Jomini en témoigna servit de prétexte pour l'éloigner de cet établissement, une fois qu'il fut fondé. L'Empereur lui en avait destiné la présidence, mais on reporta cette dignité sur la personne du grand-duc Michel, et les fonctions de directeur furent données au général Souchosanet.

On consola tardivement Jomini en disant qu'on n'avait pas osé refuser cette dignité au grand-duc, déjà à la tête de tous les établissements d'instruction militaire, et qu'on n'avait pas jugé convenable de mettre l'auteur du projet en sous-ordre. Le général Jomini était trop fier pour s'en plaindre; mais il dut en être sans doute profondément froissé.

En 1837 et 1843, il rédigea deux mémoires : le premier *sur la politique militaire de la Russie dans ses*

rapports avec tous les Etats voisins; le second, *sur la défense de l'Empire par un bon système de forteresses;* mémoires qui, à eux seuls, suffiraient pour faire une réputation, s'ils pouvaient être livrés à la publicité.

Chargé spécialement, en 1837, de l'instruction du grand-duc héritier, il rédigea dans ce but les divers chapitres de son *Précis de l'art de la guerre,* pour servir de guide au répétiteur du jeune prince. Lui-même, ensuite, ajoutait les développements nécessaires.

Il fit, à diverses reprises, tous ses efforts pour rapprocher la Russie de la France, et éviter entre ces deux puissances une rupture qu'il considérait comme un malheur pour les deux pays et pour l'Europe entière. Quelqu'opinion que l'on puisse avoir là-dessus, il est certain que l'idée du général Jomini partait d'un point de vue fort élevé, dont l'avenir pourra faire juger. Ce fut surtout au moment de la révolution de 1830 qu'il chercha à éviter un conflit qui devait jeter Louis-Philippe dans les bras de l'Angleterre; l'occasion lui manqua de le faire en 1853, bien qu'il se fût rendu à Saint-Pétersbourg dans cette intention.

Suivant lui, une rupture entre la France et la Russie compromettrait l'indépendance des mers et empêcherait l'établissement d'un équilibre maritime, sans lequel l'équilibre européen n'est qu'un vain mot. Mais ses efforts furent inutiles. Ses prévisions se réalisèrent en partie dans la dernière guerre d'Orient; cependant nous sommes disposés à reconnaître que l'alliance anglo-française, dans les limites où elle s'est exercée, n'a pu menacer l'équilibre européen, du moins sur le continent.

Sur l'Océan, et par là bientôt sur le monde entier il eût pu, sans doute, en être tout autrement. La base de l'ordre européen se serait peu à peu trouvée ébranlée, si la coalition de 1854 avait réussi à devenir aussi solide et aussi sincère que le désiraient certains défenseurs d'une prétendue cause de la civilisation occidentale mise en danger par la barbarie du Nord. Fort heureusement pour l'équilibre du monde les grands mots n'eurent pas longtemps le dessus, et l'alliance anglo-française, alors même que les troupes des deux nations mêlaient leur sang dans des combats communs, ne fut jamais que superficielle et spéciale. Elle dut se limiter à la question en litige et se résoudre à ne poursuivre qu'un but restreint et précis, car des deux côtés de la Manche les défiances naissaient et grandissaient du développement même des intérêts en jeu.

La France n'avait, dans l'avenir, aucun profit à retirer d'une ruine totale des forces maritimes russes, qui ne ferait que fortifier la prépondérance britannique.

L'Angleterre avait tout à craindre, pour son influence en Asie, d'un séjour prolongé de l'armée française en Orient.

Ainsi l'intimité de ces deux puissances, source et conséquence de la guerre, n'avait de chance de durée qu'autant que les dangers communs en resserreraient les liens. Le succès devait la dissoudre. En fait le résultat répondit à ces prévisions, et les lauriers de Malakoff furent en quelque sorte les cyprès de l'alliance. Au congrès de Paris, comme aux conférences qui suivirent, il se manifesta bien plus de points de contact

entre les vues russes et françaises qu'entre ces dernières et celles du Foreing-Office.

Néanmoins la guerre fut terrible et sanglante. L'honneur de grandes nations était en jeu : cela suffisait pour que les joutes fussent meurtrières et dignes des traditions que chacune des parties engageait dans la mêlée. Un moment, en 1854, la Russie, menacée déjà d'une agression de quatre coalisés, voyait l'Autriche tourner aussi le dos à sa mauvaise fortune.

Aux premières nouvelles de guerre, Jomini accourut de nouveau à Saint-Pétersbourg, malgré ses 75 ans et malgré le déplorable état de sa santé, toujours chancelante depuis ses souffrances de la Bérésina. Il rendit à la Russie, dans ces circonstances critiques, des services dont l'importance fut reconnue trop tard et trop imparfaitement. Si les sages avis qu'il donna eussent été suivis exactement et en temps opportun, Sébastopol eût probablement été sauvée. Ils lui méritèrent néanmoins, de la main d'Alexandre II, un rescrit très flatteur [1].

Quoiqu'acteur dans de grands événements européens, Jomini n'oubliait pas son petit pays natal. Il y séjourna à plusieurs reprises depuis les grandes guerres de l'Empire, mais ne put s'y fixer; son devoir l'appelait ailleurs.

Ainsi qu'en témoignent tous ses ouvrages et particulièrement deux *Epîtres* qu'il publia, en 1822, sur le militaire suisse (mentionnées dans la 2me partie de ce travail), Jomini ne cessa de s'intéresser aux événements qui se passaient en Suisse, et garda toujours à sa patrie les

[1] Voir aux *Annexes* le texte de ce document, qui a été publié en son temps par les journaux russes.

affections de ses jeunes années, alors qu'il servait personnellement les autorités de la République Helvétique. Son esprit politique le plaçait bien au-dessus de ceux qui voient dans une simple forme de gouvernement le but des destinées des nations. Dépourvu de toute préoccupation systématique, en politique comme en militaire, il souhaita toujours pour son pays de bonnes institutions républicaines, les croyant conformes à ses mœurs; mais, pour la Confédération, il voulait une organisation fédérale plus forte même que celle donnée à la Suisse aujourd'hui et que celle de l'Acte de Médiation de 1803. Lorsqu'à propos des événements du Sonderbund, des journaux osèrent l'accuser de fournir des plans de campagne aux puissances étrangères pour une intervention hostile à la Suisse, il adressa, de Bruxelles, à un journal vaudois une lettre dans laquelle il repoussait énergiquement ces accusations odieuses.

Il suivit avec intérêt les efforts que fit la Suisse pour se reconstituer plus homogène après 1847, et donna ci et là, quelques sages conseils, entre autres sur l'organisation militaire. Tout récemment encore, à propos des vœux de réorganisation de l'état-major fédéral, il communiqua à un officier suisse d'utiles avis sur la formation d'un bon état-major.

Aujourd'hui, le général Jomini vit à Paris, où il est revenu après la guerre d'Orient. Paris fut toujours son séjour de prédilection, séjour auquel le rattachent du reste de nombreux liens de famille[1], et où il ter-

[1] Le général Jomini a deux fils : l'aîné, qui fut aide-de-camp du maréchal Paskewitz, a dû quitter le service et s'est fixé pour le moment à Payerne; le

mine dans la retraite une des carrières les plus agitées et les mieux remplies.

Il a manifesté souvent l'espoir d'aller finir ses jours en Suisse, où il se serait peut-être fixé après les grandes guerres, sans quelques préventions injustes de la part de compatriotes mal renseignés sur son compte, et qu'il était trop fier pour désabuser.

Aujourd'hui que les faits ont été mieux connus et mieux appréciés, l'opinion publique lui a rendu pleine justice: venu dernièrement à Lausanne, il y a reçu le plus chaleureux accueil des autorités cantonales. Le Conseil d'Etat a voulu, en outre, que le portrait du général, commandé *ad hoc* à M. Gleyre, fût placé dans le Musée de Lausanne. De son côté, le Comité de la Société militaire fédérale lui a envoyé le diplôme de membre honoraire, avec une lettre des plus flatteuses et des plus honorables [1].

cadet, qui a été élevé à Lausanne, occupe le poste important de premier conseiller d'Etat au département des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg.

L'aînée de ses filles est mariée, en Russie, avec un neveu de la princesse Orloff, née Zinowieff, dont le beau mausolée décore la cathédrale de Lausanne; la cadette est mariée à un officier supérieur du génie français, et la troisième l'est avec un propriétaire des bords de la Loire.

[1] La *Revue militaire suisse* du 15 juillet 1858 a publié la lettre de la Société militaire et la réponse du général; nous les reproduisons aux pages suivantes dans les *Annexes*.



PIÈCES ANNEXES

PIÈCES ANNEXES

I

A l'appui de nos assertions de la page 149, nous croyons devoir reproduire la correspondance suivante échangée en 1819 entre le général Jomini et l'ancien secrétaire du maréchal Ney :

A M. Cassaing, secrétaire-général du ministère de la guerre.

Mon cher Monsieur,

Vous aurez sans doute appris que différents écrivains induits en erreur par les bruits de gazettes, se sont permis de dire que j'avais communiqué les plans de Napoléon aux Alliés. Vous savez mieux que personne combien cela est faux. Ces messieurs, avant de m'attribuer un fait aussi injurieux, auraient dû songer qu'à la veille d'être admis à l'état-major particulier de l'empereur Alexandre, je me serais bien gardé de débuter par une pareille preuve de déloyauté. C'eût été m'y prendre d'une étrange manière pour inspirer de la confiance au nouveau Souverain que j'allais servir.

Ceux qui se donneraient la peine de réfléchir à mon caractère bien connu et à mes intérêts, se convaincront aisément que j'étais incapable d'une semblable communication, en supposant même que j'eusse réellement connu ces plans. Mais ce qu'il y a de plus positif encore que des protestations, c'est que je n'ai jamais eu connaissance qu'il en ait existé un. J'ai eu pendant dix ans toute la correspondance de l'Empereur avec le maréchal Ney, et je n'y ai jamais rien vu qui ressemblât à un plan de campagne. D'ailleurs chacun sait qu'on ne peut faire des projets pour une longue suite d'opérations, et qu'on doit se borner à la direction générale d'une première entreprise : or, au commencement de la seconde campagne de 1813, je n'ai pas même su un mot qui eût trait à la reprise des hostilités.

Le bulletin du prince royal de Suède qui a donné lieu à ces bruits, renferme une erreur manifeste. Le Prince qui était à cent lieues de là dit, sur la foi d'une gazette de Breslau, que j'ai donné des renseignements au maréchal Blucher relativement à une prétendue marche de Napoléon sur Berlin. Je n'ai jamais parlé ni écrit de ma vie au général Blucher ou à ses officiers ; j'ai à peine entrevu son état-major six mois après à Francfort. D'ailleurs, si j'avais annoncé, comme on le prétend, que Napoléon voulût diriger ses efforts sur Berlin, j'aurais manqué à mes propres principes de guerre [1], et cette circonstance seule suffit pour prouver aux gens du métier que c'est un conte inventé pour donner de l'importance aux opérations de l'armée du Nord, qui couvrait cette capitale. Si jamais Napoléon ma-

[1] En effet, le général a démontré dans tous ses ouvrages le danger de se placer entre la mer et le gros des forces ennemies. En se portant sur Berlin, et laissant près de 400,000 alliés déboucher de la Bohême et de la Silésie sur la Saxe, Napoléon eût été, en cas de défaite, rejeté sur la Baltique et perdu sans ressource. *(Note de l'auteur.)*

nifesta l'intention d'un pareil mouvement au moment où l'orage allait fondre sur lui par la Bohême, je l'ignore; et ce ne put être qu'une ruse de sa part pour donner le change : il était trop habile pour rien faire contre les règles les plus simples de la stratégie, et je l'aurais bien servi en contribuant à propager un bruit aussi absurde.

Si je me suis laissé entraîner à une démarche violente, personne n'a le droit de l'aggraver par des calomnies; et mieux que tout autre, vous savez si j'y fus provoqué par d'indignes traitements.

Vous avez été investi à cette époque et durant bien des années de la confiance entière du maréchal duc d'Elchingen; jamais il n'eut de secret pour vous, et je vous prie, au nom de la vérité, de dire ce qui en est dans une lettre que je me propose de joindre à des Mémoires sur cette campagne.

Je ne vous parle pas de ma reconnaissance, de crainte d'influencer votre témoignage; je le désire nu comme la vérité.

Agréez, etc., etc.,

Général JOMINI.

Paris, le 10 juillet 1819.

Au même.

Mon cher Monsieur,

Vous m'avez dit hier que j'étais dans l'erreur, du moins quant à l'existence d'un plan de campagne. Vous assurez que, pour la première fois, le maréchal avait reçu sinon

un plan complet, du moins un fragment qui expliquait le système général que l'Empereur voulait suivre.

L'ignorance où je suis resté jusqu'à ce jour de cette particularité, vous prouverait que je n'ai pu communiquer ce que je ne savais pas; si déjà vous n'aviez eu bien d'autres moyens plus sûrs de vous en convaincre. D'après ce que vous m'avez dit, je réclame de nouveau un témoignage catégorique de ce qui s'est passé à ce sujet; personne n'est plus à même de le savoir que vous, puisque la lettre du maréchal qui en rendait compte à l'Empereur a été votre ouvrage.

Agréez, etc., etc.

Général JOMINI.

Paris, le 10 juillet 1819.

Réponse de M. Cassaing.

Monsieur le Général,

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour réclamer mon témoignage sur un fait, dont la position que j'occupais en 1813, à l'état-major de M. le maréchal Ney, a dû me donner une parfaite connaissance.

Quelques écrivains vous ont accusé, dites-vous, d'avoir communiqué aux Alliés le plan d'opérations arrêté par Napoléon pour la seconde campagne de 1813, et dont le maréchal vous aurait donné connaissance.

Je ne refuserai jamais, dans aucune circonstance, de rendre hommage à la vérité. Je déclare donc que M. le maréchal qui avait reçu peu de jours avant la rupture

de l'armistice, le plan dont il est question, ne vous l'avait pas communiqué, et je puis même ajouter avec certitude, pour le lui avoir entendu dire plusieurs fois depuis, *que voulant y faire préalablement quelques observations, son intention était de vous le faire connaître plus tard, c'est-à-dire le jour qui suivit votre départ de l'armée française.* La correspondance du maréchal avec Napoléon, qui doit se trouver au dépôt de la guerre, contient d'ailleurs l'attestation la plus formelle de ces faits.

Il était de mon devoir, M. le Général, de faire connaître la vérité sur une circonstance dont j'ai été témoin, et vous ne me devez aucun remercîment de l'avoir rempli. Je partage d'ailleurs entièrement votre opinion sur l'intérêt que vous auriez eu à cacher ce plan, si vous l'aviez connu.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur le Général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé CASSAING.

Paris, le 15 juillet 1819.

II

« *Lettre de Sa Majesté l'empereur Alexandre II à l'aide-de-camp général baron Jomini.*

» Mon père, d'impérissable mémoire, appréciait pleinement l'abnégation avec laquelle, malgré le mauvais état de votre santé, vous êtes accouru de l'étranger, l'année dernière, afin de vous trouver auprès de son auguste personne pendant la guerre actuelle, comme pendant la guerre de Turquie en 1828.

» Estimant depuis longtemps vos qualités éminentes, j'ai également été touché de cette nouvelle preuve de votre invariable dévouement à notre commun bienfaiteur.

» Il m'est agréable de vous assurer que je partage de cœur sa bienveillance envers vous, et, désirant à cette occasion vous témoigner *ma reconnaissance pour vos utiles services,* je vous prie de recevoir la tabatière ci-jointe, avec mon portrait enrichi de diamants.

» Je demeure invariablement

» Votre affectionné,

» *(Signé)* ALEXANDRE.

» Pétersbourg, 17/29 avril 1855. »

III

La correspondance suivante a été échangée en 1858 entre le Comité des officiers du canton de Vaud et le général Jomini :

SOCIÉTÉ MILITAIRE FÉDÉRALE.

Le Comité central de la section vaudoise au général Jomini.

Monsieur le général,

Le Comité chargé de présider aux préparatifs de la réunion de la Société militaire fédérale, qui aura lieu à Lausanne les 25 et 26 juillet prochain, apprend que vous êtes maintenant en séjour dans votre patrie.

Connaissant, du moins en partie, la part glorieuse que vous avez prise aux grands événements militaires du siècle, appréciant le mérite incontestable de vos œuvres immortelles, destinées à transmettre aux générations futures de saines notions historiques et de précieux enseignements militaires, le Comité, fier de vous compter au premier rang de ceux des enfants de la Suisse qui ont illustré le nom de la patrie, ne veut point laisser échapper cette occasion de vous témoigner son respect et ses vives sympathies.

Nous savons, général, que votre carrière, si bien remplie cependant, a été abreuvée de dégoûts, que l'ingratitude a été souvent pour vous le prix des services même les plus signalés; nous savons que la malveillance s'est attachée à vos pas et a cherché à ternir votre réputation ;

nous savons qu'en d'autres temps, quelques-uns de vos compatriotes, prêtant une oreille trop complaisante aux bruits semés par cette malveillance et peut-être aussi par la jalousie, vous ont fait un accueil différent de celui auquel vous aviez droit après les services réels que vous aviez rendus à l'indépendance de votre pays, en faveur de laquelle vous avez fait des démarches décisives, mais longtemps ignorées, grâce à votre modestie.

Aujourd'hui, la lumière se fait; le sentiment du pays marche maintenant d'accord avec la justice qui vous est due; vos compatriotes n'ignorent plus que, loin de mériter leurs reproches, vous avez toujours et partout porté dignement le nom de Suisse; ils n'ignorent plus que les injustes accusations dont vous avez été l'objet n'ont pas d'autre source que la calomnie ou l'ignorance des faits.

C'est parce que nous sommes profondément pénétrés de ces sentiments que nous venons aujourd'hui vous prier, général, de bien vouloir honorer de votre présence la prochaine réunion de la Société militaire fédérale. Nous prenons, en outre, la liberté de vous offrir le titre de *membre honoraire* de notre société, titre bien modeste sans doute, mais enfin le seul qu'il soit en notre pouvoir de vous offrir.

Veuillez, général, agréer l'hommage de nos respects et l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Lausanne, le 26 juin 1858.

Le président du Comité :

(Signé) C. VEILLON, colonel fédéral.

Le Secrétaire :

(Signé) FAVEZ, major.

—

Le général Jomini au président du Comité de la Section vaudoise de la Société militaire fédérale.

Monsieur le président,

J'ai été profondément touché des expressions bienveillantes de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser au nom du Comité de la Société militaire fédérale, pour m'inviter à assister à la réunion qui aura lieu à Lausanne le 26 juillet.

Je me serais fait un bien grand plaisir de répondre à cette invitation, si je n'étais pas obligé de me rendre, pour la même époque, en Bretagne, à deux cents lieues de votre fête. Veuillez donc faire exprimer tous mes regrets à Messieurs vos collègues.

Quant au titre de membre honoraire, que vous avez la bonté de m'offrir avec tant d'aimables assurances, je le reçois avec reconnaissance. Si les sentiments que votre obligeante lettre exprime avec tant de chaleur ont tardé à se manifester parmi mes compatriotes, je me résignais en songeant au proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays.* Je suis donc doublement heureux aujourd'hui de voir que le proverbe n'a pas toujours raison, et ce serait certainement un grand motif pour moi d'assister à votre patriotique réunion, si la chose était possible.

Veuillez agréer, ainsi que Messieurs vos collègues, mes remerciements, mes regrets bien sincères, et l'assurance de tous mes sentiments.

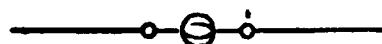
Lausanne, le 28 juin 1858.

(Signé) Général JOMINI.

SECONDE PARTIE



DES ÉCRITS DE JOMINI



COUP D'ŒIL SUR LES ÉCRITS MILITAIRES

AVANT JOMINI

Les luttes armées de nations à nations ou de partis à partis ayant rempli l'histoire du monde dès la plus haute antiquité, l'art de la guerre a aussi existé de tout temps, car de bonne heure les combattants sentirent que la force n'était pas tout pour décider du succès, et les plus faibles en nombre cherchèrent à compenser leur infériorité matérielle par diverses combinaisons, qui formèrent cet art.

De tout temps aussi, des hommes érudits se sont occupés de raconter les événements militaires, depuis Hérodote, Homère, Thucydide, Xénophon, Plutarque,

Tacite, Tite-Live, Salluste, Polybe, César, Végèce, Arrien et autres écrivains de l'antiquité jusqu'à ceux de nos jours.

Les uns ont accompagné leurs récits d'observations plus ou moins justes sur les moyens qui, selon eux, avaient procuré la victoire dans telle ou telle circonstance; d'autres, faisant l'inverse, ont commencé par donner le résultat de leurs études quant aux meilleurs moyens de vaincre, en les basant sur les faits de l'histoire. Les uns, dans cette sphère d'action, ont embrassé ce qu'ils croyaient être l'ensemble des combinaisons de la guerre; d'autres, au contraire, se sont restreints à certaines parties ou spécialités. L'histoire militaire et l'art de la guerre sont assez vastes et assez complexes pour que ces écrivains aient eu un large horizon ouvert aux investigations les plus diverses, et pour que plusieurs d'entr'eux aient pu dire quelques vérités, sans avoir touché cependant le point capital de leur objet.

Un nombre si grand de causes principales ou secondaires, d'incidents moraux ou matériels agissent sur le sort de toute opération militaire, qu'il faut de longues et saines analyses, pour en déduire un jugement fondé. Quand les mêmes résultats eurent été amenés maintes fois par les mêmes causes et dans les mêmes conditions, alors seulement les faits de l'histoire purent servir de démonstrations concluantes pour ceux qui savaient y voir clair.

Ce fut le propre des grands capitaines de l'antiquité, Alexandre, Annibal, César, de trouver eux-mêmes les secrets de l'art de la victoire et de les appliquer avec

succès. Mais ils les reléguèrent dans leur tête, si bien que leurs contemporains et leurs successeurs demeurèrent dans l'ébahissement de leurs exploits, sans pouvoir s'en rendre compte. Le champ resta libre aux hypothèses seules; l'imagination se donna pleine carrière, et, si l'on en croyait Homère, le talon d'Achille ne serait point sans influence sur la prise de Troie. Sans être aussi épiques que le grand chantre de l'antiquité, des écrivains plus rapprochés de notre temps n'en ont pas moins avancé des assertions tout aussi étonnantes.

C'est qu'il faut, pour asseoir des jugements sur l'analyse des faits militaires, des circonstances particulièrement favorables, qui se sont rarement rencontrées avant nos temps modernes.

Il faut des hommes d'un haut talent d'observation et de méditation, possédant les connaissances générales et spéciales nécessaires pour débrouiller le cahos de toute opération de guerre. L'antiquité ne manqua pas de ces hommes-là.

Il faut ensuite à un tel observateur une série d'expérimentations assez importantes et assez nombreuses, pour qu'il puisse en déduire une moyenne, qui réduise les erreurs et les causes accidentelles des opérations à leur juste valeur. Il faut, entr'autres, que ces expérimentations soient dans des conditions semblables et appartiennent à une même période, c'est-à-dire, par exemple, qu'on ne compare pas une guerre civile avec une invasion lointaine; une guerre à armes de choc, avec une autre à armes à feu; une expédition conduite par un bon chef, avec une autre sans chef capable, etc. Une vie d'homme ne suffirait pas à suivre ces faits dans

la réalité ; il faut donc avoir des récits justes et complets des événements militaires. C'est ce que l'antiquité n'a fourni que très faiblement.

Mais les récits même les mieux faits ne sont jamais assez nets pour éclairer un homme étranger à l'art militaire; il faut que celui-ci les démêle et les complète par ses propres lumières; il faut donc qu'il ait, sinon l'expérience personnelle du métier, au moins un spectacle vivant de la guerre sous les yeux, qui lui offre un élément facile de comparaison, au moyen duquel il suivra, dans tous leurs replis, certains détails essentiels qui donnent la clé des grands résultats.

Il n'y avait guères que nos temps modernes qui pussent répondre à ces conditions. Les cent dernières années ont même, sous ce rapport, été particulièrement favorisées et forment sans contredit la période militaire la plus riche et la plus instructive de l'histoire du monde.

L'antiquité fournit de remarquables ouvrages historiques, il est vrai; mais les circonstances morales, les dieux et les oracles mêmes jouent un trop grand rôle dans les opérations de guerre, pour que celles-ci aient pu guider celui qui y cherchait la trace de principes sûrs et positifs.

On ne saurait compter comme écrivains militaires les grands poètes Homère (900 ans avant Jésus-Christ), Tyrtée (680), Eschyle et d'autres, qui ont cependant été témoins ou acteurs des guerres de Messénie et Médiques, et qui nous ont transmis des renseignements sur ces événements. Les chants d'Homère sont cependant une source instructive sur les premiers âges du militaire grec.

La SAINTE-BIBLE, surtout dans les livres sacrés de Moïse, des Juges, des Rois, fournit aussi des narrations qui jettent du jour sur les guerres des anciens peuples de l'Orient. Elles ne s'appliquent cependant qu'à de petites armées, au milieu desquelles, d'ailleurs, la main de l'Eternel intervient parfois directement et remplace l'art et la science des hommes.

HÉRODOTE (480) raconte maintes batailles des anciens Grecs et particulièrement les guerres Médiques, mais ses récits sont entremêlés de faits merveilleux et d'assertions crédules qui nuisent aux études militaires plus qu'ils ne leur aident.

THUCYDIDE (471 ans avant J.-C.) a donné le récit des *guerres du Péloponèse*. Marchant sur les traces d'Hérodote, son maître et son modèle, il est cependant plus précis, car il parle d'événements auxquels il a participé lui-même. Mais cet ouvrage, un des chefs-d'œuvre de l'antiquité, est plus politique que militaire. Que sont d'ailleurs les batailles de cette période de luttes civiles au sein d'un petit Etat, à côté des vastes opérations des Romains ou de nos temps modernes?

La *Retraite des Dix-Mille*, conduite et racontée par XÉNOPHON (400), sa *Cyropédie*, son *Hipparchique* ou *Maître de cavalerie*, ouvrage dans lequel ce général fait part de l'expérience qu'il avait acquise quant aux manœuvres de cavalerie pendant la grande retraite, ainsi que ses *Helléniques*, faisant suite aux *guerres du Péloponèse*, sont des particularités où l'art général de la guerre ne pouvait avoir grand effet.

POLYBE qui prit part, comme otage grec chez les Romains, aux guerres puniques et entr'autres à la

ruine de Carthage (146 ans avant J.-C.), qui fut l'élève du vaillant Philopœmen, et l'ami et le maître de Scipion l'Africain, Polybe est un des tacticiens de l'antiquité. C'était un homme d'Etat et un homme de guerre, en même temps qu'un savant à l'esprit observateur et réfléchi. Il a beaucoup écrit sur les choses militaires, une *Histoire de Numance,* une *Vie de Philopœmen,* même un Traité de *tactique,* enfin une grande *Histoire universelle* en 40 livres. Malheureusement il ne s'est conservé à nous, de tout cela, que cinq livres de ce dernier ouvrage. Tout le reste a été perdu et n'est connu que par des citations d'écrivains postérieurs. Dans ces cinq livres se trouvent des narrations des *guerres puniques* et des observations qui font d'autant plus regretter de n'avoir que des fragments décousus de cet écrivain. On sait que Brutus, la veille de la bataille de Pharsale, lisait Polybe, qui, du reste, a inspiré bon nombre de grands hommes de l'antiquité. Il avait visité la plupart des champs de bataille célèbres et entr'autres ceux d'Annibal; aussi ses détails géographiques sont-ils intéressants. Le chevalier *Folard* a donné des *commentaires* de Polybe très détaillés, mais l'écrivain grec est trop voilé sous les opinions du commentateur lui-même. Nous dirons plus loin quelques mots de cet ouvrage.

Les *Commentaires de* César (60 ans avant J.-C.), ce qu'il y a de plus spécial sur la guerre des anciens, sont loin d'être assez complets pour instruire suffisamment un militaire. C'est à tel point que, malgré de longues et savantes discussions, on n'est pas encore fixé sur l'emplacement des grandes luttes d'Alesia et du siége de cette ville, où s'est définitivement décidée la conquête

des Gaules. On ne connaît pas non plus l'endroit précis de la célèbre bataille du Léman, où Divicon et les Helvétiens firent passer sous le joug les maîtres du monde[1].

Les récits de campagne en trois mots laissent le lecteur dans une désolante ignorance. Qu'il est regrettable qu'en lieu et place du *veni, vidi, vici* tant admiré, on n'ait pas sur la campagne du Pont et sur la bataille de Zela un rapport analogue à celui de Bonaparte sur la campagne de 1796 !

Les écrivains contemporains de César n'ont pas jeté beaucoup de jour sur ses expéditions.

DIODORE DE SICILE a écrit une grande histoire universelle sous le nom de *Bibliothèque historique* qui ne va, dans ce qui s'est conservé à nous, que jusqu'à la bataille d'Ipsus. Etranger à l'art militaire, il donne cependant ci et là des détails instructifs, entr'autres sur divers siéges; mais il accepte aussi toutes les exagérations des écrivains antérieurs.

SALLUSTE, autre contemporain de César, a raconté la guerre de Catilina et celle de Jugurtha. Plus homme d'Etat que guerrier, il est dominé par le point de vue politique, et dans ses *lettres à César* il parle trop peu des guerres du grand capitaine. Sa *grande histoire* est dans le même genre.

TITE-LIVE (59 avant J.-C.) dans sa grande *Histoire romaine,* dont on connaît environ la quatrième partie, reproduit souvent Polybe et fournit des détails, surtout dans ses harangues, qui ont de l'intérêt. Les campa-

[1] M. Gleyre, dans son beau tableau, place cette bataille aux environs de Villeneuve.

gnes sont narrées assez au long, surtout les guerres puniques, mais parfois avec une partialité révoltante. Cependant par ses justes appréciations de quelques opérations, par exemple de celles des premiers Scipion en Espagne, Tite-Live, quoique bien moins tacticien que Polybe, Arrien et Végèce, a pour nous un mérite particulier. Il nous rappelle involontairement un grand écrivain contemporain, qui, également étranger à la vie des camps, a mieux traité les questions de stratégie que maints généraux. Mais l'auteur latin n'a pas eu pour s'instruire et pour se renseigner les nombreuses ressources dont l'historien du Consulat et de l'Empire a pu profiter. Aussi commet-il souvent de graves erreurs dans le domaine de la tactique, et laisse-t-il beaucoup d'obscurité et de doute sur des points importants. Le récit de la grande expédition d'Annibal, à travers les Alpes, a donné lieu, par exemple, à une controverse assez vive, il y a une trentaine d'années, entre divers savants, pour constater l'endroit où ce passage s'est opéré. Nous ne voudrions point, quant à nous, prendre la responsabilité de prononcer définitivement, comme M. Letronne, entre M. Deluc et M. de Fortia.

TACITE, né 54 ans après J.-C., est, comme le précédent, surtout homme d'Etat. Ses *annales*, ses *histoires* et ses *mœurs des Germains* ne fournissent que des renseignements bien incomplets pour le militaire.

PLUTARQUE, qui vivait à la même époque, a beaucoup écrit sur la guerre; pour comparer les Grecs aux Romains, il a raconté les *vies illustres* des grands hommes de l'antiquité, qui, pour la plupart, étaient des généraux. Ce savant de cabinet fournit souvent des rensei-

gnements historiques précieux pour contrôler d'autres récits; mais, totalement étranger au métier des armes et même aux affaires courantes, il fait preuve d'une crédulité et d'une naïveté qui ôtent à ses narrations la confiance qu'on voudrait leur accorder. Ses descriptions de bataille ne sont bonnes qu'à amuser des enfants.

Arrien, né à Nicomédie 105 ans après J.-C., est, pour nous, un écrivain d'un tout autre mérite, qui doit être placé à côté de Polybe. Nous lui devons, en grande partie, ce qu'on a de mieux sur les campagnes d'Alexandre-le-Grand, qu'il a su dépouiller dans son *Anabase,* imitée de Xénophon, des exagérations et des fables populaires. Ses récits de batailles, empruntés surtout à Aristobule et à Ptolémée, sont simples et clairs, il jette beaucoup de jour sur la *tactique* des Grecs et des Macédoniens, tactique fort simple, du reste, au temps de la phalange. Mais les opérations générales sont moins bien rapportées et n'ont pas la précision désirable. Il est également peu explicite sur tout ce qui se rapporte à l'organisation de l'armée, à son entretien, à ses ressources, etc. Par contre il donne de nombreux détails géographiques, dans cet ouvrage comme dans plusieurs autres, sur les Indes, sur le Pont-Euxin, sur les pays des Scythes et des Parthes. Photius nous a conservé une analyse de dix livres d'Arrien sur les *successeurs d'Alexandre,* précieux pour l'histoire, moins pour les études purement militaires. Dans un petit traité élémentaire de *tactique,* Arrien compare la phalange grecque avec la légion romaine. Mais deux ouvrages étendus sur les guerres contre les Alains et contre les Parthes

ont été presque totalement perdus, ce qui laisse une lacune sensible dans les œuvres de cet écrivain [1].

VÉGÈCE, qui florissait vers la fin du IVme siècle et qui a rempli de hautes charges dans l'Empire, a aussi été, comme le précédent et comme Polybe, un écrivain essentiellement militaire. Dans un ouvrage intitulé *De re militari*, il donne un traité méthodique et assez complet de l'art à cette époque, époque de décadence, il faut le remarquer, où le soldat romain ne ressemblait plus à celui des guerres puniques et où l'ordonnance de la légion avait été complétement transformée. Cet ouvrage est divisé en cinq livres, dont le troisième, traitant des grandes opérations de guerre et de la tactique, renferme des vues élevées et frappantes, qui, dans d'autres temps, eussent pu avoir de grands effets sur les progrès de l'art militaire. Mais les expériences et les sages observations de Végèce, ses axiomes sur les divers ordres de bataille et particulièrement ses réflexions sur l'ordre oblique, se noyèrent dans l'état de troubles et de désorganisation qui signala la chute du grand Empire. Turpin de Crissé a publié en 1770 des *commentaires* sur Végèce, qui, à part quelques exagérations, rendent pleine justice à l'écrivain latin.

Nous ne dirons rien d'ONOSANDER et d'ELIEN qui n'ont fait, à peu de choses près, que répéter Arrien, ni de FRONTIN, contemporain de Tacite, qui a donné un recueil de stratagèmes de la guerre des anciens ayant peu de valeur aujourd'hui.

[1] Voir plus loin le paragraphe de *Guischardt*, traducteur et commentateur de la *Tactique* d'Arrien.

En résumé, l'antiquité a manqué d'écrivains à l'esprit froid et positif, aux connaissances spéciales, qui aient raconté les campagnes d'Alexandre, d'Annibal et de César, comme on a raconté celles de nos temps. On peut dire qu'il a fallu la venue de Fréderic-le-Grand et de Napoléon dans le monde, avec les ouvrages qui ont éclairé les esprits sur leur système de guerre, pour qu'on pût comprendre les opérations des trois grands capitaines de l'antiquité et les points qui en font le mérite principal.

Le moyen-âge fut encore plus obscur. L'étude intelligente des expéditions de *Charlemagne* eût pu amener de vraies lumières sur l'art de la guerre; mais ce grand homme, météore stérile, vivait dans un état social en décomposition; il ne put rien fonder, pas même un historien à la hauteur de son sujet. On connaît d'une manière vague ses nombreuses marches et leurs succès, mais non son système militaire.

Les *Croisades* quoique ayant remué, en leur temps, le monde entier, ne portaient, dans leur partie la plus positive, que sur une des particularités de la guerre, celle des invasions lointaines, et tiennent par beaucoup d'autres points plutôt des aventures héroïques que des opérations militaires. Les chroniqueurs VILLEHARDOUIN, JOINVILLE, et leurs commentateurs, ne traitent guères que d'événements généraux. D'ailleurs les croisades, grands faits politiques et sociaux, n'ont rien fourni, au point de vue spécialement militaire, de marquant en comparaison des campagnes des grands capitaines anciens et modernes.

Les héros qu'elles ont mis en évidence : Godefroi

de Bouillon, Philippe-Auguste, Richard-Cœur-de-Lion, St-Louis, Saladin même sont loin d'égaler les Alexandre, les César, les Annibal, les Fréderic-le-Grand, les Napoléon.

Les écrivains qui, à cette époque et dans les siècles suivants, s'occupèrent de militaire, ne donnèrent que des détails souvent fastidieux et peu instructifs sur les parties importantes de l'art de la guerre. Il est vrai qu'alors les luttes avaient pris un caractère tout chevaleresque, qui donnait plus de part au courage individuel et au nombre des masses qu'à la manière de faire mouvoir et de disposer les troupes.

MACHIAVEL, contemporain de Louis XII et de François Ier, fut un des premiers écrivains, depuis Végèce, qui ait cherché à sonder les règles de la science de la guerre. Il réussit à en être le rénovateur pour nos temps modernes. Son ouvrage dogmatique sur l'art militaire est un des plus remarquables; il ouvrit la voie aux études et à de nouvelles vues sur l'organisation des armées nationales et de l'infanterie; à ce titre il mérite de notre part un examen particulier, quoique l'auteur fût plus préoccupé des guerres civiles de l'Italie que de la grande guerre en général.

Machiavel joua un grand rôle dans les luttes de la République de Florence, dont il fut secrétaire. Attristé de l'infériorité militaire de ses concitoyens, il en rechercha les causes avec la profonde sagacité qui caractérisait cet homme d'Etat. Il les trouva dans l'usage général des mercenaires étrangers, qui alors avaient remplacé les armées nationales de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome, dans l'emploi trop exclusif de la

force corporelle, et dans l'abus de la cavalerie ou de la chevalerie. Sous l'impression de telles idées et quoiqu'étant étranger au métier des armes, il entreprit d'écrire un ouvrage pour raviver les saines traditions de l'antiquité et pour les accommoder aux besoins nouveaux. Dans ce but, et en s'inspirant surtout de Tite-Live et de Végèce, il publia, en 1521, c'est-à-dire à l'époque des grandes guerres d'Italie, ses *Sept livres de l'art de la guerre*, qui eurent moins de retentissement et furent moins appréciés lors de leur publication que deux à trois siècles plus tard.

Aujourd'hui ces écrits n'ont plus qu'un mérite historique, car les circonstances ne sont plus les mêmes qu'au XVIme siècle; mais l'on doit reconnaître que les perfectionnements survenus depuis lors ont donné raison aux prévisions de Machiavel, et se sont opérés dans la direction qu'il avait indiquée comme la plus salutaire. Les armées nationales ont reparu sous les deux formes de milices et de troupes permanentes; l'art des combinaisons et des manœuvres est venu compenser le poids du nombre et de la force physique; l'infanterie que demandait Machiavel, créée et illustrée par les Suisses, a été imitée par les autres nations; elle est devenue l'arme principale, le nerf des batailles. L'état actuel du militaire est donc un hommage éclatant rendu à l'œuvre du secrétaire florentin.

Si elle ne peut plus guère instruire les militaires de notre époque, en ce qui concerne la direction même des opérations — car nos armées transformées sont quatre à cinq fois plus considérables que celles dont parle Machiavel, — elle est encore intéressante et juste au point

de vue de la politique militaire. Elle serait en outre lue avec fruit par quelques novateurs, qui ne distinguent pas assez l'esprit de vrai progrès des caprices de la mode.

Le premier *livre* traite de la formation des milices nationales et de leur recrutement.

Le second, de l'armement, de l'équipement, de la hiérarchie, des exercices.

Le troisième, de la répartition de l'armée et des diverses manœuvres.

Le quatrième, des ordres de bataille.

Le cinquième, des ordres de marche.

Le sixième, de la castramétation.

Le septième, de la fortification, de l'attaque et de la défense des places, de la petite guerre.

Ces livres sont sous la forme de dialogues quelquefois un peu décousus, ce qui ne rend pas la division des matières aussi nette et aussi logique qu'on le désirerait dans un ouvrage de cette importance.

Machiavel a encore élaboré divers mémoires ou *provisions* sur l'instruction des milices, sur les fortifications de Florence, etc. Dans son Traité du *Prince* il développe également ses opinions sur l'organisation des armées nationales.

Les Mémoires de Blaise de Montluc, au milieu du XVIe siècle, donnèrent des renseignements intéressants et quelques bonnes maximes, perdus dans un grand nombre de faits sans portée réelle. Ils ont été publiés sous le nom de *Commentaires*, comme ceux de César, et forment sept livres, menant le lecteur jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Ces écrits eurent dès leur ap-

parition un grand retentissement, ce qui tint à leur sujet d'abord, puis à la réputation même de l'auteur, guerrier consommé, entré au service comme soldat et parvenu au grade de maréchal, grâce à une activité des plus aventureuses. Elève de Bayard, sa carrière fut digne du nom de son modèle. Dans les guerres d'Italie, comme dans celles de la Ligue, on le voit toujours aux points périlleux. Le style des *Commentaires* est celui d'un beau sabreur; il est plein de verve et de boutades souvent éloquentes, mais qui entre coupent un peu trop la narration des campagnes; on ne peut s'empêcher de trouver encore qu'il parle trop complaisamment de lui et pas assez des opérations en général. Henri IV a appelé les *Commentaires* de Montluc le *bréviaire des gens de guerre :* c'est leur faire trop d'honneur; car, à part quelques exceptions, on n'y rencontre, à vrai dire, que des recettes et des stratagèmes pour la guerre de partisans, dans laquelle l'auteur avait excellé [1].

Les Mémoires des DUBELLAY (il y eut deux frères de ce nom, Langey et Martin, tous deux militaires sous François Ier, et dont les écrits ont été réunis) renferment un récit détaillé des guerres d'Italie depuis la fin du règne de Louis XII jusqu'à la mort de François Ier. Leurs nombreux détails sont plus utiles à l'histoire politique qu'à celle de l'art militaire. — Il en est à peu près

[1] Le *Moniteur de l'Armée* a publié, à la fin de l'année dernière, quelques articles intéressants sur Montluc dus à la plume de M. le major-Merson. M. Rustow, dans ses *Biographischen Studien*, a consacré un chapitre fort instructif à ce capitaine.

de même de ceux de CASTELNAU, diplomate et guerrier qui joua un grand rôle dans les guerres de la Ligue.

BRANTÔME, qui vécut jusqu'au commencement du XVIIe siècle, écrivit huit volumes dans un genre biographique et humoristique sur les personnages et les événements de ses campagnes. Ses *Vies des hommes illustres et grands capitaines français et étrangers* lui ont mérité le nom de Plutarque français. Il ressemble en effet à l'auteur latin par la légèreté, sinon par la crédulité de ses jugements. Recherchant plutôt le côté anecdotique et pittoresque de son sujet que le côté scientifique, il est peu instructif pour nous. Cependant les particularités de plusieurs récits ont le mérite de compléter avantageusement les autres renseignements des sources historiques. Les vies de Charles V, de Charles IX, du maréchal de Biron, du connétable de Bourbon sont les plus remarquables.

Divers mélanges et opuscules de Brantôme sur les Romains, sur les *moyens de s'apprester pour la guerre,* sur les colonels-généraux, les mestres-de-camp, sur les marches, etc., ne manquent pas d'intérêt.

LANOUE, disciple du maréchal de Brissac, puis de Coligny, devint un des chefs les plus célèbres, quoique souvent malheureux, des protestants dans les luttes de religion. Il fut en maintes circonstances l'antagoniste du féroce Montluc, et se montra aussi fort que ce capitaine dans la guerre de chicane par sa souplesse, sa ruse et sa persévérance. Il était en même temps fort honnête homme au dire de tous ses contemporains, et ces diverses qualités se retrouvent dans les *Discours politiques et militaires* qu'on a de lui, et qu'il écrivit pen-

dant ses nombreuses captivités. Ces *discours,* publiés pour la première fois en 1591, à Bâle, sont au nombre de vingt-six et divisés en trois parties assez distinctes. La première renferme dix-sept chapitres, dont les cinq derniers seulement traitent de quelques spécialités militaires; les autres s'occupent de philosophie, de morale, de politique, et sont empreints d'une forte dose de mysticisme. La deuxième partie, la plus intéressante pour nous, renferme quelques instructions dogmatiques et didactiques, qui caractérisent l'état de l'art à cette époque. Elle développe *quatre paradoxes militaires,* portant entr'autres sur les combats de l'infanterie et des reîtres (cavaliers armés de pistolets) contre l'ancienne cavalerie à lances, et traitant donc de l'usage des armes à feu contre les armes de choc. Le quatrième *paradoxe,* sur diverses réformes à introduire dans la fortification, n'est pas moins curieux. Lanoue, anticipant sur des opinions brillamment controversées de nos jours[1], se prononce hardiment pour le revêtement en terre, « qui, » dit-il, couste dix fois moins que de grosse masson- » nerie et ne vaut pis. » Ces *paradoxes* sont suivis de sept chapitres assez mal placés dans ce cadre, car ils sont plutôt des traités de morale et de controverse religieuse que de militaire. Ils traitent de la pierre philosophale, de la contemplation, des Mahométans, etc. Quelques pages assez curieuses, cependant, sont celles où l'auteur développe un plan pour chasser les Turcs de l'Europe et prendre Constantinople.

[1] Voir au *Spectateur militaire* de 1857, la discussion entre MM. Augoyat et Brialmont.

La troisième partie forme le 26e discours et raconte les *trois troubles* de la Ligue sous trois chapitres séparés. Dans ces relations, qui comprennent la période dès le massacre de Vassy jusqu'aux négociations qui suivirent le siége de Saint-Jean d'Angély, c'est-à-dire dès 1562 à 1570, Lanoue jette beaucoup de jour sur cette époque de confusion. Il s'y montre impartial et juste envers les uns et envers les autres, examinant les fautes et les mérites de chacun sans acception de parti. Les affaires de Saint-Denis, de Bassac, de Montcontour y sont racontées en traits sobres et assez caractéristiques. Mais, malgré ces qualités, on n'y trouve pas des vues élevées sur l'art de la guerre comme dans maints écrivains postérieurs ; c'était, au reste, difficile dans des luttes civiles et avec les préoccupations particulières qu'elles engendraient. Le chapitre intitulé : *De six choses remarquables advenues à la bataille de Dreux* (1562) en est une preuve marquante. Les six choses qui ont frappé ce guerrier devront paraître futiles à ceux qui pensent, avec Rocquancourt, que cette bataille « fut un événement fort remarquable dans l'histoire de l'art militaire [1]. » Ce sont : 1° que la bataille s'engagea sans escarmouche ; 2° que les Suisses s'y comportèrent très solidement, avec générosité et hardiesse, « si rap» portèrent-ils une grande gloire d'une telle résistance ; » 3° « la longue patience de M. de Guise, par le moyen » de laquelle il parvint à la victoire ; » 4° la longue durée du combat, soit quatre heures ; 5° la prise de deux chefs d'armées ; 6° « la manière comment les deux ar-

[1] Voir *Rocquancourt*. Cours d'art et d'histoire militaires. 9me leçon.

» mées se désattaquèrent... il n'y eut nulle chasse. » Tout cela, on en conviendra, n'éclaire pas beaucoup les tacticiens sur les causes efficaces du résultat obtenu.

Le roi HENRI IV, SULLY, son ministre, et d'AUBIGNÉ, son historien, forment un groupe naturel faisant suite à Lanoue. Henri IV n'a pas laissé d'écrits importants au point de vue militaire, mais il lui revient une bonne part d'honneur dans ceux de Sully. Ce grand homme s'appliqua à organiser l'armée, à la faire jouir des progrès du temps, et porta entr'autres son activité sur l'artillerie et la fortification. L'ouvrage important qu'il a laissé sur cet objet, *Economies royales, politiques et militaires,* ainsi que ses *Mémoires,* fait vivement regretter que ses autres écrits, à savoir un *Traité de la guerre* et des *Instructions* sur la milice et sur les fonctions du maréchal-de-camp, aient été perdus. On a comparé récemment [1] les *Mémoires* de Sully au *Mémorial de Sainte-Hélène.* Il y a, en effet, entre ces deux écrits plus d'une analogie. Tous deux nous font connaître de vastes plans de deux grands monarques.

L'*Histoire universelle* de d'Aubigné, autre chef protestant, disciple de Théodore de Bèze, complète les renseignements de Sully sur Henri IV et fournit le meilleur récit des campagnes de ce prince et de la période finale des guerres de religion. Elle s'étend de 1550 à 1601. Quoique d'Aubigné fût homme d'épée autant que de plume, ses narrations se ressentent de son ardeur religieuse et sont trop souvent dominées par ce sentiment. On sait qu'il mourut à Genève en 1630.

[1] Voir *Spectateur militaire* de février 1859.

Avec le DUC DE ROHAN, au XVIIme siècle, un des premiers qui mit le doigt sur les grands principes de l'art militaire à propos de la guerre de montagnes, nous entrons dans une période plus riche d'enseignements.

Le duc de Rohan est un des plus grands capitaines de France, l'un des héros du XVIIme siècle. Chef des protestants, il s'illustra dans maints combats et dans maintes intrigues aux derniers temps des troubles de religion et de ceux de la Fronde, ainsi que dans les guerres contre les Impériaux et les Espagnols. Mais ce qui l'illustre autant que ses victoires et que sa prodigieuse activité, ce sont les ouvrages instructifs qu'il a laissés, dans lesquels il apparaît comme un novateur hardi et expérimenté en fait de principes militaires. L'élève et l'ami du roi Henri IV nous intéresse donc assez particulièrement. Sa principale campagne, dans la Valteline et les Grisons, et le récit qu'il en a fait sont encore aujourd'hui une source de sages leçons pour nous les armées des pays de montagnes.

On a de Rohan six ouvrages, ou plutôt cinq groupes d'écrits, qui tous ont plus ou moins d'importance au point de vue militaire. Ce sont :

1° Une narration *des troubles advenus durant la minorité du roi*, divisée en quatre livres, avec cinq *discours* dans lesquels Rohan présente les griefs et la défense de son parti, ainsi que les siens propres. Le récit va jusqu'après la troisième guerre contre les réformés. Traitant d'insurrections, d'intrigues de cour, de luttes civiles, ce livre a moins d'intérêt militaire que politique, mais il est précieux pour l'histoire de ce temps-là.

2° *Mémoires et lettres sur la guerre de la Valteline* de 1635 à 1637. Ces écrits, réunis et publiés pour la première fois par Zurlauben, en trois volumes (Genève 1758), ont fait faire un grand pas en avant à l'art militaire. Ils renferment des notions sur la guerre de montagnes bien différentes de celles en honneur avant lui, mais qui ont été appliquées dans tous les temps par les grands capitaines, et qui ont surtout prévalu par les hauts faits de Napoléon et de ses meilleurs lieutenants, et par ceux de l'archiduc Charles. Il recommande, pour défendre un pays accidenté, de ne pas trop se reposer sur les difficultés du terrain, mais au contraire d'être sans cesse en action, de dominer les montagnes dans les vallées, de ne pas s'éparpiller en cordon, mais de masser ses réserves en arrière des débouchés, et de les lancer sur l'ennemi au moment où il est le plus fatigué par ses marches et où il croit pouvoir se déployer dans la plaine.

On a extrait de ces volumes, qui renferment 5 à 600 pièces documentales (correspondances, manifestes, dépêches, mémoires, etc.), un *mémoire sur la guerre de montagne*, publié en 1788, qui est encore aujourd'hui un des ouvrages les plus instructifs sur cette spécialité de la guerre, ou plutôt sur la science de la guerre en général, mise spécialement en évidence par l'application à un pays montagneux. Il aurait été facile, déjà alors, en généralisant les préceptes recommandés par Rohan, d'arriver à un ensemble de principes formant la base de la stratégie. Cela n'eut lieu que beaucoup plus tard.

3° Le *Parfait capitaine,* ouvrage profond et sérieux que l'agitateur exilé écrivit à Venise et qu'il dédia au roi

Louis XIII par ces paroles modestes : « Sire. Je vous » adresse les marques de mon oisiveté. Vous y verrez » un abrégé des guerres de César, le plus grand capi- » taine qui ait jamais été au monde, etc. » Le *Parfait capitaine* est une étude judicieuse et détaillée des commentaires de César, suivie d'un chapitre sur la phalange grecque et de onze chapitres sur le militaire romain, qui tous montrent les solides connaissances et la grande intelligence de leur auteur. Un *Traité de la guerre,* en vingt-deux chapitres, complète l'ouvrage et aborde toutes les branches de l'art. Dans ces productions, comme dans sa *guerre de Valteline,* Rohan s'est élevé aux considérations les plus justes et les plus neuves. Le chapitre XIX entr'autres, *de la défense des Etats selon leurs forces et situation,* paraîtra surtout remarquable si l'on tient compte des écarts que la science a faits depuis lui à cet égard. « Si son pays, dit-il, est de » difficile accès, et qu'on n'y puisse entrer que par cer- » tains passages et montagnes gardées et fortifiées, il y » a un grand avantage. Mais ceux qui s'y sont trop » fiés et endormis, et ont négligé les autres défenses, » se sont trompés et se sont perdus, par où ils croyaient » être les plus assurés. S'il est entouré de la mer, c'est » un beau fossé : néanmoins le plus puissant trouvera » moyen de faire sa descente dans l'île. S'il est entouré » de marais et de rivières, on trouve encore moyen de » les passer, surtout à cette heure qu'on a de l'artille- » rie pour favoriser tels passages. Tellement que le » plus sûr est de se fonder sur ses propres forces, à » savoir sur une bonne armée et de bonnes forteresses. » Je dis les deux joints ensemble, parce que l'armée

» sans forteresses étant faible et n'osant rien hasarder,
» laisse à l'ennemi les vivres de la campagne, et le
» moyen de subsister à vos dépens et enfin de vous
» ruiner. Et les forteresses sans une armée ne peuvent
» vous conserver qu'autant de temps que vous aurez
» fait magasins de vivres dans celle-ci. Mais ces choses
» étant proportionnées avec jugement, on peut faire
» une grande résistance. Ici, il ne faut se laisser aller
» à la fantaisie des peuples, qui, sans considérer les
» assiettes de leurs villes, ni le bien public, quand ils
» voient leurs voisins se fortifier, veulent tous les imi-
» ter ; choses également périlleuses, d'avoir plus de for-
» teresses qu'on n'en peut garder ou de n'en avoir
» point du tout. Encore aimerais-je mieux le dernier
» que le premier, parce qu'au moins, hasardant une
» bataille, vous faites la moitié de la peur à votre en-
» nemi, mais par l'autre voie, il faut périr assurément,
» sans pouvoir espérer autre chose que d'allonger la
» perte. Car la jalousie que vous aurez de conserver
» toutes vos forteresses, en y laissant de grosses gar-
» nisons, vous ôte le moyen de tenir une armée à la
» campagne, et lors le dégât de deux ou trois récoltes
» vous contient de vous rendre la corde au col. Je sais
» qu'il y en a qui se fondent sur cette raison, que
» quand toutes les principales places d'un Etat sont
» fortifiées, qu'on y retire tous les vivres de la cam-
» pagne, en laquelle une armée venant, si elle y sé-
» journe, elle y meurt de faim, et si elle n'y fait que
» passer, elle n'y fait pas grand mal ; de façon qu'il lui
» est comme impossible d'y pouvoir faire un grand
» siége. A quoi je réponds, que les forteresses sont

» principalement inventées pour le plus faible, afin que
» peu de gens résistent contre beaucoup, et si vous
» avez un si grand nombre de forteresses et de grand'
» gardes comme sont les grandes villes fortifiées, il
» vous faut plus grand nombre de soldats que n'en aura
» celui qui vient pour vous attaquer. Autrement vous
» ne sauriez les pourvoir de garnisons suffisantes pour
» les conserver d'un siége. Et si vous êtes le plus fort
» sans aucune place, vous conserverez votre pays en
» tenant la campagne. »

Si ces paroles avaient été suivies, on ne verrait pas aujourd'hui, dans la plupart des Etats, un si grand nombre de forteresses placées d'une manière plus nuisible qu'utile à la défense des nations qu'elles sont censées protéger[1].

5° *Traité de l'intérêt des princes et Etats de la chrétienté*, composé de deux *discours* de sept chapitres chacun. Le premier discours examine, au point de vue des alliances, les intérêts politiques et militaires de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de la Suisse, des Pays-Bas, de l'Angleterre. Le second traite des guerres de la ligue et de diverses questions politiques posées en Europe à cette époque.

Dans l'un comme dans l'autre de ces discours, Rohan se montre un politique consommé et animé des vues les plus

[1] Voir l'intéressante étude de M. le capitaine van de Welde, officier d'ordonnance du roi des Belges, sur la *Défense des Etats*, dans laquelle cet écrivain cherche à ramener la défense des Etats par des forteresses aux mêmes principes fondamentaux que Rohan recommandait déjà en 1630, et que tant de grands capitaines ont recommandés après lui, mais inutilement pour la plupart du temps.

larges. Il rappelle Machiavel et prélude à Montesquieu.

6° *Traité de la corruption de la milice ancienne et des moyens de la remettre dans son antique splendeur,* écrit pendant son séjour à Venise dans le but de réveiller l'esprit militaire des Vénitiens, profondément abattus depuis leur défaite de Valleggio.

Depuis le duc de Rohan, la tactique et l'organisation des armées ont subi de notables changements, qui ôtent une partie du prix attaché à ses écrits. Ses ordres de bataille, sa proportion entre les armes, ses piquiers, sa manière de loger et de s'approvisionner, ne sauraient plus nous convenir; mais les idées neuves qu'il a émises sur la guerre de montagne et sur la défense des Etats ont encore aujourd'hui leur valeur et doivent le faire considérer comme un des écrivains qui ont le plus contribué aux vrais progrès de l'art de la guerre. Malheureusement, on profita peu des leçons de Rohan; ce qu'il avait édifié, à la légère il est vrai et pour occuper ses loisirs forcés, fut bientôt détruit et à refaire. Ne nous en plaignons pas trop, on fit mieux encore que lui.

MONTECUCULI, un des grands généraux qu'ait fourni l'Autriche, a laissé des mémoires dogmatiques pleins d'intérêt et de bonnes leçons pratiques pour la guerre de son temps. Publiés en italien en 1704 et en latin sous le titre de *Commentarii bellici* en 1718, Turpin de Crissé en a donné une bonne édition française en 1759. Malheureusement il y a joint force commentaires qui déparent l'original plus qu'ils ne l'ornent. Pour suppléer au laconisme du maître, le commentateur est tombé dans le verbiage. Ils forment *trois* livres, se subdivisant en chapitres et en articles. Le premier livre

traite des *principes de l'art militaire en général;* le second des *maximes appliquées de la guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie;* le troisième de *réflexions sur ce qui s'est fait dans les dernières guerres de Hongrie* (1661-1664). Montecuculi avait marché contre les Suédois qui le firent prisonnier à Hofkirch (1639), contre les Français sous Turenne et Condé, qui ne purent le battre, et contre les Turcs. Mais ce sont ces derniers qui lui fournirent ses plus beaux lauriers; il remporta sur eux la fameuse victoire de Saint-Gothard (1664). Aussi parle-t-il beaucoup des Turcs, et c'est ce qui, aujourd'hui, fait le principal mérite de ses écrits. Quant aux conseils militaires qu'il donne, ils sont sentencieux et compassés comme des arrêts de cour, et surannés pour la plupart, vu les changements dans l'organisation des armées et dans la tactique. Il dit, par exemple, au chapitre des *batailles.*

« Dans les batailles, il faut considérer ce qui précède » l'action, ce qui l'accompagne et ce qui suit :

» Pour ce qui précède :

» 1° Invoquer le Dieu des armées ;

» 2° Réunir le plus de forces qu'on peut ;

» 3° Examiner les avantages du terrain, du *vent,* du » *soleil,* choisir un champ de bataille proportionnel au » nombre et à l'état de son arme, » etc.

Aujourd'hui les armées ne perdent plus leur temps à courir après la direction des vents et les mouvements du soleil. Pour prendre position elles se guident par de tout autres considérations et préfèrent opérer sur le point décisif même avec le vent et le soleil au visage, que de faire le contraire. Mais Montecuculi, qui aspi-

rait au titre de *cunctator,* comme Fabius, ne s'engageait que quand il était sûr d'avoir tous ces petits avantages de son côté. Autrement il se repliait, marchait sans cesse, temporisait. Turenne ne put pas l'amener à livrer bataille, et Montecuculi s'en faisait une grande gloire. Cependant dans ses Mémoires il reconnaît ci et là l'importance de mouvements décisifs et même hasardeux, qui se rapprochent de ceux de notre temps. Mais ce ne sont que des éclairs trop vite recouverts de ténèbres. Nous y reviendrons à propos de son commentateur.

GUSTAVE-ADOLPHE, dont les campagnes bien racontées eussent eu une grande influence sur les connaissances militaires, attend encore son historien. Ni le grand poëte Schiller, ni le tacticien Grimoard, ni l'historiographe suédois Hallenberg, ni Archenholz, ni les Mauvillon, ni l'anglais Harte, ni les Mémoires et lettres de Gustave-Adolphe ne donnent des récits militaires assez complets et assez précis de cette période.

Les NASSAU, TURENNE et CONDÉ laissèrent, comme le précédent, de beaux exemples à suivre, plutôt que des ouvrages à étudier. Les mémoires de Turenne[1] renferment des détails fort instructifs dans le domaine de la tactique; mais ils sont, en maintes choses plus importantes, d'un laconisme aussi désolant que celui de César. De la fameuse bataille des Dunes, par exemple, il se borna à dire : « les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus, Dieu en soit loué. »

[1] Ces mémoires s'étendent de l'année 1643 à l'année 1659. Ils ont été imprimés d'abord dans l'histoire de la vie de Turenne par *Ramsay* (intendant du grand capitaine).

Son exclamation bien connue : *Enfin je le tiens!* prononcée à Sasbach un moment avant sa mort, en parlant de Montecuculi, n'est pas beaucoup plus explicite et n'a pu être comprise ni par ses contemporains ni par ses successeurs.

VAUBAN, le célèbre ingénieur de Louis XIV, fit faire plus de progrès à l'art militaire que ne paraît le comporter, au premier abord, sa spécialité. La fortification est sous maints rapports la tactique en station; en faisant progresser l'une on enrichit l'autre. Mais l'extension démesurée du nombre des forteresses que la France dut à Vauban et à ses disciples, et la Hollande à CŒHORN, ne contribua pas peu à répandre de fausses idées sur l'emploi des armées.

On possède plusieurs éditions des écrits de Vauban et entr'autres de son grand *Traité sur la défense des places*. La plus belle et la plus complète sera celle qui se publie actuellement sous le nom d'*Œuvres générales*, par les soins du gouvernement français.

FEUQUIÈRES, au commencement du XVIIIme siècle, laissa des Mémoires qui ouvrirent la carrière à une étude sérieuse de l'art militaire[1]. Ses relations critiques des guerres de Louis XIV et ses expositions dogmatiques le mettent au-dessus de tous ses contemporains et sont encore aujourd'hui dignes d'attention.

Disgracié après 40 ans de bons services, Feuquières

[1] *Mémoires de M. le marquis de Feuquières, lieutenant-général des armées du Roi*, contenant ses maximes sur la guerre et l'application des exemples aux maximes. Il y en a plusieurs éditions, qui parurent après sa mort arrivée en 1711 ; la meilleure est celle de 1750. 4 vol. in-8°.

en avait gardé une aigreur de caractère qui se retrouve dans ses écrits. Il examine et critique sévèrement les opérations auxquelles il a participé, ainsi que celles de la guerre de Succession qu'il suivit seulement de son cabinet sur des cartes. Ses Mémoires furent écrits pour occuper, dit-il, son loisir forcé et pour instruire son fils de « certaines théories sur la guerre » qui fussent capables d'ouvrir l'esprit du jeune homme » avant qu'il fût en âge d'entrer au service. » Sa méthode, moitié dogmatique, moitié didactique, consiste à examiner les diverses branches de l'art militaire pour en faire découler ses maximes, puis à faire suivre ces maximes d'exemples à l'appui tirés des événements contemporains. Cette méthode, réellement instructive pour des esprits sérieux, est à la vérité pénible pour le plus grand nombre des lecteurs, par le décousu qu'elle amène forcément dans les narrations historiques. On oublie trop facilement, en les suivant, le but dogmatique de l'auteur, et quelquefois même on sent que ce but agit sur les récits au détriment de l'impartialité et de la vérité. Le ministre Louvois, Tallard et autres sont poursuivis par Feuquières avec un acharnement souvent injuste. Malgré cela on est heureux d'avoir dans ces Mémoires une série de descriptions intelligentes et détaillées d'un grand nombre de batailles, de siéges et de combats (Nerwinde, Fleurus, Höchstett, Lille en 1708, Turin en 1706, Steinkerque, Malplaquet, etc.) Quant à la partie dogmatique, il serait difficile d'en donner, en quelques lignes, une juste analyse: supérieure de pénétration à ce qui avait été dit auparavant, elle pouvait former à cette époque un en-

seignement assez complet par les réflexions qu'il devait provoquer plus encore que par les directions mêmes qu'il donnait. Mais aujourd'hui les progrès de la science font paraître oiseux plusieurs détails et recommandations donnés par l'auteur. *Connaître le pays*, par exemple, est sa prescription la plus usuelle; prescription fort sage, il est vrai, mais presque superflue de nos jours, où toute cette partie indispensable de la guerre a été poussée si loin. Il attribue à cette connaissance un grand nombre de beaux succès et maints revers à son défaut.

Fort minutieux quant à l'examen de certaines branches spéciales de l'art, Feuquières l'est bien moins en ce qui concerne la direction générale des opérations. Sa classification des diverses guerres, en offensive, défensive, guerre entre puissances égales, guerre de secours et guerres civiles, est peu logique, et montre que l'auteur était encore, malgré son élévation de vues, plus préoccupé des détails secondaires de la guerre que du but général qui doit présider aux opérations. Les *Mémoires* se divisent en quatre parties : la première a plus spécialement en vue ce que nous appelons la politique militaire et l'organisation des armées; la seconde renferme une matière qui se rapproche de la stratégie, avec notions de logistique, de castramétation, etc.; la troisième traite de tactique, des ordres de bataille, de la petite guerre; la quatrième de l'attaque et défense des places, de l'administration, etc.

FOLARD, le commentateur érudit de Polybe, s'abandonna, d'un côté, à de nombreuses divagations générales, et de l'autre se restreignit dans un cercle étroit,

mais instructif et nouveau, par son Traité sur *la colonne*. Le chevalier de Folard, arrivé au grade modeste de mestre-de-camp après 40 années de service, sous Vendôme, Villars, Boufflers et sous Charles XII, était rempli d'imagination et d'initiative, mais d'une loquacité trop frondeuse pour pouvoir fournir un enseignement réellement utile. Comme traducteur [1] et commentateur de Polybe, il a le mérite, quoiqu'en aient dit son antagoniste Guischard et après lui Guibert [2], d'avoir donné souvent de justes et larges interprétations de l'écrivain grec et d'avoir été, en tout cas, un des premiers à porter le flambeau de la discussion dans un champ obscur; mais les *observations* qu'il a jointes forment un fouillis où les idées les plus discordantes, quoique souvent lumineuses, s'entassent sans aucun ordre. Outre ses *Nouvelles découvertes sur la guerre*, ses *Commentaires* et son *Traité de la colonne* qui leur sert d'introduction, Folard a publié plusieurs opuscules de controverse et un *Supplément* à l'Histoire de Polybe, dans lesquels le novateur attaqué traite fort rudement ses nombreux adversaires, ainsi que ses devanciers. Tite-Live n'est qu'un sot et Machiavel un vil plagiaire. Ses contemporains, comme on pense, sont estimés à

[1] Ou mieux *aide-traducteur*, car c'est un bénédictin qui fit cet office sous la direction de Folard.

[2] Guibert, dans ses polémiques contre l'ordre profond, conteste à Folard le génie qu'avait Feuquières, mais lui concède une vaste érudition; « c'est, dit-il » assez méchamment, le scholiaste, le *dom Calmet* des auteurs militaires, à » cela près qu'il ne savait pas le grec, et que c'était le bénédictin Thuillier » qui lui fournissait ses traductions; ce qui, comme Guischard l'a prouvé, l'a » fait tomber dans d'étranges bévues. » (*Défense du système de guerre moderne*. Tome I, chap. 1.)

l'avenant, surtout certain officier général suisse, M. de Savornin et des officiers hollandais, qui s'étaient permis de contredire le Traité de la colonne et de lui opposer l'avantage des feux. Cette causticité ne doit pas empêcher de reconnaître l'incontestable talent d'investigation et de critique de Folard. Il a sondé l'antiquité en ce qui concerne les choses militaires, plus que personne avant lui, et quoique sa vive imagination et son amour de la colonne pèsent parfois un peu trop sur les textes, ses écrits n'en ont pas moins été et n'en sont pas moins encore une source féconde d'éclaircissements. Nous ne saurions point, avec MM. Carion-Nisas et Rocquancourt, trouver si ridicule au fond sa discussion des causes qui ont amené les échecs de Régulus à Tunis, de Varron à Cannes ou de Walstein à Lutzen [1]; l'esprit de Folard ne se laissait arrêter ni par la distance, ni par la réputation. Mais sa prétention à vouloir transformer la

[1] Nous ne comprenons également pas comment l'auteur de l'*Histoire générale de l'art militaire* a pu, dans la note du tome 2, page 221, à propos de Folard et de la connaissance qu'on doit avoir d'une certaine étendue de pays, avancer d'une manière générale que : « A ce sujet, Folard cite Machiavel avec » éloge; il vante ses *Discours sur Tite-Live*, mais il ne mentionne point » son *Art de la guerre.* » Folard, ainsi que nous l'avons dit plus haut, montre assez peu d'estime pour Tite-Live et Machiavel, et il ne passe pas sous silence l'*Art de la guerre* de celui-ci. Il le qualifie au contraire trop sévèrement : « Il n'est pas, dit-il, jusqu'à Machiavel qui ne se soit mêlé » d'écrire un *Traité de l'art de la guerre*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est » qu'il ne vaut rien, quoiqu'il l'ait presque copié d'après Végèce, comme si » la langue latine nous était aussi inconnue que le Topinambou, et qu'il ne se » trouvât personne qui pût découvrir cette espèce de filouterie, qui n'est ni » permise, ni honnête. Il eût dû citer son auteur sans le travestir en plusieurs » endroits et sans l'habiller à la moderne. » *(Supplément à l'histoire de Polybe*, chapitre 1er.)

science de la guerre et donner des recettes certaines de victoires par sa *découverte* de la colonne, est un travers incompréhensible chez un homme d'un jugement aussi élevé du reste. Quoi qu'il en soit, Folard fut un des rénovateurs de cette formation plus ou moins thébaine qu'on a appelée « ordre profond, ordre français, » et qui sous ces divers noms fit tant de bruit plus tard contre une autre appelée « ordre mince, ordre linéaire, ordre allemand, » plus ou moins renouvelée de la légion romaine. Folard croyait que sa colonne, bien hérissée de piques et mélangée à de la cavalerie, était supérieure à tous les feux hollandais, si fort en honneur de son temps. Cette opinion exagérée rencontra naturellement ses contradicteurs, mais aussi de fervents adeptes. Il appartenait aux XVIIIme et XIXme siècles de la réduire à sa juste valeur et de démontrer le vice de cette formation, comme de toute autre, constituée en *système exclusif*. Les écrits du chevalier français ont eu l'insigne honneur d'être étudiés en détail et remaniés par le grand Frédéric. Le célèbre monarque en a extrait un volume in-8° sous le nom d'*Esprit du chevalier Folard*, qui, dépouillé de ses digressions et de son Traité de la colonne, forme un ouvrage fort instructif.

SANTA-CRUZ, général espagnol, publia en 1724 à Turin dix volumes de *Réflexions militaires* qui embrassent l'ensemble de l'art de la guerre. C'est un traité dogmatique complet et bien ordonné, résumant à peu près tout ce qu'on savait alors et donnant une idée assez juste de l'état de la science militaire à cette époque. Mais l'auteur ne chercha pas à aller au-delà et n'ouvrit aucune voie nouvelle. Il s'appliqua surtout à

étayer de nombreux exemples ses enseignements historiques, et l'on doit reconnaître que Santa-Cruz possédait une grande érudition et savait en faire usage avec à-propos. Il s'est cependant trop souvent absorbé dans des détails abandonnés, de nos jours, à des règlements secondaires, et à l'appui desquels il cite, avec la même conscience que pour de grands objets, maints faits tirés de l'histoire ancienne et moderne. Il n'y en a pas moins de trois, par exemple (Chap. IV, tome dernier), pour prouver qu'une armée en retraite et poursuivie doit détruire les ponts derrière elle. L'ouvrage a été traduit et publié en français en 1735.

PUYSÉGUR est une des illustrations de ce siècle si riche en gloires de tous genres. Il fit la guerre sous Louis XIV et sous Louis XV et arriva au grade de maréchal de France après cinquante ans d'utiles et glorieux services. Mort en 1743, il employa les dernières années de sa vie à écrire un livre sur l'*Art de la guerre*, dont le but essentiel était de détruire le préjugé que la guerre ne s'apprenait que par routine. Il entreprit de faire voir au contraire « que sans faire la guerre et sans » troupes, on peut apprendre toutes les parties de l'art » militaire et en faire l'application sur le terrain[1]. » Cette seule intention et les efforts que Puységur fit pour les réaliser constituaient déjà une amélioration notable dans la manière d'envisager l'art militaire. Toutefois l'ouvrage de Puységur ne répondit pas, tant s'en faut, d'une manière complète à son but. Il renferme, à la vérité, une suite d'excellentes recomman-

[1] Première partie, chapitre 18.

dations sur les ordres de bataille et de marche; il conserve le mérite d'avoir été un des premiers essais de bonne logistique, fort utile, aujourd'hui encore, pour tout ce qui concerne le métier d'un chef d'état-major. Il faut y remarquer aussi l'importance qu'il a justement attribuée à l'application de l'ordre oblique, renouvelé des Anciens, et qui devint un germe fécond de progrès.

Mais Puységur s'est trop voué aux minuties et bon nombre de ses chapitres sont plutôt des règlements secondaires que des enseignements relevés et généraux. Ses vues sur la guerre n'allaient pas plus loin que l'exécution régulière d'une marche quelconque et l'organisation d'un bel ordre de bataille. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout; et peu de gens, depuis les guerres de notre siècle, diraient encore avec Puységur :

« La base et le fondement de tout le corps de l'art » de la guerre est de savoir former de bons ordres de » bataille et de les faire mouvoir et agir dans les rè- » gles les plus parfaites des mouvements; l'une et l'au- » tre de ces deux opérations tirent leurs principes de » la géométrie. On fera voir que les ordres de bataille » les plus simples et les plus tôt formés, sont les seuls » dont on doive faire usage, qu'il en est de même de » tous les mouvements d'un bataillon et d'un escadron » ou de plusieurs ensemble. »

Voilà donc, d'après Puységur, la base de l'art de la guerre ramenée à quelques principes de géométrie et d'école de bataillon ou d'escadron! Quant à la *direction* des marches, il n'en parle qu'incidemment et passe souvent à côté de ce point capital de son sujet sans le mettre

en évidence. — L'*Art de la guerre* est cependant un livre intéressant et qui peut encore utilement se lire. Il est écrit avec conscience et même avec une certaine bonhomie qui charme chez un homme qui aurait eu tant de droits à être moins modeste. Il dit franchement qu'il n'a connu les auteurs et les faits de l'antiquité que sur la fin de sa carrière, et que cette connaissance n'a fait que le confirmer dans ses vues sur les choses militaires. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme beaucoup de sujets de nature hétérogène. D'abord des citations assez décousues d'écrivains anciens et modernes avec quelques réflexions de même genre; puis des notions sur l'organisation et la répartition des troupes, sur les règlements de manœuvres, sur les marches, les ordres de bataille, la connaissance du pays, etc.

La seconde partie renferme, sous une forme hypothétique et pratique, des notions supérieures sur la guerre. Mais Puységur n'avait pas su s'en rendre nettement raison à lui-même et les formuler en corps de doctrines, comme celles du domaine purement tactique. Aussi il se borne à faire l'histoire d'une campagne supposée autour de Paris, en y appliquant les maximes qu'il avait données dans sa première partie et surtout des enseignements empruntés à l'histoire des guerres de Turenne, de Condé et de César. Rien ne caractérise mieux l'état de l'art militaire à cette époque que cette œuvre du vieux maréchal, dont une partie, noyée dans les détails, s'approche cependant des grands principes par le moyen de l'ordre oblique, et dont l'autre partie, sentant, pourrait-on dire, par instinct ses grandes lacunes, en est

réduite, pour y suppléer, à des imitations assez peu raisonnées des faits des grands capitaines.

Ainsi les divers ouvrages que nous venons d'examiner n'avaient point fixé les idées sur des principes sûrs et précis, autant qu'ils peuvent l'être dans les grands drames de la guerre.

En 1750, le célèbre maréchal de Saxe, celui que Frédéric appelait le Turenne du XVIIIme siècle, le professeur des généraux de l'Europe, pouvait dire avec raison : « La guerre est une science couverte de ténèbres, au » milieu desquelles on ne marche point d'un pas assuré ; la routine et les préjugés en sont la base, suite » naturelle de l'ignorance. Toutes les sciences ont des » principes ; la guerre seule n'en a point encore. » Les grands capitaines qui ont écrit ne nous en » donnent point ; il faut être consommé pour les comprendre. »

« Gustave-Adolphe a créé une méthode, mais on » s'en est bientôt écarté, parce qu'on l'avait apprise » par routine. Il n'y avait donc plus que des usages, » dont les principes nous sont inconnus. » L'auteur de ces lignes écrivit aussi ; mais son ouvrage bien connu, *Mes Rêveries,* est, comme son nom l'indique, plutôt un épanchement philosophique qu'un enseignement méthodique. Maurice de Saxe y émet des vues et y propose des réformes auxquelles la suite des temps est venue donner raison. Ses maximes sur la discipline, sur la tenue uniforme, sur le pas cadencé sont devenues des parties intégrantes du militaire moderne. La face morale de l'art et de l'organisation préoccupa toujours le maréchal et a été relevée énergiquement par lui,

Mais il n'a point cherché à combler la grande lacune qu'il avait signalée.

Cependant, bientôt après les paroles remarquables du maréchal de Saxe sur l'état de la science à son époque, cet état subit de notables transformations. Une série d'importantes opérations militaires, dirigées par d'habiles capitaines et rapportées par des écrivains intelligents, put enfin fournir à l'art des éléments sérieux d'études et de déductions. Déjà les campagnes de *Marlborough, du prince Eugène,* de *Pierre le Grand* avaient offert des thèmes fort instructifs à la méditation des investigateurs; celles du *grand Frédéric* furent plus fécondes encore. Ces diverses campagnes furent d'abord racontées avec plus ou moins de détails, puis commentées et controversées. La guerre de Sept-ans fut retracée dans quelques bons ouvrages militaires, entr'autres dans ceux de *Lloyd* en Angleterre et de *Tempelhof* en Prusse, dont nous dirons quelques mots plus loin.

FRÉDÉRIC lui-même écrivit un grand nombre d'ouvrages politiques et militaires, parmi lesquels l'*Histoire de mon temps,* les *Principes généraux de la guerre* et quelques *Instructions* à ses généraux pouvaient déjà faire entrevoir un système nouveau dans les grandes opérations et la naissance de cette partie relevée de l'art qu'on a appelée la *stratégie.* Sa tactique, supérieurement étudiée, tendait en effet au même but que celui recherché plus tard par les conceptions stratégiques de Napoléon; ou, si l'on veut, la tactique du grand Frédéric était de la stratégie fixée sur place par une chaîne aux pieds. Quand on se fut débarrassé de cette entrave, c'est-à-dire de l'attirail des campements,

des boulangeries, etc., la tactique de Frédéric, prenant plus d'essor, se transforma naturellement en stratégie. Lui-même avait en quelque sorte provoqué, ou tout au moins présenté cette transformation dans sa maxime :

Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en Fabius, *marchez comme Annibal*[1].

Au lieu d'attendre d'être sous le feu pour accabler une partie de l'ennemi et pour gagner ses communications, comme Frédéric le fit à Leuthen par son ordre oblique, ce fut longtemps à l'avance qu'on prépara, depuis lui, ce même résultat par de longues marches, par des diversions et démonstrations à grande échelle, et par des choix inattendus de lignes d'opérations, comme Napoléon le fit avant Marengo. Mais il fallut la Révolution française avec ses masses enthousiastes et sans magasins, avec ses volontaires intrépides et leurs généraux improvisés, pour oser négliger les précautions de logistique et d'approvisionnement que le grand Frédéric recommandait si instamment à ses lieutenants, et qui devaient être naturellement la base d'une méthode où *l'action tactique* était le principal. Il fallait les brillants succès de Bonaparte pour sanctionner le système nouveau et hardi de la jeune République, que les généraux expérimentés d'alors appelaient un système de casse-cous; et il dut se faire de nombreuses démonstrations par l'absurde, avant que les mérites de l'innovation fussent évidents à tous.

Les succès de Frédéric et ses écrits avaient ouvert

[1] Il est bon de noter que dans la bouche du grand Frédéric ces trois derniers mots doivent s'entendre dans le sens de la *rapidité* plutôt que de la *direction* de la marche.

les écluses à un torrent de controverses et de publications plus ou moins dogmatiques. Mais, comme il arrive souvent, on se laissa frapper par ce qui faisait le plus de bruit et par ce qui avait le plus de cachet de nouveauté, c'est-à-dire par la tactique même du grand Frédéric et par ses règlements de manœuvre, plutôt que par les enseignements généraux qu'ils renfermaient.

On s'appesantit lourdement sur la lettre de ses *Instructions* et sur les plus minimes détails. Parce que, dans telles circonstances données, le succès avait dépendu, disait-on, de quelques détails matériels (les baguettes de fer, par exemple, à Mollvitz), car il faut bien que le succès dépende de quelque chose, on conclut du spécial au général avec une confiance aveugle, et presque tous les livres publiés à cette époque se ressentirent de cette fâcheuse influence.

Dans ce cercle restreint, il s'est cependant produit d'excellents ouvrages. Plusieurs d'entr'eux sont encore aujourd'hui des sources précieuses pour l'étude de diverses branches de l'art, de la tactique entr'autres, car les règlements de manœuvre du grand Frédéric sont, et seront longtemps encore peut-être, la base des ordonnances des principales armées. L'antiquité, vers laquelle les grands écrivains et les philosophes des XVIIe et XVIIIe siècles avaient ramené tous les regards, fut aussi étudiée avec une nouvelle ardeur au point de vue militaire.

Turpin de Crissé, lieutenant général, aussi brave qu'érudit, nous fit connaître les latins mieux qu'on ne les connaissait avant lui. Les *Commentaires sur les institutions de Végèce* (1770, 3 vol.) et ses *Commentaires*

de César avec des notes historiques, critiques et militaires (1785, 3 vol.), sont encore fort estimés aujourd'hui et méritent en effet de l'être ; ils ont beaucoup éclairé les hommes de lettres qui, d'après lui, ont cherché à sonder l'histoire romaine.

Les *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli* (1769, 3 vol.), dont nous avons déjà parlé, sont à notre avis moins intéressants. L'original est perdu sous des torrents d'observations et de divagations sans aucune méthode. Le commentateur, aussi prolixe que son texte l'était peu, recherche, dirait-on, toutes les occasions de discuter et de modifier les vues du capitaine autrichien, et mainte fois ses contestations sont peu heureuses. Une des recommandations de Montecuculli, par exemple, qui porte le plus de cachet de génie est bien, à notre avis, celle dans laquelle il indique[1] comme bons principes de guerre offensive, de chercher à *se mettre entre l'ennemi et ses places de communications.* Turpin de Crissé blâme vivement ce précepte et montre en cela plus d'étourderie que de raison, car quelques lignes plus haut, paragraphe 5, Montecuculli recommandait : d'*assurer ses derrières,* de *laisser les choses tranquilles et bien affermies dans son propre pays et sur ses frontières.* En d'autres termes, le vainqueur de St-Gothard enseignait à opérer sur les lignes de communication des adversaires, mais sans perdre les siennes. Il est fâcheux qu'il n'ait abordé ce point vital qu'incidemment et d'une manière abrégée ; il est fâcheux surtout que Turpin, au lieu de blâmer ce prin-

[1] Livre I, chap. III, art. 5.

cipe, ne l'ait pas largement développé et agrandi. C'eût été l'occasion d'être prolixe; il eût accéléré de 30 à 40 ans les progrès de l'art et jeté déjà alors les bases d'un véritable enseignement stratégique. — En revanche, on ne saurait trop louer l'indépendance du commentateur quand, à la note qui suit celle dont nous venons de parler, il réprouve d'une façon énergique les moyens barbares de guerre (corrompre les eaux, semer des maladies contagieuses, etc.), froidement recommandés par Montecuculli. L'*Essai sur l'art de la guerre* (1754, 2 vol.), est dans le même esprit : beaucoup d'érudition, peu de vues nouvelles et peu de méthode.

MAIZEROI, qui parvint au grade de lieutenant-colonel pendant la guerre de Sept-ans, s'appliqua surtout à l'antiquité grecque, et fut un des écrivains français les plus féconds et les plus savants. Il fit connaître entr'autres le *Traité de cavalerie* de Xénophon et les *Institutions militaires de l'empereur Léon* (1776). Fervent adepte de Folard, il tomba dans les mêmes écarts que son maître, et se montre trop exclusif et même partial dans son *Cours de tactique, théorique* et *pratique* (1770, 4 vol.), pour trouver partout des colonnes. Il écrivit encore un traité sur les siéges des anciens, une étude sur la cavalerie grecque, une *Théorie de la guerre* et divers opuscules de controverse contre les adversaires de Folard.

Le chevalier LOLOOZ, officier suédois passé plus tard au service de France, se voua aussi à l'étude des anciens, en se rangeant sous la bannière de Folard et de l'ordre profond. Les ouvrages : *Recherches sur l'art militaire* (La Haye, 1767). *Les militaires au-delà du Gange* (Paris, 1770, 2 vol.). *Recherches d'antiquités mi-*

litaires (Paris, 1770). *Défense du chevalier Folard* (Bouillon, 1776), eurent un certain succès de controverse, car ils ne manquent ni de verve ni d'esprit. Mais la verte réplique qu'y fit le savant Guischardt, et dans lequel l'auteur des *Recherches d'antiquités militaires* est bien convaincu de grosse étourderie, sinon d'ignorance, n'était pas de nature à fixer définitivement les rieurs de son côté.

DA SYLVA, officier piémontais, publia en 1768 un ouvrage intitulé : *Pensées sur la tactique et sur la stratégie* qui offre cette particularité de produire pour la première fois, à notre connaissance du moins, le mot *stratégie,* dans le sens moderne de cette expression. Le marquis da Sylva, comme Maizeroi, affectionna surtout le militaire grec, et dans ses études comparatives sur les anciens et sur les modernes, il fait preuve à cet égard d'une profonde science.

GUISCHARDT, d'abord au service de Hollande, puis à celui du Grand-Frédéric, peut passer pour le représentant le plus accompli de cette pléïade d'officiers avides des enseignements de l'antiquité. Mais ce qui fait la supériorité de Guischardt, c'est qu'il apporta à cette étude un esprit élevé et impartial. Il aime l'antiquité, mais il ne croit pas, comme tant d'autres, qu'il faille mouler sur elle les institutions militaires modernes, et qu'elle soit en tout supérieure à celles-ci. En un mot, il veut la consulter judicieusement et non la copier servilement. Guischardt procède à cette consultation avec un scalpel sûr en main, c'est-à-dire une grande connaissance des langues et de la civilisation anciennes, ce qui se comprend quand on sait que Guis-

chardt, fils d'une famille d'émigrés français réfugiés à Magdebourg, avait d'abord étudié les lettres et la théologie. Il se déclare d'entrée l'adversaire de Folard, et s'il le fait avec tous les ménagements que comportait la réputation du chevalier, il ne lui en porte pas moins de rudes coups. Il se déclare son adversaire à deux points de vue, à celui de l'ordre profond dont beaucoup de militaires contestaient le mérite, et à celui des preuves tirées de l'antiquité en faveur du système des colonnes. Il reproche à Folard et à son traducteur dom Thuillier d'avoir totalement méconnu les textes latins et grecs, et d'avoir ainsi faussé le récit de maintes batailles et de maintes campagnes de la façon la plus complète. Nous ne sommes guère compétents pour trancher par nous-mêmes le débat sur le second point entre les deux joûteurs, et nous ne pouvons pas ici nous livrer à une confrontation minutieuse des textes. Cependant l'opinion des commentateurs rigides est en général du côté de Guischardt, qui à la science militaire de Folard joignait des connaissances philologiques et archéologiques beaucoup plus approfondies. On sait que Frédéric-le-Grand donnait à Guischardt, comme nom de guerre, celui du meilleur aide-de-camp de César, *Quintus Icilius,* ce dont l'éminent écrivain se sentait fort honoré. Il ne parvint cependant qu'au grade de colonel et mourut à l'âge de 50 ans. Ses écrits principaux sont les *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains* (La Haye, 1758, 2 vol.), comprenant, dit-il lui-même dans le titre : « la plupart » des ordres de bataille et des grandes opérations de » la guerre, en les expliquant suivant les principes et » la pratique constante des anciens, et en relevant les

» erreurs du chevalier de Folard et des autres commen-
» tateurs; on y a joint : une dissertation sur l'attaque et
» la défense des places des anciens, la traduction d'*Ono-*
» *sander* et de la *tactique d'Arrien*, et l'analyse de la
» *campagne de Jules-César en Afrique*, avec des *notes*
» *critiques* et des *observations militaires* répandues dans
» tout le cours de l'ouvrage, » puis les *Mémoires critiques sur plusieurs points d'antiquités militaires* (Berlin, 1774, 4 vol.), contenant l'histoire détaillée de la campagne de Jules-César en Espagne contre les lieutenants de Pompée. Le troisième et quatrième volumes sont plutôt un appendice à cette histoire. Ils renferment l'un diverses dissertations sur les légions de César, sur le calendrier romain, etc.; l'autre une vigoureuse défense de ses *Mémoires militaires* contre les partisans du chevalier Folard et entr'autres contre le chevalier Lolooz, qui sortit assez meurtri de cette lutte.

GUIBERT fait naturellement suite à Guischardt, car tous deux avaient au fond les mêmes vues et se rattachaient aux mêmes principes.

L'un s'est occupé des temps passés, Guibert de l'avenir. Ce dernier dut à sa qualité de fils d'un général d'avoir été familiarisé de bonne heure avec la vie des armes et d'avoir pu suivre cette carrière avec des connaissances qui devançaient son âge. Il y mit en outre l'enthousiasme d'une âme ardente et les ressources d'une rare intelligence. Il arriva assez rapidement au grade de maréchal de camp, à un fauteuil d'académicien et à de hautes fonctions administratives; mais il eut aussi de nombreuses déceptions politiques, déceptions qui l'enlevèrent prématurément, en 1790, dans sa 47me

année. Grand écrivain dans des genres fort divers, voulant, disait de lui Frédéric, marcher à la gloire par tous les chemins, ou, observait plus méchamment Laharpe, remplacer à la fois Turenne, Corneille et Bossuet, il a laissé de nombreux écrits, des tragédies, des éloges, des mémoires, des discours, etc., mais entr'autres un *Essai général de tactique,* qui parut en 1767, et qui procura à son auteur, alors âgé de 24 ans, une réputation européenne. Cet ouvrage, trop connu pour que nous ayons besoin de l'analyser en détail, rend aujourd'hui encore Guibert un des maîtres sur la tactique; on ne saurait trop le méditer pour tout ce qui concerne les combats; mais il s'arrêta aux confins de la stratégie et plaça tous les secrets de la victoire dans l'art des manœuvres devant l'ennemi et des ordres de bataille. S'il exposa avec verve et talent la méthode générale du grand capitaine prussien, en revanche il a quelquefois mis sa riche imagination à la place des faits. Il paraît avoir, par exemple, totalement méconnu le simple mécanisme de l'ordre de marche par lignes, et il attribue en conséquence à Frédéric des ordres de marche qui sont l'inverse des siens. « De tous les auteurs militaires » dogmatiques, dit Jomini[1], Guibert a seul traité la » tactique de Frédéric. Il a savamment prouvé dans » l'éloge du roi de Prusse, que sa tactique était mé» connue en Europe; mais, la connaît-il mieux lui» même, lorsqu'il consacre une plume, digne d'un plus » grand sujet, à nous enseigner des déploiements que » Frédéric ne fit jamais à la guerre? lorsqu'il nous dit

[1] *Traité des grandes opérations militaires,* Ire partie, chap. V.

» gravement que ce prince avait laissé beaucoup à dé-
» sirer dans le détail des marches ; et que, pour sup-
» pléer à ces lacunes, il emploie un volume entier à nous
» démontrer qu'une colonne (de huit bataillons, par
» exemple), doit déployer comme un bataillon de huit
» pelotons? Qu'on ne m'accuse pas d'être le détracteur
» de Guibert, loin de moi une telle pensée! Eh! quel
» homme n'admirerait pas son style et ne reconnaîtrait
» pas son génie! Qui oserait contester à l'auteur de l'é-
» loge de Frédéric, un des premiers rangs parmi les
» écrivains militaires? Ce sont justement ses talents
» inappréciables qui doivent faire regretter que cet au-
» teur ait vécu un demi-siècle trop tôt, et qu'il ait écrit
» dans un temps où la vraie tactique de son héros était
» encore méconnue, où un nouveau César n'y avait
» pas encore mis le complément. Cet art de peindre
» si noblement les grands hommes, cette imagination
» brillante et profonde, auraient pu être dirigés vers un
» but plus important que les détails sur lesquels Gui-
» bert s'est trop appesanti. Dans le premier chapitre
» de son Traité des marches, il promettait un système
» de guerre complet, qui annonçait les plus vastes
» conceptions ; les chapitres suivants ne sont, au con-
» traire, qu'une simple répétition des ordonnances :
» cette chute subite est une véritable perte pour l'art.
» Le second volume du Traité de tactique est, en effet,
» une application de l'école de bataillon, au déploie-
» ment des colonnes ; mais quel est l'officier supérieur,
» connaissant parfaitement l'ordonnance, et sachant
» manier une troupe, qui ne puisse faire déployer une
» colonne? Les bataillons sont à une colonne, ce que

» les pelotons sont à un bataillon; une colonne de 8, » 10, 50 bataillons, déployant sur la tête, doit le faire » comme un bataillon sur le premier peloton : si elle » veut déployer sur le second bataillon, sur celui du » centre, sur la queue, il en est encore de même; et » Guibert, en le démontrant, a prétendu nous instruire » de la tactique prussienne, l'agrandir et la perfec- » tionner!

» Je conviens que ces chapitres sont instructifs, ces » manœuvres bonnes dans un camp d'instruction, pour » accoutumer les officiers à toutes les combinaisons du » maniement des troupes, et au coup-d'œil des dis- » tances; mais qu'elles soient applicables à la guerre, » et préférables à la manière de marcher du roi, c'est » une question que tous les militaires instruits pour- » ront juger. »

Au reste les campagnes de Napoléon ont montré d'une manière bien frappante que les maximes de Guibert, bonnes dans leur sphère, n'étaient cependant pas le dernier mot de la science. Le tableau, par exemple, qu'il trace d'une opération bien conduite n'est pas celui que nous nous en faisons de nos jours après les expériences des campagnes de 1796, 1800, 1805, 1806. « Arrivé, » dit-il, à la face de l'ennemi et ne trouvant pas que » celui-ci soit en posture désavantageuse, il manœuvre » vis-à-vis de lui, il cherche à lui donner le change... » il fait tant, en un mot, que si cet ennemi n'est pas » aussi habile que lui, il prend le change, abandonne » ou occupe un poste qui le met en prises, ou bien » s'affaiblit sur un point... et alors cette faute est saisie, » le général habile et manœuvrier porte sur-le-champ

» ses efforts sur cette partie faible. Si pourtant l'en-
» nemi ne se met en prises ni par sa position, ni par
» sa disposition, alors ce général se trouve n'avoir rien
» engagé; *il se retire, prend une position et attend une*
» *occasion plus favorable.* Voilà quelle est la véritable
» science des ordres de bataille [1]. » Et par ordre de bataille, Guibert entend le plus haut degré de la science militaire. Ailleurs [2], il dit encore : « aux yeux de la
» plupart des militaires la tactique n'est qu'une bran-
» che de la guerre; aux miens elle est la base de cette
» science; elle est cette science même. » Erreur capitale, d'où découlent pour Guibert maintes erreurs secondaires! Aussi compare-t-il mal à propos la bataille de Morat à celle des Thermopyles, et ne voit-il dans la belle manœuvre des Suisses sur l'aile bourguignonne opposée au lac, que le mérite d'avoir pu combattre sur un front égal à celui d'une armée qui leur était supérieure en nombre! [3]

Guibert développa les mêmes vues dans deux autres volumes moins connus que son *Essai,* mais non moins attrayants, intitulés : *Défense du système de guerre moderne, ou réfutation complète du système de M. de Ménil-Durand.* Guibert y défend les principes du grand roi de Prusse contre les attaques et les innovations des disciples de Folard et des partisans de l'ordre profond. Le point par lequel il montre une grande supériorité d'esprit sur ses adversaires est de savoir, tout en recommandant

[1] *Essai général de tactique.* Tome 2, page 77, chapitre 7 : *des ordres de bataille.*

[2] Tome 1, § 2, page 8.

[3] *Défense du système moderne.* T. 2, page 81.

l'ordre mince comme formation normale, se détacher de tout système exclusif et ne pas dédaigner les avantages de la colonne dans certaines circonstances données. A part quelques recherches de beau langage et quelques répétitions fatiguantes, cet écrit, lumineux complément de l'*Essai*, est un modèle de polémique. Guibert a laissé encore un *Traité de la force publique*, un projet de *constitution militaire pour la France* et plusieurs *Mémoires* sur des sujets d'organisation et d'administration militaires. Mais son premier ouvrage les efface tous ainsi que ses autres écrits politiques et littéraires, et conserve presque exclusivement à Guibert une réputation de tacticien. Napoléon, Frédéric, Washington avaient une grande estime pour son livre, ce qui peut bien, ce nous semble, consoler Guibert du fiasco de ses tragédies et de son échec aux élections des Etats-Généraux.

MÉNIL-DURAND était le disciple le plus zélé de Folard et l'antagoniste le plus acharné de l'ordre mince et de Guibert. Il fit beaucoup de bruit parmi ses contemporains par ses efforts en faveur de l'*ordre profond*, qu'il réussit à populariser sous le nom d'*ordre français* en antagonisme du Grand-Frédéric. Il soutint son opinion dans un grand nombre de publications, entr'autres dans un *Traité des Plésions* qui parut en 1775, suivi d'un *supplément ;* dans des *Observations sur le canon et sur la colonne ;* dans un *Projet de règlement de manœuvres* et dans une dizaine de mémoires intitulés : *Fragments de tactique*. Le principal mérite de ces écrits est d'avoir provoqué des discussions et des réflexions profitables, en somme, à l'art de la guerre ; d'a-

voir fait ressortir les vices généraux et les avantages relatifs des systèmes exclusifs, colonnes ou lignes, et d'avoir, dans cette direction-là, posé quelques bons jalons pour l'avenir. Il put plaire sans doute à tels chefs d'adopter comme base habituelle et presque normale une des formations plutôt qu'une autre, mais ce fut par des raisons de convenance, résultant moins des avantages attachés à la formation même que de mille autres circonstances dont il faut tenir compte à la guerre. S'il a convenu au maréchal de Broglie, à Napoléon, à Souvaroff, à Benningsen de combattre souvent en colonne, et à Fréderic, à Wellington, au contraire, de combattre souvent en ligne, les uns et les autres savaient les inconvénients et les avantages de leur méthode. Ils les ont pesés dans des circonstances déterminées, ont adopté l'une d'elles avec toutes ses ressources, en ont eu des succès; mais cela ne veut pas dire que l'autre doive être inférieure et délaissée. Les discussions de Ménil-Durand, les réformes qu'il dut apporter à son système par les expérimentations du camp de Bayeux, contribuèrent indirectement à amener de la lumière sur ces questions et à réaliser ainsi un vrai progrès. Quant au *Plésion* lui-même et à son mécanisme complexe, ils paraissent aujourd'hui presque ridicules. Le *Plésion* (du grec *plendon*, brique) était une sorte de phalange, se divisant en *manches*, en *manchettes*, en *plésionnettes*, *manipules*, *tranches*, *tiroirs*, etc., toutes qualifications longuement justifiées dans un *Mémoire sur le langage militaire*. Le but de l'auteur était d'avoir une formation solide, sorte de carré, pouvant faire front et se répandre de tous côtés. Ces innovations, expérimentées

dans deux camps, ne furent pas adoptées comme ordonnance; mais, ainsi que nous venons de le dire, il en resta quelque chose, c'est-à-dire un bon enseignement tactique au profit d'un emploi opportun de la colonne, laquelle, avec l'esprit du temps, aurait bien pu être absolument proscrite par d'inintelligents imitateurs du système prussien. Si nous nous sommes permis quelques réflexions sur ce sujet, c'est qu'il se reproduit de nos jours avec une nouvelle importance par le perfectionnement des armes à feu. Nous y reviendrons à propos de l'appendice au *Précis de l'art de la guerre,* par lequel le général Jomini a soulevé une discussion qui, à certains égards, est une suite à celle de Guibert et de Ménil-Durand.

D'ECRAMMEVILLE publia en 1791 trois volumes sur l'histoire de l'art qui avaient du mérite pour cette époque. L'auteur s'était proposé de compléter l'œuvre de Feuquières en puisant dans l'histoire ancienne et moderne des enseignements historiques que celui-ci n'avait cherchés que dans les évènements de son temps. Il a intitulé un peu orgueilleusement son œuvre : *Examen historique et militaire de la principale cause des succès ou des disgraces à la guerre, depuis le premier Cyrus jusqu'à Frédéric-le-Grand.* Pour parcourir en détail un aussi vaste champ, vingt volumes n'eussent pas été de trop. Cependant plusieurs campagnes de Gustave-Adolphe et du roi de Prusse sont bien analysées.

Le général GRIMOARD a fixé bon nombre de points importants de la tactique et de la logistique dans un *Traité sur le service de l'état-major des armées* [1] qui

[1] Un volume écrit avant 1778 et publié pour la première fois en 1797.

peut servir d'utile complément à quelques-uns des chapitres de Guibert. Son histoire des *conquêtes de Gustave-Adolphe* (Neuchâtel 1789, 3 vol.) est peu complète, mais ne manque pas d'aperçus justes. Grimoard, en outre, montra dans ses travaux au *Comité de défense* des vues stratégiques qui avaient du mérite. C'est à lui, par exemple, qu'on doit la première idée du mouvement de Dumouriez sur l'Argonne ; mais ce fut là un éclair d'intelligence plutôt qu'une déduction de principes clairs et solides.

LLOYD alla plus avant dans ses Mémoires et surtout dans ses relations de la guerre de Sept-ans. Cet officier, d'origine anglaise, mais qui servit successivement toutes les grandes puissances de l'Europe, devint général dans cet Empire qui, depuis Pierre-le-Grand et Catherine, sait honorer les hommes de talent à quelque pays qu'ils appartiennent. Lloyd avait une grande expérience de la guerre et un esprit supérieur. Il entrevit l'importance de maintes questions à résoudre dans le domaine de la stratégie et indiqua une route sûre aux écrivains qui viendraient après lui, pour peu qu'ils eussent la ressource de quelques lumières nouvelles.

On n'a pas tous ses écrits, mais ce qui reste et ce qu'on en a extrait en France et en Allemagne suffit à fournir la matière de plusieurs volumes importants. Il a écrit une *Histoire de la guerre de sept ans* qui s'arrête malheureusement à la fin de la deuxième campagne et dans laquelle il discute les opérations avec une indépendance et une hardiesse de vues qui firent sensation par leur nouveauté et par leur justesse. Il y émet quel-

ques idées profondes sur les lignes d'opérations, sur les mouvements stratégiques, et principalement sur les systèmes de bataille; mais ses idées sont peu développées, peu généralisées et souvent contradictoires. Lloyd dut convaincre néanmoins plusieurs de ses lecteurs contemporains d'une vérité qui leur était inconnue, à savoir que les opérations de la guerre pouvaient être réduites à des principes simples et incontestables. L'auteur du *Traité des grandes opérations* fit une étude approfondie de Lloyd et profita beaucoup de ses indications.

Dans une *Introduction à la guerre de sept ans,* publiée en français en 1801, sous le titre de *Mémoires militaires et politiques du général Lloyd,* se trouve l'exposition des doctrines du tacticien anglais. Cette exposition, en cinq parties, est un peu confuse et mal ordonnée; mais plusieurs chapitres, entr'autres ceux renfermant l'analyse militaire des différentes frontières en Europe, celui traitant des devoirs du général, sont des plus remarquables; ils accusaient chez l'auteur un esprit soumettant tout à ses investigations et décidé à s'affranchir des préjugés et de la routine. Un opuscule fort curieux de Lloyd est un *Mémoire politique et militaire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne.* Mais le chapitre le plus important, discutant la possibilité de cette invasion par la France, manque à l'édition de ce mémoire, ayant été, assure-t-on, retranchée par le gouvernement anglais, qui retint aussi bon nombre de manuscrits de Lloyd, enlevés chez lui à sa mort.

TEMPELHOF, savant général prussien, marche à côté

de Lloyd pour le mérite de ses principaux écrits. Ayant fait toutes les campagnes de la guerre de Sept-ans, il put les raconter mieux que maint autre. Il traduisit, commenta et continua Lloyd dans une *Histoire de la guerre de sept ans en Allemagne, entre le roi de Prusse et l'impératrice-reine, avec ses alliés.* Cet ouvrage en six volumes, qui parut en 1783, présente, dans ses dernières parties surtout, des relations militaires d'une exactitude rare et d'un grand intérêt pour les officiers qui aiment à suivre les événements dans tout leur développement. Il donne une idée assez exacte de la tactique de Frédéric, des causes de sa supériorité, de son système de bataille et de ses grands mouvements stratégiques. Mais il renferme aussi quelques discussions un peu fades et des détails souvent trop lourds. Le général Jomini s'est servi de cet ouvrage pour ses récits du *Traité,* en y opérant les retranchements nécessaires.

Tempelhof a laissé un volume publié un an après sa mort, en 1808, et intitulé : *Art de la guerre expliqué par des exemples;* des *fragments de tactique* que le grand Frédéric n'avait pas permis de publier afin que sa méthode ne fût pas divulguée, y sont reproduits. Les autres ouvrages militaires de Tempelhof ont moins d'intérêt pour nous vu leur spécialité. Ce sont : le *Bombardier prussien*, très connu comme un des premiers essais de balistique; la *Géométrie pour les soldats et pour ceux qui ne le sont pas,* qui eut aussi un grand succès. Tempelhof cultiva sans cesse les sciences exactes et publia encore plusieurs travaux d'astronomie et de mathématiques fort estimés des grands savants Euler,

Lagrange, etc., avec lesquels le général prussien était en relations.

Le capitaine saxon TIELKE prit aussi part à la guerre de Sept-ans et publia de nombreux écrits traitant plus particulièrement de l'artillerie et du génie. Mais il s'occupa aussi de parties plus générales de l'art dans ses *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de 1756 à 1763,* ouvrage en cinq volumes, qui parut en 1776. Il contient, entr'autres, des fragments recommandables sur la guerre de position, sur les reconnaissances et sur la castramétation.

Le général VARNÉRY, originaire de Morges, servit successivement la Sardaigne, l'Autriche, la Russie, la Prusse et la Pologne. Il se signala entr'autres dans la seconde guerre de Silésie, aux batailles de Strigau, de Sohr et de Prague, sous les drapeaux du grand Frédéric, et se fit connaître de l'Europe par plusieurs ouvrages fort appréciés. « Quelques paradoxes et un peu » de jactance, dit de lui Rocquancourt, ne sauraient » empêcher de le placer parmi les écrivains militaires » les plus distingués. »

Le principal écrit de Varnéry est celui intitulé : *Remarques sur la cavalerie,* manuel qui parut en 1781, et dans lequel l'auteur traite de cette arme en profond connaisseur et en savant tacticien. Le général Marbot estimait, en 1827, que « cet ouvrage est incontestable- » ment le meilleur qu'on ait publié dans aucune langue » sur la cavalerie, et il serait à désirer qu'il fût connu » de tous les officiers [1]. » On peut le considérer comme

[1] *Spectateur militaire.*

étant l'expression des opinions du célèbre Seidlitz, dont Varnéry était l'ami et l'émule. Le général comte de Durfort en a donné une nouvelle édition en 1828, augmentée d'instructives annotations.

Varnéry, d'une humeur inquiète, d'un caractère altier et frondeur, eut souvent des démêlés avec ses supérieurs et ses camarades, ce qui explique, en partie, ses nombreux changements de drapeaux. Il se consolait de ses déceptions par l'étude et laissa, outre ses *Remarques sur la cavalerie,* de nombreux écrits, qui, à eux seuls, en eussent fait un écrivain de réputation. Ce sont : des *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes,* avec des données sur la meilleure manière de combattre les premiers et des observations sur les pays et les peuples de l'Orient. (Breslau, 1771.)

Commentaires sur les commentaires du comte de Turpin sur Montecuculli, un volume (Breslau, 1777) divisé en quatre parties, dans lesquelles l'auteur relève maintes annotations de l'écrivain français et ses citations en faveur de l'ordre profond.

Remarques sur plusieurs auteurs militaires anciens et modernes (Lublin, 1780), qui offre quelques points de vue nouveaux, mais n'a cependant qu'un mérite restreint en comparaison des travaux de Guischardt.

Anecdotes et pensées historiques et militaires (Halle, 1781), où il ne manque pas de verve et de causticité.

Mélanges de Remarques, surtout sur César, et autres auteurs militaires anciens et modernes (Varsovie, 1782), qui caractérise l'esprit d'indépendance et l'originalité de l'auteur, mais qui lui valut de rudes et méritées répli-

ques. Varnéry ne s'y permettait rien moins, entr'autres, que de contester la réputation de César et cherchait à démolir une gloire de deux mille ans.

Remarques sur l'essai général de tactique de Guibert (Varsovie, 1782), suite à l'ouvrage précédent et aux commentaires sur Turpin.

Enfin une relation des *Campagnes de Frédéric II, roi de Prusse*, de 1756 à 1762 (1788, 2 vol.), qui en maintes parties tient presque du pamphlet par la vivacité avec laquelle il signale certaines fautes dans la conduite de la guerre. Tempelhof et Archenholz ont à leur tour amèrement répliqué à l'officier suisse et ont signalé plusieurs erreurs dans ses assertions; « mais » beaucoup d'autres écrivains allemands conviennent, » dit le comte de Durfort[1], que cette histoire de la » guerre de Sept-ans renferme une foule de détails » aussi curieux qu'instructifs. »

Varnéry a écrit tous ces ouvrages dans sa langue maternelle, fort en honneur, du reste, à la cour du Grand-Frédéric, qui lui-même a employé le français pour les principaux travaux qu'il a laissés. Scharnhorst a traduit et publié en allemand les *Œuvres complètes* de Varnéry qui forment neuf volumes (Hanovre, 1785-1791).

On nous pardonnera sans doute de nous être arrêtés quelque peu sur ce compatriote de Jomini; entre ces deux généraux, sortis de deux petites bourgades du canton de Vaud, il y a plus d'un point commun. On a cependant pu reprocher assez justement à Varnéry

[1] Voir l'*avertissement* de la 2me édition des *Remarques sur la cavalerie*.

d'avoir été partial et même amer et injuste envers la France, qui s'est bien vengée dans notre siècle de ses échecs de la guerre de Sept-ans, et a largement payé les sarcasmes un moment à la mode sur Rosbach.

L'Allemagne fournit encore un grand nombre de publications dans le même esprit, c'est-à-dire s'inspirant plus ou moins du système de Frédéric-le-Grand Il serait trop long, et, avouons-le, trop difficile à nous d'en faire ici une analyse détaillée; nous nous bornerons à mentionner rapidement les plus importants travaux :

L'ingénieur FÆSCH, de l'illustre famille de Bâle, général au service de Saxe, publia en 1787 une *Histoire de la guerre de la succession d'Autriche* et quatre volumes de *Règles et Principes de l'art de la guerre* (Leipsig, 1771) qui ont eu du retentissement. Il a aussi traduit en français les *Instructions du roi de Prusse pour ses généraux*, et traduit en allemand l'*Art de la guerre* de Puységur et les *Rêveries* du maréchal de Saxe.

Le célèbre général prussien SCHARNHORST, l'habile chef d'état-major de Blücher, homme de guerre expérimenté et écrivain des plus féconds, répandit de bonnes maximes sur toutes les parties des opérations de la guerre; mais il fit surtout progresser quelques spécialités, entr'autres l'arme de l'artillerie, par ses *Manuels*, par les publications périodiques de son *Nouveau journal militaire*, par sa *Bibliothèque de l'officier* et par ses nombreux mémoires sur divers sujets.

Le baron de HOLZENDORF écrivit sur la tactique des manœuvres.

Le comte de KEVENHULLER en Autriche donna des préceptes sur la guerre de campagne et des siéges.

LA ROCHE-AIMON publia, aussi en Allemagne, un ouvrage précieux, véritable encyclopédie pour toutes les branches de l'art; mais la stratégie y est à peine indiquée, tant les préoccupations tactiques soulevées par le système du grand Frédéric et bien détaillées dans Tempelhof dominaient les esprits les plus éminents.

On étendait largement toutes les connaissances sur les moyens d'exécution des grandes opérations, ainsi que sur les parties spéciales et déterminées de l'art. Pour le reste, c'est-à-dire, pour les principes dirigeant toutes ces causes secondaires, on se reposait assez mollement sur le « génie » des grands capitaines, autorité commode et qui ne ressemble pas mal aux oracles des anciens.

Manœuvrer promptement et bien alignés sous le feu ennemi semblait le *nec plus ultra* de la science militaire.

MIRABEAU fut très sincère quand, avec le secours de Mauvillon, il élabora sous le nom de *Cours de tactique* une aride répétition des règlements prussiens, avec la ferme persuasion qu'en enseignant à la France une nouvelle école de peloton et de ligne, il lui donnait des recettes certaines de victoire.

On prit en France tout juste ce qu'il fallait de ces enseignements pour améliorer l'ordonnance de 1776; mais les premières victoires de la République et surtout celles de Bonaparte, tinrent à de tout autres causes.

Bonaparte sût, en effet, marcher comme Annibal et Alexandre, c'est-à-dire aussi vite et tout autrement

qu'avait marché Frédéric, et camper comme personne avant lui, c'est-à-dire sur les derrières et dans les capitales de ses adversaires, sans perdre ses bases d'opérations.

On s'émerveilla aussi de son *génie!* Mais quelques écrivains, doués de plus d'initiative que leurs prédécesseurs, cherchèrent à en disséquer les éléments et à pénétrer les causes des éclatants succès de la République. Egarés par la mode générale des positions tactiques et des cordons de troupes, plusieurs d'entre ces écrivains s'écartèrent dû but, mais ils furent néanmoins utiles par l'émission de quelques idées nouvelles, plus ou moins justes.

VENTURINI, en Allemagne, fut du nombre; il écrivit plusieurs ouvrages de tactique et des *Observations critiques sur la dernière campagne du XVIIIme siècle,* qu'il avait suivie avec soin. Il y applique de curieuses combinaisons géométriques et s'absorbe trop dans des mouvements de tirailleurs.

BULOW, auteur de l'*Esprit du système de guerre moderne,* des *Principes généraux de la guerre,* d'une *Nouvelle tactique des modernes,* d'une relation des campagnes du prince Henri de Prusse et de la campagne de 1805, homme d'initiative mais sous l'influence d'idées mystiques, imagina les retraites excentriques et produisit un système ingénieux, parfois profond et séduisant, d'application des calculs mathématiques aux opérations de la guerre.

DUMAS, plein d'imagination et de goût pour les opérations étendues, ne fit que consolider, par les brillantes narrations de son *Précis des événements militaires de*

1799 à 1814, le fatal système du morcellement. Plusieurs autres écrivains, que nous sommes obligés de passer sous silence, tombèrent dans des erreurs semblables.

Mais enfin, on semblait se dégager de l'esprit de routine; on discutait le passé et si quelques-uns le défendaient encore avec énergie, d'autres cependant paraissaient disposés à écouter les enseignements du présent et de l'avenir.

C'est alors que parut le premier ouvrage de JOMINI et que ce tacticien vint donner la clé du *génie* des grands capitaines.



ÉCRITS DE JOMINI

—

Doué d'un esprit net et solide; à la fois observateur et penseur profond; plus favorisé que d'autres écrivains d'époques antérieures, par de bons récits d'importantes guerres, celles du grand Frédéric; ayant sous les yeux, par les premières guerres de la Révolution, des éléments instructifs de comparaison, Jomini put arriver à débrouiller le cahos qui existait, non dans l'art lui-même, puisque de grands capitaines le possédaient très bien, mais dans les divers systèmes et dans les règles qu'on en donnait.

Les premiers succès de Napoléon comparés aux victoires du grand Frédéric vinrent l'illuminer. Il vit que les causes qui avaient fait triompher le roi de Prusse à Leuthen et dans mainte autre bataille, étaient semblables à celles qui avaient fait triompher Bonaparte à *Montenotte, Dégo, Castiglione, Rivoli.* Il en conclut

que ces causes étaient l'application d'un même *principe général*, sur la disposition des forces agissantes, et il résolut de faire la démonstration de ces *principes généraux*, voilés jusqu'alors sous des systèmes personnels. Il voulut, en un mot, formuler les principes de l'art de la guerre, tels que les grands capitaines les avaient saisis, tout en les gardant dans leur tête, et entreprendre la tâche que le maréchal de Saxe avait fort bien signalée, mais qu'il n'avait pas su entreprendre lui-même.

Dans ce but, il poursuivit ses études comparatives sur les guerres de la Révolution et sur celles du grand Frédéric. Il reconnut que souvent un général médiocre avait remporté une victoire sans même songer à appliquer un des principes établis; mais il lui fut prouvé aussi que ce succès n'était dû qu'aux fautes de ses adversaires, qui s'étaient, plus que lui, écartés des principes.

En effet, supposons que deux armées commandées par des généraux aussi pitoyables que le prince de Soubise à Rosbach, ou le comte de Clermont à Crevelt (1760), en viennent aux mains; l'une des deux sera victorieuse, son général passera pour un grand capitaine, et, certes, la victoire ne sera le résultat que de circonstances indépendantes de ses combinaisons.

Cela prouve-t-il l'inutilité ou l'insuffisance des principes? Bien au contraire, car le hasard a pu opérer l'application relative et accidentelle des principes, sans que le général l'ait ordonnée; mais l'effet matériel n'en est pas moins le même. Cependant si dans cette bataille, où la victoire aurait été obtenue par une appli-

cation accidentelle du principe, l'un des deux généraux, plus habile que l'autre, *avait combiné d'avance une manœuvre conforme à ce principe*, il est certain que la victoire se fût prononcée pour lui.

Tels furent les raisonnements qui servirent de base aux premiers travaux de Jomini. Il eut d'abord l'intention de donner à son ouvrage une forme dogmatique, sous le nom de *Traité de grande Tactique*. Chaque chapitre renfermait une section de l'art militaire, avec les preuves historiques de diverses batailles d'époques différentes; mais il s'aperçut bientôt que cette forme n'était pas la bonne, surtout de la part d'un jeune officier inconnu, et il jeta au feu son premier manuscrit. C'était en 1803. Prévoyant quelque danger à se donner pour l'apôtre d'une doctrine basée sur des principes nouveaux, il voulut faire passer le lecteur par les mêmes phases d'investigation qu'il avait déjà lui-même parcourues, pour en déduire avec lui, par l'analyse comparative de 21 campagnes du grand Frédéric et de la Révolution, les formules qu'il désirait mettre au jour.

C'est ce qu'il fit par son *Traité des grandes opérations militaires*. Les deux premiers volumes étaient définitivement rédigés en 1804 et parurent la même année[1].

[1] Le cinquième volume, comprenant les premières guerres de la Révolution, parut en 1806, avant les troisième et quatrième, afin d'exciter l'intérêt des lecteurs par des récits d'actualité; il fut rédigé à Inspruck, à Salzbourg et à Paris; les autres volumes ne furent terminés qu'en 1810 et complétèrent la seconde édition du Traité, commencée alors. Les quatre premiers volumes de la première édition traitaient des guerres de sept ans, les quatre derniers des guerres de la Révolution, de 1792 à 1796, avec un atlas. La seconde édition,

Ils comprenaient déjà des chapitres importants sur les lignes d'opérations et les ordres de bataille.

Les incidents de cette première publication, qui opéra une révolution dans la manière d'envisager l'art de la guerre, sont assez curieux pour mériter d'être racontés.

Ne pouvant trouver d'éditeur qui voulût se charger de l'impression et des nombreux plans de bataille très coûteux à cette époque, et son père, taxant de folie un projet auquel il ne comprenait rien, Jomini résolut d'offrir la dédicace de son ouvrage à l'empereur Alexandre de Russie, en lui demandant du service, car il avait peu d'espoir d'entrer au service de France dans un moment où la paix générale du continent et la réorganisation des nombreux bataillons levés pendant la Révolution laissait un grand nombre d'officiers surnuméraires à la suite.

Il se présenta donc, ainsi que nous l'avons déjà raconté, à M. d'Oubril, chargé d'affaires de Russie en l'absence de M. de Markoff, qui le reçut assez mal.

Par un sentiment d'orgueil national fort mal placé, il trouva très mauvais qu'un jeune officier suisse osât donner des leçons de grande stratégie aux militaires de

à peu près semblable à la première, fut publiée à Paris de 1811 à 1816, aussi en huit volumes. Une troisième édition parut en 1818, mais réduite cette fois en trois volumes, l'auteur ayant supprimé les six premières campagnes de la Révolution pour les joindre à sa grande *Histoire critique des guerres de la Révolution*, à laquelle il travaillait alors. La quatrième édition parut en 1857, aussi en trois volumes, avec atlas. C'est la plus soignée et même la seule que l'auteur puisse avouer complétement, les autres ayant été écrites à la course, au milieu du fracas des camps et pendant de nombreux déplacements.

son pays et répondit durement : « Vous nous prenez » donc pour des barbares puisqu'à votre âge vous » croyez que nos généraux ont besoin de vos livres » pour apprendre la guerre. »

Cette boutade aussi injuste qu'inconvenante blessa Jomini, qui répliqua vivement au diplomate russe : « Si vous aviez daigné parcourir ce manuscrit, vous » auriez vu, Monsieur, que loin de prendre vos géné- » raux pour des barbares, je présentais les opérations » de Souwaroff, notamment sa belle marche de Turin » sur la Trebbia, et son plan pour cette bataille, » comme de brillants exemples à suivre. Du reste, » soyez convaincu que les hommes qui entendent bien » la stratégie sont rares dans toutes les armées, et en » Russie autant qu'ailleurs. Mais puisque vous refusez » d'envoyer mon livre et ma proposition à Sa Majesté, » elle les recevra d'une manière ou d'autre, soyez-en » certain. »

Enfin le maréchal Ney, auprès duquel Jomini fit la même démarche que vers M. d'Oubril, lut au contraire le manuscrit avec empressement, adopta l'auteur comme aide-de-camp et lui avança quelques fonds pour l'impression.

Nous avons déjà dit l'essentiel sur le *Traité des grandes opérations militaires,* c'est qu'il fut l'exposition préliminaire du système de guerre moderne et qu'il ouvrit les yeux de tous les militaires dépourvus de préventions et d'opinions systématiques[1]. Il nous reste

[1] S'il était besoin de prouver cette assertion par des témoignages concluants,

seulement à en rappeler quelques détails, et pour cela nous parlerons de la dernière édition, c'est-à-dire de la 4me.

Le *Traité* est précédé d'une introduction ajoutée à cette édition et qui comprend la relation la plus complète de la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1746. L'auteur a voulu, par là, réunir toutes les guerres du grand Frédéric. Si celles de la Succession ne sont pas aussi importantes que celles de la guerre de Sept-Ans; si l'on n'y trouve pas de brillants faits d'armes comme ceux de Prague, de Leuthen ou de Kunersdorf, on y rencontre cependant de riches enseignements par l'analyse des malencontreuses campagnes de Bohême, de Bavière et d'Italie, faisant ressortir, entr'autres, les fautes que les armées doivent éviter.

Le *Traité* lui-même a 35 chapitres, correspondant aux diverses périodes des campagnes de 1756 (1 chapitre), 1757 (7 chapitres), 1758 (6 chapitres), 1759 (6 chapitres), 1760 (6 chapitres), 1761 (4 chapitres), 1762 (4 chapitres). Le 35me chapitre est l'exposé des principes généraux de l'art de la guerre.

La méthode de l'auteur consiste à raconter les événements[1], en les dépouillant des détails oiseux qui pourraient voiler leur cours, et à faire suivre ses récits d'observations, de discussions et de maximes, placées,

nous en réfèrerions aux paroles de Napoléon à Maret, que nous avons rapportées page 29 et à celles qu'il exprima dans d'autres circonstances.

Nous en réfèrerions encore au témoignage exprimé par l'archiduc Charles à Jomini lui-même, pendant le congrès de Vienne.

[1] D'après Tempelhof surtout, et Lloyd pour les deux premières campagnes.

les unes à la fin des chapitres, les autres dans des chapitres à part. Le récit lui-même est, en général, sobre de réflexions et cherche, avant tout, une exposition impartiale et claire des faits. Cependant quelques mots bien placés, ci et là, suffisent à faire ressortir les mérites et les fautes à remarquer dans les opérations.

Ainsi les déductions de principes les plus relevées sortent naturellement de chaque page de cet ouvrage; l'axiôme et la démonstration s'y mêlent par un enchaînement clair et soutenu, dont l'action sur le lecteur est irrésistible.

En le suivant avec attention, et la carte à la main, on y rencontre à tout instant des vérités si palpables et si simplement amenées qu'on croit les avoir trouvées soi-même, et qu'on est étonné qu'à une époque ou à une autre elles aient pu faire l'objet d'un doute quelconque. C'est là le vrai succès, ainsi que la récompense de tout écrivain qui est dans le vrai et qui sait suivre une bonne voie pour le démontrer.

Mais si simples que soient les vérités enseignées, il n'en faut pas moins de l'attention et la volonté de s'instruire pour suivre, dans cet ouvrage, le fil des événements et de leurs leçons. Il faut, pour entrer dans les vues de l'auteur, y consacrer quelques journées consécutives, afin de saisir, par un ensemble de faits, le vrai caractère des idées émises; sans cela tout l'avantage de sa méthode *a posteriori* est perdu et il vaudra mieux se borner à lire avec foi les chapitres résumant les principes, ou sauter tout d'abord à son *Précis* dogmatique sur l'art de la guerre. Mais comment acquérir cette foi, sinon par l'expérience des événements

passés? Il est douteux d'ailleurs que le lecteur qui s'impatientera de l'analyse des faits et du récit impartial d'une dizaine de campagnes, ait assez de persévérance pour refaire cette analyse lui-même, d'après l'exposition simple des doctrines du *Précis*. Que ceux qui s'en sentent la force et le courage l'entreprennent eux-mêmes, rien de mieux; ils seront plus sûrs encore d'arriver à une conviction solide. Mais chacun n'est pas en état de suivre seul les détails complexes d'une grande campagne, même pour y chercher la preuve de principes dont on est déjà convaincu.

C'est ce que l'auteur a bien compris par les soins qu'il voue à l'exposition des événements. Il a simplifié par son travail la besogne que tout militaire désireux de s'instruire devrait faire soi-même et a fourni à la fois de bons renseignements historiques et de bons enseignements dogmatiques, sous leur forme la plus avantageuse. Scrutateur perspicace et toujours en éveil, il a suivi pas à pas tous les incidents marquants des campagnes qu'il raconte, confrontant Lloyd et Tempelhof, discutant leurs assertions, relevant les invraisemblances, débrouillant les contradictions sans se laisser détourner de son but; se facilitant ce but, au contraire, par des investigations scrupuleuses où beaucoup d'autres ne font que s'égarer.

Sûr de la vérité des principes auxquels il croyait et qu'il avait entrevus dès ses premiers travaux, il n'eut pas besoin de fausser l'histoire pour les y trouver; il n'eut qu'à la fouiller et à la débarrasser de ses obscurités. Il n'eut également pas besoin de modifier ses principes, sous l'influence de ses recherches ultérieures;

plus il avança dans sa tâche et plus il rencontra de preuves à leur appui. Les grands événements qui se produisaient au moment même où il tenait la plume, ainsi que toutes les grandes guerres de l'Empire, enrichirent successivement les diverses éditions du *Traité* d'un grand nombre de notes renforçant de la manière la plus frappante les vues émises dans les pages écrites en 1803 et 1804.

Des circonstances nouvelles ont pu et pourront encore changer la valeur de quelques facteurs de ses formules, mais non ses formules elles-mêmes, ce qui assure pour longtemps encore à cet ouvrage sa réputation et son utilité. Outre son mérite de priorité, il restera une précieuse source pour les officiers qui veulent connaître les grandes opérations de la guerre, comme pour les jeunes officiers qui veulent s'initier aux détails principaux de la conduite des armées ; il sera une bonne école pour tous ; car il répond le mieux aux paroles connues de Napoléon : « Ce n'est qu'en » lisant les récits de cent batailles et en les méditant, » qu'on connaîtra les secrets qui assurent la victoire. » Ceux qui veulent suivre ce sage conseil trouvent dans le *Traité* leur besogne à moitié faite.

On ne saurait trop le recommander aux jeunes officiers surtout, comme une de leurs premières études, contrairement à ce qui se passe dans la plupart des établissements d'instruction. Assez clair pour être à la portée de tous, il est assez profond pour ouvrir l'esprit et donner de bons principes sur l'art de la guerre en général. C'est une erreur grave et commune dans plusieurs armées de croire qu'il faille attendre d'être

général pour étudier la stratégie. Il ne faut pas, sans doute, imiter l'astrologue de la fable; mais il est bon de connaître d'entrée le but vers lequel doivent converger les études spéciales ou secondaires, sous peine de marcher longtemps en aveugle et de s'égarer dans des détails sans portée réelle.

Dans les chapitres 3, 5, 7, 14, 20, 26, 30, 34 et 35 du *Traité*[1], l'auteur a énuméré les principes de l'art sous forme d'axiômes simples et précis. Quoi de plus net et en même temps de plus neuf, au moment où elles parurent pour la première fois, que ces formules simples mais générales :

Le principe fondamental, par l'application duquel toutes les combinaisons sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste *à opérer, avec la plus grande partie de ses forces, un effort combiné sur le point décisif et au moment opportun.*

Le premier moyen en stratégie surtout est de prendre l'initiative des mouvements. Le général qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces là où il juge convenable de les porter; celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvements à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible : celui qui

[1] Le chapitre résumant les principes généraux fut imprimé, en 1807, à Glogau, en Silésie, pour satisfaire à l'impatience de quelques personnes ennuyées d'une analyse prolongée sans conclusions. Le maréchal Bertrand, entr'autres, lui avait manifesté ce sentiment à Berlin.

attend est battu sur une de ses parties avant même qu'il soit informé de l'attaque.

—

Le second moyen est de diriger ses mouvements sur la partie faible la plus importante. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurerait les chances les plus favorables et les plus grands résultats : telles seront par exemple les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable comme une mer, un grand fleuve sans ponts, ou une grande puissance neutre.

—

Dans les lignes d'opérations doubles, morcelées, les points du centre sont les plus avantageux ; en y dirigeant la masse de ses forces, on accable les divisions isolées qui les gardent.

—

Une colonne profonde et à distances entières, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité; elles sont l'une et l'autre engagées et battues successivement.

—

En exécutant, par la stratégie, un mouvement général sur l'extrémité du front d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut de cette extrémité, gagner les derrières et les communications, soit avec la base, soit avec les lignes secondaires.

—

Le résultat des vérités précédentes prouve que s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'un front d'opérations, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on n'ait des forces très supérieures.

—

Pour pouvoir opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe donc de tenir ses forces rassemblées sur un espace stratégique à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles. Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachements et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.

Venant après les preuves impartiales de l'exposition historique, ces axiômes, qui embrassaient tout ce qu'il y avait de bon dans les maximes des écrivains antérieurs, mais rattaché à un principe supérieur, ne pouvaient manquer de faire sensation dans le monde militaire quand ils y apparurent; c'est, en effet, ce qui eut lieu. Guibert, toujours estimé en ce qui concernait la tactique, cessa cependant d'être un oracle. Au reste, Jomini avait montré, dans son chapitre 5, combien Guibert avait involontairement rapetissé Frédéric par une fausse interprétation de ses ordres de marche. Il avait aussi ramené à sa juste valeur cet *ordre oblique* qu'on donnait machinalement depuis Leuthen comme une recette de victoire et un indice d'habileté. Jomini fit voir, dans le remarquable chapitre 7, les liens qui existaient entre toutes les branches de la guerre, et, entre autres, que l'*ordre oblique,* bien loin d'être un système, était un des corollaires de l'axiôme : *Mettre en action au point le plus important d'un front d'opérations ou d'une ligne de bataille plus de forces que l'ennemi.* « On y » parvient, dit-il, par les marches ou les mouvements » stratégiques, et par les manœuvres ou le choix des ordres d'attaque. » Or le choix des colonnes d'attaque peut porter sur quatre à cinq formations fort différentes,

et l'ordre oblique n'est que l'une d'elles. Par ce point de vue si juste, la manière d'envisager l'art grandissait de toute la différence entre une application spéciale et un principe général.

Nous reviendrons sur ce sujet à propos des ouvrages dogmatiques dans lesquels l'auteur a réuni ses doctrines en un seul corps.

Le second écrit de Jomini fut, comme on le pense bien, une suite à son premier. Il ne pouvait pas, après avoir raconté les premières campagnes de la Révolution, laisser à l'écart les suivantes qui sanctionnaient de plus en plus ses vues. Les ayant suivies en spectateur passionné et en acteur, il ne lui fut pas difficile de transcrire ses observations. Mais cette fois, l'autorité des principes nouvellement formulés dans son premier ouvrage, étant bien établie, soit par son livre même, soit surtout par les événements qui y correspondaient de tous points, il put vouer plus spécialement ses soins aux récits historiques, sans les accompagner des discussions et des expositions de dogmes du *Traité,* mais sans négliger non plus de mettre en évidence, par une manière toute particulière de raconter et par de lumineuses réflexions, les points caractéristiques des opérations.

Ainsi parut, dès 1811, son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution,* en 15 volumes, avec 4 atlas. Ce travail immense, qui comprend l'historique de cette période dès les premières guerres de 1792 jusqu'à celles de 1803 [1], présente l'auteur sous un nou-

[1] Cet ouvrage a paru successivement, à Paris, en quatre livraisons. La

veau jour. On le retrouve comme écrivain politique avec la même perspicacité et la même élévation de vues qui avaient fait sa réputation militaire. Cela se conçoit facilement; les deux mérites se touchent. Comment se rendre un compte exact et complet des opérations d'une guerre, sans avoir une idée nette des causes qui la provoquent, des combinaisons qui la secondent et des résultats qui en découlent? Comment, d'autre part, comprendre sainement la situation intérieure et les rapports extérieurs d'un grand Etat, pesant de tout le poids de sa puissance militaire sur son propre développement civil et sur celui des Etats voisins, sans connaître les exigences, les ressources et le mode d'emploi des armées? Comment connaître surtout les besoins d'un Etat lancé dans un avenir de guerres interminables, si l'on n'a pas de justes idées sur les exigences des opérations militaires et sur les moyens d'y satisfaire?

A cet égard, personne ne pouvait mieux que Jomini écrire l'histoire des guerres et de la politique générale de la Révolution. Il a pleinement réussi dans sa tâche; son œuvre restera comme un des monuments les plus importants et les plus caractéristiques de cette grande époque. Son instinct des affaires militaires l'a guidé admirablement dans maintes circonstances difficiles où les matériaux lui manquèrent.

L'ouvrage est précédé d'une *Introduction* présentant

première, en six volumes, comprend de 1792 à 1794, avec l'introduction; la deuxième, en quatre volumes, les campagnes de 1795 à 1798; la troisième en deux volumes, la campagne de 1799. La quatrième, en trois volumes, les campagnes de 1800 à 1803. Tous les volumes sont in-8°, avec un atlas in-folio, pour chaque livraison, comprenant en tout 39 planches.

le tableau succint des événements européens depuis Louis XIV jusqu'à la Révolution, et celui des principales causes et des principaux faits de cette Révolution.

Cette introduction seule montre déjà la puissance de jugement et la largeur de vues de l'auteur. Il y étudie en détail les intérêts nationaux et les ressources militaires des différents Etats qui vont s'entre-choquer. C'est la topographie de la situation générale de l'Europe avant la lutte. Le mouvement de la politique européenne y est de même esquissé avec une netteté et une clarté qui préparent le lecteur à comprendre, sans peine, les événements qui suivront. Sans l'entraîner dans un horizon infini de considérations préliminaires, à l'exemple d'écrivains qui bientôt dateront la Révolution du déluge, il donne des tableaux qui n'en renferment pas moins des réflexions graves, élevées, lumineuses, sur l'état social et sur la tendance des esprits à cette époque. Il ne se laisse pas égarer à la suite de ces doctrines qui prétendent être d'autant plus philosophiques qu'elles sont plus obscures ou plus systématiques. Jomini appartient à une école tout opposée. C'est le bon sens qui le guide, l'observation qui l'éclaire, et l'intérêt pratique des nations qui le préoccupe. Appréciant la haute gravité et toutes les conséquences de l'irruption volcanique de 1789, il se montre aussi hostile aux prétentions surannées d'une aristocratie qui opprimait à la fois le trône et la nation, qu'aux désirs effervescents et vagues des masses, estimant que ni les unes, ni les autres ne peuvent fonder des institutions salutaires et durables. Il se défend aussi de cette idée assez commune que le salut des sociétés est enchaîné à une forme

systématique et absolue de gouvernement, plutôt qu'à une autre. Il considère les choses de plus haut, et s'il est républicain en Suisse et pour la Suisse, s'il l'est dans toute sa personne par la franchise et par l'indépendance de son caractère, il ne croit pas nécessaire, pour cela, de recommander un système exclusif. Il comprend les nécessités des circonstances locales, ainsi que celles des nations dont le caractère ardent et les traditions glorieuses ne s'accordent guère avec la nature des institutions républicaines. Il est essentiellement monarchique lorsqu'il s'agit des grands Etats.

Pour les gens d'ailleurs qui, comme lui, scrutent sous la surface des choses, la différence entre les divers modes d'organisation du pouvoir n'est point si grande que les apparences semblent l'accuser. Ce ne sont pas les lois, ni les constitutions qui créent ces formes de gouvernement, mais bien les mœurs et l'éducation d'une nation; les lois n'en sont que le reflet. En fait, maint souverain absolu fut souvent plus impuissant que tel petit gouvernement démocratique, et maint gouvernement républicain plus despotique que de grands monarques. La différence la plus sensible, selon lui, est celle qui distingue la république oligarchique de la république ultra-démocratique, idée qu'il développe à propos des événements de 1792, en appuyant les justes réclamations du Pays de Vaud contre les prétentions du patriciat de Berne.

C'est à ces vues d'un esprit ferme et élevé, et au vif amour de la vérité qui animait Jomini, qu'on doit l'impartialité qui domine ses récits historiques et ses appréciations. Huguenot avec Henri et ligueur avec Mayenne,

il se place dans son sujet même, le suit pas à pas, l'examine sous toutes ses faces, si bien qu'il serait difficile de savoir à quelle nation et à quelle cause il voue ses sympathies. Ses jugements, souvent sévères, toujours indépendants, jamais partiaux, n'en ont que plus d'autorité.

Sa méthode est celle qu'il avait déjà suivie dans les narrations du *Traité*. Au commencement de chaque guerre il en explique les causes, en peint les acteurs les plus éminents, en décrit le théâtre, en discute les hypothèses et en fait pressentir les conséquences. Puis le récit arrive, clair, simple, parfois un peu lourd, car il vise moins à l'élégance qu'à la clarté; mais il est toujours intéressant par sa manière de présenter la succession des faits. Les événements, bien classés, se déroulent avec netteté, entremêlés de sobres réflexions, et chaque récit de période ou de circonstance marquante se termine par quelques observations instructives. Il faut ces observations et celles qui sont en *notes* pour rappeler au lecteur que c'est un homme qui parle, et non le tableau d'un panorama qui passe sous les yeux, tant la critique se trouve naturellement et intimement liée à la narration.

Les recherches auxquelles l'auteur se livre sur les ressources militaires des Etats et sur l'organisation de leurs forces nous rappellent involontairement ses nombreux travaux comme secrétaire du ministère helvétique, au moment de sa fondation. On voit, dans ces parties, que l'auteur a mis aussi quelque part la main à l'œuvre et qu'il connaît les difficultés qui se rencontrent en telles occurences. Mais c'est surtout dans la

discussion des plans de campagne et des opérations probables qu'il montre toute la puissance et toute la lucidité de son esprit. On peut dire qu'il plane alors dans les régions les plus élevées, débarrassé de toute entrave et de toute préoccupation mesquine, ne connaissant plus rien au monde que le théâtre possible de la guerre, les ressources des parties, la base, l'objectif et le point faible de chacune d'elles. Tout vient converger là. Toute condescendance de personnes ou de nationalité s'efface sous son scalpel? Est-il Français, Russe, Autrichien? On ne sait; ou plutôt on sait qu'il est Suisse; et comme son petit pays est désintéressé dans ces grandes questions, il n'est plus, en les traitant, qu'Européen, et devient tour à tour le compatriote de chacune des parties aux prises. Il pénètre si profondément dans chacune des hypothèses qu'il scrute que chaque nation peut trouver à s'éprendre de ce qu'il dit d'elle; mais qu'elle attende! les espérances émises ne sont qu'hypothétiques, et quelques pages plus loin Jomini examine la partie adverse avec les mêmes dispositions et la même justesse. Il est successivement, suivant le cours de ses examens, le meilleur militaire et le meilleur patriote de chacune des nations en litige. Mais on sent, à certains moments, que ses sympathies volent instinctivement vers l'armée seule qui est la plus fidèle aux préceptes de l'art de la guerre. Chez lui, c'est la sympathie pour les choses et non pour les personnes qui a dominé, pour les principes de l'art et non pour les drapeaux, pour le mode des combats et non pour leurs conséquences patriotiques.

Ce besoin de son esprit devait naturellement l'ame-

ner à vouer son culte à Napoléon plus qu'à tout autre; car, malgré tout, Napoléon était l'incarnation vivante des règles que proclamait hautement Jomini. C'est Napoléon qui lui avait révélé les grands principes de l'art de la guerre, et c'est Jomini qui les avait le premier posés et propagés.

Malgré certains ressentiments injustes, Napoléon, on l'a vu plus haut, appréciait pleinement Jomini dans les grandes circonstances et l'appelait à de hautes missions à Eylau, à la Bérésina, à Lutzen après la retraite de Russie. De même, malgré les humiliations qu'il en reçut, c'est Jomini qui fut l'un des premiers et des plus éloquents défenseurs de la réputation de l'illustre exilé de Ste-Hélène.

Napoléon enfanta Jomini et ses ouvrages; en retour Jomini, par ses analyses intelligentes, a bien contribué pour une bonne part à établir la grandeur militaire de Napoléon sur ses véritables bases. Une chaîne intime rapprochait le grand écrivain du grand capitaine, malgré les accidents qui les avaient séparés. Aussi Jomini eût voulu écrire autrement qu'il le fit, être partial et rancunier; il eût voulu se venger sur la France, sur Napoléon, sur Ney, des injures de Berthier, qu'il ne l'eût pas pu. Il n'eût pas été le même homme. La plume lui fût tombée des mains; car ce n'est pas le désir d'écrire qui lui fit publier une trentaine de volumes, mais le besoin de se manifester, de donner essor à ses vues nouvelles, justes, peu connues, souvent discréditées et dont les grands capitaines eux-mêmes, qui les possédaient, ne se rendaient pas un compte clair. La passion seule de l'art l'animait, mais cette passion était ardente; il lui fallait,

pour la satisfaire, ou une armée à diriger, ou des idées à remuer. Eloigné des grands commandements, car il n'y en a pas pour tous, il satisfit à ce besoin d'action en répandant de frappantes leçons autour de lui. Il commanda par la plume, et il ne pouvait le faire que d'une façon, c'est-à-dire en suivant les principes qu'il avait formulés et qui étaient ceux-mêmes de Napoléon. Obéissant à une telle impulsion, Jomini ne pouvait aboutir à des appréciations faibles ou partiales. Cette impulsion put le passionner, il est vrai; mais ce fut pour des hypothèses scientifiques ou pour des projets d'opérations, non contre des nations ou contre des individus.

Il ne fut pas plus exempt que d'autres, sans doute, de quelques petites préventions, d'affections, de rancunes personnelles tenant au domaine du sentiment. Elles ont même, çi et là, percé dans des parties secondaires de ses écrits; mais dès qu'il se présente une question de haute importance, ces infirmités du cœur humain disparaissent; la grande intelligence de Jomini se retrouve aussitôt avec toute son élévation, toute sa force et toute son indépendance. C'est ce qui a pu faire croire à quelques contradictions chez lui; elles n'existent qu'à la surface.

Qu'on lise, par exemple, ses observations sur la campagne de 1794 et les remarquables expositions de la campagne de 1796, les narrations si compliquées et cependant si claires de la pénible année 1799 et de ses guerres multipliées en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Egypte et aux colonies; la discussion des doubles opérations de 1800, de Moreau en Allemagne et de

Napoléon en Italie; ses aperçus sur l'Orient à propos de la campagne d'Egypte; ses considérations sur l'équilibre européen et sur celui des mers, on verra que les vues les plus vastes sont exposées sous la forme la plus simple, et l'on devra reconnaître que dans ces discussions diverses il examine les intérêts seuls de la lutte, sans condescendance pour aucun des lutteurs.

Ses analyses des triomphes de la France ont souvent ému les cœurs français plus vivement que n'ont pu le faire des écrits bien plus brillants de style, car aux mouvements d'enthousiasme provoqués par les récits de victoires vient se mêler, dans la lecture de Jomini, quelque chose de simple, de précis, de raisonné, qui les fait mieux ressortir et comprendre. Croirait-on, dans ces analyses si impartiales, que c'est un homme avec les passions et les défauts de tous qui parle un tel langage? Bien plus, croirait-on que c'est un des officiers le moins apprécié par la France, depuis que la France a compté des officiers étrangers dans ses rangs?

Rien n'a plus popularisé les armes françaises et Napoléon que l'*Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution* et l'ouvrage qui le suivit, car chacun a pu, par eux, se rendre compte des faits qui avaient provoqué tant d'applaudissements.

Après les narrations larges et brillantes, autant que naturelles, que Jomini fait des victoires de Bonaparte, le lecteur ne s'étonne plus de rien dans le cours des événements. Les merveilles, les prodiges répandus par toutes les voix de la renommée, exagérés par l'enthousiasme, dénaturés par les odes et les *Te Deum*, deviennent, pour le lecteur, des faits simples, logiques,

inévitables même, dès qu'on avait fait telle chose plutôt que telle autre. Tous les secrets de ces tableaux magiques, qui transportaient les peuples d'admiration, furent en quelque sorte dévoilés et passèrent dans le domaine public. On sut dès lors quels sont les éléments premiers qui font la base des manœuvres habiles, assurent de grandes victoires et signalent un grand capitaine. On n'en fut plus réduit à s'ébahir sur des prodiges incompris. On peut maintenant suivre pas à pas tous ceux de la Révolution, les prévoir, les discuter, et, pour cela, il n'y a besoin ni d'une intelligence supérieure, ni d'une riche érudition; avec un peu de bon sens et de patience, en lisant attentivement quelques chapitres de l'ouvrage de Jomini, avec une carte sous les yeux, on peut arriver sans grands efforts à ce résultat et parvenir à connaître ce que dans d'autres siècles on ne connut qu'à force d'expériences ou de génie. « La stratégie, dit quelque part Jomini, est la plus simple de toutes les sciences; c'est l'œuf de Christophe Colomb. » Il s'agissait seulement d'en trouver une fois les formules.

Tels sont les titres de l'*Histoire critique,* faisant suite au *Traité,* à l'estime des militaires, comme de ceux qui désirent le devenir; elle restera longtemps, nous ne craignons pas de le répéter, un des monuments les plus précieux de cette époque remarquable et l'une des pierres angulaires de son histoire, en même temps qu'un excellent indicateur pour la manière de rapporter et de juger les événements militaires.

On a fait à Jomini un grief de s'être parfois un peu trop étendu sur les événements concernant la Suisse,

sa patrie. Mais ce défaut, si c'en est un, doit facilement être excusé de la part d'un historien qui se montre aussi constamment libre de tout préjugé national, et qui est, en un mot, parfaitement neutre dans tous les débats qu'il décrit. Un Anglais, un Français, un Autrichien, un ressortissant quelconque d'une des grandes nations en lutte n'aurait pas pu — nous en avons les preuves — se placer au même point de vue impartial où l'écrivain suisse s'est placé. Il nous semble qu'en retour on peut bien lui pardonner d'avoir consacré quelques pages spéciales à l'histoire de son pays, si méconnue d'ailleurs, même de ses proches voisins.

Quelques personnes lui ont encore reproché d'être un peu long et d'avoir donné des détails trop minutieux. Ce reproche n'est pas fondé à notre avis, car à moins de renoncer à faire l'histoire militaire, il faut bien donner les détails des mouvements des troupes. C'est un genre ingrat, il est vrai; mais on ne peut pas plus l'éviter dans les récits, qu'on ne saurait se dispenser de tenir compte des individus dans les opérations de la guerre. On peut bien présenter les événements sous une forme sommaire, en rapportant seulement le fait avec ses causes déterminantes; mais alors ce n'est en quelque sorte qu'une table critique des matières. Ainsi l'on peut dire en dix lignes que la bataille d'Austerlitz a été perdue par les alliés qui, s'étendant au loin par les deux ailes, laissèrent leur centre découvert en face de Napoléon, dont le système était tout opposé; qu'en conséquence il accabla les réserves russes qui se trouvèrent engagées les premières et défaites; les deux ailes le furent ensuite successivement.

Voilà bien toute la bataille ; mais pour dire comment cela s'est passé, il faut indiquer les différents corps des deux armées respectives, leurs premières positions, leur force, puis raconter leurs mouvements en passant d'une armée à l'autre, et les différents épisodes de la journée ; alors au lieu de 10 lignes, on a 50 pages. L'intention consciencieuse de l'auteur de rapporter clairement les faits l'a amené à ses 15 volumes. On ne saurait guère qu'y retrancher. — L'ouvrage, commencé en 1811, fut terminé en 1824. Il parut de 1816 à 1824[1].

Après avoir écrit les guerres de la République, Jomini ne pouvait pas délaisser celles de l'Empire. Mais ici se présentait un triple écueil. Jomini pouvait-il se livrer librement dans ces récits historiques à un examen indépendant et portant sur un nom d'une telle autorité ? Les critiques, quoique vraies, ne ressembleraient-

[1] Les deux volumes de la célèbre campagne de 1796 et 1797 étaient rédigés en 1811, mais Jomini ayant été la cause indirecte de l'établissement de la censure, dut, comme de raison, en subir les conséquences. Son manuscrit fut soumis à l'un des censeurs, M. Esménard, croyons-nous. Après plusieurs mois d'attente inutile, le poëte courtisan fit observer à l'auteur qu'il n'osait pas autoriser l'impression parce qu'il y avait quelques passages où les opérations de Napoléon étaient critiquées.

La fameuse campagne de 1812 arriva avant qu'il eût pu obtenir le visa de la censure, et les deux volumes restèrent là jusqu'en 1815, époque à laquelle il les retrouva à Paris ; Napoléon était alors à Ste-Hélène et son nom à l'index de toute l'Europe. Jomini crut d'autant plus de son honneur et de son impartialité de publier cet ouvrage, monument élevé à sa gloire, absolument tel qu'il l'avait écrit, lorsque l'illustre proscrit était à l'apogée de sa puissance.

Les deux volumes parurent en 1816. Un exemplaire, envoyé à Ste-Hélène par le libraire Bossange, lui a été rapporté par le général Montholon, couvert de notes marginales de la main de Napoléon.

elles pas, pour beaucoup de gens, à des vengeances, et l'admiration à des flatteries? Jomini, ancien général français et aide-de-camp de l'Empereur Alexandre, pouvait-il se placer dans cette position?

D'autre part, l'écrivain manquait des matériaux nécessaires pour approfondir les détails de certaines campagnes; il n'avait que les bulletins et ne pouvait guère écrire que d'inspiration.

Il résolut de donner à ses récits une forme nouvelle, qui lui permît plus de largeur dans ses mouvements, qui l'enchaînât moins à des détails historiques et lui ouvrît mieux le champ des vastes combinaisons et des hypothèses. Il se décida à laisser parler son héros lui-même.

C'est ainsi qu'il écrivit la *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*[1]. Ce long monologue de 2250 pages comprend toute la carrière de Napoléon, répétant ainsi, en partie, les campagnes de la Révolution. Le plaidoyer est éloquent et quelques personnes auront même pu le trouver un peu hardi, dans la bouche d'un écrivain qui se mettait à la place du grand homme.

Mais cette œuvre a le même cachet que les précédentes; tout ce que nous en avons dit s'y applique de même, et Jomini pouvait hardiment se permettre cette substitution. C'est la continuation, malgré quelques différences secondaires, d'une œuvre commencée et non

[1] Paris 1827, quatre vol. in-8, avec un atlas portatif de 36 planches et un volume de légendes accompagnant l'atlas.

une œuvre nouvelle. Beaucoup plus résumé que les précédents, puisque quatre volumes ont suffi à raconter les 13 campagnes de Napoléon, ainsi que les points capitaux de son action politique, cet ouvrage offrit une lecture plus facile et fit grand bruit dans le monde politique et militaire. Il fut le sujet de polémiques assez vives entre les Bonapartistes et les Légitimistes [1].

Le titre, d'ailleurs, séduisit ceux qui redoutent des narrations arides sur un sujet spécial; on espéra y trouver quelque chose de nouveau dans la forme et le fond, qui joindrait aux calculs positifs de l'art militaire le charme d'émotions d'une nature plus poétique.

De ce côté-là cependant, les lecteurs furent déçus. Ils pensaient assister à quelque conseil de guerre entre de grandes ombres, dans le goût des Dialogues de Fénelon, ou du moins à un tribunal qui débattrait un procès de principes et rendrait un jugement. Mais les grandes ombres, d'après le général, ne jugent pas comme tout le monde; elles écoutent tout et ne prononcent sur rien, bon moyen de ne donner tort à personne. Nous avouons franchement que ce titre avait éveillé en nous, comme chez beaucoup d'autres personnes, des espérances que l'ouvrage ne satisfait point; mais il n'y a qu'à en retrancher simplement les mots *au Tribunal de César,* etc. Nous croyons, du reste, que l'auteur s'était d'abord proposé de répondre plus complétement à son titre et d'y introduire quelques aperçus

[1] M. de Villèle lui fit l'honneur d'une longue réfutation dans la *Gazette de France* au profit des principes de la restauration. Jomini y répliqua vertement, en défendant son sujet. C'était cependant le moment où Napoléon était appelé l'*Ogre de Corse* et ses soldats les *Brigands de la Loire.*

des grandes campagnes de l'antiquité; mais qu'il a été forcé, par diverses circonstances particulières, de restreindre son cadre, car les éditeurs (l'ouvrage fut publié sous l'anonyme) disent dans l'avertissement : « L'ouvrage que nous publions, nous a été déposé de la part de l'auteur au moment où la mort allait le surprendre. »

Nous l'avons dit déjà, Jomini répugnait à écrire; il fallait qu'il eût pour cela quelque stimulant qui le forçât à s'épancher; il eût plutôt parlé — car sa diction est aussi facile qu'entraînante — s'il avait pu parler à un vaste public, au monde militaire entier réuni autour de lui. Il écrivit, ne pouvant faire mieux; mais les travaux de cabinet l'étouffaient; des lassitudes et souvent des souffrances physiques l'éloignaient de toute occupation sédentaire; c'est ce qui peut expliquer le cadre restreint de cet ouvrage. Il n'est pas, sans doute, au-dessous de son auteur. Notre petite déception à part, nous le jugeons au-dessus de beaucoup d'autres sur le même sujet. Nous y rencontrons, condensé en quatre volumes, le même esprit élevé et ferme, la même impartialité, la même lucidité qui se retrouvent dans ses précédents ouvrages; mais avec cela il est au-dessous de ce qu'on en attendait. Le public, qui juge les hommes d'après ses désirs et non d'après leurs forces, a des exigences impitoyables. Le bon public est le plus cruel des égoïstes de ce monde; plus on lui donne, plus il demande. Il ne permet pas que personne se repose quand il attend, lui, ou que personne s'arrête avant d'avoir atteint le but de la course qu'on lui avait fait espérer. Jomini avait donné 3 volumes

sur Frédéric, 15 sur la République ; les lecteurs au lieu de reconnaître qu'il avait droit à prendre haleine, en attendaient, de droit aussi, 30 sur Napoléon, plus grands, plus larges, plus beaux que tous les précédents. Il voulait du *crescendo* dans les récits comme dans les événements. Le titre parut répondre à ces belles espérances ; l'homme des temps modernes allait être comparé à ceux des temps antiques, par un juge compétent ! Mais on n'eut que quatre volumes et point de ces comparaisons. C'était déjà la moitié de trop peut-être, pour la moitié du grand et bon public, mais ce n'était plus la suite qu'avait fait espérer l'*Histoire de la Révolution*[1].

Ce n'est pas qu'en somme le succès de cet ouvrage fût moins grand en lui-même que celui des précédents ; au contraire, il le fut davantage. Les connaisseurs le regarderont toujours comme un des écrits les plus instructifs sur les campagnes de Napoléon, et à côté de cela les lettrés, les curieux y trouveront toujours une des études les plus caractéristiques sur le génie du grand capitaine. S'adressant à tous, cet ouvrage est encore le plus populaire de ceux de Jomini. Il est lu par un grand nombre de lecteurs qui ignorent les autres, car le *Traité* et *l'Histoire critique* furent toujours restreints à un cercle de lecteurs spéciaux. C'est surtout de ces derniers que partent les regrets dont nous venons de nous faire l'écho.

[1] Jomini n'avait pas eu, il est vrai, la prétention de faire une histoire complète de l'Empire ; son ouvrage fut amené indirectement par un écrit du général Boutourlin, sur la campagne de 1813, qu'il jugea insuffisant et défectueux, parce que cet officier russe ne connaissait pas assez ce qui se passait dans l'armée française.

Pour Jomini lui-même, dans son for intérieur, ce fut l'ouvrage le plus méritoire. Il put, par là, se prouver à lui-même et montrer à d'autres, combien la pensée la plus intime de Napoléon lui était familière; car il aborda, dans ses jugements tout personnels, divers points sur lesquels Napoléon s'était déjà prononcé sans qu'il le sût. Manquant souvent de renseignements, il mit, à la place, ses pressentiments et ses suppositions, en s'incarnant des vues les plus secrètes de Napoléon. Plus tard, quand des éclaircissements historiques furent mis au jour, chacun vit, et Jomini put voir lui-même mieux que tout autre, combien il avait trouvé de vérités par l'investigation seule de ses raisonnements. Les hommes d'Etat qui avaient approché de Napoléon furent émerveillés de la manière dont Jomini l'avait deviné et pénétré; ce fut à l'encouragement de l'un d'eux [1] que Jomini se décida à publier son manuscrit.

Si la *vie de Napoléon* fut éclipsée 20 ans plus tard par la grande histoire de M. Thiers, surtout sous les rapports politiques, on ne saurait contester que sous le point de vue stratégique elle ne présente avec plus de simplicité et de lucidité les habiles combinaisons du grand capitaine dans leurs rapports avec les principes.

Du reste, un ouvrage qui montre ce que Jomini eût pu faire sur cette période, s'il l'eût traitée en détail, c'est le *Précis politique et militaire de la campagne de 1815, pour faire suite à la vie de Napoléon* (1 volume in-8°, avec 3 planches).

[1] Le duc de Bassano.

En 1831, Jomini tint à compléter et à rectifier quelques-uns de ses renseignements sur cette célèbre campagne, entr'autres ceux du chapitre 22 de la *vie militaire,* qu'il avait dû écrire fort à la hâte; dans ce but, il publia le *Précis,* qu'il rédigea à Lausanne, en 1834. Il y parle lui-même et y analyse de main de maître tous les faits politiques et militaires du crépuscule de l'Empire.

Les chartes modernes y sont discutées à un point de vue qui, peut-être, n'est pas du goût de tout le monde, mais qui n'en marque pas moins l'esprit élevé d'un homme d'Etat, pratique avant tout.

Tels sont les grands ouvrages d'histoire militaire de Jomini, comprenant ainsi une période de 75 ans (1740-1815).

Mais il comprit que si des récits détaillés de campagnes étaient nécessaires pour établir la vérité des principes nouvellement formulés, il fallait, une fois ces principes reconnus, les sortir de leurs langes historiques et les réunir en un corps de doctrines qui fût la condensation méthodique des enseignements de l'histoire.

C'est ce qu'il fit dans son *Précis de l'art de la guerre,* ou *Nouveau Tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire* [1].

[1] Deux volumes in-8°.

La première édition parut à Paris, en 1830, en un volume sous le titre de *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre.* Elle fut rédigée par l'auteur à St-Pétersbourg, à son retour de la guerre de Turquie, et devait servir d'introduction à la troisième édition du *Traité des grandes opérations,* en liant ensemble les préceptes répandus dans le cours de cet ou-

Cet ouvrage, d'une haute portée et qui est, d'après l'acception reçue, le *bréviaire de l'homme d'Etat et du général,* comprend l'esquisse de tous les éléments de l'art militaire, depuis les considérations politiques dominant la guerre, jusqu'à l'indication des connaissances techniques que son application exige. C'est un corps de doctrine complet dans son ensemble, comme dans ses parties accessoires.

Le cadre de l'auteur se refusant à pousser bien avant ses investigations sur les détails pratiques de l'art, il indique les meilleurs ouvrages où ils sont enseignés, se bornant à bien faire connaître le but vers lequel tous ces détails doivent tendre, c'est-à-dire vers une juste application des combinaisons spéculatives de la guerre.

La stratégie et la grande tactique devaient nécessairement former la principale partie du cadre; mais la politique et la philosophie de la guerre, sujets neufs au point de vue où ils sont considérés, ne pouvaient être passés sous silence par un scrutateur aussi profond. Le général Jomini leur a consacré quinze articles, parmi lesquels il en est de fort remarquables.

L'auteur a cru devoir placer en tête de son ouvrage

vrage; c'est pourquoi ce volume porte le titre de *troisième édition,* quoiqu'il formât à la rigueur un tout paraissant pour la première fois séparément. Comme ouvrage séparé il est l'origine et forme aussi la première édition du *Précis de l'art de la guerre,* tel que l'auteur l'étendit plus tard. La seconde édition du *Précis de l'art de la guerre,* considérablement augmentée, pour servir à l'instruction du grand-duc héritier, parut en 1838, à Paris, en 2 vol. in-8°, et devint le *Précis* dont nous parlons. La troisième édition parut à Paris, en 1855, aussi en deux volumes avec un appendice. En 1856, l'auteur y ajouta un second appendice, sur la *formation des troupes pour le combat,* qui se publia aussi séparément, et qui fut suivi, en 1859, d'un *troisième appendice.*

une notice abrégée sur l'état actuel de la théorie de la guerre, les progrès étonnants qu'elle a faits depuis les *Rêveries* du maréchal de Saxe, et l'utilité que les généraux peuvent en tirer pour leur gloire ou celle de leur pays. « Tout ce qui est énoncé, soit dans cette notice, soit dans les chapitres qui la suivent, relativement à la partie intellectuelle de l'art et à l'influence d'une théorie basée sur des principes et non sur des systèmes individuels, se résume en autant de maximes irréfragables [1]. »

Le général Jomini divise l'art de la guerre en six branches : la *politique militaire,* la *stratégie,* la *grande tactique,* la *logistique,* l'*art de l'ingénieur* et la *tactique de détail.* Il ne s'occupe que des quatre premières, les deux autres étant des spécialités. Cette matière est traitée dans sept chapitres, qui se répartissent en 47 articles, consacrant ainsi des subdivisions distinctes et méthodiques à chaque branche principale de ce vaste sujet. Jomini a fait précéder ses expositions de définitions générales, qui, après avoir été plus ou moins contestées, surtout en Allemagne, ont été enfin consacrées par l'usage. On a pris prétexte de ces définitions pour accuser Jomini de pédantisme, accusation des plus surprenantes et des plus ridicules, car jamais homme, en vérité, ne fut moins pédant que lui. Mais il est impossible d'exprimer des pensées sans se servir de mots, et à des pensées nouvelles il faut des mots nouveaux. Jomini dut créer des définitions, car on peut

[1] C'est l'opinion textuellement exprimée par M. le général O..... dans le journal la *Presse* du 4 août 1838.

dire qu'avant ses ouvrages il n'y avait point de langage militaire scientifique qui fût généralement admis. Marmont, qui ne manquait certes pas d'instruction, pouvait même écrire : « Je suis en *ligne d'opérations* sur le Douro, » phrase qui aujourd'hui serait à juste titre taxée d'absurdité par le moindre écolier. Marmont voulait dire qu'il était couvert par le Douro; il confondait ainsi une ligne de défense avec une ligne d'opérations, et beaucoup d'autres le faisaient comme lui. Jomini fixa le langage militaire, sinon dans ses premiers écrits, où l'on voit évidemment qu'il avait lui-même quelques difficultés à s'affranchir de la routine, au moins dans son ouvrage dogmatique. Ce n'est pas un de ses moindres mérites.

Revenons, après cela, au *Précis,* pour énumérer simplement son contenu, car, en fait de commentaires, nous avouons franchement que nous n'en saurions guère faire d'autres que ceux proposés par Voltaire au bas de chaque page de Racine.

Le chapitre Ier, consacré à la *politique de la guerre,* est composé de dix articles qui traitent : 1° des guerres offensives pour revendiquer des droits; 2° des guerres défensives en politique et offensives militairement; 3° des guerres de convenances; 4° des guerres avec ou sans alliés; 5° des guerres d'intervention et de coalition; 6° des guerres d'invasion par esprit de conquête; 7° des guerres d'opinion; 8° des guerres nationales; 9° des guerres civiles et de religion; 10° enfin, des doubles guerres, ou du danger d'entreprendre plusieurs guerres à la fois.

L'article 5, particulièrement, qui démontre toute

l'importance des guerres d'interventions, est à la fois une haute leçon de politique et de guerre (il s'agit ici d'interventions dans les querelles internationales et non dans les querelles intérieures d'un pays). Les exemples qu'il cite et la sagesse des vues qui ont inspiré cet article ainsi que les suivants, sur les guerres nationales, suffiraient pour assurer la réputation d'un auteur qui n'y aurait pas d'autres titres.

Le chapitre II traite de la *politique militaire* et de la philosophie de la guerre. C'est l'analyse des principes moraux et intellectuels de la science militaire appliquée aux gouvernements des différents Etats. Nous devons l'envisager comme le premier degré qui nous mène à la partie exécutive, laquelle embrasse la stratégie et la grande tactique.

En résumant les différentes bases qu'un gouvernement sage doit adopter pour perfectionner cette partie fondamentale, le général Jomini accepte douze principaux éléments pour constituer une bonne armée, qui sont : un bon recrutement; bonne formation; réserves nationales; pratique des manœuvres; forte discipline; émulation et récompenses; armes spéciales soignées; bon armement; état-major capable; bonne administration générale et spéciale (hôpitaux, approvisionnements); commandement des armées et haute direction des opérations; excitation de l'esprit militaire.

Trois articles nouveaux, fort dignes d'éloges, signalaient surtout ce chapitre deuxième à l'attention des hommes d'Etat : dans le 13e, qui traite des institutions militaires et de l'influence que les formes du gouvernement peuvent exercer, de nos jours, sur l'organi-

sation et la valeur intrinsèque des armées, les hommes impartiaux reconnaîtront la justesse et la profondeur de ses vues, sur les obstacles que les chambres électives apportent trop souvent dans tout grand projet d'avenir militaire. Le 14e article, relatif au commandement supérieur des armées et à la direction générale des opérations par les gouvernements, puis l'article 15, sur le moral des armées et des nations, furent très remarqués et étaient dignes, en effet, de l'être.

Le chapitre III traite des combinaisons stratégiques, et contient quatorze articles.

Le 16e §, par lequel ce chapitre commence, expose les avantages respectifs des systèmes offensifs et défensifs, dont le choix est sans contredit la première mesure d'un plan d'opérations.

Le 17e présente les diverses combinaisons et chances d'un théâtre de guerre; il cherche à définir et à limiter les échiquiers, à décider de leur indépendance ou des combinaisons qui résultent de l'influence réciproque que les opérations peuvent exercer les unes sur les autres.

L'article 18e, sur les bases d'opérations, offre ces aperçus entièrement neufs qui donnent le cachet aux écrits de Jomini.

Le 19e est consacré à la démonstration des points décisifs ou points et lignes stratégiques importants qu'un échiquier peut offrir aux parties belligérantes; il signale aussi l'influence que le choix d'un point objectif peut exercer sur le sort d'une campagne.

Le 20e contient des points de vue de la plus haute importance sur les fronts d'opérations, les fronts stratégiques, les positions stratégiques et les lignes de dé-

fense éventuelles; il fait rentrer dans ce cadre ces grands changements de fronts stratégiques qui ont été la partie la plus brillante du système de guerre de Napoléon.

Enfin l'article 21 présente l'objet capital des lignes et des zones d'opérations avec des définitions claires et toutes neuves à l'époque où le *Précis* parut, sur les diverses sortes de lignes que Jomini répartit en onze classes. Cet article, très développé, est accompagné de nombreux exemples et de figures.

Le 22e offrit pour la première fois une distinction heureuse entre les lignes stratégiques suivies momentanément pour une manœuvre quelconque, et la véritable ligne d'opérations de l'armée, distinction qui a été d'une haute influence sur les progrès de l'art, car la confusion entre ces deux espèces de lignes pourrait donner lieu à de grandes méprises dans l'application des maximes aux opérations effectives.

L'article 23e traite des réserves stratégiques; le 24e, du système actuel des marches, créé en quelque sorte par Napoléon, comparé à celui des positions; le 25e, des magasins; le 26e, des forteresses; le 27e, des camps retranchés (ces trois articles développés surtout au point de vue de leur importance stratégique); le 28e, de la stratégie dans la guerre des montagnes; enfin le 29e, des grandes invasions lointaines. Ces articles suffiraient à eux seuls pour faire de ce chapitre un corps de science sur la grande guerre.

Le chapitre IV a pour but les combinaisons de la grande tactique; six articles en résument le contenu.

Le 30e article donne les maximes sur les positions, principalement dans les luttes défensives, et recom-

mande entr'autres de ne pas se borner à la défense passive.

Le 31e traite des ordres de batailles; l'auteur les analyse au nombre de douze au moins, qui sont les ordres suivants : parallèle simple; id. avec crochet; renforcé sur une aile; id. sur le centre; oblique simple ou renforcé sur l'aile assaillante; perpendiculaire sur une aile; id. sur l'autre aile; concave; convexe; échelonné sur une ou sur deux ailes; id. sur le centre; renforcé sur le centre et aux extrémités. Cette nomenclature, beaucoup plus complète et plus logique que les précédentes, et justifiée par des citations précieuses, ne laisse rien à désirer, car l'auteur, ainsi qu'il l'observe lui-même, n'a prétendu indiquer que ceux que l'on peut offrir sous une forme à peu près régulière. Il a répondu de la manière la plus victorieuse, d'après l'avis des juges les plus compétents, à ceux qui prétendent qu'il ne saurait y avoir d'analogie entre les ordres de bataille tracés sur un plan et ceux sur le terrain, car chacun conviendra avec lui que, malgré les variantes nombreuses que les formes du terrain semblent y apporter, tous les ordres irréguliers se rapprocheront toujours plus ou moins des figures adoptées pour formuler des principes généraux.

Un 32e article sur les manœuvres tactiques pour tourner une armée dans le courant de la bataille, et trois articles sur les rencontres et les surprises d'armées, sur les attaques de vive force des places et camps retranchés, complètent ce chapitre.

Le chapitre V traite des opérations actives mixtes, lesquelles participent à la fois de la stratégie pour la direction, et de la tactique pour l'exécution; il renferme

cinq articles sur les grands détachements, sur les passages de fleuves, sur les cantonnements, sur les descentes maritimes et sur les retraites. Le premier surtout, dans lequel il discute les avantages et les inconvénients des détachements, forme à lui seul une des plus grandes et des plus utiles études de la théorie militaire.

Le VIe chapitre traite de la logistique, ou plutôt il se borne à tracer à grands traits, dans le 41e article, l'importance toute nouvelle que l'organisation actuelle des armées et le système de guerre moderne ont donnés à cette science, qui est, à proprement parler, la véritable science des états-majors. Il indique les principaux ouvrages à consulter à cet effet. L'article 42e analyse un des points les plus essentiels des qualités du général en chef, l'art de bien juger des plans de l'ennemi et de savoir prendre d'avance les mesures les plus opportunes dans le petit nombre d'hypothèses qui peuvent se présenter.

Le VIIe et dernier chapitre est consacré à la formation et à l'emploi combiné des troupes pour aller au combat. Le 43e article traite de la formation de la ligne de bataille. Il énumère cinq modes à cet égard (tirailleurs; lignes déployées contiguës ou en échiquier; lignes de bataillons ployés; masses profondes; petits carrés) et discute les avantages de chacun d'eux. Le 44e traite de l'emploi de l'infanterie; le 45e, de la cavalerie; le 46e, de l'artillerie; le 47e ne contient qu'un petit nombre de lignes sur l'emploi combiné des trois armes.

L'article 44, sur la formation et l'emploi de l'infanterie, est accompagné d'une planche qui nous donne les différentes formations de l'infanterie pour le combat: elle nous en livre onze.

Une *Conclusion* rappelant, après toutes les règles données, que la guerre n'est point une science, mais un art, vient corriger ce qu'on voudrait voir de trop absolu dans l'exposition dogmatique. Enfin, un chapitre à part, renfermant un aperçu sur les principales descentes maritimes, termine l'ouvrage.

Le général Jomini a ajouté trois appendices à son *Précis* depuis 1836 : le premier, qui parut en 1849, a pour objet le *coup d'œil stratégique* et la manière de le former par l'étude. Cet opuscule formait un *résumé stratégique* à l'usage du grand-duc Alexandre, que Jomini était chargé d'instruire dans l'art militaire, et ne fut pas publié avec la première édition. Il le donna, dans sa nouvelle édition, avec une notice plus spéciale encore sur le moyen d'acquérir soi-même un coup d'œil stratégique sûr et prompt. Rien de plus instructif, après la lecture du *Précis,* que les conseils pratiques de cet appendice. La base de ses préceptes est de se rappeler toujours qu'un échiquier stratégique, de même que toute position d'armée, n'a qu'un centre et deux extrémités, que, par conséquent, on a ordinairement trois zones et trois hypothèses à examiner pour entreprendre une opération quelconque, soit stratégique, soit tactique. Suivent des exemples frappants à l'appui.

Le second appendice, provoqué par les controverses soulevées au sujet du perfectionnement des armes à feu, parut en 1856 [1]. Cette brochure, qui traite de la *formation des troupes pour le combat,* a eu un grand reten-

[1] Publiés tous deux à Bruxelles et réimprimés à Paris.

tissement dans le monde militaire, car elle abordait un sujet qui a préoccupé et préoccupe encore beaucoup les officiers de tous pays, à savoir l'influence que le perfectionnement actuel des armes à feu peut avoir sur la tactique et sur l'art de la guerre en général.

Le général Jomini pense que cette influence ne peut point être aussi grande que beaucoup de gens se le figurent. Les principes stratégiques et la grande tactique n'en seront pas changés; la tactique de détail pourra l'être sans doute, les combats s'engageant de plus loin et devenant plus meurtriers; mais il pense que la formation uniforme et régulière sur deux rangs, que l'emploi de colonnes d'attaque de bataillon sur front de division (2 compagnies), recommandé déjà par lui en 1807, pareront aux dangers des nouvelles armes à feu rayées ou d'autres encore inconnues; l'infanterie pourra être formée sur plus ou moins de rangs, les colonnes de bataillon fractionnées en colonnes de compagnies, tout cela est possible, mais les principes généraux que le général Jomini a posés le premier (publiés en 1807) embrassent toutes ces applications et n'en peuvent pas être sensiblement modifiés. C'est là, en définitive, malgré son intention de critique qu'est abouti le général prussien qui a publié en 1855, à Berlin, des *Observations* relatives a la brochure susdite. C'est aussi à cette opinion que se rangent, jusqu'au moment où de nouvelles et concluantes expérimentations prouveraient le contraire, les militaires les plus instruits de l'Europe [1].

[1] Voir les articles de M. le capitaine Van de Welde, dans le *Journal de l'armée belge* (1857 et 1858).

Le troisième appendice (voir plus loin, page 366) contient une réplique au *Spectateur militaire* et spécialement à M. Bonneau du Martray sur le même sujet que celui du second appendice.

Un autre travail de Jomini, tenant des deux genres précédents, fut sa publication en français des *Gründsätze der Strategie* de l'archiduc Charles, avec des annotations. Cet éminent ouvrage parut en allemand, en 1814, c'est-à-dire dix ans après les premiers volumes de Jomini, et le vainqueur de Stockach était plus à même qu'aucun autre de traiter d'autorité une pareille matière. Plus complets et plus approfondis que les principes exposés dans le cours du *Traité des grandes opérations,* les *Principes de stratégie* vinrent les renforcer. Ils dérivaient tous deux de la même source, celle de l'expérience historique, et proclamaient les mêmes vues, qui, du reste, en 1814, étaient devenues par les triomphes de Napoléon celles de l'Europe entière [1]. On pour-

[1] Cette publication parut en 1818, à Paris, provoquée par l'archiduc lui-même. Pendant le congrès de Vienne, Jomini s'était présenté chez l'archiduc sous son double titre d'écrivain militaire et d'aide-de-camp de l'empereur de Russie. C'était pour lui, à la fois, un devoir et un plaisir. Ce prince affable lui fit un accueil charmant ; peu de jours après cette entrevue, il envoya à Jomini son bel ouvrage en allemand *(Grundsätze der Strategie)* avec un magnifique atlas. Quelques jours après, il le rencontra à la promenade du Bastion et lui demanda s'il avait parcouru son livre. Jomini lui demanda une audience qui lui fut assignée pour le lendemain même.

Une polémique que Jomini soutint plus tard avec le *Spectateur militaire* de mai 1842, et que nous mentionnons plus loin, nous a appris ce qui suit sur cette conférence :

1° Que Jomini, après avoir exprimé à Son Altesse impériale son admiration pour un ouvrage au moins aussi glorieux que ses victoires, il lui exprima le désir de le voir publier en français ;

rait leur reprocher d'être parfois un peu méthodiques et trop abstraits (voir plus loin, page 365).

En outre, le général Jomini a rédigé ou publié un grand nombre de brochures et d'opuscules amenés par les circonstances, et dont plusieurs ont un mérite des plus élevés. Quelques-uns d'entr'eux sont des esquisses sur des matières nouvelles pour ses lecteurs; d'autres, par la liberté d'allures de la controverse, sont d'utiles compléments de ses grands ouvrages; d'autres enfin sont des épanchements personnels, des cris du cœur qui nous peignent non plus le tacticien et ses hauts mérites, mais l'homme et ses sentiments intimes.

Son *Introduction à l'Histoire des Guerres de la Révolution* avait été publiée à part, en 1816 (Paris, 1 vol. in-8o). Ce fut le succès de ce travail qui engagea Jomini à poursuivre la publication des guerres de la Révolution. Il fut rédigé pendant les fêtes du Congrès de Vienne. Le spectacle de cet aréopage, tenant, par l'intermédiaire de mains souvent médiocres, les destinées

2o Que le prince lui témoigna le désir qu'il se chargeât de ce soin;

3o Que Jomini s'engagea à le faire si ses occupations le lui permettaient, mais à condition d'y ajouter les observations qu'il avait soumises à Son Altesse qui approuva, dans l'intérêt de la science, toutes les objections fondées que l'on pourrait faire;

4o Qu'ayant trop à travailler à ses propres ouvrages, il confia la traduction au chef de bataillon Koch, son ancien aide-de-camp, se réservant seulement de faire les notes contradictoires et de réviser le travail auquel le libraire tenait de mettre le nom de Jomini, attendu que son *Traité des opérations* lui avait déjà acquis une valeur en librairie.

Les reproches qu'on adressa, à cette occasion, à Jomini étaient une triste récompense pour une entreprise faite uniquement dans l'intérêt de la science et de la gloire du prince.

de tant de peuples, tandis que le plus grand homme du siècle était relégué dans une île, était bien fait pour inspirer à Jomini des retours rétrospectifs et de graves réflexions sur les vicissitudes de la politique européenne.

Ce travail comprenait deux chapitres, un sur les *Principes généraux de l'art de la guerre* rassemblés de son Traité, et un second donnant le *Tableau succint des mouvements de la politique européenne* depuis Louis XIV à la Révolution. Nous en avons déjà parlé à l'occasion de l'*Histoire critique*, dont il devint plus tard le premier volume.

Nous avons aussi parlé longuement [1] du Mémoire qui eût suffi, à part ses ouvrages, à donner le sceau à sa réputation stratégique, mémoire intitulé : *Observations sur les probabilités d'une guerre avec la Prusse et sur les opérations militaires qui auront vraisemblablement lieu, rédigées pour le maréchal Ney, au château de Warthausen près Biberach, le 15 septembre 1806, par le colonel Jomini.* Ce mémoire fut imprimé à deux reprises.

Deux épîtres d'un Suisse à ses concitoyens furent publiées à Lausanne, en 1822, dans lesquelles Jomini donne d'utiles et sages avis sur plusieurs points du militaire suisse, sur les camps de manœuvres, sur le système d'instruction des troupes, sur la composition des états-majors, etc. [2]

[1] Voir page 33.

[2] Ces épîtres sont anonymes ; on les a attribuées quelquefois à d'autres et particulièrement à M. Pictet de Rochemont, qui a publié d'intéressants opus-

Observations sur la campagne de 1828, par un officier d'état-major russe (1 vol. in-8°, St-Pétersbourg, 1828).

Cette brochure semi-officielle était destinée à relever les accusations par lesquelles on cherchait, en France et en Allemagne, à rabaisser les opérations des Russes en Turquie à la fin de 1828. L'auteur, qui avait assisté à cette campagne, était bien placé pour en parler. Il le fait d'une manière simple et concluante; les événements de l'année 1829 ne tardèrent pas à lui donner pleinement raison, malgré le courage que déployèrent lès Turcs dans maintes circonstances.

Examen critique de l'Histoire de l'art de la guerre de Carion-Nisas. (Anonyme.)

Cette petite brochure, publiée d'abord dans la *Revue européenne*, en 1842, est des plus intéressantes et montre la saine érudition que Jomini appórtait dans tous ses examens. L'ouvrage de Carion-Nisas eut quelque réputation et en a encore aujourd'hui, surtout dans les colléges, où, soit par paresse, soit par manque de temps, l'on aime les résumés tout faits. Le premier volume est une compilation détaillée et fort intéressante, en effet, de l'histoire de l'art et de la littérature militaires chez les anciens, quoiqu'il soit loin d'avoir les vues élevées du capitaine Blanch, par exemple. Mais, dans le second volume, M. Carion-Nisas s'est égaré à la suite d'opinions et d'assertions des plus étranges. Il y a là de

cules. En revanche, on attribue assez communément dans la librairie l'ouvrage intitulé : *la Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, au général Jomini, tandis qu'il est de M. Pictet de Rochemont.

quoi rendre confuses toutes les saines idées d'un jeune officier, d'autant plus que le style en est vif et agréable. Jomini, que l'auteur avait mis maladroitement en scène, ne put s'empêcher de répliquer et fit de cet ouvrage la critique fort juste, quoique sévère, que nous mentionnons ici [1].

Observations sur l'histoire militaire et sur les écrivains militaires, depuis Louis XIV, jusqu'à nos jours (en 1838), publiée dans le *Journal de l'armée belge.*

Cet écrit de 150 pages nous montre, ainsi que le précédent, le général Jomini sous un jour nouveau, c'est-à-dire comme littérateur érudit.

Il renferme des analyses remarquables des principaux écrivains d'histoire politique et militaire, ainsi que des discussions stratégiques fort relevées, entr'autres sur les campagnes de Saxe, en 1813, à propos des mémoires de M. Fain. Il s'est trouvé dans le cas embarrassant d'y parler lui-même de ses œuvres; mais chacun reconnaîtra qu'il le fit avec une grande modestie, et que tout autre, non prévenu, eût parlé de ses ouvrages d'une manière au moins plus bienveillante.

[1] Cette critique fut l'occasion d'un fait assez piquant et peu favorable à M. Carion-Nisas. Celui-ci avait dédié son ouvrage au général Guilleminot qui était alors à Constantinople. Jomini, très lié avec Guilleminot, ne put s'empêcher, dans sa réplique, de témoigner son étonnement de cette dédicace et d'affirmer qu'il était impossible que le général Guilleminot, tel qu'il le connaissait, eût lu le second volume de l'ouvrage, sans quoi il n'eût pas accepté la dédicace d'un livre en contradiction avec toutes les idées qu'il lui connaissait.

M. Carion-Nisas écrivit au général Guilleminot pour se plaindre de cette affirmation et en avoir un démenti ; mais Guilleminot lui en envoya, au contraire, la confirmation la plus complète et la lui fit transmettre par le général Jomini.

Tous ces opuscules sont des travaux consciencieux et fort instructifs, où l'on retrouve le même esprit clair, calme et profond que nous avons déjà vu dans ses grands ouvrages, mais avec plus d'abandon, ce qui ne leur donne que plus de charme.

Lettre sur Tekeli et la révolution de Hongrie ; étude historique sur la Hongrie et, incidemment, sur la Pologne, à propos du drame de ce nom par M. de Pixérécourt.

Lettre stratégique sur Charles-le-Téméraire, aussi à propos du drame de M. de Pixérécourt. C'est une boutade piquante et caractéristique sur les opérations des batailles de Grandson et de Morat. La lettre, publiée en 1833 et accompagnée d'un plan, se trouve, ainsi que la précédente, dans les œuvres générales de cet auteur dramatique [1].

Les opuscules plus spécialement polémiques du général Jomini, sont :

Polémique stratégique entre les généraux Jomini et Ruhle de Lilienstein. Paris, 1832.

C'est une controverse essentiellement scientifique, au sujet du *Tableau analytique* de Jomini vivement attaqué par divers journaux allemands, et des lignes d'opérations centrales entr'autres. Cette controverse est attrayante et instructive pour les amis de l'art militaire. On y voit par quelles phases Jomini a passé avant d'arriver aux formules de son *Précis* et de sa dernière édition du *Traité.*

Avant le *Traité,* explique-t-il, le langage militaire

[1] Elle a été reproduite dans la *Revue militaire suisse* de mars 1858.

n'existait pas. Il dut en quelque sorte le créer préalablement pour pouvoir rendre clairement sa pensée. Mais, dans ses premiers essais, il rencontra de grandes difficultés, et ce ne fut que plus tard qu'il précisa mieux les expressions techniques dont il était obligé de se servir. Il établit alors la distinction nécessaire entre le *front stratégique* et le *front d'opérations,* entre les *zones* et les *lignes* d'opérations, etc. La brochure ci-dessus fait connaître les efforts qu'il dut faire pour arriver à fixer ces définitions.

Réplique à lord Londonderry sur la campagne de 1813. Ce général anglais avait accusé Jomini de tout entraver au quartier-général des alliés en 1813. En effet, le général Jomini était parfois un censeur incommode. Il répondit simplement par un récit impartial des batailles de Dresde, Leipzig, Culm, etc., où nous avons puisé la plupart des renseignements que nous en avons donnés nous-mêmes.

Réponse du général Jomini à la Gazette de France sur la vie militaire de Napoléon, que M. de Villèle avait attaquée et longuement réfutée en 1828.

Réplique (au nom du général de Jomini) à un article du Spectateur militaire, au sujet des *principes de stratégie,* traduits de l'archiduc Charles. Ce journal avait inséré une critique acerbe et toute personnelle des ouvrages de Jomini et particulièrement de sa traduction de l'archiduc, dans le but essentiel de relever une autre édition française des *Gründsätze* qui se publiait alors à Vienne. Jomini fournit à un de ses parents la base d'une réplique qui renferme plusieurs particularités intéressantes. Il y explique qu'il n'entreprit la traduction

du livre de l'archiduc que sur l'invitation de ce prince lui-même et avec la réserve admise d'y joindre quelques annotations, sur les trois points formulés comme suit :

« 1° Son Altesse paraît ériger en maxime que celui » qui est maître des montagnes est maître de la plaine; » tandis que tout son ouvrage tend à prouver au con- » traire que la vallée du Danube est la clef de l'Alle- » magne; ce qui présente une contradiction flagrante. » 2° L'ouvrage semble dire que l'armée la plus rappro- » chée de la base de l'ennemi a le plus d'avantage; » assertion pour le moins hasardée[1]. 3° Je pense » qu'après la bataille de Wurtzbourg, Son Altesse au- » rait dû se borner à faire suivre Jourdan, qu'on ne » pouvait plus entamer, afin de se jeter avec le gros » de ses forces sur Moreau, alors aventuré au-delà de » Munich. »

Correspondance entre le lieutenant-général Baron de Jomini et le duc d'Elchingen, au sujet de la campagne de 1815.

Cette polémique, provoquée par quelques passages du *Précis historique sur la campagne de 1815,* au sujet du rôle de Ney à la bataille de Waterloo, a été publiée dans le *Spectateur militaire* de 1841; elle a aussi été ajoutée en appendice au *Précis* historique lui-même.

Le troisième appendice au *Précis de l'art de la guerre*

[1] La phrase pouvait bien laisser supposer ce sens, mais ce n'était pas celui de l'auteur, car il voulait dire que l'armée dont la frontière ou la base était la plus rapprochée du centre de puissance de son adversaire, avait un avantage marqué sur celui-ci. Vérité que le général Jomini se fût bien gardé de contester si elle avait été ainsi traduite.

ou *Lettre du général Jomini au Spectateur militaire*, sur un article de M. du Martray, chef d'escadron, relatif au second appendice du *Précis* et aux changements que la vapeur et les armes nouvelles introduiront dans les guerres futures. (Paris, août 1856.)

Dans cette réplique, Jomini soutient, contrairement à l'opinion de M. du Martray, les assertions avancées dans son second appendice au *Précis de l'art de la guerre*, réduisant à leur juste valeur l'influence des inventions modernes sur les principes fondamentaux de l'art de la guerre. Nous apprenons par là que, dans les derniers mémoires qu'il a rédigés pour les archives militaires russes, Jomini s'est beaucoup occupé de ce sujet et qu'il a bien pesé l'influence de la vapeur sur les opérations. Mais ces mémoires ne sont pas destinés à la publicité.

Enfin des écrits plus personnels encore sont les suivants :

Correspondance avec le général Sarrazin. (Paris, 1815.)

Le général Sarrazin, de triste mémoire, s'était permis dans son histoire de la Campagne de 1813 des imputations injurieuses contre un grand nombre de généraux recommandables à tous égards et contre Jomini entr'autres, accusant celui-ci d'avoir livré à Blücher, en 1813, les plans de l'armée française[1]. Jomini lui répondit par une lettre des plus vertes, où il n'eut pas de

[1] Cette accusation, qui, en effet, eut un moment cours public, provenait d'un des pompeux bulletins dont Bernadotte était prodigue, où il prétendait donner à Berlin des nouvelles sur ce qui se passait à plus de cinquante lieues de là.

peine à se disculper et où il força son antagoniste à entendre des vérités un peu dures pour un officier.

« Je ne perdrai pas mon temps, lui dit-il, à vous » faire des phrases, et je répondrai laconiquement : » 1° Que vous avez trompé le public, puisque, de ma » vie, je n'ai eu de communications avec le général » Blücher, ni avec aucun de ses officiers; 2° Que, loin » de gagner comme vous, soixante mille livres sterling, » à faire des plans contre ma patrie[1], je puis prouver » n'en avoir jamais fourni de contraire à mes devoirs » envers un pays qui n'était pas le mien. »

La lettre, datée de Paris 14 octobre 1815, et suivie de deux pièces justificatives, a été publiée avec le post-scriptum suivant : « Cette épître était accompagnée » d'une lettre d'envoi, qui demandait satisfaction au » général Sarrazin suivant les usages reçus entre mi- » litaires, et en lui laissant même le choix des armes. Il a » mieux aimé se taire que de donner cette satisfaction; » il eût bien fait de garder toujours le même silence. »

Lettre du général Jomini à M. Capefigue, sur son histoire d'Europe pendant le Consulat et l'Empire. (Paris, 1841), brochure de 24 pages. Cet écrit, remarquable par sa verve de style et sa force d'argumentation, est, à notre avis, le chef-d'œuvre des opuscules de Jomini. Il contient un récit simple mais persuasif des vicissitudes de sa carrière et une justification de ses actes, sortant d'une âme chaleureuse et convaincue de son bon droit, autant que d'une raison calme. Nul écrit

[1] Le général Sarrazin s'en est publiquement vanté dans son introduction à la guerre d'Espagne.

ne donne mieux, en peu de mots, une idée du vrai caractère de l'auteur. On y voit tour à tour l'éminent, le savant, l'intraitable tacticien, et l'homme de cœur, épanchant des sentiments communs à tous et des plaintes auxquelles les hommes impartiaux ne peuvent s'empêcher de répondre par un mouvement de sympathie.

Correspondance avec le baron M......, publiée à Paris en 1819, épanchements semblables aux précédents, mais plus intimes encore, plus subits : ce sont les spasmes d'une douleur profonde; il faut les lire pour connaître Jomini et le fond de son caractère. On croirait difficilement qu'ils émanent de la même plume impartiale qui a écrit l'Histoire de la Révolution et de Napoléon; mais il y a, nous l'avons déjà dit, deux hommes en Jomini : celui du cœur et celui de la science.

Cette *correspondance* est bien connue de nos lecteurs, par les nombreuses reproductions que nous en avons faites à l'occasion de sa retraite du service de France.

On dit encore que Jomini a révisé et inspiré plusieurs ouvrages assez importants, et qu'il serait l'auteur de la traduction et d'annotations intéressantes publiées sous le nom d'un de ses parents, à l'ouvrage de *Biörenstiern* sur le *Tableau de la puissance britannique dans l'Inde.*

Le général Jomini laissera, dit-on, après sa mort, deux volumes de *Souvenirs,* avec cartes et plans, intitulés : *Précis politique et militaire des Campagnes de 1812, 1813 et 1814,* qui ne seront sans doute pas ce qu'il aura écrit de moins captivant et de moins instructif.

Si l'on joint à ces ouvrages les volumineux manuscrits que l'on conserve de lui dans les archives de Berne et de Saint-Pétersbourg, les nombreuses correspondances qu'il a entretenues et qu'il entretient encore avec des officiers, ses disciples, de divers pays, correspondances dans lesquelles il ne manque jamais une occasion de donner ses sages et précieux conseils; si l'on y joint quelques articles ou communications faites, çi et là, suivant les circonstances, à divers journaux politiques et militaires [1] jusqu'à l'âge le plus avancé, on voit que Jomini fut, non-seulement un des plus éminents, mais un des plus féconds écrivains de notre temps. Et cependant, il ne prit jamais la plume sans un grand effort. Mais c'est ainsi que se font les bons livres, inspirés non par le désir de grimper au Parnasse d'une façon quelconque, mais par le besoin d'éclairer ses semblables. Ce besoin seul de discussion et d'épanchement put triompher, en Jomini, de ses répugnances à faire le professeur ou l'homme de cabinet, et à passer pour tel. « Non, disait-il un jour à quelques compatriotes, » je ne suis pas un savant, je n'ai reçu d'éducation » que chez votre imbécille de Haberstock, à Arau; je » suis un investigateur, qui a eu les yeux ouverts et qui » a trouvé un bon filon. Je suis à cent lieues d'être un » homme de cabinet, un *Stubengelehrte,* comme disent » les Allemands; je suis plutôt un vrai soldat. » Et en effet, la pétulance de tempérament de Jomini, sa constitution nerveuse et impressionnable ne s'accordaient

[1] Entr'autres au *Journal de l'armée belge*, à Bruxelles, et à la *Revue militaire suisse*, à Lausanne.

guère avec les goûts d'un savant de cabinet. Dans ses vieux jours, n'ayant plus que peu de forces, ses conversations avec les officiers qui obtenaient l'honneur de lui être présentés indiquaient en tout l'homme d'action, et chacun d'eux se retirait stupéfait que l'on eût pu infliger au général une épithète aussi contraire à sa nature et à son caractère.



DE QUELQUES ÉCRITS

POSTÉRIEURS A CEUX DE JOMINI

—

Depuis Jomini, un grand nombre d'ouvrages militaires de tous genres parurent en France et dans tous les pays de l'Europe.

D'un côté, les grandes guerres de l'Empire si riches en expériences; de l'autre les perfectionnements apportés dans le domaine militaire par suite du progrès des sciences, sont les causes de cette profusion d'écrits. Les cinquante dernières années en ont fourni plus que tous les siècles précédents.

On se trouve en face d'un écueil tout autre que celui signalé par le maréchal de Saxe. Ce n'est plus la pauvreté de la science et de la littérature militaires qui arrête les études, mais la difficulté de choisir les ouvrages les plus profitables ou les moins nuisibles. Les loisirs d'une longue période de paix, remplie des sou-

venirs de la plus grande époque de guerre, devaient donner ce résultat. Bon nombre d'officiers écrivent aujourd'hui sous l'influence des mêmes stimulants qui les faisaient jadis combattre; c'est-à-dire pour se faire connaître, pour obtenir, si possible, un peu de cette distinction qu'ils n'ont pas l'occasion de trouver sur les champs de bataille.

Parmi ce déluge de publications, il en est beaucoup sans aucun mérite général, et bon nombre de dangereuses, par leurs écarts ou par leurs contradictions. Il faudrait un gros volume pour analyser les principales d'entr'elles [1]. Nous nous bornerons à en mentionner quelques-unes seulement, parmi celles qui ont fait le plus de bruit.

Nous avons déjà parlé des *Principes de stratégie* de l'archiduc Charles, précédés de quelques années par *ses Principes de la grande guerre* [2].

En Allemagne, *Xilander,* officier bavarois, publia, dès 1824, un des *Cours de tactique* les plus remarquables et un grand nombre de controverses.

Il a discuté contre le général Jomini, mais à des points de vue secondaires, plusieurs opinions émises dans le *Traité des grandes opérations,* celles entr'autres sur les lignes d'opérations centrales, auxquelles Jomini répondit avec un plein succès, suivant nous, dans son *Tableau analytique* et dans son *Précis.*

Wagner, Decker, Hoyer, Valentini, en Prusse; *Théo-*

[1] Le *Répertoire* connu de Rumpf et un livre tout récent intitulé : *Repertorium des Deutsche Militarjournalistik,* peuvent en donner une idée.

[2] Traduits en français par M. de la Barre-Duparc.

bald Müller, en Wurtemberg, publièrent différents livres sur la tactique et la stratégie, qui se rattachent tous, pour le fond, aux principes exposés par Jomini et par l'archiduc Charles, avec de plus amples développements.

Bismark, tout en traitant aussi des principes généraux de la guerre, s'est surtout occupé de la cavalerie, et, sous ce rapport, ses ouvrages enrichis de justes observations pratiques seront longtemps des plus instructifs. Il a soutenu une polémique assez vive contre le général Jomini, mais elle appartient moins à la science qu'à une rancune personnelle. L'auteur du *Traité* avait eu le malheur de dire, sur la foi d'un général prussien, qu'une des brochures de *Bismark* était copiée d'une instruction officielle du gouvernement prussien à ses généraux de cavalerie. Bismark riposta par une charge à fond sur Jomini, l'accusant de prétentions vaniteuses, chicanant sur ses définitions, sur sa carrière, etc., attaque qui put bien étonner les militaires impartiaux et celui qui en était l'objet, mais qui ne put diminuer en rien le mérite essentiel des ouvrages de celui-ci.

Jomini y a consacré quelques mots de réplique dans son *Précis de l'art de la guerre.*

En Russie, un officier distingué, le général *Boutourlin,* publia, entr'autres, plusieurs ouvrages historiques sur les campagnes de 1812 et de 1813. Ces récits, d'un haut intérêt stratégique, sont remplis de vues judicieuses et frappées au coin des meilleurs principes.

« La guerre, dit-il, éloquemment, qu'il (Napoléon)
» a si bien faite et dont il abusa si longtemps pour le
» malheur de l'humanité, n'est plus une science vague.

» Les ouvrages de Bülow, de Jomini et du prince
» Charles d'Autriche, en répandant des idées claires
» sur sa marche et sur ses moyens [1], ont démontré le
» ridicule des systèmes des vieilles écoles et substitué
» aux maximes de la routine des principes dont aucun
» général ne pourra s'écarter impunément. Nous n'en-
» tendons plus ces adages triviaux consacrés par des
» siècles d'ignorance et répétés naguères encore de
» bonne foi, par des officiers de mérite : *Qu'en guerre,*
» *l'expérience est tout et la théorie rien;* ou que le
» *génie forme seul les grands généraux.* C'est par l'é-
» tude, encore plus que par l'expérience, que les offi-
» ciers de l'armée russe ont pris, en moins de 10 ans,
» le rang distingué qu'ils occupent dans les armées de
» l'Europe. Une bonne théorie dispose à profiter de
» l'expérience. Celle-ci sert d'appui à l'autre; ses le-
» çons seraient perdues si elles ne se rattachaient pas
» aux principes de la première. »

Le général *Oukonneff* a publié plusieurs ouvrages sur la stratégie. Leurs opinions, très discutables, n'en firent pas moins accomplir des progrès dans le sens des vrais principes. Son grand ouvrage de tactique sur l'emploi des trois armes est un des plus intéressants sur cette matière; il marche à l'égal et au-dessus même de Guibert, par les points de vue nouveaux, par les observa-

[1] Nous ne saurions partager sans réserve l'opinion que M. de Boutourlin émet ici sur Bülow. Il faudrait au moins distinguer entre la portée directe et l'influence *indirecte* de ses innovations. Les retraites excentriques de cet écrivain ont bien, sans doute, le mérite d'être des calculs clairs et d'avoir contribué à ruiner les anciens systèmes; mais elles reposent elles-mêmes sur une base fausse, ainsi que Jomini l'a démontré.

tions pratiques et par les comparaisons profondes qu'il renferme en grand nombre. Mais il s'applique surtout à l'armée russe et défend vivement, par exemple, la formation de l'infanterie sur trois rangs, condamnée généralement aujourd'hui.

Le général prussien *Clausewitz* a laissé, à sa mort, c'est-à-dire après 1831, neuf volumes plus ou moins philosophiques et humoristiques, prétendant embrasser toutes les parties de l'art de la guerre et comprenant en effet beaucoup de choses de toute espèce à propos de guerre. Cet ouvrage témoigne d'une grande érudition chez son auteur, mais en même temps d'un vice de l'esprit et du caractère qui en annule le mérite. Voulant tout synthétiser et tout approfondir, il a vraiment tout obscurci, car, malgré ses critiques, il ne reconstruit rien de nouveau. Il aboutit en somme, quoique par des chemins de traverse difficiles à suivre, aux mêmes principes que Jomini, c'est-à-dire à ceux de Napoléon, qu'il regarde aussi comme le génie de la guerre. Rempli de maximes inintelligibles et de sentences contradictoires, son ouvrage cherche à démolir tout ce qui existe avant lui et se démolit ensuite lui-même, laissant le lecteur qui voudrait le croire au milieu d'un cahos inextricable ou d'un vide sans horizon. Malgré ces défauts, ou peut être à cause de ces défauts mêmes, ce livre a eu un grand retentissement; il a même un moment fait école dans certaines parties de l'Allemagne. Il a certainement quelque chose de séduisant pour les esprits philosophiques, qui aiment à courir après des rapprochements ingénieux et chimériques; fort original dans le fond, il est plein de

verve dans la forme; mais c'est tout. Il a pu fournir des armes aux uns et aux autres par les mille faces sous lesquelles il se présente. Il a tranquillisé ceux qui pensent que l'étude est peu utile et qui en prennent prétexte pour tout ignorer. Il a encouragé, d'un côté, les sceptiques et les fatalistes qui ne veulent croire qu'au hasard, à la guerre comme ailleurs; et d'autre côté tous les préjugés se débattant contre les démonstrations et les progrès de la science. Qu'a-t-il fondé? Nous ne savons.

Quoique son succès de nouveauté et d'originalité soit bien déchu depuis une dizaine d'années, cet ouvrage mériterait de notre part un examen plus détaillé, d'autant plus qu'il a eu la prétention de rectifier les *erreurs* du général Jomini et qu'il n'a pas épargné celui-ci dans les malveillantes attaques qu'il lance, depuis la tombe, à un grand nombre d'officiers.

Mais nous ne nous sentons pas le courage nécessaire pour reprendre cette tâche et fouiller ce cahos, aujourd'hui jugé et classé dans la littérature militaire. Pour ce qui concerne le général Jomini, il suffit de mentionner le fait que Clausewitz, dans sa relation de la campagne de 1799, affecte le mépris le plus incompréhensible pour l'*Histoire critique des guerres de la Révolution*, dont l'impartialité et le mérite sont cependant généralement reconnus; et que tout en lançant sur Jomini un dédain qui ne pouvait heureusement pas l'atteindre, Clausewitz le copie mot à mot dans maintes pages de sa campagne de 1799, même avec ses réflexions; il se borne, ici, à renforcer un blâme, plus loin à adoucir une approbation, et à donner, en un mot à son œuvre, l'em-

preinte de son envieuse causticité. Il est juste de dire que c'est un journal allemand, le *Zeitschrift autrichien*, qui a été le premier à signaler et à flageller ce plagiat.

L'ouvrage de Clausewitz est divisé en six livres [1], l'un intitulé *de la guerre* traitant de la *nature de la guerre*, *de la théorie de la guerre*, de la *stratégie en général*, du *combat*, des *forces*, de la *défense*, de l'*attaque*, du *plan d'opération*, où l'on croirait que l'auteur a pris la coordination rompue d'une Encyclopédie pour le moule de ses divagations.

Les autres parties sont des études historiques sur les campagnes de 1796, 1799, 1812 à 1815 et sur celles de Gustave-Adolphe.

« On ne saurait contester au général Clausewitz, dit le général Jomini à propos de cet ouvrage, dans l'introduction à son *Précis de l'art de la guerre* (page 21), une grande instruction et une plume facile ; mais cette plume, parfois un peu vagabonde, est surtout trop prétentieuse pour une discussion didactique, dont la simplicité et la clarté doivent être le premier mérite. Outre cela, l'auteur se montre par trop sceptique en fait de science militaire : son premier volume n'est qu'une déclamation contre toute théorie de guerre, tandis que les deux volumes suivants, pleins de maximes théoriques, prouvent que l'auteur croit à l'efficacité de ses doctrines, s'il ne croit pas à celle des autres.

» Quant à moi, je l'avoue, je n'ai su trouver dans ce savant labyrinthe qu'un petit nombre d'idées lumi-

[1] M. le major *Neuens* en a donné une traduction en français et M de la Barre-Duparcq un résumé avec quelques commentaires.

neuses et d'articles remarquables ; et loin d'avoir partagé le scepticisme de l'auteur, aucun ouvrage n'aurait contribué plus que le sien à me faire sentir la nécessité et l'utilité des bonnes théories, si j'avais jamais pu les révoquer en doute ; il importe seulement de bien s'entendre sur les limites qu'on doit leur assigner pour ne pas tomber dans un pédantisme pire que l'ignorance. ».

Mais l'Allemagne a fourni un grand nombre d'écrivains plus récents qui se sont chargés de relever les principes sapés par Clausewitz. Ce sont entr'autres *Müffling, Willisen, Schönhals* et plus récemment encore *Pönitz, Brandt, Bonin,* l'infatigable *Rüstow,* ainsi que les journaux militaires de Vienne, de Berlin et de Darmstadt.

Les *Instructions* de Radetzky tiennent essentiellement à la tactique, mais elles montrent que leur auteur a profité, en stratégie, des expériences faites pendant les guerres de Napoléon. Si l'on pouvait leur faire un reproche, ce serait cependant de vouloir un peu trop réglementer des matières qui doivent être laissées à la libre appréciation d'un chef.

Si un grand nombre d'entre ces écrivains ont montré de la malveillance contre Jomini et ses ouvrages, cela tient à plusieurs causes accidentelles : à la haine nationale qu'ils portaient à Napoléon et qui rejaillissait même jusque sur sa méthode de guerre, puis aux démêlés personnels que Jomini eut, en 1813 et 1814, avec divers généraux alliés, à propos des opérations et à des jalousies personnelles. Mais aujourd'hui bon nombre d'entr'eux sont revenus de ces préventions, et récemment M. *Rüstow,* dans son *Feldherrnkunst,* a consacré à

Jomini des pages renfermant des appréciations parfaitement impartiales.

En France, on a moins écrit qu'en Allemagne; mais on a peut-être plus expérimenté et, en tout cas, il a paru des ouvrages d'un haut intérêt.

Celui du général *Rogniat* et la réplique de *Marbot,* polémique aussi brillante qu'instructive, sont de ce nombre.

Les cours de *Gay-Vernon*, de *Jacquinot de Presles,* et de *Rocquancourt* surtout, dont le 4e volume est le *vade-mecum* de tout jeune officier, rendirent de grands services aux études. Le Guide général de *Cessac*, les ouvrages de *Lallemand*, de la *Roche-Aimon*, de *Ternay,* sur la tactique, sont de savants enseignements. Ce dernier entr'autres est le plus complet sur la tactique des batailles; par la rigueur souvent excessive de ses prescriptions, il est aux antipodes du vague scepticisme de Clausewitz.

En Italie, *Giustiniani, Blanch, Ulloa,* proclamèrent de bonnes idées en tactique et en stratégie, basées sur les principes généralement admis à notre époque.

En Suisse, le général *Dufour* a écrit, à côté de plusieurs ouvrages spéciaux sur les travaux du génie, un *Cours de tactique* qui est un des résumés les plus simples et les plus complets qu'on puisse avoir sur l'art de la guerre. Sa lecture claire et facile lui donne l'attrait d'un roman, et a fait à son auteur de nombreux disciples. Cet excellent ouvrage est le compagnon naturel des jeunes élèves dans les écoles militaires de France, de Belgique, du Piémont. Mais, comme il arrive souvent, il est plus connu et mieux apprécié à l'étranger qu'en Suisse.

Mentionnons encore, en France, les *Instructions* et *Aperçus* du maréchal Bugeaud, bien plus importants que volumineux, et, en Belgique, les travaux de M. *Brialmont* et surtout ceux du capitaine *van de Welde*, écrivain original et fécond, à l'esprit un peu tranchant parfois, mais possédant à un haut degré tous les éléments d'un bon jugement stratégique.

Nous ne nous arrêterons pas aux écrits plus spéciaux sur l'artillerie, la fortification, la topographie, la pyrotechnie, dont la littérature militaire est aujourd'hui si riche, ni aux innombrables publications actuelles sur les armes à feu perfectionnées et sur leur influence.

Les divers *aides-mémoires*, les *mémoriaux* et autres belles collections officielles, sont aujourd'hui des guides du plus haut prix et qu'on ne connaissait pas précédemment.

Enfin, quelques essais sur l'histoire de l'art et de la littérature militaire ont été aussi tentés. L'un des plus remarquables, selon nous, est celui du capitaine napolitain *Luigi Blanch*, dont les vues élevées et larges mériteraient d'être plus connues. *Tranchant-Laverne* n'y a réussi qu'incomplétement; mais il y a mis, en tout cas, une grande sagacité. *Carion-Nisas*, dont nous avons déjà parlé (voir page 362), plus érudit que judicieux, a bien traité les Anciens et le Moyen-Age, mais a complétement échoué dans la période moderne.

Suchet, *Saint-Cyr*, *Gourgaud* et *Montholon*, *Dumas*, *Bauvais*, *Pelet*, *Koch*, *Vaudoncourt*, *Soult*, *Foy*, *Napier*, *Reynier*, *Marmont*, *Lamarque*, *Bellune*, *Charras*, *Thiers*, ont publié des ouvrages historiques, plus ou moins importants, au point de vue militaire, qui tous servent à

consolider scientifiquement le système de guerre de Napoléon. Les récits, comme les discussions du dernier de ces écrivains, montrent qu'un avocat peut parvenir à entendre la stratégie et la grande tactique mieux que maints généraux [1].

Les publications périodiques, qui sont, mieux encore que les livres, l'expression des opinions générales et qui prennent de jour en jour plus d'importance, témoignent de la même tendance que les ouvrages de longue haleine.

Un grand nombre des travaux qui y sont déposés n'ont d'autre valeur que celle du moment où ils paraissent, mais on y trouve parfois aussi de vrais trésors de discussion scientifique, des renseignements statistiques et des recherches historiques qui caractérisent la direction générale des idées sur l'art militaire. Or, le point de repère principal de cette direction est aujourd'hui l'état de la science militaire telle qu'on la connaît depuis Napoléon et telle que Jomini, le premier, l'a formulée en maximes générales.

Depuis quelques années, un autre jalon s'élève à l'horizon et devient le but de nombreux et pénibles ef-

[1] On a dit, au sujet de M. Thiers, que Jomini avait dirigé la partie militaire de quelques-uns de ses volumes. Le général déclare lui-même, dans sa brochure sur les *historiens militaires*, que cette assertion est erronée. Mais ce qui est certain, c'est que M. Thiers se forma le jugement, en matière stratégique, par les ouvrages de Jomini et, entr'autres, par la lecture de son chapitre du *Traité* résumant les *principes généraux de l'art de la guerre*, qui tomba sous les yeux de l'illustre historien pendant qu'il travaillait à son histoire de la Révolution. L'habile et profond investigateur apprécia en effet toute la solidité de ces principes, dont il trouvait la preuve chaque jour dans les précieux documents mis à sa disposition, sut ainsi se les approprier et en faire désormais la base de ses propres jugements.

forts. C'est celui des transformations apportées à l'art militaire par les nouvelles inventions de la science et de l'industrie, la vapeur, la télégraphie, les armes à feu carabinées, etc. Les dernières guerres, surtout celles d'Orient, ont fourni déjà des expériences précieuses à cet égard, sur lesquelles quelques écrivains, comme nous l'avons vu, exercent leur imagination; mais la série n'en est pas encore assez étendue pour asseoir sur elle autre chose que de vagues pressentiments. Le jalon nouveau flotte encore dans le brouillard [1].

Parmi ces publications périodiques indispensables à la connaissance du mouvement des idées militaires depuis une vingtaine d'années, nous mentionnerons entre autres :

En Allemagne, le *Zeitschrift* et la *Militär-littératur Zeitung,* à Berlin; la *Militärische-Zeitung,* à Vienne; l'*Allgemeine Militär-Zeitung,* à Darmstadt; les *Militärische-Mittheilungen,* à Munich;

En Russie, l'*Invalide russe,* le *Recueil militaire* et le *Journal militaire,* à St-Pétersbourg;

L'*United service, Journal naval and miltairy magazin,* à Londres;

Le *Hyt magazin for militar videnskabelicked,* à Copenhague;

Les *Mémoires de l'Académie de Suède;*

La *Rivista militare* et le *Giornale militaro,* à Turin;

[1] La bataille importante de Solferino, livrée au moment où ces lignes s'imprimaient, est une preuve irrécusable de la solidité des principes émis par Jomini dans son *Précis de l'art de la guerre :* les colonnes de bataillons et la bayonnette ont triomphé.

Le *Spectateur militaire*, le *Journal des armes spéciales*, le *Moniteur de l'Armée*, à Paris ;

Le *Journal de l'armée belge*, à Bruxelles ;

La *Asemblea del Ejercito*, à Madrid ;

Le *Militär-Weck-Blad*, à Breda ;

La *Schweizerische-militar Zeitung*, à Bâle ; la *Revue militaire suisse*, à Lausanne, etc.

On peut y ajouter encore, en seconde ligne, les divers articles militaires, donnés parfois dans des publications plus générales, telles que les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue contemporaine*, la *Revue d'Edimbourg*, la *Quarterly Review*, la *Revue britannique*, la *Revista contemporanea*, la *Bibliothèque universelle*, de Genève, les suppléments de la *Gazette d'Augsbourg*. Une bonne indication de bibliographie militaire a été donnée récemment, par M. Petzholdt, dans son *Neuer Anzeiger für Bibliothekwissenschaft*, Leipzic 1857 (reproduite en français par la *Revue militaire suisse*, 1858). Tous ces journaux, organes d'idées et d'exigences très diverses, se ressemblent cependant par de nombreux rapports communs, et datent leurs théories du système de guerre de Napoléon. C'est dans leurs prévisions pour l'avenir qu'ils varient le plus. Il n'en eût pas été de même, assurément, il y a quelque cinquante ans.

CONCLUSION

Après avoir indiqué, bien que d'une manière faible et imparfaite, les titres du général Jomini à la reconnaissance publique, nous n'avons pas besoin de nous appesantir longuement sur quelques particularités qui lui sont personnelles et sur les reproches que lui ont adressés à la légère quelques personnes qui se sont occupées de lui.

A ceux qui contesteraient le mérite de priorité de ses grands ouvrages, nous conseillerons de comparer les écrits qui ont paru avant les siens, avec ceux qui ont paru après.

A ceux qui contesteraient encore leur mérite scientifique, nous ne saurions conseiller que de les relire avec plus de soin et de s'éclairer de ses polémiques stratégiques avec MM. *Sarrazin, Ruhle de Lilienstern, Xilander, Londonderry,* etc.

Ils pourraient voir aussi par l'influence plus ou moins directe qu'ils ont eue sur les grands événements de l'histoire des dernières guerres, par les nombreux disciples qu'ils ont formés dans toutes les armées actuelles, par l'usage qu'on en fait dans les principaux établissements d'instruction militaire de l'Europe, par l'opinion que la presse des divers pays a émise sur eux [1], que

[1] Voir, par exemple, entre cent citations qu'on pourrait faire des journaux français, prussiens, bavarois, belges, suisses, un article du *Zeitschrift* de Vienne, en 1836, en réponse aux attaques de Clausewitz; un article de la *Revue d'Edimbourg* (de Napier), sur le *Traité des opérations*, en 1822; un discours du général russe de *Boutourlin* sur l'influence des ouvrages du général Jomini, lu à la Société militaire de Saint-Pétersbourg, en 1817, et imprimé à Paris, en 1827. Nous ne saurions résister à donner le fragment suivant de ce discours:

« C'est à cette époque (après Friedland) que le *Traité des grandes opé-» rations* fut apporté en Russie. On y trouvait enfin les vrais principes que » l'on avait cherchés vainement dans les écrits des auteurs précédents, et il » fut dès lors accueilli avec un intérêt général. Rien ne prouve mieux com-» bien chez nous les esprits étaient préparés à recevoir la vérité, que l'una-» nimité des suffrages en faveur de l'ouvrage de M. de Jomini. Tous ceux » qui aspiraient à mériter un jour l'honneur du commandement, s'empres-» sèrent d'étudier le nouvel auteur, qui n'avait dérobé au génie le secret de » ses hautes conceptions que pour le mettre à la portée de tous ceux qui sau-» raient en profiter. Ce fut en vain que quelques hommes, forts d'une répu-» tation surannée qui trompait le vulgaire et les séduisit eux-mêmes, tentèrent » de maintenir les anciennes erreurs; l'opinion générale, une fois éclairée, » tient aux lumières qu'elle a acquises. Les partisans de la pédanterie furent » réduits au silence. S. M. l'empereur, à qui rien de ce qui est utile n'échappe, » s'appliqua à faciliter la marche progressive des connaissances parmi son mi-» litaire. En témoignage de la puissante protection qu'il accordait au nouvel » ouvrage, il fit imprimer à ses frais la traduction russe qui en fut faite peu » de temps après.

» Le chapitre de principes, que M. de Jomini publia séparément, fut pa-» reillement traduit et imprimé par ordre de Sa Majesté. — Le *Traité des*

leur réputation n'est point le résultat de succès artificiels.

A ceux qui, méconnaissant son caractère, ou, le jugeant sur des ouï-dire, lanceraient encore à sa mémoire les accusations dont on l'accabla lorsqu'il quitta le service de France en 1813, nous dirons : « Lisez ses douloureuses confidences à son ami le baron M...., ses énergiques démentis à Sarrazin, et sa lettre persuasive à Capefigue, qui, nés d'impressions différentes, convergent cependant vers le même but et découlent tous d'une même conviction de l'auteur dans son bon droit de légitime défense. » Il était persuadé que sa démarche était légitime au fond sinon dans la forme. Il peut avoir été entraîné par une suite de fatales circonstances plus loin qu'il ne l'eût voulu lui-même; il le reconnaît dans

» *grandes opérations* devint une source inépuisable de bonne instruction, » surtout pour notre état-major. Le prince Wolkonsky, qui en avait la di- » rection et qui avait été un des premiers à embrasser les bons principes, » donnait tous ses soins à les répandre parmi ses officiers. Ainsi se formèrent » ces hommes distingués qui contribuèrent si puissamment aux désastres de » Napoléon, dans les immortelles campagnes de 1812 à 1813, et plusieurs » autres généraux d'un mérite réel, que l'estime de la majorité des militaires » distingue de la foule. Tous se feront un devoir de reconnaître M. de Jomini » pour le véritable maître dont les leçons servirent à développer en eux les » talents qu'ils avaient reçus de la nature. L'ingratitude n'a jamais été le vice » de notre nation; ne dérogeons point aux vertus de nos ancêtres. Puisse le » témoignage de notre reconnaissance devenir pour M. de Jomini un titre de » gloire et une consolation de tous les chagrins qu'une santé délabrée et les » vicissitudes de sa carrière ont répandus sur sa vie!

» L'influence que les écrits de M. de Jomini ont eue en Russie s'est com- » muniquée à la Prusse. Il suffit de citer les Gneisenau, les Müffling, pour » prouver que tout ce qu'il y a de plus distingué dans l'armée prussienne a » renoncé aux faux systèmes. »

sa lettre à Capefigue et s'en exprimait souvent avec un entier abandon dans ses conversations privées, mais il n'avait pas le choix des moyens. Il s'est libéré d'un service qui devenait, pour lui, une chaîne trop lourde, de la seule façon possible à cette époque-là.

On l'a accusé d'avoir trahi Napoléon et livré son plan de bataille de 1813 aux alliés. S'il fallait un autre témoignage que celui de Jomini pour démentir ces accusations, il ne serait pas difficile d'en produire un grand nombre. Mais il en est un qui les éclipse tous, car il part de la prétendue victime de cette trahison, de Napoléon lui-même, qui aurait eu cependant plus d'intérêt que tout autre à jeter sur le compte d'autrui la responsabilité de ses revers de Culm et de Leipzig. Or voici ce que Napoléon écrivait, à Ste-Hélène, dans ses mémoires autographes à propos d'un livre *(Histoire de la campagne de Saxe)* qui répétait cette accusation contre Jomini :

« C'est à tort que l'auteur de ce livre attribue au gé-
» néral Jomini d'avoir porté aux alliés le secret des opé-
» rations de la campagne et la situation du corps de
» Ney. Cet officier ne connaissait pas le plan de l'Em-
» pereur; l'ordre du mouvement général, qui était tou-
» jours envoyé à chacun des maréchaux, ne lui avait
» pas été communiqué, et l'eût-il connu, l'Empereur
» ne l'accuserait pas du crime qu'on lui impute. Il n'a
» pas trahi ses drapeaux comme..... Il avait à se plaindre
» d'une grande injustice; il a été aveuglé par un sen-
» timent honorable. Il n'était pas Français, l'amour de
» la patrie ne l'a pas retenu. »

Si, d'ailleurs, Jomini s'est séparé de Napoléon pour

se soustraire aux humiliations qui le poursuivaient, qui n'a pas fait de même en Europe et avec des motifs moins plausibles? Combien étaient-ils au baptême du roi de Rome et combien au départ pour l'île d'Elbe et pour Ste-Hélène? De quelle façon les flatteurs de sa puissance l'ont-ils quitté au moment des revers, depuis les Saxons à Leipzig jusqu'à ses propres ministres à Paris?

Jomini, frappé injustement, est parti le lendemain d'une victoire, seul et pauvre comme aux premiers jours. D'autres, que Napoléon avait gorgés d'honneurs et de richesses, l'ont abandonné au moment où il avait le plus besoin d'eux et ont tourné contre lui tout ce qu'ils tenaient de sa munificence.

L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, l'Italie, la Suisse, la France même, l'Europe entière lui ont fait défection. Ses frères, ses lieutenants, ses rois, ses ministres, ses sénateurs se rangèrent avec ses adversaires. Tous cependant en avaient reçu des bienfaits, et bon nombre d'entr'eux cédaient à des désirs de vengeance. Jomini, lui, n'avait pas reçu les uns et n'écoutait point les autres. La vengeance, signe des faiblesses du caractère et des perversions du cœur, n'était pas dans sa nature. Les froids calculs de la rancune ne prirent jamais place dans ses actes; des combinaisons bien autrement relevées bouillonnaient constamment dans sa tête, laissant toute leur indépendance aux bons mouvements de son cœur.

Un officier lui avait fermé, par ses dénigrements, une carrière vivement désirée; Jomini lui sauve la vie à Iéna.

Ney, à son retour d'Espagne, le sacrifie à de mesquins

griefs; Jomini compromet sa position d'officier russe pour lui sauver la vie en 1815.

Napoléon, trompé par Berthier, se rend coupable envers lui d'une criante injustice, et Jomini est le premier à prendre la défense de celui qu'on appelait l'*Ogre de Corse.*

La France avait condamné Jomini par l'organe et à la suite de son gouvernement, Jomini combat l'invasion de son territoire, et il élève par ses ouvrages un monument éternel à la gloire de ses armes.

Voilà la vengeance des grands caractères!

Et la Suisse, sa patrie, l'accuserait-elle aussi de défection, elle qui témoigna tant de reconnaissance à l'auteur de l'Acte de médiation et qui marcha contre lui en 1814 et 1815?

Ses compatriotes du canton de Vaud le pourraient-ils plus justement que leurs confédérés?... Deux actes officiels répondront mieux que nous :

14 avril 1803. Décret du Grand Conseil du canton de Vaud exprimant les actions de grâce du canton à Bonaparte.

24 juin 1815. Cinquante coups de canon tirés sur la place du Château, à Lausanne, en l'honneur de la bataille de Waterloo, par ordre du Petit Conseil.

Après ces rapprochements, nous demanderons que celui qui est sans péché jette le premier la pierre.

La France, du reste, la plus intéressée à soutenir l'accusation lancée contre Jomini en 1813, l'a depuis longtemps abandonnée à l'imitation de l'exilé de Ste-Hélène. Les historiens les plus éminents de cette grande époque

ont excusé, sinon justifié le général *suisse* de sa retraite du service de France, dans les circonstances qui l'ont amenée. L'opinion publique, qui lui fut pendant quelques années fort hostile, le croyant Français, est revenue de ses préventions contre lui et pardonne aujourd'hui ce qu'il y eut de blâmable dans la forme de sa démarche. La presse actuelle, quand il lui arrive de parler de Jomini, ne le fait qu'avec déférence et courtoisie. Les biographes le revendiquent comme une des gloires de la France. L'armée actuelle le connaît, surtout par ses ouvrages, et l'estime. Il a reçu dans ces derniers temps des hommages flatteurs de quelques-uns de ses chefs les plus distingués, ainsi que de hauts témoignages d'estime de la part de S. M. Napoléon III. Cela se comprend d'une nation aussi généreuse que riche de gloire. Ce n'est pas elle qui pouvait être plus implacable envers un de ses anciens et loyaux serviteurs, poussé à des extrémités par de mauvais traitements, que celui-ci ne le fut envers elle. La paix a été faite à travers l'Océan et les malheurs de la France. L'illustre captif daignait annoter à Ste-Hélène les ouvrages de Jomini et justifier ce général de l'accusation de trahison, tandis que celui-ci, sous un uniforme étranger, célébrait à Paris le génie du grand Empereur et les vraies gloires militaires de son règne.

Ce n'est pas nous non plus qui aurions pu faire un crime à la France de sa sévérité momentanée envers un de nos compatriotes, quand nous l'avons vue si dure envers le plus grand de ses enfants.

Puis à l'amertume que produit en nous le souvenir de l'affront fait à l'officier suisse après Bautzen, se joint

un sentiment qui, quoique différent, n'est pas moins pénible, vu les singulières coïncidences que nous remarquons entre les opérations de la victoire de Napoléon à Bautzen et celles du plus grand revers militaire de la France. Qu'on en juge :

On avait humilié Jomini en 1813, malgré des services hautement proclamés par son supérieur immédiat, le maréchal Ney, pour donner une sévère leçon de discipline aux chefs d'état-major des corps d'armée et pour les maintenir dans un état de dépendance plus complet vis-à-vis des ordres du major-général. Cet exemple porta-t-il ses fruits? Nous avons lieu de le croire, car il fit beaucoup de bruit dans l'armée. Napoléon eut, en effet, des corps très dépendants en 1813, 1814, 1815. Mais quels en furent les résultats? Ne sont-ce pas des ordres interprétés trop littéralement ou suivis sans une intelligence suffisante de la direction générale des opérations, qui amenèrent les défaites de Vandamme à Kulm, de Macdonald à la Katzbach? Et dans le dernier effort de l'empire, à Waterloo, ne fut-ce pas encore pour avoir compris trop étroitement sa mission et ses ordres, pour avoir méconnu la position des armées et l'intention de Napoléon, que Grouchy laissa arriver Blücher sur le champ de bataille au lieu d'y arriver lui-même?

Si le corps de Grouchy avait été dirigé par un officier à l'esprit plus indépendant et plus imbu des vrais principes de la stratégie, qui eût fait au carrefour de Gembloux ce que Jomini conseilla de faire à Bautzen, quelles n'en eussent pas été les conséquences?

Ce contraste entre de tels événements eût certaine-

ment offert quelque satisfaction scientifique à Jomini, si ce sentiment eût pu être exempt de la tristesse que lui inspiraient les infortunes du grand homme à qui il avait voué son culte.



ESQUISSES BIOGRAPHIQUES

Il nous a paru qu'il y aurait quelque intérêt à faire suivre notre étude sur le général Jomini de quelques esquisses d'autres chefs d'état-major connus. C'est pourquoi, sans avoir la prétention d'apporter de nouveaux renseignements, nous consacrons ici quelques pages aux généraux Gneisenau, Müffling, Berthier, Dessolles, qui tous ont eu sur les événements auxquels ils ont pris part une influence plus grande soit en bien soit en mal que celle qu'on leur attribue vulgairement. Une collection un peu détaillée et renfermant la biographie des principaux officiers de cette catégorie spéciale qu'ait fournis l'Europe, serait en maintes circonstances plus instructive que les éloges pompeux en l'honneur des commandants en chef d'armée, ou du moins elle formerait souvent un complément indispensable de l'histoire officielle des guerres; car les rapports officiels, sur lesquels des écrivains croient pouvoir consciencieusement établir leurs appréciations, ne sont

souvent qu'un travestissement. Les services des chefs d'état-major, ordinairement rendus dans l'ombre, ne fournissent pas toujours matière, il est vrai, à des récits éclatants; mais ces services n'ont pas moins d'importance que ceux plus évidents des chefs de corps, et, dans la plupart des cas, ils en ont même davantage.

GNEISENAU, le célèbre général prussien, naquit en 1760 dans la petite ville de Schilder. Sa première jeunesse fut assez turbulente et aventureuse. Il fit d'abord de bonnes études universitaires, qu'il quitta pour entrer au service d'Autriche comme sous-officier de hussards. Il en déserta bientôt à la suite d'un duel, s'enrôla dans les troupes d'Anspach et fit à la solde des Anglais la campagne d'Amérique. A son retour il entra dans un régiment prussien, où il se fit déjà remarquer par ses vastes connaissances et son amour passionné de l'étude. Il prit part aux campagnes de Pologne de 1793 et 1794 comme capitaine, mais ce n'est que dans la guerre de 1806 que Gneisenau commença à faire connaître et apprécier son mérite. A l'affaire de Saalfeld, il montra toutes les qualités d'un brave et vaillant officier, et fut ensuite chargé de l'organisation des réserves en Lithuanie. Envoyé comme major de place à Colberg, il s'illustra par la belle défense de cette place, où il se maintint courageusement jusqu'à la paix de Tilsitt. Ce brillant fait d'armes, un des plus honorables de la campagne, acquit à Gneisenau un bon renom dans l'armée. Il fut bientôt après nommé lieutenant-colonel et membre de la commission de réorganisation militaire, et prit dès lors une grande part aux affaires politiques, tout en travaillant avec Scharnhorst au ministère de la guerre. Homme d'action et patriote ardent, Gneisenau souffrait vivement des humiliations infligées à l'Allemagne par le vainqueur d'Iéna et d'Austerlitz. Tous ses vœux tendaient à une nouvelle

levée de boucliers, et sous cette impulsion il entretint de fréquents rapports avec les hommes d'Etat de Londres, de Saint-Pétersbourg et de Vienne, et fut un des chefs les plus actifs du Tugendbund. Il fut souvent chargé de missions diplomatiques secrètes et en conduisit d'autres de concert avec le baron Stein. Quand la Prusse fut forcée, en 1812, de s'allier avec la France, il se rendit en Angleterre, mais revint en Allemagne aux premières nouvelles du désastre des Français. Nommé général-major et quartier-maître général, Gneisenau déploya une activité énergique à agiter l'Allemagne et à organiser les landwehrs. Dès lors on le retrouve partout sur la brèche. A Lutzen, ce fut lui qui dirigea le mouvement habile par lequel l'armée prussienne se retira sur Breslau. Scharnhorst, blessé mortellement à Lutzen, laissait un vide comme chef d'état-major, que Gneisenau était naturellement appelé à combler. Il obtint en effet dans ce poste toute la confiance du vieux maréchal Blücher. « Lorsque nous voulions battre » les Français, dit celui-ci dans une lettre qui a été pu- » bliée, je sortais à cheval avec Gneisenau et j'allais voir » où étaient placés ces gaillards. Alors je lui disais : Qu'en » pensez-vous? Si nous faisions de telle ou telle manière? » Et en moins d'une heure tous les ordres étaient don- » nés. » Les grands services de Gneisenau datent de la campagne de 1813. Blücher était plus brave et plus hardi qu'instruit. Gneisenau était l'un et l'autre. Pendant toute sa carrière, même dans les circonstances les plus critiques, il savait trouver quelques moments pour la lecture d'ouvrages sérieux. Aussi était-il du petit nombre des officiers allemands qui comprirent bien le parallèle des campagnes de Frédéric et de Napoléon, tracé par Jomini dans le *Traité*. Il sut en outre faire une bonne application de ces principes dans les opérations de l'armée de Silésie : la destruction du corps de Macdonald sur la Katzbach, le pas-

sage de l'Elbe près de Wartenberg, et l'issue favorable aux alliés de la bataille de Möckern, près Leipzig, furent dus en grande partie aux avis de Gneisenau. Il contribua de même beaucoup au résultat des journées de Brienne, de Laon et de Paris. Après la paix, de hautes et légitimes récompenses lui furent dévolues par son souverain : il fut élevé au grade de général d'infanterie, à la dignité de comte et reçut une belle dotation. La trompette guerrière retentit de nouveau en 1815, et Gneisenau de reprendre aussitôt la direction de l'armée sous Blücher avec une nouvelle ardeur. Ce fut lui qui dirigea la retraite de Ligny, au 16 juin, et la fameuse marche qui, le lendemain, décida de la bataille de Waterloo. Dans l'action, le chef d'état-major prussien eut un cheval tué sous lui par un boulet qui le traversa dans toute sa largeur. Mais cet accident ne ralentit pas son zèle à la poursuite. Lancé avec acharnement sur les talons des Français avec une poignée de dragons, il faillit saisir Napoléon, ce qui l'eût comblé de joie, mais il n'eut que la voiture.

Il reçut, en souvenir de ce fait, la décoration de l'Aigle Noir de Prusse qui avait appartenu à l'Empereur et qu'on retrouva dans ses bagages. De là Gneisenau revêtit de grandes dignités; il devint ministre d'Etat, commandant des provinces du Rhin, chef de la section de la guerre et des affaires extérieures, gouverneur de Berlin, feld-maréchal. Mais, malgré ces honneurs si élevés, Gneisenau resta ce qu'il avait toujours été; il avait gardé de sa participation au Tugendbund des tendances très libérales et des dispositions à favoriser les sociétés secrètes, qui le mirent en froid avec la cour. C'est pourquoi il passa plusieurs années à l'écart dans sa belle terre d'Ermansdorf, en Silésie, partageant son temps entre l'étude et de tendres soins voués à une nombreuse et charmante famille. Appelé, lors de la guerre de Pologne en 1831, au com-

mandement en chef du corps d'armée envoyé dans le grand-duché de Posen, il y mourut la même année du choléra. Sa mort causa un deuil général, car Gneisenau était l'un des hommes les plus populaires de la Prusse et de l'Allemagne.

Cela n'a cependant pas préservé sa mémoire d'attaques fort injustes de la part d'un second à l'état-major de Blücher, le général Müffling. Celui-ci, dans des *Mémoires* pleins de jactance, publiés après sa mort, s'attribue tout le mérite des lauriers recueillis par Blücher et par Gneisenau; mais ces pages prétentieuses étaient trop pleines de fiel pour avoir pu atteindre sérieusement la réputation de Gneisenau. Il est certain que Müffling ne manquait pas d'habileté et qu'il avait un coup d'œil juste en matière stratégique. Il dut certainement être utile dans les travaux de l'état-major; mais Gneisenau, son supérieur, qui ne lui cédait en rien, n'était pas réduit à attendre des directions. Quelquefois il arriva que ces deux officiers se trouvèrent en désaccord et qu'ils portèrent chacun sa manière de voir au tribunal de Blücher. Le vieux maréchal, fort embarrassé dans de telles circonstances, se prononçait toujours d'après son tempéramment, c'est-à-dire pour le parti le plus énergique et le plus audacieux; l'on dit que dans plus d'un cas M. Müffling, battu, en garda un vif dépit. *Inde iræ.*

MUFFLING s'est acquis aussi une certaine célébrité comme chef d'état-major. Sous les dehors d'une bonhomie parfaite, c'était, au dire de personnes qui ont été à même de le connaître, un homme d'un caractère faux et rusé. Il avait fait ses études à l'université de Halle, et montré tant d'aptitude pour les mathématiques qu'après son entrée dans un régiment d'infanterie il fut attaché aux levers pour la grande carte de Westphalie de Lecocq, faveur qui

lui ouvrit la porte de l'état-major général. Il y avait atteint le grade de major à l'époque de la bataille de Iéna, où, en qualité d'attaché à la chancellerie, il ne fit pas grand'chose. Il publia, en 1807, sous les initiales de C. de W... une relation de cette campagne de quinze jours, intitulée : *Plan d'opérations de l'armée combinée saxo-prussienne*[1]. Nous dirons plus loin ce que valait cet ouvrage.

Dans l'intervalle de 1807 à 1812, Müffling passa son temps à faire des projets pour s'insinuer dans les bonnes grâces du gouvernement et de tous ceux qui pouvaient servir son ambition; il se fit attacher dans le même but au ministère de la guerre, où son caractère souple et adroit sut flatter les personnages qui avaient la confiance du Roi.

Au moment où Scharnhorst mourut, Müffling s'attacha à Blücher, et à partir de l'armistice il remplit les fonctions de quartier-maître général sous la direction du chef d'état-major Gneisenau. Il rendit, en cette qualité, à la cause des Alliés des services qu'il serait injuste de méconnaître, mais dont il ternit le mérite par les *Mémoires* dont nous avons déjà parlé et qu'il rédigea pour être publiés après sa mort. Il y sacrifie sans ménagement et avec une criante injustice tous les hommes qui pouvaient prétendre d'avoir eu autant de part que lui aux victoires de cette lutte mémorable. Non seulement son collègue et chef Gneisenau ne fut pas épargné, mais la bile de Müffling se répandit surtout sur les généraux étrangers que les souverains avaient admis dans leur conseil. Il déclame avec aigreur contre les généraux Bernadotte, Moreau et Jomini, qu'il désigne habituellement et avec une humeur dénigrante

[1] On a dit qu'il avait pris ces initiales pour faire sa cour au duc de Weimar, auquel le public pourrait attribuer cet ouvrage; mais le peu de succès qu'il obtint fit qu'il donna à ces initiales la signification du pseudonyme Charles de Weiss.

sous le nom des *drei Franzosen :* quoiqu'il sût fort bien que le dernier était Suisse, il lui fait l'honneur de l'accoupler dans sa haine à ces deux célébrités françaises (célèbres à des titres fort différents). Le boulet qui frappa Moreau devant Dresde put seul soustraire ce général aux sarcasmes du vaniteux Muffling; les deux autres ne furent pas si heureux.

Ainsi qu'on a pu le voir dans le cours de nos récits, Muffling faisait partie de la coterie d'officiers qui, jaloux de Jomini, avaient juré sa perte, et ne lui pardonnaient pas surtout d'avoir osé blâmer un peu vivement leurs combinaisons.

En agissant de la sorte, Muffling était d'autant plus ingrat envers Jomini, que celui-ci, dans ses écrits, avait toujours rendu à l'officier prussien plus de justice encore qu'il n'en méritait, et qu'il avait toujours parlé de lui avec bienveillance, le citant au nombre des meilleurs stratégistes de l'Allemagne. Jomini pouvait compter Muffling au nombre de ses élèves et disciples, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce dernier, de son propre aveu, reconnaissait avoir été initié aux grands principes de la guerre par la lecture du *Traité.*

Nous ne saurions répéter ici les détails de cette singulière anecdote qui signala la rencontre de ces célèbres stratéges chez le duc de Weymar en 1807, car nous les avons déjà racontés plus haut (page 69); mais on nous permettra du moins d'en citer la conclusion, qui nous paraît les caractériser tous les deux. On se rappelle comment Jomini, trompé par un pseudonyme perfide, avait critiqué sévèrement, en présence du duc, une brochure dont le major prussien était l'auteur, et comment celui-ci répliqua : « *Ah! n'ayez pas regret d'avoir critiqué ma brochure; si* » *j'avais lu auparavant votre* Traité des grandes opéra- » tions de la guerre, *je me serais bien gardé de la publier :*

» *la lecture de ce traité a dissipé les ténèbres qui obscurcis-*
» *saient ma vue, et produit sur moi le même effet que l'o-*
» *pération de la cataracte; en déchirant le bandeau, il a*
» *changé en* 24 *heures toutes mes notions sur la guerre, et*
» *ce n'est que de ce moment que je me sens en état de la*
» *bien faire.* »

Six ans plus tard, Muffling prouva qu'il avait été sincère dans cet aveu, car ses conseils à Blücher, en 1813, étaient basés sur des maximes absolument contraires à celles de son *Plan d'opérations* de 1806. Sa sagacité, jointe à la bravoure de Blücher et aux talents de Gneisenau, contribua, il faut le reconnaître, pour un bon tiers aux succès de la campagne. Ces trois officiers constituèrent une sorte de trinité unique dans l'histoire des quartiers-généraux. Il est vraiment étrange que Muffling soit venu, par la malencontreuse vanité de ses *Mémoires* posthumes, rompre la solidarité avec ses deux illustres collègues et détruire ainsi une part du prestige que son nom trouvait à l'ombre des leurs.

Après la paix, Muffling s'occupa de la triangulation entre Gotha et Paris. En 1820, il fut appelé à Berlin comme chef d'état-major de l'armée prussienne et dirigea d'importants travaux topographiques et géodésiques. Délégué en 1829 à Constantinople, il y remplit l'office de modérateur entre la Russie et la Porte. En 1837, il fut élevé au poste de gouverneur de Berlin, et en 1841 à celui de président du Conseil d'Etat. — Muffling a laissé de nombreux écrits, outre les *Mémoires* et le *Plan* dont nous avons déjà parlé, entr'autres des *Observations sur les principes de la grande guerre à l'usage des généraux autrichiens*; des *Considérations sur les grandes opérations et les batailles*; d'autres *sur la stratégie de Napoléon* en 1813; une *histoire de la campagne de* 1813; des

suppléments aux campagnes de 1813 *et* 1814; une *histoire de la campagne de* 1815.

BERTHIER. Il faudrait de nombreux volumes pour écrire consciencieusement la biographie de ce major-général, car il serait nécessaire d'entrer dans les menus détails de la moitié des 22 campagnes auxquelles il a pris part. Nous ne pourrons donner ici qu'un rapide résumé, dont les collections de Michaud et de Rabbe nous fournissent les éléments principaux:

Berthier (Alexandre), naquit à Versailles le 20 novembre 1753. Son père, ingénieur-géographe distingué, lui fit donner une éducation toute militaire. Il entra de bonne heure au service, et alla combattre en Amérique, sous MM. de Rochambeau et de Lafayette, pour la cause de la liberté. En 1789, il fut nommé major-général de la garde nationale de Versailles, et se distingua, en cette qualité, par une grande modération dans ses principes et une certaine sagesse dans ses actions. Il veilla, avec un zèle ardent, à la conservation de la famille royale, et eut le bonheur de détourner quelquefois d'elle d'imminents périls. En 1791, il était commandant général de la garde nationale de Versailles, lorsque Mesdames, tantes du roi, quittèrent leur château de Bellevue pour émigrer. Le peuple instruit de ce départ voulait arrêter les princesses, piller leur château, et lapider les gens de leur suite; Berthier accourut à leur secours; son activité, son courage, sa présence d'esprit empêchèrent de grands malheurs. Vers la fin de la même année, il se rendit à Metz en qualité de chef d'état-major du maréchal Luckner. Quoique sa conduite antérieure dût le rendre un peu suspect, il sut se maintenir en bonne intelligence avec les divers chefs révolutionnaires qui se succédèrent dans le cours des années suivantes. Il fit les campagnes de l'Ouest avec honneur.

Ses connaissances spéciales le rendirent même très utile à la plupart des prétendus généraux sous les ordres desquels il se trouvait placé, et peut-être, unies à un caractère souple, lui ont-elles plus d'une fois sauvé la vie. La réaction qui suivit le 9 thermidor ne l'atteignit pas plus que la terreur. En 1794, il fut nommé chef d'état-major de l'armée des Alpes et d'Italie, sous Kellermann, et, en 1796, il parvint à se faire nommer général de division et chef d'état-major de cette belle armée d'Italie que commandait Bonaparte. Cette célèbre campagne donna de la gloire à tous ses acteurs: Berthier, vanté outre mesure par les détracteurs de Bonaparte, se trouva bien placé pour recueillir celle qui lui était propre, avec une portion de celle de son chef. Son activité, sa prudence, sa souplesse le lièrent étroitement à Bonaparte, qui avait en effet besoin d'un serviteur tel que Berthier; c'était le seul de ses subordonnés qui, sans comprendre ses grandes idées, sans partager son enthousiasme de gloire, savait cependant agir comme si elles lui étaient familières ([1]).

1 Voici ce que dit textuellement le biographe Michaud, que nous croyons pouvoir citer, malgré sa partialité bien connue contre Napoléon :

« Il est assez connu que Berthier ne conserva auprès de Bonaparte une si longue faveur que par une abnégation complète, et surtout en se tenant avec grande réserve au second rang, sans jamais témoigner l'intention de briller au premier. Cette modération a même donné lieu à beaucoup de propos et d'assertions injurieuses à sa mémoire. Si l'on en croit Bourienne et le *Mémorial de Sainte-Hélène,* Napoléon s'est livré, dans les derniers temps de sa vie, à des plaintes, et même à des insultes bien faites pour étonner, contre celui qui fut si longtemps son compagnon d'armes et son ami. *C'était un oison,* lui fait-on dire, *dont j'avais fait un aigle.* Et il faut convenir cependant que ce n'était guère le fait d'un oison que d'avoir, dès le premier instant, assez bien compris la position et surtout le caractère de son chef, pour se plier à son gré et se soumettre à toutes ses volontés. Parfaitement placé dans son poste secondaire de chef d'état-major, il sentit à merveille que le premier rang ne pouvait convenir ni à son humeur ni à son talent, et il s'effaça complètement devant Bonaparte, qui le laissa volontiers nommer son bras droit, pourvu qu'il fût bien entendu que le bras droit n'inventait rien, n'ordonnait

Lorsque Bonaparte quitta l'armée pour se rendre à Rastadt, Berthier, qui revenait de Paris, où il avait porté au directoire le traité de Campo-Formio, succéda au jeune vainqueur dans le commandement en chef. Il prit Rome, où il institua une république dirigée par deux consuls; chassa les émigrés français du territoire romain, et fit plusieurs autres actes d'un républicanisme qui ne laissait pas deviner le prince futur de Neuchâtel et de Wagram. Bonaparte se préparait alors à s'embarquer pour cette expédition d'Egypte qui devait mettre le comble à sa gloire en y ajoutant cette couleur romanesque qui plaît tant à la multitude. Berthier voulut le suivre en Egypte, et quitta un commandement général, qui lui était du reste à charge, pour redevenir simple chef d'état-major. Il s'attacha dès lors entièrement à la fortune du général d'Italie. Revenu avec lui en France, il prit une grande part à la journée du 18 brumaire, à la suite de laquelle il fut nommé ministre de la guerre. Son administration fut plus sage que brillante. Il quitta le ministère pour le commandement en chef de l'armée d'Italie. Malgré ce titre, il remplit seulement le rôle de major-général du premier consul; et rendit néanmoins d'utiles services. Après la conclusion de cette brillante campagne, Berthier fut successivement chargé d'organiser le gouvernement du Piémont et de conclure avec l'Espagne un traité auquel Bonaparte attachait la plus haute importance. Il se tira avec honneur de ces deux importantes négociations. Bonaparte monta bientôt sur le trône impérial et Berthier partagea sa haute fortune; il fut successivement nommé maréchal de

rien, mais faisait vite, et faisait bien ce que la tête inventait et ordonnait. En effet, il paraît que ce que Bonaparte aimait surtout dans Berthier, ce n'était pas sa ponctualité, son activité, c'était la force de sa constitution, qui lui permettait de passer jusqu'à huit nuits de suite, enfin c'était son habitude de ne jamais donner de conseils, de ne jamais ouvrir d'avis sans en être prié. »

l'empire, grand veneur, chef de la première cohorte de la Légion-d'Honneur, prince souverain de Neuchâtel, etc. L'Empereur lui conserva l'amitié que lui avait vouée le général et le Premier Consul. Il l'attacha tout-à-fait à sa personne, et, dans toutes ses campagnes, lui conserva le titre de major-général de la grande armée. Berthier s'acquit ainsi une certaine réputation comme chef d'état-major; il a souvent occupé la France de ses services en cette qualité; mais, sans l'amitié du grand homme, il ne serait jamais sorti du rôle secondaire auquel la nature de son esprit devait le limiter.

« Cependant l'Empereur, dit textuellement la biographie Rabbe, p. 364, aimait toujours à le combler de nouvelles marques de faveur. Il le maria à la princesse Elisabeth-Marie, nièce du roi de Bavière, et lui donna les titres nouveaux de vice-connétable et de prince de Wagram, qui n'ajoutaient rien aux grandeurs dont il l'avait comblé, mais qui montraient le désir de faire encore quelque chose en sa faveur. Qui pourrait penser qu'après tant de marques de bienveillance d'une part, tant de protestations de reconnaissance de l'autre, Berthier eût pu jamais séparer sa cause de celle de Napoléon? Mais, parvenu au comble des honneurs, le prince de Neuchâtel ne sentait ni dans son cœur, ni dans son esprit, la force d'en descendre par dévouement pour un ami, pour un ancien protecteur. En apprenant la déchéance de Napoléon, en pressentant le retour de l'ancienne dynastie sur le trône de France, il ne songea qu'à garder son rang et ses titres; il se hâta de donner son assentiment aux décrets du Sénat; il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne, et lui présenta les maréchaux de Napoléon. Le Roi reçut avec joie son serment de fidélité, et le nomma aussitôt maréchal de France.

» Peu de jours après, Berthier entra, à la portière

de la voiture de Louis XVIII, dans Paris, qu'il avait quitté deux mois auparavant comme ami et compagnon d'armes de l'Empereur. Cette conduite valut à Berthier les honneurs de la pairie et le titre de capitaine des gardes. Louis XVIII lui témoigna presque autant d'amitié que Napoléon, mais l'opinion publique le jugea avec rigueur.

» Cependant Napoléon n'avait pu abjurer tout sentiment d'affection pour son ancien favori; il osait même compter sur lui pour faciliter son retour en France; il lui écrivit, au commencement de 1815, une lettre dans laquelle il expliquait ses espérances et ses projets. Berthier, dans l'impossibilité de savoir encore quel parti serait le plus favorable à son ambition, hésita, ne répondit rien à l'Empereur, et ne communiqua pas au Roi les propositions qui lui avaient été faites. Ces tergiversations furent connues, et mirent le prince de Wagram également mal dans l'esprit des deux concurrents. Louis XVIII ne le vit plus d'un aussi bon œil; Napoléon cessa de le compter au nombre de ses amis.

» Les événements de mars 1815 plongèrent Berthier dans une perplexité nouvelle; il ne sut prendre aucune détermination. Après avoir hésité longtemps entre Napoléon et Louis, il finit par ne pas prendre de parti entre eux, et se retira à Bamberg, en Bavière, où ses incertitudes toujours croissantes le plongèrent dans un véritable état de folie. Après deux mois d'inquiétudes et de tourments, dignes fruits d'une ambition de bas étage, il périt, le 1er juin d'une mort violente, dont les causes n'ont pas encore été expliquées. On a dit qu'il s'était jeté par la fenêtre, à la suite d'un accès de fièvre chaude; on a dit également qu'il en avait été précipité par des assassins: l'une et l'autre version sont restées incertaines.

» Berthier était un homme égoïste et faible; l'ambition était sa passion dominante, mais elle ne s'alliait en lui à

aucune passion noble, à aucun élan généreux. Comme politique, c'était un homme d'une nullité absolue; comme militaire, sans le haut appui qu'il a trouvé, il n'aurait pu que se renfermer dans la direction matérielle d'un état-major; comme homme privé, il était tracassier, avare, jaloux de sa femme à la manière des Gérontes de notre ancien théâtre, mauvais parent, rougissant bassement de son extraction bourgeoise, et ami peu sûr, même avec les compagnons de sa haute fortune. Napoléon a été très sensible à sa défection, et n'a jamais cessé de lui porter quelque amitié. En 1815, il s'attendait toujours à le revoir, et se proposait de lui donner de nouvelles marques de faveur. « Je ne » veux, disait-il souvent, je ne veux d'autre vengeance de » cet imbécille de Berthier que de le voir dans son cos- » tume de capitaine des gardes de Louis XVIII. »

Le marquis DESSOLLE compte au nombre des officiers les plus instruits qu'aient fournis les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Il avait toutes les qualités d'un bon chef d'état-major et souvent il en remplit les fonctions avec distinction.

Né à Auch en 1767, il reçut d'un oncle ecclésiastique une éducation très soignée. Aussi, dès son entrée au service, en 1792, il brilla au milieu de ses frères d'armes. Sa première campagne à l'armée des Pyrénées-Occidentales fut heureuse; il y devint capitaine dans la Légion des Montagnes. Nommé aide-de-camp provisoire du général Reynier, il fut promu au grade d'adjudant général en 1793. Il fit en cette qualité les campagnes d'Italie, où il ne tarda pas d'attirer sur lui, par sa conduite et par ses connaissances, l'attention du général Bonaparte.

Dessolle fut choisi par le vainqueur de Rivoli pour porter au Directoire les préliminaires de Leoben, et, en passant par l'Allemagne, il reçut aussi de Moreau une mission

pour le Directoire. Cette confiance de la part des premiers capitaines de la République ne manqua pas de familiariser l'adjudant-général avec la pratique des grandes combinaisons de la guerre, et le recommanda en tout cas pour le grade de général de brigade qu'il reçut en 1797.

En 1798 il commanda un corps de réserve en Italie, destiné à une mission politique autant que militaire, c'est-à-dire chargé d'insurger les Etats Romains contre le gouvernement pontifical. Il s'acquitta de sa tâche avec l'habileté d'un tacticien et avec un plein succès. Nous avons fait une « révolution par principes, » écrivait-il au Directoire, en lui rendant compte des moyens qu'il avait employés.

Appelé à l'armée de Masséna, en Suisse, Dessolle se couvrit de gloire par une belle marche à travers le Wurmser-Joch et par l'attaque victorieuse des retranchements de Glurns et de Taufers, où il enleva 6 mille hommes et 18 canons aux Autrichiens. Ce brillant exploit lui valut le grade de général de division et l'emploi de chef d'état-major de Moreau à l'armée d'Italie.

Là commença pour Dessolle la partie de sa carrière où il devait s'illustrer. Il y déploya une grande activité et des vues stratégiques basées sur les bons principes. En un mot il seconda efficacement son chef. S'il ne parvint pas à empêcher la défaite de Novi, il fit au moins de vaillants efforts pour la rendre moins dure.

Moreau ayant reçu le commandement de l'armée du Rhin, Dessolle le suivit encore sur ce nouveau théâtre en qualité de chef d'état-major. Il passa l'hiver à Bâle, occupé à préparer la campagne de 1800. A cet effet il eut diverses entrevues avec le Premier Consul, auprès duquel il défendit les projets concertés avec Moreau. Lorsque cette célèbre campagne s'ouvrit, Dessolle montra autant de coup d'œil sur le terrain que de prévoyance dans le cabinet.

Non-seulement il se fit remarquer dans toutes les occasions importantes, mais il eut une part signalée et directe à la victoire de Hohenlinden. Informé par un officier bavarois de l'existence d'une route reliant la chaussée de Weissembourg à celle de Haag et de Mühldorf, il y fit diriger les divisions Richepanse et Decaen, qui décidèrent du succès en tombant à propos sur les derrières de l'archiduc Jean. Les rapports adressés par Dessolle au ministère, documents clairs, précis et bien raisonnés, peuvent encore aujourd'hui servir de modèle pour cette partie spéciale du service des chefs d'état-major.

En 1801 Dessolle, de retour à Paris, fut nommé à diverses fonctions élevées dans l'administration de la guerre, mais il préférait la vie active des camps et il obtint une division à l'armée de Hanovre, sous les ordres de Mortier, qu'il remplaça pendant son absence.

Pendant ce commandement *ad interim* arriva l'événement qui eut le plus d'influence sur la carrière de Dessolle, c'est-à-dire la conspiration de Georges Cadoudal, dans laquelle Moreau fut impliqué.

On sait les tristes rivalités qui existaient entre le vainqueur de Marengo et le héros de Hohenlinden. Il était assez naturel que Dessolle épousât les prétentions de son chef dont il avait partagé la gloire et les idées militaires, et qu'il adoptât avec lui cette forme personnelle d'opposition au régime de la dynastie nouvelle. En tout cas Dessolle, attaché à Moreau et défiant envers Bonaparte, pouvait voir une portion de sa fortune sombrer par le procès de son chef. Aussi ne voulut-il point faire chorus avec les accusations qui, sous formes d'adresses au Premier-Consul, partirent de toutes les armées contre Moreau. Il fit plus : ses officiers étant venus lui demander d'envoyer aussi leur adresse, il accéda à leurs vœux, mais se chargea de la rédaction de cette pièce et lui donna un

ton de modération qui, par son contraste avec le langage des autres documents de ce genre, en faisait presque une manifestation en faveur de Moreau. Bonaparte sentit le coup et ne pardonna jamais complétement à Dessolle.

Quelque temps après, Mortier rejoignit son armée, et Dessolle, rentré à sa division, ne tarda pas à demander son rappel, qu'il n'obtint qu'avec difficulté. Il refusa de servir comme chef d'état-major de Lannes, au camp de Boulogne, et se retira dans une terre près d'Auch. On le fit, en 1805, gouverneur du château de Versailles, mais ce ne fut qu'en 1808 qu'il reçut de nouveau un emploi actif à l'armée d'Espagne comme divisionnaire, puis comme gouverneur de Séville et de Cordoue.

Là aussi il eut des désagréments au milieu des jalousies et des intrigues des généraux les uns contre les autres, et il demanda à rentrer en France sous prétexte de santé.

Lors de la campagne de Russie il fut nommé chef d'état-major du prince Eugène. Mais cette invasion, aussi injuste et aussi funeste que celle d'Espagne, déplaisait à Dessolle; il obtint, pour cause de maladie, de quitter l'armée à Smolensk, et il resta dans la vie privée pendant les dernières années de l'Empire.

Lors des événements de 1814, Dessolle se trouvait désigné, par ses antécédents, pour jouer un rôle important dans la Restauration. Nommé par le gouvernement provisoire commandant en chef de la première division militaire et de la garde nationale de Paris, il employa toute son énergie et son influence à amener la chute de la dynastie de Bonaparte et à faire triompher la cocarde blanche.

Dès ce moment Dessolle est constamment sur la scène politique comme membre de la Chambre des Pairs, membre du Conseil privé de Louis XVIII et enfin comme ministre des affaires étrangères, après M. de Richelieu, en

1818. Nous ne le suivrons pas dans les luttes parlementaires de cette époque, où Dessolle se fit, comme homme d'Etat constitutionnel, une réputation qui n'égale pas celle du chef d'état-major. Mentionnons cependant qu'il travailla activement, avec son ami Gouvion de St-Cyr, à l'amélioration des institutions militaires. Il mourut en 1828.

Nous aurions voulu ajouter ici la biographie des chefs d'état-major autrichiens qui eurent une influence notable sur les grands événements du siècle, car de toutes les armées modernes c'est l'armée autrichienne où l'état-major exerçait le plus d'influence; mais les documents nous manquent pour en donner des détails suffisants. Nous ne ferons donc qu'une courte mention de quelques-uns de ces généraux :

SCHMIDT eut une grande part aux succès de la campagne de 1796 en Allemagne et aux batailles de Wurtzbourg et de Schliengen. Il ne se distingua pas moins en 1799 à Stockach et à Zurich, et nous savons de bonne part que si ses sages conseils n'eussent pas été annulés par un ordre impérial, la Suisse entière eût été envahie immédiatement après la prise de Zurich. En 1805, Schmidt, qui avait dû céder la place au trop célèbre Mack, ne prit aucune part au désastre d'Ulm, mais fut tué au combat de Dirnstein, où il avait manœuvré pour couper et enlever le corps du maréchal Mortier.

Le marquis DE CHATELER, d'origine belge, servit d'abord dans le génie, se distingua dans la guerre contre les

Turcs en 1789, sous le célèbre Laudon. Il fut attaché en 1793 à l'état-major du prince de Cobourg, se distingua sous Maubeuge, fit la campagne de 1795 avec Clairfayt et celle de 1796 avec l'archiduc Charles.

Mais ce fut surtout en 1799 qu'il acquit une juste célébrité comme chef d'état-major de Kray et ensuite de Souwarof en Italie, notamment aux batailles de Vérone, Cassano et de la Trebbia.

Blessé au siége d'Alexandrie, il fut remplacé par le malheureux Weyrother pour l'expédition contre la Suisse et par le colonel Zach pour l'Italie. De 1800 à 1809, le cabinet de Vienne l'employa exclusivement en Tyrol, sans que l'on puisse expliquer les motifs qui lui firent ôter les fonctions de chef d'état-major où il avait rendu de si grands services en 1799.

MACK est celui de tous les chefs d'état-major autrichiens qui a fait incontestablement le plus de bruit. Ce trop célèbre général était originaire de Franconie et sortait d'une famille obscure. Il avait néanmoins reçu une éducation soignée.

Engagé comme soldat, il fit la guerre de Turquie sous le maréchal Lascy, qui en fit un officier d'état-major; il fut ensuite aide-de-camp du maréchal Laudon.

En 1793, il était colonel d'état-major du prince de Cobourg, et, s'il faut juger de son mérite par les fautes commises dans la seconde période de cette campagne, on peut être étonné du crédit que lui accorda le cabinet de Vienne dans la campagne décisive de 1794, où l'empereur François II voulut prendre le commandement en personne. Mack, nommé quartier-maître général, fut envoyé à Londres pour concerter les opérations de cette triste campagne qui amena les levées en masse républicaines depuis les murs de Cambray jusqu'aux bouches du Rhin et aux rives

du Veser. — Un fait assez bizarre, c'est qu'à la même époque Mack publiait une instruction aux généraux autrichiens qui leur recommandait d'étendre et prolonger leurs lignes afin de les rendre plus fortes, et que cet étrange écrit, contraire aux principes les plus simples de la guerre, fut la cause du grand crédit qu'on lui accorda dans cette mission à Londres et dans les plans de campagne de 1794.

Les sanglants revers qui en résultèrent ouvrirent les yeux au prince de Cobourg et au Conseil aulique, et Mack resta inactif jusqu'en 1799, époque où il prit le commandement de l'armée napolitaine contre Championnet. Battu complétement à Civita-Castellana, il abandonna son armée, se constitua prisonnier des Français et s'enfuit de Paris au mois d'avril 1800.

Après de pareilles équipées on ne vit pas sans étonnement, en 1805, Mack mis, sous le nom de l'archiduc Ferdinand, à la tête de l'armée autrichienne qui devait se réunir, sur le Danube, à celle de l'empereur Alexandre. On sait que cette armée fut entièrement détruite à Ulm par son impéritie et, il faut le dire, par sa lâcheté. Arrêté et mis en jugement, il fut condamné à une détention.

Mack avait montré du courage en Turquie et à l'attaque de Famars en 1793; mais il paraît qu'énervé par l'amour d'une nouvelle Dalila, il avait perdu toute énergie, et sa conduite à Ulm, tout comme à Naples, est au-dessous de toute critique.

Le général WEYROTHER fut aussi du nombre des chefs d'état-major autrichiens qui joua un rôle malheureux; il avait fait preuve de quelques talents pratiques comme colonel d'état-major lorsqu'il fut choisi pour accompagner Souwaroff en Suisse. On dit que ce fut lui qui conçut le projet de jonction de l'armée russe avec celle de l'archiduc à Schwytz, projet déjoué par la victoire de Masséna à Zu-

rich. Il paraît, au reste, que Weyrother avait cru que la route du Saint-Gothardt se prolongeait jusqu'à Schwytz, et que c'est sur ses indications erronées que Souwaroff se lança dans le cul-de-sac d'Uri, d'où il ne sortit que par des prodiges d'énergie. Nous ignorons la part que Weyrother prit à la campagne de 1800, mais on sait qu'après le désastre d'Ulm, et la mort du général Schmidt à Dirnstein, il se trouva quartier-maître général de l'armée alliée, commandée par Koutousoff, et ce fut lui qui conçut, à Austerlitz, le plan dangereux d'étendre la ligne de bataille des alliés emportant leur gauche au loin pour couper l'armée de Napoléon de la route de Vienne; cette faute, qui amena la défaite du centre ainsi isolé, mit fin, par un désastre mérité, à une campagne à jamais célèbre dans les fastes militaires.

Nous avons cru devoir mettre ainsi en présence un aperçu biographique des chefs d'état-major qui ont participé aux grandes opérations, qui ont contribué à la victoire par leurs talents, ou qui, par leur manque de génie stratégique, ont causé des défaites. Puissions-nous avoir réussi à convaincre nos lecteurs que l'on peut être un bon instrument subalterne d'état-major avec la connaissance des détails du service, mais que le choix d'un chef d'état-major doué du génie stratégique naturel, ou connu par sa profession des bons principes et par le *savoir-faire* qui doit en assurer l'application, est une des chances les plus certaines en faveur de l'heureuse conduite d'une guerre.

Nous aurions pu ajouter quelques preuves de plus en mettant en regard les carrières du général Radetzky comme chef d'état-major du prince de Schwartzenberg en

1813, et du général Hess comme chef d'état-major de Radetzky en 1849; mais cela tenait à des faits trop récents, et nous en avons dit assez pour justifier notre opinion sur l'importance des états-majors.



TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

CARRIÈRE MILITAIRE DE JOMINI

SECONDE PARTIE

DES ÉCRITS DE JOMINI



